SHELF 15

From the Library of

SIR JOHN RUSSELL REYNOLDS, BART.

President of the Royal College of Physicians,
London.

7 JAN 1965

INSTITUTE OF NEUROLOGY
The
ROCKEFELLER
MEDICAL LIBRARY

7 JAN 1965

ÉTUDES

TRAITÉ THÉO

MALADI

ÉTUDES CLINIQUES.

TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE

DES

MALADIES MENTALES.

—

TOME PREMIER.

Nancy, imprimerie de veuve Raybois et comp.

ÉTUDES CLINIQUES.

TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE

DES

MALADIES MENTALES

CONSIDÉRÉES

DANS LEUR NATURE, LEUR TRAITEMENT,

ET DANS LEUR RAPPORT AVEC

LA MÉDECINE LÉGALE DES ALIÉNÉS,

PAR M. MOREL,

MÉDECIN EN CHEF DE L'ASILE D'ALIÉNÉS DE MARÉVILLE,

MEMBRE DES SOCIÉTÉS DE MÉDECINE DE NANCY, DE METZ, DE LYON, DE GAND, ETC , ETC.

—

TOME PREMIER.

—

NANCY,

GRIMBLOT ET VEUVE RAYBOIS, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

Place Stanislas, 7, et rue Saint Dizier, 125.

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17.

1852.

ROCKEFELLER MEDICAL LIBRARY
INSTITUTE OF NEUROLOGY
CLASS HIST. N.
ACCN. 1414
SOURCE
DATE

A M. LE DOCTEUR FALRET,

MÉDECIN EN CHEF DE LA PREMIÈRE SECTION DES ALIÉNÉS DE LA SALPÉTRIÈRE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Veuillez agréer ces études cliniques comme l'expression de ma reconnaissance et de mes bien vives sympathies.

C'est d'après vos conseils que je me suis livré à la spécialité des maladies mentales.

J'ai appris dans votre enseignement à me guider dans la solution des difficiles problèmes que la perte de la raison offre également à la science philosophique et médicale.

Votre dévouement enfin pour la cause sacrée des aliénés dirige sans cesse mes propres inspirations vers le soulagement des mêmes infortunes.

Je vous devais, sous ce triple rapport, l'hommage de ces études.

Je me plais, en outre, à rendre justice dans votre per-

sonne aux représentants de la Médecine psychologique en France et à l'Etranger. J'ai pu constater, dans un autre ouvrage, les progrès remarquables qui se sont accomplis dans la bonne direction des Asiles d'aliénés, tant en Allemagne qu'en Belgique, en Suisse et en Italie. Des hommes tels que MM. Ferrus, Guislain, Parchappe, Voisin, Jacobi, Ideler, Jessen, Roller, Damerow, Conolly, Coindet, Gualandi, etc., sont les dignes interprètes des progrès inaugurés par Pinel et Esquirol en France, Tuke en Angleterre, Langermann en Allemagne, Chiarugi en Italie. L'amitié qui me lie à la plupart de ces savants est le bien le plus précieux que j'aie rapporté de mes longs voyages, et si l'œuvre que je vous dédie est destinée à quelque avenir, je suis le premier à reconnaître que mes souvenirs scientifiques de la Salpétrière et des Asiles étrangers en font le principal mérite.

MOREL,

Médecin en chef de l'Asile des Aliénés de Maréville (Meurthe).

INTRODUCTION.

Lorsqu'au mois de mai 1851, j'ouvris un cours clinique des maladies mentales à l'Asile de Maréville, je n'osais me flatter d'attirer un grand nombre d'auditeurs. L'éloignement de la ville n'était pas dans ma pensée le principal obstacle au succès de ce cours ; il existait d'autres difficultés inhérentes à la nature de ces tristes et terribles maladies. Quand en effet, pour la première fois, on visite un Asile d'aliénés, les sympathies surgissent naturellement dans le fond des cœurs ; à un premier mouvement de curiosité, succède une pitié profonde ; mais ce sentiment une fois passé, le visiteur attristé s'éloigne avec em-

pressement des lieux où tant d'émotions diverses sont venues l'impressionner péniblement. Il n'est pas donné à tout le monde, en effet, de supporter de sang-froid la vue des imbéciles, des idiots, des malades que la mélancolie opprime, de ceux que la démence dégrade.

Plusieurs personnes m'ont dit éprouver à la vue de ces déshérités de la raison, de tristes pressentiments, d'involontaires et indéfinissables répulsions. Il faut bien avouer que de semblables dispositions ne sont guère propres à développer le goût des études relatives aux maladies mentales, si l'on y ajoute surtout les difficultés naissant de circonstances spéciales dont nous parlerons, ainsi que de préjugés si puissants encore et si fortement enracinés qu'il me suffira de les indiquer, pour que le lecteur en déduise les conséquences funestes à la propagation de l'enseignement.

Pendant longtemps, pendant des siècles entiers, les aliénés étaient traités comme des malheureux frappés avec plus de sévérité peut-être que les individus poursuivis par la justice des hommes. Dans beaucoup d'endroits, ils étaient relégués avec les coupables et les vagabonds. On les donnait en spectacle à la curiosité publique, et d'avides gardiens les faisaient voir comme des bêtes rares. Ces malheureux étaient entassés pêle-mêle; on ne connaissait que la terreur pour maintenir l'ordre parmi eux. Les fouets, les chaînes, les cachots étaient les seuls moyens de persuasion mis en usage par des employés aussi barbares qu'ignorants (1). Que ne pourrai-je ajouter encore à ces tristes détails? il me suffirait de rappeler mes propres souvenirs et de citer ce qu'ont dit d'un pareil état de choses Pinel, Esquirol, Ferrus, Guislain, et tous les hommes

(1) Reil, 1803.

que leur dévouement et leur haute position scientifique ont mis à même d'émanciper les malheureux aliénés. — Grâces aux efforts tentés par les hommes de science, les administrateurs et les gouvernements, un pareil ordre de choses n'existe plus aujourd'hui nulle part en Europe. Si d'ailleurs plusieurs établissements laissent à désirer encore, l'époque n'est pas éloignée où le progrès qui ne s'arrête pas dans sa marche aura bientôt entraîné les Asiles rétardataires dans le sens des améliorations générales.

Je n'ai pas besoin de prouver que l'étude des maladies mentales était impossible au milieu de circonstances semblables ; la science n'existait pas ; on ne considérait pas l'aliéné comme un malade, mais on le regardait comme un être malfaisant et dangereux dont il fallait se préserver quelles que fussent les conditions désastreuses de son isolement.

Voyons si les époques qui se sont succédées ont été plus favorables à la propagation de l'enseignement.

Le XIX^e^ siècle avait vu s'inaugurer pour les aliénés une ère nouvelle, le mouvement était imprimé, il ne pouvait que suivre une marche ascendante, mais que cette marche a été longue et pénible, que d'obstacles à surmonter, que de préjugés à vaincre! On applaudissait aux idées généreuses de PINEL et d'ESQUIROL ; mais on reculait devant la difficulté de leur application. Le traitement était généralement une chose incomprise ou méconnue, et quand des esprits distingués et des cœurs généreux tentaient de suivre les sages préceptes des médecins anciens et des maîtres nouveaux, ou cédaient à leurs propres inspirations, leurs efforts venaient se briser contre les fatales conséquences d'Asiles mal appropriés à leur destination, de locaux insalubres et infects, et contre les conséquences non moins désastreuses de la mauvaise hygiène appliquée aux aliénés.

Cet état de choses, à peu près général en Europe, dans le commencement de ce siècle, s'est encore prolongé avec plus ou moins d'inconvénients pour la France jusqu'en 1838, époque où fut promulguée la loi à jamais mémorable du 30 juin de cette même année. Je ne veux pas inférer de ce que j'ai dit que tous les établissements publics de notre pays étaient mauvais et mal tenus; quelques-uns avaient fait de notables progrès, et je serais souverainement injuste si je ne faisais pas la part des difficultés dont j'ai parlé, difficultés qui ne paralysaient que trop souvent les meilleurs dévouements et les plus fortes volontés. Toutefois, à dater de cette époque de 1838, on peut dire que l'ère du véritable progrès a été inaugurée pour les Asiles.

Le sort des aliénés est désormais fixé; ils rentrent dans les droits communs à tous les citoyens ; l'arbitraire à leur égard devient impossible ; leurs intérêts matériels et moraux sont sauvegardés, et l'on commence à comprendre que les aliénés sont des malades qui ne doivent plus être confondus avec les prisonniers et les vagabonds ; mais qui ont droit comme tous les êtres souffrants aux sympathies de leurs semblables, et aux soins dévoués des médecins tenus désormais de résider dans les Asiles.

Malheureusement, une des conditions nécessaires du progrès est de ne pouvoir se produire sans de douloureux enfantements. Il n'entre pas dans mon plan de décrire les luttes que les médecins eurent à soutenir pour défendre les saines doctrines et vulgariser les plus simples améliorations.

La génération médicale nouvelle qui recueillera les fruits de ces luttes, saura gré sans doute à ceux qui ne seront plus, d'avoir aplani le chemin de l'avenir et surmonté les difficultés, non sans avoir éprouvé beaucoup d'amertumes, de déceptions et de dégoûts. D'ailleurs, l'histoire si instructive du progrès dans les Asiles sera faite un jour, j'espère, par l'homme le

plus capable d'apprécier la situation. Je veux parler de M. le docteur FERRUS dont la vie presque tout entière a été consacrée à la cause des aliénés, et qui, malgré ses nombreux travaux, trouve toujours au profit de la même cause une puissante activité intellectuelle et un inépuisable dévouement.

On doit croire naturellement d'après le tableau qui prècède que l'époque des améliorations ayant sonné, l'enseignement de l'aliénation va monter au niveau des autres branches de guérir et que l'étude de cette affection rentrera naturellement dans le cadre nosologique des maladies ordinaires; mais je n'ai pas besoin de rappeler aux médecins qui me liront les difficultés qu'ils ont éprouvées pour être initiés à la clinique des maladies qui nous occupent. Nous avons énuméré un certain ordre de causes fatales à la diffusion de ces études; il nous reste à parler des préjugés qui ont entravé le progrès et empêchent peut-être encore son libre développement.

J'aborde un sujet difficile, je crains de heurter les susceptibilités des familles, mais l'amour de la vérité me domine, et cette vérité une fois démontrée et comprise, il ne restera, j'espère, des préjugés que je vais attaquer, qu'un vain fantôme incapable d'arrêter la marche irrésistible des améliorations et des progrès de l'esprit humain.

Nous avons dit que l'enseignement des maladies mentales était impossible au milieu des tristes conditions où vivaient autrefois les aliénés, pourquoi donc n'a-t-il pas eu plus de développement quand ces conditions ont été changées? c'est que la réaction qui s'était établie en faveur de ces malades a contribué à fausser les véritables principes de l'isolement et a posé entre l'Asile et le monde extérieur, une barrière qui, pendant longtemps, a empêché la science de porter ses fruits et de répandre ses lumières.

Les aliénés, avons-nous dit, étaient traités autrefois comme

des malfaiteurs et les plus vils des scélérats ; on les montrait comme des bêtes rares, et une sotte curiosité ne venait que trop souvent les irriter dans leurs susceptibilités, et les offenser dans l'expression de la plus grande des infortunes qui puisse arriver à l'humanité souffrante; je veux parler de la perte de la raison.

Malheureusement, en isolant, d'une manière trop rigoureuse, l'homme qui délire, on tombait dans les inconvénients de la séquestration et du régime pénitentiaire appliqué à quelques prisons modernes. On voulait améliorer le sort des aliénés et on croyait ne pouvoir élever des murs assez solides autour des Asiles ; les cellules où les maniaques étaient rélégués pouvaient impunément braver les ravages du temps et la fureur de leurs habitants. Cette fureur avait beau s'élever jusqu'au paroxisme de la rage, elle venait se briser contre les barreaux de fer et les portes verrouillées. Les moins furieux avaient la camisole, et ceux que la maladie avait épuisés se promenaient tristement dans des cours dont les murs leur ravissaient le spectacle de la nature. Il n'existait entre ces infortunés et le monde extérieur aucune communication intellectuelle, et s'il s'était agi de les faire promener au dehors, comme cela se pratique aujourd'hui, les populations se seraient enfuies épouvantées ; les infirmiers qui vivaient dans ce milieu désespérant, devenaient abrutis et durs. On ne comprenait pas assez généralement alors que le véritable traitement moral des aliénés consiste dans une discipline sévère, il est vrai, mais merveilleusement tempérée par la douceur; dans le développement des sympathies, l'exercice du sentiment et de la pensée; dans l'éveil, en un mot, de tous les bons instincts qui existent au cœur de l'homme et qui peuvent, malgré sa chute intellectuelle, se reproduire encore, renaître plus vivaces et meilleurs, et être dirigés vers un but plus noble et plus élevé.

Lorsque, plus tard, les praticiens, qui avaient à cœur de

changer un pareil ordre de choses, voulurent introduire dans les Asiles d'autres médecins et les initier à l'enseignement, la réaction dont j'ai parlé plus haut repoussait les élèves et les visiteurs; on invoquait les droits sacrés de l'humanité; on croyait que la vue des étrangers devait non-seulement humilier les malades, mais les irriter et conséquemment activer leur délire et exaspérer leur fureur; une erreur aussi profonde a été complétement réfutée par l'expérience des médecins de tous les pays, et dans son ouvrage intitulé : *de l'Enseignement clinique des maladies mentales*, il est impossible de combattre cette erreur avec des considérations plus logiques, et plus empreintes de philosophie pratique que ne le fait M. Falret.

Le savant Médecin de la Salpétrière fait l'histoire complète de toutes les difficultés dont se trouvait environné l'exercice de l'enseignement de ces maladies; les praticiens les plus célèbres de l'époque étaient bien d'accord sur le but, mais ils étaient en dissidence sur les moyens ; et, au milieu de ces perplexités, les administrateurs ne sachant en faveur de quel système faire pencher la balance, tenaient les portes des Asiles rigoureusement fermées, et il en résultait fatalement que cette branche si importante de l'art de guérir ne pouvait entrer dans le domaine des études médicales.

J'ai dit un peu plus haut, qu'en proclamant l'utilité des cliniques dans les Asiles, je craignais de blesser la susceptibilité des familles ; j'ai hâte de les rassurer.

Le malheur d'avoir des parents aliénés est déjà assez grand sans venir l'aggraver encore. Que les familles se tranquillisent. L'introduction des élèves et des médecins dans les Asiles, bien loin de troubler la paix de leurs habitants, ou d'irriter leur susceptibilité, ne fait qu'augmenter l'action favorable que nous pouvons avoir sur les malades.

« En accusant les cliniques de fausser le principe de l'iso-» lement, dit M. Falret, on oublie que l'isolement, comme

» prescription de thérapeutique morale, signifie éloignement » des parents, des amis, des personnes anciennement connues, » et non cessation de toute relation avec ses semblables. On » conçoit très-bien, en effet, et l'expérience le prouve tous les » jours, que la présence des parents, des personnes anciennement connues, irrite les aliénés et fomente leur délire, soit » par des condescendances intempestives, soit par leurs reproches, soit enfin par la puissance des souvenirs. Mais rien » de tout cela précisément ne se trouve chez les visiteurs ordinaires, et chez les élèves en particulier. La présence de » ces visiteurs, au contraire, donne éveil ou satisfaction au » sentiment le plus inhérent à la nature humaine, au sentiment » de sociabilité. C'est d'ailleurs une distraction agréable dans » un Asile où tout est soumis à une règle, sinon sévère, du » moins uniforme. La curiosité peut être éveillée par un concours de visiteurs, et l'exercice de ce penchant si naturel » donne presque la douce illusion de la liberté, témoigne au » moins que tout commerce avec ses semblables n'est pas » rompu, en même temps qu'il captive l'intelligence mobile » de quelques aliénés, rompt momentanément la fixité des » préoccupations maladives chez certains autres, et produit » chez un grand nombre la suspension du délire. »

L'opinion de l'honorable médecin que je cite est d'autant plus concluante qu'il a pu organiser avec les plus grands avantages la clinique dans un service uniquement consacré à des femmes (1). D'un autre côté, ce que PINEL et ESQUIROL avaient déjà fait pour un petit nombre d'élèves choisis, a été

(1) La clinique, à Maréville, n'a eu lieu que dans la section des hommes. Le plus grand ordre a régné dans ces conférences qui se passaient dans une salle spéciale où on amenait les malades à observer. C'était pour ces derniers une distraction qu'ils recherchaient à l'envi. Pendant ces mêmes con-

appliqué sur une plus vaste échelle par M. Ferrus qui, de 1832 à 1839, attira à Bicêtre et à la ferme Sainte-Anne un grand nombre d'auditeurs.

Plus tard, MM. Leuret, Baillarger entrèrent avec le plus grand succès dans la même voie. Je ne puis faire ici l'histoire des autres pays, je me contente d'indiquer que partout, en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, le mouvement dans le sens que j'indique fut considérable, et pour ce qui regarde la France, MM. Bottex, à Lyon, et Rech, à Montpellier, doivent être mentionnés comme s'étant livrés avec distinction à un enseignement du même genre (1). Enfin, pour ce qui nous regarde nous-même, ici, à Maréville, nous avions un antécédent bien propre à nous encourager; notre prédécesseur, M. le docteur Archambault, avait déjà obtenu l'autorisation d'introduire à l'Asile des élèves de l'école auxiliaire de Nancy et de les initier à l'étude de ces difficiles maladies. Je suis heureux d'annoncer que l'expérience tentée cette année a dépassé toutes mes espérances. Les élèves de l'école de Nancy se sont, non-seulement distingués par leur nombre, par leur exactitude, mais encore par la manière convenable dont ils se sont conduits, et par leur exquise discrétion envers des malades dont ils doivent ignorer les noms. J'insiste sur ces derniers points qui sont très-importants ; les aliénés, à une grande susceptibilité joignent, par fois, une singulière finesse; ils savent fort bien faire la distinction des étrangers qui les visitent dans un sim-

férences, M. le Directeur de l'Asile a fait une leçon sur les rapports des devoirs des médecins avec les exigences de la loi de 1838.

Les considérations administratives que M. le docteur Renaudin a ainsi émises devant les élèves, seront publiées en leur lieu et place dans le cours de l'ouvrage.

(1) Falret, ouvrage cité.

ple but de curiosité et de ceux qui sont mus par un intérêt scientifique. Ils s'attachent à ces derniers, leur parlent avec confiance, et cette amitié, et cette confiance sont les résultats logiques d'un fait familier aux praticiens, et que les élèves ne doivent pas perdre de vue, à savoir : qu'entre le médecin qui étudie une maladie, ou qui la soigne, et l'individu qui est l'objet de cette étude ou de ce traitement, il s'établit naturellement des liens de sympathie éminemment favorables à l'individu qui souffre, et ce n'est que lorsque cette sympathie est développée que le médecin enlève la confiance de son malade, le domine exclusivement et opère parfois, quant à ce qui regarde l'influence morale qu'il exerce sur lui, de véritables prodiges.

Je crois avoir démontré aux familles que l'introduction des élèves et des visiteurs désireux de s'instruire, bien loin de nuire à l'état mental de leurs malades, ne peut que leur être favorable. Je sais les préjugés qui existent à propos de ces déplorables maladies ; je ne les partage pas ; mais je les respecte. Nous sommes unanimes pour repousser les visites indiscrètes ; mais nous croyons devoir nous attacher à tous les éléments qui peuvent nous donner des points d'appui nouveaux pour agir favorablement sur nos malades. La partie de cet ouvrage qui traitera du traitement moral des aliénés, exposera sous ce rapport, notre manière de voir. Contentons-nous de dire en attendant que l'*isolement* n'est pas pour nous la séquestration, et que tous mes efforts sont dirigés vers le but de renouer, entre ceux qui ont perdu la raison et le monde extérieur, ces liens intellectuels, ce développement des sympathies, momentanément interrompus ou brisés par la plus cruelle des maladies.

La nécessité de la clinique et ses avantages étant ainsi démontrés au point de vue le plus général qu'il m'ait été possible

d'établir, mon rôle semblait fixé dans le présent et naturellement tracé pour l'avenir ; mais j'ai dû céder à d'autres entraînements, et je crois devoir exposer au lecteur comment j'ai été amené à publier ces études cliniques sur les maladies mentales, dans leur rapport avec la nature de ces affections, leur traitement et la médecine légale des aliénés.

Plusieurs personnes parmi celles qui sont venues écouter ces leçons, à l'Asile de Maréville, envisageant plutôt l'utilité de la chose que la nature de mes forces, m'ont engagé à publier ces conférences. Ce conseil m'était donné également par des médecins, des professeurs, des prêtres. Je ne pouvais que l'approuver et le suivre, puisque dans le cours de ces leçons je me suis attaché à démontrer que l'étude des maladies mentales était également précieuse pour les médecins praticiens, les magistrats, les éducateurs, et surtout pour les familles qui portent dans leur sein cette plaie épouvantable, compromettant si souvent et leur repos, et leurs plus chers intérêts. Les arguments sur lesquels je m'appuyais, et que je vais successivement reproduire, feront connaître l'esprit qui me dirige dans cet ouvrage, ainsi que la nature des sujets qui y sont traités.

1° Lorsqu'une affection mentale éclate dans une famille, le premier médecin appelé est nécessairement le médecin de cette famille ; or, du premier traitement appliqué dépend souvent le salut du malade.

Quand l'aliénation se complique, que le délire devient permanent et compromet la sûreté des personnes et l'ordre public, l'isolement devient une nécessité impérieuse, et le malade nous est amené. Rentre-t-il chez lui, il a besoin d'une hygiène convenable, appropriée à sa situation ; car, comme le savent les médecins, les maladies nerveuses sont éminemment sujettes à affecter le type intermittent. Ces simples considérations suffisent pour établir l'importance d'une communauté d'idées thérapeutiques entre les médecins des familles et le médecin de l'Asile.

Ils se partagent, à des époques différentes, les soins à donner à l'aliéné, et si ces soins ne sont pas dirigés par des principes communs, il en résulte pour le traitement des divergences on ne peut plus défavorables à la santé du malade. Je ne citerai dans ce moment, à propos de la thérapeutique, que l'emploi de la saignée, utile à certaines périodes de la maladie, éminemment fatale à d'autres ; à tel point, que l'abus qui en est fait constitue le plus grand nombre des démences que nous possédons à l'Asile. Je n'aurai rien à ajouter sur certains points, aux enseignements de PINEL et d'ESQUIROL ; mais tout en profitant des leçons de ces savants maîtres, je chercherai à concentrer les connaissances pratiques les plus indispensables à propos de traitement, aux médecins qui n'ont pas pu étudier dans les hôpitaux la nature de ces maladies si difficiles et si complexes. Ce que j'en dirai d'ailleurs, suffira pour donner une idée aussi complète que possible des types principaux qui peuvent se résumer dans la *manie,* la *mélancolie,* la *démence,* l'*imbécillité,* l'*idiotie* et le *crétinisme.*

J'aurai à faire connaître d'autres subdivisions qui se rattachent à ces types principaux et les complètent dans la manifestation si variée que présentent les aberrations humaines.

Le maniaque, par exemple, n'en reste pas toujours à cet état de trouble général des idées et des sensations qui constitue sa maladie dans son expression la plus élevée ; il peut devenir plus calme, raisonnable même par instants, et se présenter à notre observation avec les phénomènes de la chronicité et de l'intermittence. Dans d'autres occasions, l'aliéné moins tourmenté par la multiplicité de ses sensations, en arrive au point de pouvoir systématiser son délire, et nous ne le voyons divaguer que sur un point donné, tandis qu'il paraît en apparence raisonnable sur les autres, c'est cette situation que les auteurs ont désignée sous le nom de monomanie, de délire partiel. Enfin la manie, dans ses manifestations, nous offre des

types d'individus dont les paroles sont sensées, les raisonnements logiques, mais dont les instincts dépravés, les sensations perverties, les actes délirants nous révèlent les problèmes les plus ardus de la psychologie et de la médecine légale. La maladie de ceux-ci est désignée sous le nom de manie raisonnante, monomanie instinctive, folie morale. En dernier lieu, l'étude des causes de ces affections nous montrera leur double point de départ qui s'appuie également sur les éléments physiologiques et intellectuels constituant l'homme au point de vue de sa dualité. En d'autres termes, il existe des causes physiques et des causes morales, et si nous pouvons dire à juste raison comme médecin, que la folie est une maladie, nous ne pouvons cependant comme philosophe séparer son étude de l'étude de nos facultés, de celle de nos instincts, de tout ce qui forme en un mot l'homme intellectuel, moral et sensible. La manie, suite de couches, par exemple, est un exemple frappant de la pluralité des causes physiologiques et morales qui peuvent amener ce trouble permanent des facultés constituant le délire. Nous aurons à développer cette manière de voir aussi philosophique que médicale, et nous y puiserons également les indications du véritable traitement physique et moral qui convient aux aliénés.

2° Nous démontrerons que la nature de ces maladies porte ceux qui en sont affectés aux plus déplorables excès. Le maniaque que le délire égare, le mélancolique tourmenté par ses craintes, ses défiances et ses terreurs ; le monomane qui a systématisé ses idées délirantes et qui cède à l'entraînement de ses hallucinations ; tous ces malades enfin en arrivent à de fatales extrémités non-seulement sur eux-mêmes, mais ils immolent parfois les objets de leurs plus chères affections. L'imbécile lui-même, dont la conscience est primitivement obscurcie par l'arrêt de son développement intellectuel devient souvent un être très-dangereux. Mais ce ne sont pas encore là les cas les plus difficiles.

Il existe des individus qui, avec l'apparence extérieure de la raison la plus parfaite, sont irrésistiblement poussés au meurtre, au vol, à l'homicide; nous en avons montré à nos auditeurs de mémorables exemples, et nous tiendrons singulièrement à faire ressortir les considérations qui, sous ce rapport, peuvent guider la conscience des médecins et des magistrats, également intéressés à la connaissance de ces difficiles et redoutables problèmes ; les uns, parce qu'ils sont appelés à établir dans leurs rapports médico-légaux la valeur morale de ces actes, et les autres, parce qu'ils doivent en juger les auteurs.

3° Les actes déplorables auxquels je fais allusion, ne sont pas seulement accomplis par des individus ayant atteint l'âge où les passions se développent, mais les malheureuses prédispositions qui les annoncent, se révèlent déjà chez de jeunes enfants. Nous en avons à l'Asile de tristes et frappants exemples ; les dispositions organiques, l'hérédité, la surdo-mutité, les vicieuses conformations de la tête, les exemples immoraux, les milieux funestes où vivent ces enfants, tant au point de vue intellectuel que physique, sont les causes principales que nous aurons à étudier.... J'en ai dit assez pour faire voir combien une question de ce genre est également propre à intéresser et les éducateurs et les parents.

4° Les parents surtout des malades aliénés ne sont-ils pas les plus à plaindre dans de semblables occurrences ! On peut dire sans exagération, que lorsque la folie éclate dans une famille, un grand malheur est venu la visiter..... Nous n'avons pas la prétention de croire que les parents trouveront dans un livre spécialement destiné aux maladies mentales, les indications du traitement, mais il est dans la nature d'un ouvrage qui s'occupe des troubles de l'âme, d'aborder non-seulement les questions de médecine proprement dites, mais encore les questions d'hygiène morale. A ce point de vue, tout le monde peut en faire son profit. Cependant ne serions-nous parvenus dans un

livre de cette espèce qu'à vulgariser l'idée suivante, que nous nous estimerions assez récompensé dans notre œuvre..... Cette idée est : que le préjugé qui règne à propos de l'isolement des aliénés est un préjugé fatal, aussi préjudiciable aux malades que nuisible à la société..... Que la guérison est d'autant plus certaine que l'individu délirant a été soustrait plus tôt du milieu où sa sensibilité maladive ne peut plus que le porter à des actes dangereux, et cela est si vrai, que beaucoup de meurtres et de suicides qui désolent la société, et qui défrayent journellement les nouvelles diverses des journaux, n'arriveraient pas, si les aliénés étaient enlevés plus tôt aux conséquences fatales de leurs préoccupations maladives.

Je demande au lecteur de citer un dernier motif qui n'a pas été le moins puissant pour me décider à reproduire ces études cliniques. La bienveillance avec laquelle le public a écouté et suivi ces leçons, répondait évidemment à un besoin senti. L'Ecole de médecine de Nancy, que dirige avec tant de zèle et d'intelligence son honorable Directeur, y trouvera son profit pour ses élèves ; cet enseignement, comme me l'écrivait M. le docteur Simonin, ouvre pour les jeunes étudiants un horizon médical nouveau, et je serai heureux et fier de contribuer à l'agrandir.

D'un autre côté, les intérêts de l'Asile ne tenaient pas une moindre place dans mes préoccupations. Je n'ai cessé de publier depuis quatre ans dans les journaux médicaux, dans les revues spéciales, et dans mes rapports à la Commission de surveillance tout ce qui pouvait être regardé comme un progrès scientifique pour cet Asile si important, et sous le rapport historique, et sous celui des services qu'il est appelé à rendre à ce département dont il est un des plus beaux fleurons hospitaliers.

J'ai cru que le moment était arrivé de m'adresser au public

médical, non-seulement de ce pays, mais des contrées voisines qui envoient des aliénés à Maréville. La certitude de pouvoir trouver réunis dans cet Asile, tant au point de vue administratif que médical, les véritables éléments de guérison pour les aliénés, est pour les familles une garantie qui me fait un devoir de publier ces études.

Loin de moi l'idée de vouloir par là jeter le moindre blâme sur aucun autre établissement, et d'émettre la prétention d'un monopole quelconque à propos de traitement. Le progrès est du domaine de tout le monde, et partout et en tous lieux, on travaille aujourd'hui à l'amélioration du sort des aliénés. Cependant, personne ne pourra me blâmer de montrer pour les intérêts scientifiques et moraux de l'Asile dont j'ai l'honneur d'être le médecin en chef, une sollicitude toute particulière.

L'intérêt, d'ailleurs tout spécial que l'autorité départementale et la Commission de surveillance témoignent à l'égard de cet hospice, les sympathies du public qui se sont signalées si puissamment lors de la fondation de la Société de patronage, m'ont encouragé dans la voie que je parcours, et j'ai lieu d'espérer que ces mêmes sympathies me soutiendront dans l'œuvre que j'entreprends et couronneront mes efforts.

ÉTUDES CLINIQUES

SUR LES

MALADIES MENTALES.

§. I.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTAT INTELLECTUEL PHYSIQUE ET MORAL DES SIMPLES D'ESPRIT, IMBÉCILES, IDIOTS ET CRÉTINS.

SOMMAIRE.

Physionomie générale de ces malades. — Difformités particulières. — Des rapports de la dégénérescence physique avec la déchéance intellectuelle. — De l'influence des mêmes maladies et des mêmes passions dans la production des types. — Rachitisme, scrofule, paralysie. — Tics, habitudes, caractère, instincts de ces malades. — Conditions physiologiques. — Brièveté de leur existence. — Sensibilité générale. — Parole, langage, idées, aptitudes des simples d'esprit, imbéciles, idiots. — Sens moral. — Classification. — Idée générale des progrès accomplis.

Les malades qui nous occuperont dans le cours de cet ouvrage, et particulièrement ceux que nous désignons dans ce chapitre sous le nom d'imbéciles, d'idiots, de simples d'esprit et de crétins, sont, au point de vue de la perte de

la raison, ou du manque absolu ou partiel des facultés, les membres déshérités de la grande famille humaine.

Les lésions intellectuelles et physiques que l'on observe chez ces individus ont, comme nous le verrons plus tard, à propos de l'étude de la nature et de l'origine de ces lésions, de frappantes analogies. La configuration physique de ces êtres déchus, les perversions que l'on remarque dans les lois de leur sensibilité physique et morale, leurs instincts dépravés, leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, tout ce qui constitue en un mot l'humanité dans son expression la plus complète se relie pour ce qui regarde les aliénés en général, et les malades qui vont spécialement nous occuper, à des principes généraux. Ces principes reporteront naturellement notre esprit vers l'étude de difficiles et intéressants problèmes. Nous demanderons à la physiologie, à la médecine et à la philosophie, tout ce que ces sciences peuvent raisonnablement nous donner dans l'état actuel de nos connaissances, et pour nous égarer le moins possible dans cette étude difficile, nous appuierons nos jugements sur les faits que l'observation nous révèle, et nous en déduirons pour la pratique de sages et légitimes conclusions.

Essayons, en attendant, à propos des imbéciles, des idiots, des simples d'esprit et des crétins, de tracer de ces infirmités diverses un tableau commun, sauf à en restituer plus tard les éléments à chacune des catégories que nous étudierons d'une manière isolée.

Physionomie générale (1). — L'expression de la figure

(1) Si les caractères que je signale ne se retrouvent pas toujours chez le même individu, ils n'en existent pas moins dans l'espèce. Nous traçons un tableau général dont les traits épars forment par leur réunion *des types*. Ces

est un signe plus ou moins certain qui révèle l'état des facultés ; sans attacher à ce signe une valeur exagérée, nous sommes obligé de reconnaître qu'il nous offre de frappantes analogies, lorsque, négligeant l'appréciation des qualités et des défauts individuels, nous quittons le rôle de physionomiste pour nous placer sur le terrain des faits pathologiques.

L'extrême petitesse de la tête ou sa grosseur démesurée, le défaut de symétrie et l'irrégularité de cet organe sont déjà des signes extérieurs qui nuisent singulièrement à l'harmonie de l'ensemble. Un front étroit et fuyant en arrière, une partie postérieure extraordinairement développée ou manquant totalement, l'élargissement exagéré des pariétaux, ou leur rétrécissement anormal, impriment à la physionomie un cachet particulier qui nous signale l'imbécile, l'idiot ou le crétin. Le manque de symétrie dans l'organe qui renferme le cerveau, continuera à se traduire sur la figure de l'individu. Les yeux, ces révélateurs intimes de la pensée, n'ont point cet éclat brillant, assuré, cette expression si variée, si mobile qui décèlent chez les

types existent ; nous en avons montré à nos auditeurs de nombreux et tristes exemples. En un mot, il n'est pas un des traits de ce tableau dont l'observation individuelle ne nous ait fourni la couleur. Ces mêmes observations individuelles compléteront d'ailleurs ce que la généralisation des faits peut laisser d'incertain et d'obscur dans l'esprit du lecteur. La marche que nous suivons pour étudier les imbéciles, les idiots et les crétins, sera adoptée par nous dans l'étude des autres formes des maladies mentales. Si, par ce moyen, quelques répétitions sont inévitables, on nous pardonnera en faveur du but que nous cherchons à atteindre : la vulgarisation scientifique de ces difficiles affections que nos honorables confrères en dehors des asiles ont rarement l'occasion d'observer dans l'ensemble et la continuité des phénomènes pathologiques qui les constituent.

êtres intelligents les sentiments élevés de l'âme, les nobles instincts, aussi bien que les passions subversives. Le strabisme est chez ces malades une affection commune, et l'élément scrofuleux, si fréquent chez eux, nous les montre avec des yeux chassieux, de larges pommettes, des lèvres épaisses, impuissantes souvent à retenir la salive, des dents mal implantées et rongées par la carie. Les oreilles très-petites parfois, et ne se détachant pas de la tête, sont dans d'autres circonstances d'une longueur démesurée, et leur large pavillon rappelle la structure du même organe chez certains animaux. En général, les formes en sont mal dessinées ; la circonférence du pavillon de l'oreille n'est pas toujours parfaitement arrondie en haut, en arrière et en bas, et l'effacement, l'irrégularité ou l'exagération des formes extérieures de cet organe ajoutent encore à la déshar-monie de l'ensemble.

Système pileux.—Le système pileux mérite de fixer notre attention. Le menton des imbéciles, des idiots et des crétins est généralement dépourvu de barbe. Quelques poils rares signalent à peine chez ces êtres incomplets les attributs de la virilité. Leurs cheveux sont sales, rudes et mal implantés ; ils se tiennent ordinairement hérissés, et cette forme ne contribue pas peu à donner à la physionomie un aspect dur, sauvage et repoussant. Si la figure pleine, la blancheur de la peau, la coloration même animée de la face annoncent encore dans l'enfance ou la première jeunesse de quelques-uns un peu de vitalité, et surtout la prédominance du système lymphatique, ces attributs disparaissent bientôt pour faire place à cette exagération de certaines glandes, à ce teint bronzé et cuivré qui ferait croire que ces individus sont nés dans un autre climat, et ont subi l'influence d'un autre soleil.

Bien mieux, il est un fait sur lequel nous devons insister, et qui frappe de prime abord l'observateur. La figure régulière de quelques jeunes idiots de naissance, la finesse de leur peau qui se décèle par un teint rose et coloré, la blancheur et la parfaite implantation de leurs dents, la régularité de la tête dont toutes les parties offrent un ensemble harmonique, sont des signes qui peuvent en imposer et faire croire à l'existence des facultés ; mais l'illusion disparaît bientôt devant l'immobilité des traits, la fixité du regard, le défaut d'animation de l'ensemble, et surtout en présence des mouvements automatiques dont nous parlerons plus bas.

Il arrive même une époque, pour peu que la vie se prolonge, où ces apparences extérieures de santé et de formes harmoniques disparaissent, et où l'individu présente et dans l'expression de sa figure et dans l'ensemble de son être, ce cachet de dégradation dont la nature frappe ordinairement les ouvrages imparfaits sortis de ses mains ; cette loi reçoit d'autres applications encore, nous devons les signaler ici.

Ce n'est pas seulement l'absence de la pensée ou son affaiblissement progressif qui crée ces formes extérieures qui nous épouvantent et nous repoussent ; mais il arrive encore que les maladies similaires, la coïncidence de certaines causes physiques et morales, les mêmes habitudes dégradées et vicieuses font du chef-d'œuvre de la création le modèle hideux de la plus triste des déchéances physiques.

Nous avons montré à nos auditeurs une réunion de nos principaux imbéciles, idiots et crétins ; eh bien, tous n'avaient pas été frappés à leur naissance par la maladie que nous décrivons. C'est à dessein que nous faisons remarquer à côté de ces êtres incomplets d'autres malheureux non moins à plaindre. Il en était parmi ces derniers qui s'é-

taient signalés par leurs talents et avaient occupé des positions sociales honorables ; nous comptions dans ce nombre des professeurs, des prêtres et des médecins ; quelques infortunés jeunes gens dont les brillantes études avaient annoncé un autre avenir ; d'anciens officiers, et parmi ces derniers, un surtout dont l'histoire de l'empire nous a transmis le nom et la valeur, et pourtant il aurait été impossible de lire sur la physionomie hébétée de ces malades les traces de leur intelligence éteinte, de leurs qualités anciennes et de leur moralité antérieure.

Les études exagérées chez les uns, les passions subversives chez les autres, les habitudes vicieuses et crapuleuses de la plupart d'entre eux avaient amené la démence, la paralysie générale, l'épilepsie, ainsi que cette similitude de formes extérieures qui pouvaient facilement faire confondre ces individus avec les imbéciles et les idiots dont nous allons continuer la description.

Quoi qu'en aient dit des auteurs recommandables, la parfaite conformation des formes est rare chez ces malades, et si quelques-uns offrent dans la structure de leur poitrine, de leurs bras et de leurs jambes, des types irréprochables, ces exceptions sont rares ; elles appartiennent à des périodes peu avancées ou peu développées de la maladie, et plus nous observerons ces individus, et plus nous verrons la dégénérescence physique être en rapport avec la déchéance intellectuelle.

Hypertrophie des glandes. — L'hypertrophie de la glande thyroïdienne est, on le sait, une affection commune dans la profondeur de quelques vallées et dans les pays montagneux ; mais elle offre encore en dehors de ces circontances climatériques, chez les imbéciles, les idiots et les crétins surtout, de nombreux exemples de la difformité connue sous le nom de goître.

J'ai remarqué aussi chez certaines imbéciles et idiotes, une véritable hypertrophie des glandes mammaires. Ces organes qui, dans la première jeunesse, et sous l'influence de la vie purement végétative, étaient irréprochables pour leur forme, participent bientôt à l'élément de la dégradation générale ; de jeunes idiotes et imbéciles de 14 et 15 ans, parfaitement bien conformées et précoces avant l'âge, deviennent tout d'un coup d'une obésité énorme ; à la blancheur et à la transparence de la peau succède un teint mat d'abord, puis cuivré, noirâtre et sâle ; la marche devient incertaine et vacillante, et tous les phénomènes pathologiques que nous avons signalés, et qu'il nous reste à décrire encore, vont successivement envahir l'individu, et suivre le développement des mauvais instincts et des progrès de la maladie.

Les idiots sont rachitiques, scrofuleux, épileptiques ou paralysés (1). La mauvaise conformation du thorax tient peut-être également au principe rachitique et au défaut de la parole (2). Les idiots ont les bras d'inégale longueur, contractés, atrophiés ; les mains sont déformées, tordues, amincies. Les doigts sont effilés, crochus, estropiés ou privés de mouvement.

Ils tendent les bras et les mains d'une manière convulsive ; ils saisissent gauchement les corps, ne peuvent les retenir et les laissent échapper de leurs mains ; ils marchent lourdement, ou par saccade, sont facilement renversés à terre ; il en est qui restent où on les place ; ceux qui marchent se meuvent sur eux-mêmes, sans but, sans qu'on

(1) Esquirol.

(2) La même conformation, d'après M. Piroux, se remarque chez les sourds-muets de naissance.

puisse deviner ce qu'ils se proposent. Ces remarques sont également applicables aux crétins de la forme la plus avancée, et si les imbéciles proprement dits ne peuvent pas être compris dans cette description, toujours est-il vrai de dire que leur démarche lourde, difficile et maladroite annonce un défaut d'inervation ; plusieurs ont les pieds plats, mal conformés, et les jambes grêles. Leur stature est généralement au-dessous de la moyenne ; si quelques rares individus présentent une stature athlétique, ils ne se signalent que par un faible développement des forces musculaires, et leur activité lorsqu'elle est mise en jeu finit par s'épuiser bien vite.

Tics, habitudes, caractère, instincts. — Si l'on peut dire que certaines idées délirantes des aliénés ne sont que l'exagération des idées de la vie ordinaire, il ne sera pas moins vrai d'affirmer que les tics, les habitudes, les instincts de beaucoup d'imbéciles et d'idiots présentent aussi dans l'existence sociale les rudiments de leur manifestation maladive. Lorsque d'un autre côté l'observation s'arrête sur une réunion de ces êtres malheureux renfermés dans un Asile, on découvre sous le rapport des habitudes, des instincts, de la production de l'idée et des fonctions physiologiques, de frappantes similitudes dont l'application peut se faire à l'idiot de la peuplade la plus abrutie du globe, tout aussi bien qu'à l'idiot né au milieu de notre civilisation.

Quelques-uns ont des tics invariablement les mêmes : il en est qui se balancent la tête d'avant en arrière, d'autres la meuvent latéralement ; une des positions qu'ils préfèrent, est de rester assis les bras croisés sur leurs genoux qu'ils tiennent à la hauteur du menton. Ceux-ci dans la station ont un mouvement de balancement latéral conti-

nuel; j'en ai vu qui, paralysés des extrémités inférieures et se tenant accroupis sur leurs jambes rétractées sous les fesses, imprimaient à leur tête un mouvement demi-circulaire auquel les bras et le tronc participaient également. Ces mouvements incomplets ou lents chez quelques-uns s'exécutent chez certains autres avec une rapidité et une continuité des plus fatigantes à observer.

Parler de leurs habitudes, de leur caractère et de leurs instincts, c'est faire le plus repoussant des tableaux, et nous ne pouvons cependant, dans l'intérêt des études médico-psychologiques, reculer ici devant la triste vérité ; c'est d'après nature que nous copions ce que nous avons vu et observé. Notre but est d'arriver par la généralisation des faits à l'appréciation des causes et aux motifs du traitement.

L'extrême paresse est peut-être le moindre des défauts de ces malades : laissés à eux-mêmes, ils n'ont aucune initiative, ils resteront étendus au soleil, se vautreront dans la boue et ne se réveilleront que pour manger ; ils s'imposeront volontairement le supplice des Danaïdes, en répétant sans cesse les mêmes actes et les mêmes mouvements. Ceux-ci ramassent des pierres, ceux-là, d'autres ordures dont ils emplissent leur bouche, leur nez et leurs oreilles. Il en est qui font des poches de leurs vêtements des réceptacles où ils enfouissent toutes les immondices et tous les débris d'objets cassés qui leur tombent sous la main.

Quelques-uns tournent toujours dans le même cercle, parcourent invariablement les mêmes distances, ou bien ils restent assis à la même place, semblables à ces plantes parasites qui dévorent sans profit le sol où elles croissent ; il en est parmi les imbéciles et les simples d'esprit qui ne manquent ni de ruse ni d'une certaine malice, ils sont,

comme l'observa Esquirol, menteurs, querelleurs, irascibles ; mais d'un autre côté, poltrons et vaniteux à l'excès, ils se laissent cependant encore imposer une règle et une discipline, et l'on peut, à force de patience, les appliquer à quelques travaux manuels. La répétition des mêmes actes amène chez eux des habitudes que l'on peut jusqu'à un certain point régulariser. Mais quand on a fait disparaître leurs tics, modifié leur caractère et changé leurs habitudes, on se trouve en présence des plus déplorables instincts. L'onanisme est un vice également répandu chez les imbéciles et les idiots des deux sexes ; et ce que l'histoire nous raconte du plus cynique des anciens philosophes offensant la morale à la face des Athéniens, se retrouve sur une grande échelle dans une réunion considérable d'imbéciles, d'idiots, et de crétins.

Rien n'égale la voracité et la gloutonnerie de quelques-uns d'entre eux. A la vue de leurs aliments, une légère excitation s'empare de leur personne, ils sortent de leur torpeur habituelle, étendent les mains vers l'objet de leur convoitise, témoignent par toutes sortes de gestes leurs besoins physiques ; la joie, la crainte et l'impatience donnent à leur physionomie les expressions les plus grimaçantes. Ce sont de véritables enfants, et ce caractère de l'enfance se révèle d'une manière frappante encore dans la manifestation des instincts. Ne leur demandez pas des soins de propreté qu'ils sont incapables de remplir par eux-mêmes ; leur bonheur semble consister à gâter, briser et déchirer ; plusieurs en sont arrivés à un tel point de dégradation qu'ils n'ont pas même l'instinct de faire proprement les besoins les plus naturels, et, que leur infirmité soit congéniale ou acquise, nous les désignons indistinctement sous le nom de gâteux.

Conditions physiologiques. — Il est de la plus haute importance dans l'intérêt de la thérapeutique de connaître les conditions physiologiques dans lesquelles se développe l'existence de ces aliénés. Nous avons déjà parlé du défaut d'inervation que l'on remarque chez eux, les scrofules et le rachitisme les envahissent fréquemment ; mais il est encore d'autres phénomènes que nous devons citer pour compléter l'histoire pathologique de ces malades.

Sous l'empire de cette inervation, il n'est pas rare de voir des lésions dans l'appareil circulatoire. Rien de si commun chez les idiots et les imbéciles que l'œdème des extrémités inférieures et les conséquences pathologiques en sont faciles à déduire. Les fonctions de la peau s'exécutent mal ; la chaleur de ces individus est au-dessous de celle que l'on observe à l'état ordinaire. Aussi, les voit-on s'approcher avec empressement des foyers qu'on établit dans leurs salles de réunion ; et quand ils bravent les rigueurs de la température, ou lorsqu'ils s'exposent à toutes les intempéries des saisons, on doit attribuer ce fait aussi bien au manque d'intelligence qu'au peu de développement de la sensibilité générale.

La manière incomplète dont s'exécutent les fonctions du système cutané se révèle encore non-seulement par la rudesse et la sécheresse de la peau, mais par la moiteur dont cet organe est si souvent le siége. Ces malades exhalent une odeur pénétrante que les soins de la plus minutieuse propreté parviennent difficilement à vaincre.

D'un autre côté, les relations intimes qui existent entre les fonctions de la peau et celles de la membrane muqueuse intestinale peuvent expliquer, jusqu'à un certain point, les diarrhées si communes chez eux ; mais ce n'est pas dans cette circonstance que gît l'unique cause d'une affection si fréquente chez les idiots et les imbéciles. Ils mangent

gloutonnement, et le défaut de perfectionnement de leurs sens ne les rend pas difficiles sur le choix des aliments. Il en est, et je parle des cas extrêmes qui deviennent de plus en plus rares, dont la dépravation va jusqu'à manger des ordures et même leurs propres excréments. Ce fait inoui se retrouve non-seulement chez des imbéciles et des idiots, mais on le remarque encore chez des déments et des maniaques dont les sensations sont perverties.

La mauvaise conformation du thorax, le défaut de la parole sont des causes essentielles qui s'opposent au libre développement des poumons et laissent ces organes dans une inaction fatale. Ces circonstances ne sont pas les seules dignes d'être appréciées, et ce que nous avons dit jusqu'à présent des fonctions physiologiques des idiots et des imbéciles, de leurs mauvaises habitudes et de leurs instincts dépravés, nous instruit à propos de la fréquence de la phthysie pulmonaire qui, concurremment avec les affections diarrhéiques, plonge ces malades dans le marasme et termine leur existence à un âge peu avancé.

La brièveté de la vie chez ces individus incomplets mérite de fixer notre attention ; ce fait se rattache à des lois générales que nous retrouvons en étudiant les êtres organisés ; leur longévité est en rapport, comme on le sait, avec le plus ou moins de développement intellectuel. En vain, objectera-t-on que l'accomplissement parfait des phénomènes de la vie purement végétative, un sommeil que rien ne trouble et qui va jusqu'à la torpeur, une menstruation abondante et régulière, l'absence des peines du cœur ainsi que la soustraction à cette dévorante activité de l'esprit qui consume tant d'êtres intelligents, sont des conditions d'une existence plus longue ; nous ne pouvons adopter cette explication pour ce qui regarde les imbéciles, les idiots et les crétins. Elle est tout au plus admissible pour

les simples d'esprit qui offrent en effet des exemples assez remarquables de longévité (1). Mais revenons à la première catégorie et complétons ce que nous avons dit, par quelques considérations sur la sensibilité de ces malades.

Sensibilité. — La privation ou le faible développement des sens apporte un grand obstacle à la perception des phénomènes sensoriaux. Certains imbéciles et idiots voient et ne regardent pas ; ils entendent, mais ils n'écoutent point. En général, leurs sens sont obtus et l'intelligence, absente ou incomplète, ne peut ni rectifier l'action de ces organes, ni la perfectionner.

Comment s'étonner si la plupart de ces êtres malheureux n'ont pas la conscience des dangers qui les entourent et ne savent pas manifester leurs douleurs. Sous ce dernier rapport, leur sensibilité physique nous présente de remarquables circonstances, et dépasse tout ce que l'on pourrait croire. Il en est qui se lacèrent la figure, s'arrachent les cheveux et les cils : on en a vu se percer la joue, et avec un doigt placé dans l'ouverture finir par la déchirer jusqu'à la commissure des lèvres, sans paraître souffrir (2) ; des idiotes devenues enceintes et ne se doutant pas de ce qui leur arrive, veulent quitter leur lit pour rentrer dans les habitudes de leur existence automatique. J'ai vu des plaies très-graves, des opérations on ne peut plus douloureuses, ne provoquer que de faibles cris, et retentir d'une manière obscure dans la sphère de la sensibilité générale. Il est vrai que cette insensibilité même est parfois un élément de guérison. Les plaies se cicatrisent avec une rapidité pro-

(1) Nous avons à l'Asile de ces simples d'esprit qui comptent jusqu'à 30 et 40 années de séjour.

(2) Esquirol.

digieuse : des lésions articulaires qui, dans l'état normal, produiraient une explosion de phénomènes sympathiques, n'amènent chez nos idiots que de faibles réactions.

Est-ce à dire pour cela que cette immunité plus ou moins générale, contre les sensations douloureuses, soit une circonstance favorable à la prolongation de l'existence? Loin de là, les malades qui nous occupent sont soumis à des causes de destruction d'autant plus actives que leur intelligence est plus obtuse et leur sensibilité moins développée. Ils ignorent, comme dit Esquirol, quelle est la cause de leur douleur, ils ne distinguent pas si cette cause est en eux ou si elle est au dehors ; ils ont en un mot si peu le sentiment du *moi* qu'ils ne savent pas si la partie affectée leur appartient ; aussi en est-il plusieurs qui se mutilent ; lorsqu'ils sont malades, ils ne se plaignent point, ils restent couchés, roulés sur eux-mêmes, sans témoigner la moindre souffrance, sans qu'on puisse deviner les causes et le siége du mal ; ils succombent sans qu'on ait pu les secourir (1). Continuons encore cet examen par l'étude des phénomènes que nous présente la vie intellectuelle et morale. Le sujet est plein de difficultés, nous ne l'abordons qu'avec une extrême réserve. De faibles lueurs viendront de temps à autre éclairer notre marche au milieu de ce chaos, et en prenant pour guides l'analogie et l'observation des faits, nous parviendrons peut-être à poser les bases d'un traitement rationel, ou tout au moins d'une bonne prophylaxie.

(1) Nous aurons à compléter, dans le cours de ces études, ce que nous disons de l'insensibilité de certains idiots et imbéciles. L'observation des maniaques et des mélancoliques nous offre, sous ce rapport, les plus remarquables phénomènes.

Parole, langage, idées, aptitudes, sensibilité morale. — La parole est le phénomène le plus expressif par lequel se manifeste l'intelligence : ce fait est incontestable. Pour produire la parole articulée, il faut, comme le disent les physiologistes, le *consensus* harmonique de plusieurs appareils musculaires ; aussi les nerfs nombreux qui se distribuent au larynx, à la langue et aux lèvres indiquent la sollicitude avec laquelle la nature a veillé à la production de l'important phénomène dont nous parlons.

Mais ces conditions de perfectibilité du système nerveux ne sont pas les seules nécessaires à la production de la parole, ainsi qu'à la manifestation du langage. Pour que la parole ait un sens et soit l'expression d'un sentiment ou d'une idée, d'autres éléments doivent concourir à l'œuvre de la fécondation intellectuelle. Nous nous servons de ce terme parce que, pénétré de l'influence que le signe ou la parole exerce sur l'encéphale, nous supposons, avec le docteur Buchez, que la puissance intellectuelle résultant de la réunion de l'âme et du corps, n'est rien de plus qu'un germe qui, semblable à l'œuf renfermé dans l'ovaire, a besoin d'être fécondé pour produire un nouvel être. Partant de ces principes, il nous sera peut-être possible, en nous basant sur le plus ou moins de perfectionnement de la parole, d'établir une classification méthodique des malades qui nous occupent. Que le lecteur veuille donc bien nous permettre quelques considérations ultérieures sur cet important sujet.

A la géogénie, à l'anatomie comparée, à l'embryogénie revient l'honneur de la démonstration génésiaque prouvant la contingence de tous les êtres en même temps que leur rapport de progression dans un but (1). A chaque in-

(1) Buchez, philosophie.

dividu placé dans l'échelle des êtres, le créateur a réparti des facultés et des aptitudes diverses pour atteindre ce but; mais les plus admirables instincts des animaux, les cris si variés à l'aide desquels ils expriment leurs désirs ainsi que les sensations pénibles et agréables qu'ils éprouvent, ne peuvent se comparer ni pour l'origine ni pour le but, à la parole dont l'homme seul est en possession.

Dès que le phénomène de la conscience a surgi chez l'enfant, il parle, et sa parole, si incomplète qu'elle soit, a révélé un être intelligent. Désormais, entre l'animal et lui, il y aura une distance que les plus merveilleux instincts ne franchiront jamais.

Lorsque, pour des causes que nous traiterons dans un chapitre spécial, l'intelligence est enrayée dans sa marche, l'œuvre de la fécondation intellectuelle ne pouvant se continuer, l'enfant cesse de parler. Et si alors l'enseignement de l'instituteur ou de la mère ne vient pas en aide à l'enfant, ce dernier déchoira nécessairement du rang qui lui était assigné dans la création, et il deviendra imbécile.

Mais ce n'est pas seulement à la surdo-mutité que je veux faire allusion ici.

Les causes qui empêchent la libre manifestation de la parole, variant beaucoup par leur nature et leur gravité, comme nous le verrons plus tard, il arrive que si des individus ont un langage approprié à la somme des idées qu'ils possèdent, l'absence ou le peu de développement de ces idées restreindra singulièrement la faculté de la parole chez les autres. Il en résultera même que le manque absolu de l'idée réduira certains êtres malheureux à une condition, pour ainsi dire, inférieure à la brute, puisque celle-ci a des instincts et des aptitudes qui lui suffisent pour ses rapports de progression, dans le but universel que nous avons cité.

Ces principes une fois admis, il nous paraît raisonnable

de classer les individus qui nous occupent en trois catégories, désignées sous les noms de :

Simples d'esprit,
Imbéciles,
Idiots.

Le simple d'esprit a un langage plus ou moins perfectionné, répondant à une intelligence qui se développe dans un cercle étroit, il est vrai, mais qui ne l'empêche pas de se rendre utile encore et de remplir une fonction.

L'imbécile, plus restreint dans le développement de ses facultés intellectuelles, a un langage infiniment plus pauvre, et son but fonctionnel est amoindri dans la même proportion.

L'idiot enfin n'aura plus que quelques mots à peine articulés ; il exprimera ses sensations par des gestes, ou à la manière des animaux, par des cris étranges qui frappent d'effroi et de stupeur celui qui les entend pour la première fois. Son but fonctionnel est non-seulement amoindri, il est nul ; et si l'humanité intelligente ne prenait pas ces êtres malheureux sous sa protection, ils périraient faute de posséder l'instinct de leur propre conservation.

Cette classification, qui sera justifiée du reste par de nombreux exemples, me paraît d'autant plus logique que les crétins, dont nous ne nous occuperons que d'une manière incidente, ont été divisés par les auteurs les plus recommandables, surtout par M. Ferrus, en trois catégories qui répondent parfaitement aux simples d'esprit, aux imbéciles et aux idiots ; ce sont les :

Crétineux,
Semi-Crétins,
Crétins complets.

Les premiers, dit M. Ferrus (1), ont en général la conscience des sensations. Ils sont à même de les comparer, de saisir leurs rapports ou leurs dissemblances. Ils peuvent à la rigueur suffire aux soins de propreté, acquérir quelques notions élémentaires, s'adonner à des travaux d'une application superficielle.

Les semi-crétins, dit le même auteur, ont la parole embarrassée, confuse, gutturale même. Leurs sens sont obtus, leur sensibilité inerte. Ils ne sauraient apprendre ni à lire, ni à compter, et l'on ne peut que bien rarement obtenir d'eux quelques services.

Enfin le crétin complet, formant la 3e classe de la division admise, appartient beaucoup plus à la vie végétative qu'à la vie humaine.

Immobile comme un corps inorganique, moins par impuissance du système locomoteur que par absence d'un but d'activité, le crétin complet, quoique jouissant des facultés intrinsèques de nutrition, est incapable non-seulement de se procurer les aliments ! mais encore de les porter à sa bouche (2).

C'est un être non-seulement incomplet, mais parfaitement nul, ne montrant aucune lueur d'affection ou de moralité, aucune manifestation de l'instinct de sa conservation, pas plus que de celui de sa propagation ; c'est en un mot l'idiot de son espèce, tandis que le semi-crétin répond à l'imbécile, et le crétineux au simple d'esprit.

Ces considérations préliminaires étaient indispensables pour nous guider plus tard dans l'appréciation de cer-

(1) Mémoire sur le goître et le crétinisme.

(2) Ferrus, ouvrage cité.

tains faits médico-légaux propres à cette catégorie de malades.

Ce que nous avons dit suffira dans ce moment pour établir que les aptitudes de ces individus et leur sensibilité morale sont en rapport avec leur développement intellectuel. Il est bon, toutefois, de prévenir le lecteur des étranges anomalies qu'il aura occasion d'observer chez ces êtres incomplets. Il en est qui, malgré la plus triste des déchéances intellectuelles, révèlent des dispositions spéciales pour certaines professions mécaniques et pour des arts d'imitation. Les faits de ce genre se reproduisent chez des simples d'esprit ; quelques imbéciles même nous offrent sous ce rapport de singuliers phénomènes ; mais l'étonnement cesse lorsqu'on voit ces individus n'être susceptibles que d'un progrès relatif. Ils n'inventent rien, ils ne perfectionnent rien. L'imitation, qui leur est commune avec les enfants, va rarement jusqu'à surpasser leurs modèles. Si généralement ils manquent du sens logique, ils ne sont pas mieux rétribués sous le rapport du sens moral : les tribunaux ne retentissent que trop fréquemment des accusations portées contre eux, et s'ils n'ont pas toujours l'initiative du mal, ils ne cèdent que trop souvent aux instigations d'individus assez coupables pour les exploiter.

Il est une importante considération encore qu'il ne faut pas perdre de vue. L'état physiologique, intellectuel et moral de ces imbéciles n'est pas soumis à des règles tellement invariables que des maladies incidentes ne puissent le modifier, et d'une manière plus ou moins funeste. L'épilepsie, par exemple, ajoute une singulière aggravation à l'irritabilité native de leur caractère. En dehors même de cette circonstance, j'ai vu des imbéciles devenir cataleptiques ; des idiots se sont offerts à mon observation en proie à des accès de manie périodique on ne peut plus redouta-

bles, par la manifestation des instincts les plus féroces et les plus destructeurs.

En finissant ce tableau général, je crains presque d'avoir découragé le lecteur par l'exposition de faits aussi déplorables ; il peut se demander avec inquiétude où est le remède à tant de maux : cette préoccupation est aussi juste que légitime, et nous manquerions à notre mission si, dans le chapitre du traitement, nous ne faisions pas ressortir les merveilleux progrès accomplis dans ces derniers temps. C'est pour la science un noble sujet d'orgueil, d'avoir fait briller quelques lumières dans d'aussi profondes ténèbres. Ils deviennent de plus en plus rares aujourd'hui ces types affreux d'imbéciles, d'idiots et de crétins dont nous avons décrit quelques cas extrêmes. L'amélioration de l'hygiène générale entre pour beaucoup dans l'explication de ce fait consolant. Cette amélioration à laquelle ont également participé les médecins, les éducateurs, les administrations de quelques pays, et les gouvernements, nous indique la marche à suivre, et nous révèle un horizon qui s'élargira tous les jours, sous la double influence des progrès généraux de l'esprit humain et de la science médicale.

ASILE DE MARÉVILLE.

(Simple d'esprit)

Mauvais instincts.



CHARLOT, 58 ANS.

(Meurthe)

§ 2.

SIMPLES D'ESPRIT.

(Synonymie) simplicité d'esprit. Imbéciles du premier degré de quelques auteurs. *Simplex*. Simplicitas. *Einfältigkeit* (Allem.) *Simplicity* (Angl.) *I simplici* (Ital.)

1re OBSERVATION. *Charlot Cr....., simple d'esprit, ne sachant ni lire, ni écrire. Possède quelques bonnes qualités singulièrement obscurcies par ses mauvais instincts. Vaniteux, menteur, glouton, érotique, voleur.*

Charlot est le doyen de nos simples d'esprit; il est âgé de 58 ans, et il compte 38 années de séjour à l'Asile. Tout ce que nous savons sur ses antécédents, c'est qu'il n'a jamais pu apprendre à lire ni à écrire. Placé de bonne heure chez un fabricant de cordes, il était occupé à tourner la roue; mais, indocile, capricieux et fantasque comme les pauvres d'esprit de son espèce, il quitta cette position et se mit à courir les villages des environs, mangeant et buvant où il trouvait quelque chose, et payant son écho avec sa jovialité et sa bonne humeur.

On comprend facilement qu'avec des dispositions pareilles, il devait se trouver souvent excité outre mesure par le vin qu'on lui faisait boire pour activer ses tendances à la bouffonnerie. Les simples d'esprit de cette espèce ayant d'ailleurs le sens moral peu développé, se croient tout permis surtout avec les femmes. Ils sont parfois impudiques et lascifs au-delà de toute expression. Ces mauvais instincts qui prédominaient chez ce simple le firent renfermer à Maréville; il y est, avons-nous dit, depuis 38 ans, et cette

existence si longue peut se résumer à peu près dans ses actes de tous les jours. Appliqué aux mille petits travaux d'un Asile, il y exerça tour à tour les fonctions de commissionnaire, marmiton, balayeur et porte-croix dans les enterrements. Ses boutades, son humeur capricieuse, ses tendances bacchiques et érotiques ne permettaient pas de le conserver longtemps dans les mêmes fonctions, et, malgré l'air de bonhomie qui respire dans sa figure dont je donne le portrait, il n'a cessé de tromper continuellement la confiance de ses chefs. Il est menteur, rapporteur, indocile et se plaint toujours. Il a tous les défauts des enfants mal élevés, et si le milieu favorable, dans lequel il a été placé, a contribué à modifier ses mauvais instincts, et à bonifier son état intellectuel et moral, il ne faut pas se faire illusion sur la possibilité d'une amélioration plus grande. La perfectibilité n'est malheureusement pas le partage des infirmes de cette espèce, et l'on doit s'estimer bien heureux quand on peut par le travail, l'ordre et la discipline établis dans un Asile, les maintenir à un certain point de moralité.

Les individus comme Charlot ne manquent jamais de laisser de leurs personnes une impression favorable aux étrangers qu'ils voient pour la première fois. La présence de ces derniers les fait redoubler d'activité au travail ; ils sont empressés autour d'eux, cherchent à fixer leur attention et à mériter leurs éloges. Quand on voit Charlot, dans ces circonstances, se donner un mouvement extraordinaire, quand on le voit surtout à la chapelle, recueilli autant qu'il peut l'être, disant avec volubilité des prières dont il ne comprend pas le sens, on pourrait croire que la sphère de ses sentiments est plus développée que celle de son intelligence ; mais il n'en est rien, la vanité et l'intérêt sont les mobiles de ses actions. Pour en donner une idée, qu'on nous permette de citer un fait.

Charlot est porte-croix dans les enterrements ; sa vanité est satisfaite d'abord par la nature de ces fonctions qui lui donnent le pas dans un convoi funèbre ; mais il reçoit en outre une augmentation de tabac à fumer ; eh bien ! la simple perspective d'une passion à satisfaire le fait bondir de joie quand il entend la cloche des enterrements ; que dis-je, on pourrait l'accuser de pousser les choses jusqu'à l'atrocité s'il n'était pas un malheureux simple d'esprit plus digne de pitié que de colère. Sait-il, par exemple, qu'un malade est prêt à succomber à l'infirmerie, il ne cesse alors de rôder dans les environs pour calculer les minutes de l'agonie ; s'il trouve moyen de se glisser derrière les infirmiers, il entre ; et plus d'une fois on l'a chassé du lit de malheureux agonisants auxquels il reprochait de ne pas mourir assez vite. Ce fait que je cite à propos de Charlot, ceux que j'aurai à faire ressortir encore, pour ce qui regarde d'autres malades dont les observations suivent, serviront de base aux considérations que nous aurons à émettre dans la médecine légale de ces êtres incomplets. Le lecteur peut entrevoir d'avance combien il a été facile à des hommes coupables d'exploiter les passions de ces pauvres infirmes, et cela dans l'intérêt d'actes criminels à accomplir.

N. B. Charlot est représenté au moment où il va au travail pour balayer les cours. Sa figure ridée, son front fuyant en arrière, ses oreilles mal implantées, son dos voûté, sa démarche incertaine et vacillante, tout enfin dans sa personne, jusqu'à sa parole chevrotante, nous donne le type de ces simples comme il y en a presque dans tous les villages. La moindre sensation déride ses traits et le fait rire. Quand il a ses intermittences de mauvaise humeur maniaque, ses yeux, ordinairement rouges, deviennent malades et chassieux. Il est d'une petite stature, d'un tempérament lymphatique,

sa constitution semble épuisée, et cependant les fonctions physiologiques se font bien chez lui ; il a un appétit insatiable, et jamais je ne l'ai vu alité pour une maladie tant soit peu sérieuse.

2e OBSERVATION. *Hector D....., âgé de 32 ans, enfant naturel. Aptitudes particulières pour certains arts mécaniques et libéraux. Orgueil excessif. Accès intermittents de manie. Susceptibilité d'amélioration.*

Hector est un enfant de Paris, dont la petite stature, la figure ingrate et l'intelligence bornée, font un contraste frappant avec les prétentions exagérées qui viennent périodiquement troubler le calme de son existence. Il prétend connaître son père ; mais ceci est un secret, dit-il, qui ne sera révélé que lorsque ses talents lui auront donné le droit de revendiquer les bénéfices de la famille. Sorti de la maison des orphelins de Paris, il trouva, prétend-il, dans son propre génie, les ressources nécessaires à son existence. Employé comme ouvrier mécanicien, il aurait excité, toujours d'après son dire, la jalousie de ses patrons par les perfectionnements qu'il apportait en tous ses travaux ; mais la vérité est, que la patience de ceux qui l'occupaient, finissait par se lasser en présence de ses excessives prétentions, de son incroyable orgueil, et d'un entêtement dont certaines intelligences bornées nous donnent de si fréquents exemples.

Doué comme quelques simples d'esprit d'une assez grande puissance d'imitation, Hector copie exactement un dessin, mais lorsqu'il veut puiser ses inspirations dans son prétendu génie, il tombe dans le grotesque, et ses productions sont de véritables caricatures. Nous lui reconnaissons cependant des aptitudes, un certain esprit inventif, mais

ce même esprit est incapable d'être dirigé d'une manière continue vers un but utile, et de subir les règles auxquelles on voudrait l'assujettir.

Un jour il entreprend le plan de Maréville à *vol d'oiseau,* on l'encourage dans son idée, on lui confie les instruments nécessaires à son projet ; il a d'heureuses inspirations, mais tout en le félicitant, je me hasarde à lui donner quelques conseils, alors c'en est fait de son plan ; je cherche évidemment à le contrarier, et il n'achève pas son ouvrage. Dans une autre circonstance, j'essaie de lui apprendre à lire, et, après quelques tentatives encourageantes, il jette le livre, prétendant que je veux abuser de sa simplicité, qu'il n'a que faire de la lecture, qu'il en sait autant et plus que le premier venu ; d'ailleurs à quoi bon faire de lui un homme de science, n'est-il pas bâtard, proscrit par la société, *paria,* incapable d'occuper jamais aucun emploi, imbécile en un mot, puisqu'on le traite comme tel. Puis, par un revirement soudain, il se drappe dans sa vanité, se croise les bras, et se frappant le front comme l'infortuné Chénier dont il n'est que la caricature misérable, il dit : *et cependant il y a quelque chose là. Je le sens.....* Mais ce quelque chose n'est, chez les simples d'esprit, qu'une excessive vanité, entée sur une incroyable mobilité d'esprit. Ils commencent avec ardeur une foule de choses qu'ils abandonnent de même ; ils ont, sous ce rapport, les plus grandes ressemblances avec les enfants et les maniaques dont ils adoptent parfois le caractère emporté. Il en est même qui peuvent devenir dangereux, lorsque, contrariés outre mesure, excités par la plaisanterie ou la boisson, ils quittent leur rôle inoffensif pour devenir des êtres agressifs ; nous en verrons des exemples. Disons ici, pour achever de peindre Hector, qu'il a parfois des accès maniaques : ils surgissent après de courtes incubations de mélancolie,

lorsque, pensant à ce qu'il est et à ce qu'il aurait pu être, au point de vue de ses prétentions, il considère d'un côté l'Asile et de l'autre ce monde si brillant, où il a même joué un certain rôle comme figurant au théâtre des funambules; ses désirs ardents ouvrent à son imagination les portes de l'Asile, il ne désespère pas de rentrer dans la vie commune pour y remplir les fonctions de bon père de famille, de bon époux, et, au besoin, d'électeur aussi intelligent qu'un grand nombre de ceux, dit-il, qui vont voter comme *des grands innocents*.

Ainsi, comme on le voit, cette pauvre intelligence bornée, incapable de se diriger seule sans guide et sans soutien, nourrit dans sa sphère étroite des projets d'avenir. *Si le ciel m'a donné une certaine intelligence, je n'en ai pas moins quelque chose là*, dit-il, *là*, en montrant la région du cœur..... Ce désir exprimé, chez ce simple d'esprit d'une manière très-convenable du reste, est au contraire chez d'autres imbéciles le point de départ d'actes instinctifs on ne peut plus dangereux pour l'ordre social, et dont nous aurons à nous occuper dans le chapitre de la médecine légale des malades de cette catégorie.

Et cependant on ne peut affirmer que le malade en question ne serait pas dangereux dans quelques circonstances données s'il était libre de ses actions. Les accès de manie, plus fréquents autrefois chez lui qu'aujourd'hui, surgissaient presque toujours sous l'influence de ses tendances érotiques. De tristes habitudes contribuaient d'un autre côté à altérer sa santé et affaiblissaient ce qui lui restait de forces intellectuelles. Ajoutons toutefois, à la louange de ce malade, qu'il a subi l'influence salutaire du traitement moral employé à son égard. Il a su conquérir dans la sphère du sentiment ce que la nature lui avait refusé, comme élévation d'esprit et comme développement intellectuel. Son but

d'activité est plus louable ; il travaille et s'occupe avec moins de prétention. Son sens moral s'est perfectionné. Il comprend aussi dans d'autres moments que l'asile d'aliénés est le seul refuge où sa faible organisation intellectuelle puisse trouver le calme et le repos.

3e OBSERVATION. *Dominique R....., Intelligence bornée, aptitudes particulières. Ruse. Astuce. Réparties originales. Sens moral très-peu développé. Sait lire et écrire.*

Dominique R..... est à l'Asile depuis plusieurs années ; il est né dans la Haute-Saône. Agé d'une cinquantaine d'années, sa constitution est bonne. Je n'ai jamais vu Dominique alité. Sa figure ridée ne peut mieux se comparer qu'à celle d'un singe ; il en a l'expression grimaçante et toute la mobilité. Ordinairement calme et tranquille, il travaille sans rien dire, et n'entre en communication avec les autres êtres pensants que lorsqu'on lui adresse la parole ; mais alors la transition est trop bizarre pour ne pas mériter d'être signalée.

Le changement qui se fait dans sa physionomie, dans l'ensemble de sa personne, a quelque chose qui serait comme le résultat d'une commotion électrique. Sa figure se grimace de la façon la plus bizarre ; sa tête, ses bras, ses jambes prennent part au mouvement général ; ce n'est pas seulement chez lui un flux intarissable de paroles, mais il y joint par ses gestes une pantomine des plus expressives.

Chercher à faire surgir chez lui une série d'idées régulières, ou même à obtenir une réponse directe à une question, c'est chose impossible. Si on lui demande son âge, il répond que si l'on ajoute 20 à 30 on pourrait bien s'en approcher un peu, mais que ce ne serait pas tout à fait cela.

Quant au nom de son village, on sait bien que c'est quelque chose comme *Jonvelle,* et que si c'était plus près de tel endroit, et pas si loin d'un autre, il faudrait bien quelques heures de moins pour y aller. Quant à la profession qu'il exerçait, *c'est bien un autre diable de tour,* comme il dit, *où l'on ne comprend rien*..... Les sorciers, les loups-garoux jouent dans son existence un rôle qui les fait venir à tout moment sur la scène. Nous ne pourrions rien démêler au milieu des grotesques fantaisies de son imagination, si nous ne savions pas qu'il a été marchand ambulant, fondeur de cuillers, vendeur de chiens et de chats, faisant en un mot un de ces métiers où la conscience des individus est mal à l'aise quand elle est serrée de trop près par la morale; aussi quand Dominique R..... parle *de mauvais tours, de rubriques, d'un tas de choses où l'on ne peut rien comprendre,* sa conscience se trouve encore être l'écho involontaire d'anciens faits plus ou moins compromettants qui lui ont fait faire connaissance avec la justice.

L'innocuité, les joviales manières, comme dit Esquirol, la gaieté, les piquantes réparties, les saillies plaisantes et quelquefois très-judicieuses de quelques imbéciles, les ont fait admettre auprès des grands et même auprès des rois pour les distraire de leurs graves ennuis et pour les divertir. Aussi, lorsque, dans la mauvaise saison, nos aliénés sont réunis dans leurs chauffoirs, Dominique remplit-il à Maréville des fonctions analogues vis-à-vis ses compagnons d'infortune qu'il égaye et qu'il amuse par ses saillies et ses chansons.

Ce n'est pas que plusieurs de ces fous d'autrefois n'aient été d'adroits fripons, de spirituels imbéciles, et de rusés intrigants. L'histoire nous a légué les noms de plusieurs d'entre eux, et parmi ceux que nous soignons il en est qui auraient aussi joué un rôle plus ou moins célèbre s'ils avaient

ASILE DE MARÉVILLE

(Simple d'esprit)

Tendances homicides.



Lith. L. Christophe - Nancy.

Thorelle del.

NICOLAS M..... 56 ANS.

(Meurthe.)

été placés sur un autre théâtre. Nous reconnaissons à quelques-uns, et en particulier à celui qui nous occupe, beaucoup de ruse et d'astuce ; il a des instincts érotiques qui l'ont rendu dangereux. Quoique borné dans ses facultés, il a montré assez d'aptitude pour apprendre à lire et à écrire; mais il lit à sa façon, c'est-à-dire, d'une manière aussi bizarre que celle qu'il emploie dans son langage. Il n'est peut-être qu'une circonstance dans laquelle ses réponses soient plus franches et plus nettes, c'est lorsqu'il a la perspective de pouvoir gagner un verre de vin ou une pièce de monnaie ; ceci se comprend : une passion à satisfaire étant en jeu il déploiera alors, pour arriver à son but, certaines facultés intellectuelles dont on ne le croyait pas capable. Il ne perd pas pour cela son cachet de simplicité, il y puise au contraire un point d'appui, comme certains de nos paysans pour mieux tromper l'homme auquel ils ont affaire. Triste condition morale qui est malheureusement l'apanage de beaucoup d'individus ! je ne parle pas seulement de l'habitant de la campagne qui, égaré par son intérêt, vous trompe à force de simplicité, je veux faire allusion à des personnes plus haut placées dans l'échelle sociale qui prennent le même masque pour arriver au même but. Douées des instincts mauvais de quelques aliénés, elles ont sur eux la supériorité de l'intelligence, et leur sens moral ne se révèle que devant l'interprétation de certains articles du Code criminel.

4e OBSERVATION. *Nicolas M....., simple d'esprit, ayant des idées fixes. Tendances à l'homicide. Rapport médico-légal sur l'état mental de ce malade.*

L'observation de Nicolas se rattache aux études médico-légales qui nous occuperont plus tard. Je ne crois pas

devoir séparer son histoire de celle de nos autres simples d'esprit dont il est un type remarquable.

Nicolas M..... est âgé de 56 ans. Il est d'une haute stature, d'un tempérament sanguin, et jouit d'une excellente santé. Sa figure, que j'ai fait dessiner, respire la bonté et la candeur ; elle prend une expression contraire sous l'empire de certaines idées qui le dominent; ces idées l'ont rendu dangereux et ont nécessité son isolement ; ce n'est pas qu'il ne réclame sa sortie, il n'est pas de jours où il ne nous tourmente à ce sujet, et il adressa une fois sa requête avec tant de bonhomie à M. le Procureur de la République, que je dus faire un rapport sur son état mental et conclure, comme on va le voir, à la nécessité de sa séquestration :

Nicolas M..... est un simple d'esprit de la plus dangereuse espèce ; la sphère de son intelligence est très-bornée; il sait un peu lire, mais il ignore l'écriture. A 16 ans, on le trouva, dit-il, assez *éduqué* pour faire sa première communion ; à 17 ans, il voulait se marier, *mais personne, ne voulait de lui.* Il était le jouet des enfants et des jeunes gens de son village, et, à dater de cette époque, commence aussi la haine qu'il a vouée à ces premiers. Il voudrait les exterminer parce qu'ils sont nuisibles. Quelqu'un voulut lui faire accroire que les enfants du village appartenaient à son père, et notre simple d'esprit d'aller à toutes les fenêtres le soir, frapper aux carreaux en criant : *non, ils ne sont pas à mon père ; qu'ils viennent voir et vous verrez comment est-ce que je leur tords le cou.* Ces sorties qui faisaient d'abord rire les oisifs de l'endroit finirent bientôt par jeter la terreur dans la commune. Ses mauvais penchants et ses dangereuses tendances étaient encore activés par les excès qu'il commettait au cabaret.

Cependant, comme il appartenait à une excellente fa-

mille, ses parents faisaient ce qu'ils pouvaient pour empêcher la réalisation de ses mauvaises pensées ; mais Nicolas était trop connu pour échapper aux poursuites des enfants dans la rue, il se précipitait sur eux et en frappa plusieurs. Bref, on fut obligé de l'amener à Maréville en 1833. Nicolas a aujourd'hui 57 ans. Pouvons-nous penser que l'âge et son long séjour aient diminué sa folie et l'aient rendu moins dangereux et que ces circonstances puissent autoriser sa sortie ? Pour cela, examinons-le dans ses actes et ses paroles, et il nous sera possible de poser une conclusion qui fixera d'une part l'état mental de cet aliéné et sauvegardera de l'autre les intérêts de la société.

A voir Nicolas travailler avec une activité sans pareille, nettoyer les lits, faire les dortoirs, servir les malades paralysés, être doux, honnête et poli, on ne s'imaginerait guère quelles sont les pensées qui le dominent. Mais qu'il arrive un pensionnaire nouveau, et que ce pensionnaire surtout soit un paralysé, un enfant ou un imbécile, et l'on verra soudain Nicolas sortir de son calme habituel, grommeler quelques mots entre ses dents, puis, l'œil enflammé et la figure bouleversée, se répandre en plaintes et en invectives et dire tout haut qu'il faudrait faire justice de *ces gens là*. Or, quelle est son idée ? C'est que les individus qui ne peuvent pas gagner leur vie devraient être mis à mort. D'après lui, les enfants, les idiots, les paralysés devraient être détruits, et lui-même en serait l'exécuteur si on le permettait. Cette idée existait chez lui avant de venir et il avait une *bonne pitié* pour toutes les familles pauvres surchargées d'enfants.

Mais, lui dit-on, c'est un grand crime que cela.

« Bien sûr, répond-il; mais, que voulez-vous, on ne peut » pas faire autrement ; on ne peut pas nourrir comme cela » des individus qui ne font rien. Il arrive tant de choses

» de toutes façons, qu'on ne sait pas d'où cela devient. »

Ces malheureux enfants n'en sont pas la cause.

« Bien sûr ; mais que sait-on, il y a tant de choses. »

Comment avez-vous pu avoir une pareille idée ?

« Je n'en sais rien, mais n'a-t-on pas toutes sortes d'ima-
» ginations..... »

Si nous cherchons maintenant l'origine de pareilles idées, nous sommes obligé d'admettre d'abord que l'excessive simplicité de cet homme était le point de départ d'une foule de fausses interprétations sur tout ce qui pouvait lui arriver.

C'est ainsi que, lorsqu'il vivait chez ses parents, plusieurs malheurs vinrent fondre sur la famille. Ils perdirent dans une année beaucoup de bétail ; ceci ne pouvait être pour Nicolas un accident ordinaire. Les enfants en étaient la cause ; et pourquoi les enfants ? « C'est que ceux-ci lui » faisaient des niches, dit-il, ils le tourmentaient toujours. » Et puis, quand on travaille, ils ne font rien, il faut les » nourrir, *ils mangent le pain du bon Dieu, et ainsi font les* » *idiots, les pauvres imbéciles et les vieillards qu'il faudrait* » *bien tous tuer, tous et si bien que ce serait un grand bonheur* » *pour les autres.* » Ces idées sont encore trop enracinées dans la tête de ce malade pour que sa sortie ne soit pas dangereuse. Il est vrai qu'à l'Asile, il n'a fait aucune tentative d'homicide ; il arrive même que les malades contre lesquels il crie le plus d'abord sont ceux qu'il sert avec le plus de soin. Mais cette contradiction elle-même montre combien il apprécie peu les choses, si l'on y ajoute surtout le ferme espoir qu'il a que la Sœur du quartier, touchée enfin de sa résignation, de sa docilité et de sa bonne conduite, finira par partir avec lui et qu'elle l'épousera.

Cet exposé nous semble suffisant pour établir que Nicolas M..... est un simple d'esprit à idées fixes et chez lequel

prédominent de mauvais instincts ; que si la surveillance dont il est l'objet à l'Hospice empêche la réalisation *de ses mauvaises idées,* comme il les appelle parfois lui-même, rien ne nous autorise à croire qu'il ne céderait pas un jour à ces mêmes idées. Son isolement est d'autant plus nécessaire que sa famille, éteinte aujourd'hui, ne serait plus là pour le dominer par son influence, et le retenir sur la pente de ses instincts destructeurs.

5e OBSERVATION. *Simplicité d'esprit unie à un grand développement des sympathies. Sens moral excellent. Affectivité. Esprit de travail, d'ordre et de probité. Dispositions artistiques. Réflexions générales à propos des malades de cette catégorie. Vices de certaines éducations.*

Les observations qui précèdent ne donnent pas de la moralité de nos simples d'esprit une bien haute idée ; nous n'oserions cependant en conclure que le sens moral soit continuellement affaibli chez eux, et que l'intelligence de plusieurs ne puisse arriver à une appréciation exacte des phénomènes de la conscience et des motifs qui dirigent la moralité des actions. Nous avons même, sous ce rapport, des exemples remarquables, et l'observation suivante nous prouve une fois de plus que s'il est nécessaire, dans l'intérêt de nos études, de ramener ces maladies de l'intelligence à des types principaux, il n'en est pas moins utile de faire ressortir la variété des caractères et des tendances que l'on remarque chez les aliénés. La science a dans cette manière d'envisager la question des intérêts multiples à utiliser. Il ne s'agit pas seulement en effet de faire avancer la question au point de vue de la médecine légale, du diagnostic, du pronostic, ainsi que du traitement de ces affections ; mais je pense que les études médico-psychologiques

sont destinées encore à jeter un jour nouveau sur des questions qui regardent également la philosophie, l'éducation générale, ainsi que la science si jeune encore de l'anthropologie.

Paul G..... est un individu de 35 ans dont l'existence toute entière s'est consumée à faire des projets et à ne réussir dans aucun. Simple ouvrier chapelier, il aurait prospéré dans cette profession si certaines dispositions artistiques n'étaient venues le lancer dans une carrière où son intelligence peu développée ne pouvait que lui préparer des naufrages.

Doué d'une figure assez heureuse, de certaines aptitudes musicales, il est, d'un autre côté, complétement incapable d'apprécier les intérêts matériels de l'existence.

C'est, sous ce rapport, un simple d'esprit dans toute l'acception du mot : aussi, malgré son excellente conduite, malgré toutes les qualités de son cœur, qualités que je ne puis assez faire valoir, Paul G..... a-t-il toujours été malheureux dans ses entreprises. Rien n'égale la mobilité de son caractère ; il a commencé une foule de choses qu'il a presque aussitôt abandonnées.

Nous le retrouvons dans le cours de son existence tantôt à Amiens, puis à Lyon, puis à Genève ; aujourd'hui ouvrier chapelier, demain à Paris au Conservatoire de musique, où il dépense un petit héritage de 3,000 fr., pour perfectionner un talent destiné, dit-il, à lui ouvrir les portes de l'Opéra ; mais il ne peut jamais arriver qu'à remplir des rôles de figurants dans les théâtres de la banlieue. Bientôt la misère vient lui faire sentir ses rigueurs, et, n'ayant plus ni feu ni lieu, il est arrêté comme vagabond et amené à Bicêtre. Placé dans ce nouveau milieu, la mobilité de son esprit est dorénavant fixée et dirigée vers un but utile. Il nous apparaît là avec toutes ses bonnes qualités et acquiert

à juste titre l'estime et l'amitié de ses chefs. Doux de caractère et humble de cœur, il ne vit que pour rendre service, s'occuper et s'utiliser. Tout ce qu'il fait est dicté par le zèle et le dévouement. Il semble ne vivre que dans un but : celui de faire plaisir aux autres. Passez à Paul G..... sa prétention ambitieuse d'avoir une belle voix de ténor et vous en ferez ce que vous voudrez. Il est aussi heureux aujourd'hui d'être un des élèves distingués de l'école de musique de Maréville que s'il avait l'espoir d'un début à l'Opéra. Je ne crois pas que cet individu, dont l'intelligence est certainement bien bornée, nourrisse dans son âme aucun mauvais sentiment. Il ne connaît ni la haine qui bouleverse les cœurs, ni l'envie et la jalousie qui les minent. Combien de prétendus grands hommes que ronge la jalousie et que l'envie dévore pourraient en dire autant? et n'est-il pas triste de penser que l'activité intellectuelle de certains individus ne trouve son aliment que dans l'excitation des mauvaises passions, des tendances et des instincts que l'on n'ose s'avouer ; aussi, lorsque la folie éclate dans des circonstances pareilles, ce triste événement n'étonne-t-il que ceux qui n'ont pas étudié les mystères du cœur humain.

Paul G..... est aujourd'hui ce qu'il sera toute sa vie ; un être simple, mais bon, pour lequel l'Asile est le seul refuge où il puisse goûter le calme et le repos et trouver un but d'activité raisonnable.

Des types analogues se retrouvent non-seulement dans nos hospices, mais encore dans le monde : il importe qu'à ce propos les médecins d'aliénés fassent part de leurs réflexions aux parents et aux éducateurs.

Le nommé Fabricius est remarquable aussi par la mobilité de son esprit et par son peu de portée intellectuelle. Semblable à ce personnage de la Henriade, qui prit, quitta, reprit la casaque et l'épée, il étudia pour être instituteur,

et s'engagea ensuite pour aller en Afrique. Il quitta le service militaire pour entrer chez les Jésuites. Là il fit profession en qualité de Frère, et servit dans plusieurs couvents célèbres. Abandonnant bientôt les Jésuites qui l'ont accablé de bontés et cherché à le diriger vers un but utile, Fabricius entra chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Il servit dans des Asiles d'aliénés régis par les membres de cette corporation, puis les abandonna encore et ne cesse de dire du mal de tous ses bienfaiteurs. Rien n'égale son immense orgueil, si ce n'est son incroyable mobilité d'esprit, son défaut de sens moral, sa ridicule vanité, sa piété mal éclairée, qui non-seulement lui fait mal apprécier les choses de la vie réelle, mais qui peut le porter aux actes les plus condamnables. Renfermé une première fois dans un Asile, il s'évade et échappe à ceux qui le poursuivent en se cachant dans une procession où il édifie tout le monde par les apparences extérieures de la piété la plus vive. Revenu chez lui, les enfants le poursuivent dans les rues en l'appelant : *Fabricius l'imbécile*. Envoyé à Maréville, il commence à nous étonner par sa docilité, et l'expression béate de sa figure en impose aux plus clairvoyants. Traité pour une maladie syphilitique, il ne cesse de remercier Dieu de lui avoir envoyé cette épreuve. Mais nous ne tardons pas à devenir les victimes de la mobilité inquiète et maladive de son esprit. Il porte le trouble et le désordre dans le quartier ; on le punit et il s'évade.

Je pourrais citer d'autres exemples encore, mais ceux qui précèdent suffiront pour justifier les considérations qui vont suivre et que j'émets sous le rapport de leur utilité pour ce qui regarde l'éducation, la prophylaxie et le traitement de certains esprits malades que nous classons parmi les simples et les intelligences faibles.

J'ai eu occasion de montrer à mes auditeurs plusieurs

individus qui, jeunes encore, étaient tombés dans le dernier degré de l'imbécillité et de la démence. C'étaient ordinairement des jeunes gens de la campagne chez lesquels on avait pu remarquer des dispositions pour faire ce que l'on appelle *leurs études*. Le malheureux C..... est dans ce cas : ses débuts furent on ne peut plus brillants ; encouragé même par une lettre de M. de Lamartine, il vient à Paris, travaille dans un journal politique, mais son intelligence naïve avait été dirigée vers un but qu'elle ne pouvait embrasser avec cette force et cette persistance nécessaires dans les luttes actuelles de l'existence. Bientôt le doute et l'incertitude s'emparent de son esprit, il s'aperçoit qu'il ne suffit pas d'avoir fait de brillantes études pour réussir dans le monde, et il ne tarda pas à devenir aliéné après avoir passé par toutes les péripéties de la misère.

Plusieurs individus soutiennent avec courage les privations que la misère impose, et ils ne résistent pas à ces défaillances de l'esprit qui leur font voir le but qu'ils poursuivent dans un horizon trop éloigné pour l'atteindre jamais. Aux premiers moments de l'exaltation succède bientôt une dépression funeste, et les plus brillantes facultés ne sont pas un préservatif contre ces causes déprimantes qui conduisent sourdement et presque sans transition à la démence juvénile. Malheureusement la cause que je signale ici tend tous les jours à prendre une extension plus grande. Le système d'éducation qui régit la génération actuelle n'est propre qu'à développer des intelligences qui ne pourront pas atteindre leur maturité, et une foule d'infortunés jeunes gens ne recueilleront sur l'arbre de la science que les éléments de leur mort intellectuelle et morale (1).

(1) J'aurai à justifier cette manière de voir dans le chapitre général des causes de l'aliénation mentale.

A côté de ces démences précoces, de ces types d'imbécillité consécutive, nous avions encore d'autres individus difficiles à classer parmi les simples d'esprit, mais qu'il me suffira de dépeindre en peu de mots, pour que le lecteur leur assigne la place qui leur revient naturellement dans l'échelle des êtres pensants.

Les malades auxquels je fais allusion ne se font pas remarquer par un délire spécial. Les étrangers qui les rencontrent sont étonnés de leur docilité et admirent les produits de leurs travaux. Ce sont, dans un Asile d'aliénés, des individus excessivement utiles, et par les services qu'ils rendent, et par le bon exemple qu'ils donnent à leurs compagnons d'infortune ; mais parlez-leur de sortir de l'Asile, ils ne vous répondront que par la tristesse de leur regard, ou bien ils vous diront timidement : *vous voyez cependant que je suis encore malade*. La nommée Claudine est déjà sortie plusieurs fois de Maréville, et sa rentrée n'a pas tardé à s'opérer. Il y a quelque temps, je la trouvais si bien que je lui annonçai sa sortie prochaine. En même temps l'administration lui procura un emploi dans la maison ; elle n'était plus considérée comme malade, mais elle pouvait, tout en restant, améliorer son existence et gagner quelque argent. Malheureusement la perspective d'un avenir meilleur ne put modérer chez cette faible intelligence l'émotion que lui causa la nouvelle de sa sortie qui était signée. Elle tomba dans une mélancolie suivie d'excitation très-grande et de crises nerveuses sous l'influence desquelles son délire était incessant. Elle est guérie aujourd'hui et nous ne lui parlons pas de sa sortie.

Des caractères de ce genre se rencontrent non-seulement dans les Asiles, mais encore dans le monde. Ils se signalent par la faiblesse de leur organisation, par la mobilité inquiète et maladive de leur esprit, ainsi que par le peu d'é-

nergie de leur volonté. Ce sont des âmes pusillanimes, tendres et sympathiques, s'exagérant continuellement leurs devoirs et redoutant l'avenir. Des organisations de ce genre, toujours malheureuses dans le monde, trouvaient autrefois dans les couvents les véritables éléments de leur activité intellectuelle et l'application des sentiments qui les caractérisaient. Les asiles d'aliénés en renferment aujourd'hui plusieurs, et ce ne serait pas sans danger pour ces intelligences faibles que nous pourrions leur accorder leur sortie du seul lieu où elles peuvent goûter un peu de tranquillité et devenir encore des membres utiles du corps social.

§ III.

IMBÉCILES.

(Synonymie) *Stupiditas. Amentia. Imbecility* (Angl.) *Imbecillita, deboli di mente.* (Ital.) *Verstandes Shwäche, Dummheit, Blödsinn.* (Alle.)

Les malades de cette catégorie se différencient des simples d'esprit par des caractères tranchés. Les considérations générales du premier chapitre ont déjà pu initier le lecteur aux études plus détaillées que nous entreprenons. D'un autre côté, dans les œuvres de sa création, la nature ne passe jamais brusquement d'une espèce à une autre ; la transition se fait voir jusque dans les effets pathologiques qui semblent devoir soustraire les êtres souffrants et dégénérés à toutes les lois d'une classification régulière. Et c'est parce que cette idée est du domaine de tous que je laisserai à ceux qui me liront le soin de combler les lacunes que l'on pourrait me reprocher.

Entre les simples d'esprit et les imbéciles proprement

dits, et entre les imbéciles et les idiots, il existe des individus qui, par la nature de leurs fonctions physiologiques et intellectuelles participent également aux éléments constitutifs de l'une et l'autre catégorie. Il serait aussi fastidieux que peu scientifique d'établir des sous-divisions qui, en amenant dans les idées une inévitable confusion, obscurciraient d'une part les éléments du diagnostic et du traitement, et augmenteraient de l'autre les difficultés de la médecine légale de ces aliénés.

Fidèle aux principes que nous avons émis, les malades qui nous occupent seront placés d'autant plus haut dans l'échelle des êtres pensants que leur langage et leurs sentiments seront plus perfectionnés. Bien mieux, lorsque la parole manquera, nous retrouverons encore un élément de classification dans le langage d'action qui rend non-seulement l'individu capable d'exprimer sa pensée, mais qui lui fait produire aussi des actes intelligents. Il existe même des états où le langage et l'action devenant impossibles par suite de lésions physiques graves, nous ne pouvons plus établir la transition de l'état instinctif à l'état intellectuel, si ce n'est à l'aide de certains signes qui nous prouvent que l'individu n'est dépourvu ni de mémoire, ni d'affection. Ces éléments, tout rudimentaires qu'ils peuvent être, chez quelques individus, suffiront cependant pour établir une démarcation entre les différentes catégories d'imbéciles d'abord, et puis ensuite entre l'homme si déchu qu'il peut être et l'animal dont les instincts sont le plus perfectionnés.

ASILE DE MARÉVILLE.

(Imbécille)

Monomanie Erotico-Religieuse.



Lith. L Christophe-Nancy.

Thorelle del.

TUAILLON, 26 ANS.

(Haute-Saône)

6e OBSERVATION. *Imbécile ayant encore le pouvoir d'organiser des idées systématiques. Espèce de monomanie religieuse unie à des tendances érotiques. Instincts destructeurs. Tics et langage particuliers.*

Tuaillon, Jean-Baptiste, âgé de 25 ans, est né dans la Haute-Saône. Le portrait de cet imbécile monomane a été rendu d'une manière frappante par l'artiste distingué qui m'a prêté pour cet ouvrage le concours de son talent : pour ce qui regarde sa description physique, j'emprunte à l'observation de M. Baume, interne à Maréville, le passage suivant :

« Nous observons chez Tuaillon une taille moyenne et » des muscles régulièrement développés. Des cheveux » noirs et épais couronnent un front étroit et partagent un » crâne qui nous offre les particularités suivantes. La bosse » occipitale est très-grosse ; le diamètre transverse nous » paraît bien court eu égard à la longueur du diamètre an- » téro-postérieur. Au fond de deux orbites surmontés de » sourcils, et sous des paupières dont les cils, d'une lon- » gueur démesurée, fraternisent tous entre eux (grâce à » l'abondance de la matière sébacée), brillent deux yeux » gris, chassieux et projettant à travers ces poils agglu- » tinés une lumière sombre sur une figure dont la phy- » sionomie a quelque chose d'atroce. La bouche compose » la partie la plus intéressante de cet édifice ; la lèvre su- » périeure est fortement tendue, tandis que l'inférieure est » rétractée ; ce qui fait voir au spectateur une rangée de » dents qui ne sont pas du blanc le plus luisant. Enfin, » entre deux joues aplaties, d'un rouge dénotant une forte » constitution sanguine, se trouve planté comme avant- » poste un nez aquilin, rouge, écailleux, qui apporte son

» contingent à l'embellissement de cette physionomie que » le crayon d'un peintre serait heureux de rendre sous son » véritable jour.»

Au point de vue des lésions intellectuelles, de la dépravation des sens, et de ses mauvais instincts, ce malade nous offre des particularités non moins remarquables.

Tout ce que nous savons sur ses antécédents, c'est qu'il a exercé la profession de pâtre. Son éducation intellectuelle et morale a été fort négligée ; cependant il sait encore assez lire et écrire pour nous donner la preuve qu'il a fréquenté l'école de son village. D'après ce qu'il nous dit aussi, il aurait fait sa première communion, et le répertoire si fourni de ses complaintes lugubres, nous indique qu'il égayait sa solitude par tout ce que les légendes religieuses et les fastes criminels faisaient circuler d'œuvres dans ces deux genres. Les circonstances particulières dans lesquelles il vivait, le parcours des champs et des bois, l'isolement, la solitude ont-ils contribué encore à donner un nouveau développement à ses tendances primitives, c'est ce qu'il nous est permis de supposer, car dans l'arrêté qui ordonne sa séquestration, il est dit que cet individu dévastait les églises et détruisait les pierres tumulaires.

Lorsqu'il a été soumis à notre observation, il y a trois ans, il se présenta comme il est dans son portrait ; le bonnet rejeté en arrière et les deux mains retournées et placées au fond de ses poches ; lorsqu'on voulut les lui en sortir, il poussa un rugissement que je ne puis mieux comparer qu'au cri de l'hyène, sa figure s'injecta, et, à travers ses dents qu'il ne desserre jamais, il dit d'un ton de voix guttural : *Que me voulez ? Est-ce pour me crucifixer. Pour ce Seigneur, ce Seigneur ; je le voudrais.* La lutte qu'il s'agissait d'organiser avec lui ne se traduisait pas toujours en mugissements et en sinistres paroles, il se précipitait sur nous, et

j'eus à souffrir pendant quelque temps d'un vigoureux coup de sabot qu'il me lança dans les jambes.

C'est un triste et curieux spectale de voir ce sauvage imbécile lorsqu'il mange : il est bien obligé alors d'employer ses mains et de desserrer ses dents ; mais chaque opération de ce genre estaccompagnée d'un mugissement terrible. On voit alors cet individu lutter entre le besoin physique qui le pousse et l'idée fixe qui le domine.

Et à propos d'idées fixes, on croirait à peine jusqu'où peut aller l'activité délirante de quelques imbéciles devenus maniaques, et ce qu'ils sont capables, sous cette influence, d'accomplir, soit contre eux-mêmes, soit contre les autres.

Un jour, nous sommes obligé d'aliter Tuaillon ; ses jambes étaient énormément gonflées par suite de son habitude de rester debout sans faire de mouvement ; en nous approchant de son lit, nous voyons un rire féroce sur sa figure ; forcé de le découvrir pour lui tâter le pouls, nous sommes témoin du plus étrange spectacle que la lésion de la sensibilité pouvait nous offrir chez un malade de cette catégorie. Tuaillon était occupé, tout en ricanant, à se couper la verge avec un morceau de vieux fer qu'il avait aiguisé. Grâce au mauvais instrument dont il s'était servi, il ne put accomplir son dessein et nous arrivâmes assez à temps pour arrêter une hémorragie qui aurait pu devenir mortelle. Et quelle était son idée en se mutilant lui-même ? C'était de gagner le ciel en se mariant avec une de *ces Noëmi* (dans son langage, Sœur de l'Asile).

Ces idées de mariage qui le poursuivent sans cesse constituent chez lui un état d'érotisme permanent, et, malgré l'absurdité du procédé qu'il a employé et qu'il a renouvelé deux fois depuis, il est logique dans son stupide délire, et il pense qu'il n'a pas d'autres moyens de vaincre les vœux

qui s'opposent à son mariage. Inutile de dire que le système d'intimidation a complétement échoué avec un malade de ce genre. La douche qu'il reçoit est une punition qui lui fera gagner *ce ciel* (il ne se sert que du pronom déterminé). Lorsqu'on tentait de l'appliquer au travail, il fallait deux infirmiers à ses côtés pour lui faire sortir ses mains de ses poches; actuellement on le laisse tranquille ; les luttes continuelles qu'il faudrait établir avec lui ne serviraient qu'à activer ses tendances féroces. Tuaillon est, en un mot, une organisation malheureuse, que nous rangeons parmi les imbéciles maniaques ; c'est un inextricable dédale d'instincts mauvais, d'idées érotiques, religieuses, de tendances funestes ; c'est un état d'abrutissement uni à une intelligence assez développée pour combiner les actes les plus insensés et les plus atroces.

7e OBSERVATION. *Guibard Marcel, de la Haute-Saône, âgé de 28 ans. Imbécile, ne sachant ni lire, ni écrire. Aveugle par suite d'une ophthalmie purulente. Instincts dépravés. Facultés particulières. Mémoire extraordinaire. Comparaison avec un autre imbécile destructeur. Lésions de la sensibilité générale.*

Guibard Marcel est l'un des imbéciles les plus étranges de notre Asile et mérite de venir après Tuaillon, comme étude de la dépravation des instincts et de la conservation de quelques facultés. J'ai le regret de ne pouvoir donner son portrait ; mais la description suivante, faite par M. Baume, notre interne, offre une idée exacte de l'état physique de ce malade et de la nature de ses instincts.

« Peu favorisé de la nature pour le physique, Guibard a » une taille médiocre, le crâne assez volumineux et un peu » aplati ; ses petits yeux, yeux qui, d'après ses expressions,

» ne lui font rien voir du tout, sont enfoncés dans deux or-
» bites dont les voûtes profondes semblent offrir une pro-
» tection dérisoire à des organes devenus parasites. Entre
» deux joues pâles, dont la droite semble la mieux nourrie
» par suite de la plus grande inclinaison de la commissure
» des lèvres de ce côté, sont encadrés un nez légèrement
» épaté et une bouche largement ouverte d'où s'écoule une
» salive abondante sur un menton plat et imberbe; ajoutons
» à cela un front étroit, deux oreilles disgracieuses, dont
» une a été presqu'entièrement dévorée par un idiot dont
» nous parlerons plus tard, et nous aurons l'ensemble d'une
» physionomie qui pourrait bien servir de type à l'abrutis-
» sement le plus complet.»

Quand on voit Guibard accroupi sur son siége, se fourrant les doigts dans les yeux et poussant des cris sauvages, on croirait voir apparaître un singe ; et quand il se lève et se trouve pour ainsi dire à quatre pattes, l'illusion est encore plus complète.

« Cet imbécile gâteux et déchireur passe sur un banc
» des heures entières ; ses jambes fléchies et croisées sup-
» portent une masse qui lui serait à charge si elle ne trou-
» vait un point d'appui sur la table où il prend sa *pâture*.
» Non moins curieux dans la locomotion que dans cette sta-
» ture propre aux quadrupèdes, Guibard ne marche pas,
» ne saute pas ; mais il fait l'un et l'autre à la fois.
» La nécessité l'a-t-elle contraint à quitter sa place favorite,
» il n'est pas en peine pour la retrouver ; son premier soin
» est de savoir s'il est dans la salle ou dans la cour. Il par-
» vient à ce but par une sorte de génuflexion brusque et
» grotesque. Le point une fois éclairci, les sens de l'ouïe,
» du toucher et même de l'odorat se chargent du reste. Si
» nous l'examinons dans ses repas, nous aurons l'exemple
» de la vie animale dans sa personnification la plus triste

» et la plus grossière. Quand il sent l'odeur des aliments, » il pousse de véritables hurlements ; il ne mange pas, il » engloutit, et, trouvant que la déglutition ne va pas assez » vite au gré de sa voracité, il trouve un adjuvant naturel » dans ses doigts dont il se sert en forme de pressoir. N'a- » t-il plus rien à manger, il ne craint pas de promener sa » langue sur le théâtre de son repas pour ramasser les nom- » breux débris échappés à sa gloutonnerie.»

Aprés un examen superficiel, on classerait volontiers Guibard parmi ces idiots sur lesquels la vue ne s'arrête qu'avec dégoût ; mais le médecin psychologue doit chercher dans un ordre plus élevé les motifs de sa classification et en déduire les conséquences rationnelles de son traitement.

Examinons Guibard dans ce qui le constitue encore au point de vue de l'intelligence, de la moralité et des sentiments, et il pourra justifier la place qui lui est assignée.

Ce malheureux imbécile, incapable, il est vrai, de soutenir une conversation avec attention et jugement, comprend néanmoins les questions qu'on lui adresse, et s'il lui arrive de ne pas en saisir la portée, il en demande l'explication. Son langage n'est pas trop embarrassé, et, malgré sa voix rauque et gutturale, on se prend à s'arrêter devant lui, grâce à ses réponses piquantes et parfois spirituelles. Il a été à Paris autrefois, nous ne savons trop par quelle occasion, rejoindre sa sœur qui y était ; eh bien, son étonnante mémoire a conservé le souvenir de tout ce qu'il y a vu et entendu, sans oublier ni le nom de la rue, ni celui du n° de la maison où demeurait sa sœur ; sa mémoire semble particuliérement porter sur les dates. Il ne peut compter jusqu'à 20 ; mais il connaît tous les saints du calendrier et sait le jour de leur fête. Il n'ignore pas qu'il est né un 10 janvier, jour de la saint Marcel, qu'il est parti de son village le 20 juillet, jour de la saint Féréol. Guibard connaît le nom de toutes

les personnes du service ainsi que des malades de la division qu'il habite; il nous est arrivé d'avoir recours à lui quand un nom nous échappait ; rien de si curieux alors que de l'examiner dans ses procédés d'investigation ; il s'approche à quatre pattes, commence par flairer l'individu, lui passe la main sur la tête, sur les boutons et les coutures de ses vêtements, et dit en ricanant : *vous ne savez pas qui c'est c'est un tel,* et jamais il ne se trompe.

Malgré son abrutissement, Guibard est encore susceptible de quelqu'amélioration ; il n'est nullement méchant, son sens moral n'est pas complétement éteint, et il a été possible de modifier ses tendances destructives et sa voracité ; bien différent en cela d'un de ses compatriotes de la Haute-Saône, le nommé Tournier qui a de commun avec lui une mémoire extraordinaire, mais chez lequel l'instinct de la destruction est poussé à un tel point que je le livre à mes confrères des asiles d'aliénés comme le type le plus extraordinaire qui se soit jamais présenté à mon observation. Tout ce qu'il a été humainement possible de faire a été employé contre les tendances de Tournier à déchirer ses vêtements ; les menaces, les récompenses, les plus sévères punitions n'ont pu modifier le caractère de cet imbécile qui n'est nullement méchant, mais qui ne peut s'empêcher de lacérer ses habits, ses chemises, les draps de son lit, et dont le plus grand bonheur consiste à s'échapper tout nu, à aboyercomme un chien et à donner des frayeurs aux autres. Il a été pâtre, et s'il se distinguait des animaux qu'il conduisait, cela a été uniquement par son langage. Il fut amené à Maréville alors qu'il vagabondait dans le département du Haut-Rhin ; on l'avait trouvé tout nu dans les environs de Béfort et on le conduisit à l'hospice de cette ville. Tournier est à peu près le seul individu qui nécessite, dans notre Asile, l'emploi presque permanent de la camisole, aussi en fait-il une consommation énorme.

Je ne puis, à propos de Guibard, passer sous silence les lésions de la sensibilité que l'on remarque chez quelques imbéciles ; les considérations générales du chapitre premier mentionnaient ce phénomène ; qu'il nous soit permis de citer quelques faits.

Un de nos imbéciles, à des époques périodiques d'excitation maniaque, se déchire la figure ; pendant son agitation, il a été fixé dans son lit avec la camisole ; mais il se dévorait la lèvre inférieure, et on ne trouva d'autre moyen pour l'empêcher de continuer son œuvre de destruction que de lui arracher les deux incisives qui lui restaient.

Une autre imbécile, dans une lutte avec une de ses compagnes, se casse la jambe ; un fragment du tibia fait saillie au dehors après avoir déchiré la peau ; ceci ne l'empêche pas de courir encore après la femme qu'elle poursuivait et de venir s'asseoir à table pour manger sans que sa figure révèle la moindre sensation douloureuse.

Une de nos idiotes, à laquelle nous avons fait une opération grave, jouait avec les instruments laissés sur son lit et ne témoignait pas la moindre douleur pendant qu'on lui injectait un liquide irritant dans une vaste cavité articulaire en suppuration ; elle a, du reste, complétement guéri, et nous n'avons eu à signaler aucune réaction inflammatoire.

Guibard, qui fait le sujet de cette observation, se présente un jour à nous avec une oreille à demi-arrachée et nous dit en riant que c'est Chaussé qui lui a fait cela. Le même individu, atteint d'une érysipèle de la face et de la tête, a eu un décollement du cuir chevelu ; il s'était formé sous les téguments du crâne de vastes poches remplies de liquide et de pus ; les incisions qu'il a fallu pratiquer, les injections que nous dûmes faire ne semblèrent produire chez lui ni douleur, ni réaction. Il guérit complétement,

et les faits de ce genre qui se reproduiront pour nous dans des formes plus élevées de l'aliénation mentale mériteront de fixer particulièrement notre attention au point de vue de la théorie qu'il nous sera possible d'établir.

8e OBSERVATION. *Imbécile privé du langage. Possibilité de remplir des fonctions. Développement d'un sens artistique. Comparaison avec une autre imbécile atteinte de rachitisme au dernier degré ; cette fille, privée du langage, muette sans être sourde, conserve une sensibilité morale des plus extraordinaires.*

Je termine les observations de nos imbéciles par la relation de deux faits qui, tout en justifiant les motifs de notre classification, serviront à corroborer les principes généraux que nous avons émis.

Penin compte à l'Asile 32 années de séjour et il est âgé de 58 ans. Il remplit les fonctions de vacher, et son langage inintelligible semble fait à l'usage des animaux dont il a la garde et qu'il soigne avec une sollicitude extrême ; sa tête est très-régulièrement conformée, sa figure présente un certain degré d'intelligence et ne prend une expression méchante que sous l'influence de ses exacerbations maniaques. Un jour, on avait fait venir un tambour pour exercer un infirmier. A la vue de cet instrument, Penin s'anime, murmure quelques mots dans son langage, finit par s'emparer des baguettes et fait signe qu'il veut battre de la caisse. On cède à son désir, et nous sommes très-étonnés lorsqu'après plusieurs essais infructueux quelques motifs de marche se font remarquer au milieu des roulements pour ainsi dire convulsifs que produit cet imbécile sur son instrument. Un deuxième essai fut plus heureux, et à la troisième ou quatrième fois, nous trouvons un tambour accompli qui,

aujourd'hui, fait marcher toute notre population lorsqu'il s'agit de la conduire au travail, à la promenade, et qui bat aussi le réveil ou le coucher.

Nous manquions de renseignements sur ce malade et voici comment nous expliquions ce fait. Nous supposions que Penin avait été tambour dans un régiment, qu'il avait été réformé par suite de blessures dont il porte les cicatrices à la tête, et nous pensions qu'à la suite de ces blessures, il avait perdu l'ouïe. Mais voici que des renseignements certains viennent renverser toutes nos suppositions; je passe récemment dans le village de Penin, je m'informe de sa famille; sa mère et son frère vivent encore et veulent à peine me croire lorsque je leur raconte que notre malade remplit aujourd'hui les fonctions de tambour maître à l'Asile. Ils m'affirment que Penin n'a jamais parlé, qu'il n'a rien pu apprendre, qu'il n'a jamais eu un tambour dans les mains, et que s'il a été conduit à l'Asile, la cause en était dans les dangers que faisait courir son caractère d'imbécile maniaque; puis les parents ajoutent à ce récit d'autres particularités qui, sans rien expliquer spécialement, révèlent cependant dans le cas présent des dispositions héréditaires. Le grand-père de Penin, engagé volontaire dans les premières guerres de la République, a passé de tambour ordinaire au grade de tambour-major, et il est mort dans l'exercice de ses fonctions. Le père de Penin a servi sous l'empire en qualité de tambour et a quitté son village alors que ses enfants étaient très-petits. Le frère de notre malade, qui me donne ces renseignements a été militaire lui-même et un de ses grands désirs qu'il n'a jamais pu satisfaire, du reste, aurait été de devenir tambour au régiment.

Brehat, enfant trouvée de l'hospice de Nancy, est âgée à peu près de 28 ans. Cette malheureuse, véritable type du

rachitisme, victime en outre de convulsions dans son jeune âge, est dans un état physique si misérable qu'elle ne peut ni marcher, ni rester debout, ni même conserver la position assise; c'est un véritable squelette dont les membres amaigris sont contournés et rétractés dans tous les sens. Brehat reste couchée, et encore n'a-t-elle dans son lit que le choix d'une seule position, c'est de se mettre sur le côté droit et la tête inclinée aussi de ce côté à cause de la rétraction des muscles sterno-cleïdo-mastoïdiens.

Lorsqu'on met Brehat sur son séant, il faut la soutenir. C'est alors un étrange et triste spectacle de voir ce cadavre vivant diriger vers vous ses mains rétractées, ouvrir une bouche énorme et témoigner sa joie en aspirant l'air et en produisant une espèce de bêlement. Et non-seulement l'intelligence n'est pas éteinte complétement chez cette infortunée, mais nous aimons à constater que ses sentiments sont plus vivaces encore que chez beaucoup de personnes plus favorisées au point de vue des facultés. Lorsque nous nous approchons de son lit, elle témoigne sa joie de toutes les manières; il s'établit alors entre la malade et ceux qui l'entourent un colloque des plus animés. Ses gestes expressifs, les mouvements de ses yeux nous révèlent ce qu'elle veut dire; elle nous désigne ses compagnes d'infirmerie qui ont fait du bruit la nuit; elle les connaît toutes; il en est qui lui sont sympathiques, et elle est on ne peut plus reconnaissante des petits cadeaux qu'elles lui font; la moindre bagatelle suffit pour l'occuper et faire son bonheur. Brehat a une ouïe très-développée, mais elle ne peut parler; sa langue est hypertrophiée et elle éprouve même quelques difficultés à avaler sa salive. Elle a le sens de l'ouïe si exquis, comme nous le disions, qu'elle nous entend monter les escaliers, et distingue à leur marche les différents membres du corps médical. Une autre de nos

imbéciles prend Brehat pour sa fille, et celle-ci la paie de retour par la manifestation de tout ce que les sentiments filiaux peuvent avoir de plus tendre et de plus sympathique. Brehat est du reste bien réglée. Elle n'est pas gâteuse, elle a bien soin de demander le vase, et s'impatiente quand on n'arrive pas assez vite à son secours.

Les considérations qui précèdent suffisent pour établir que Brehat tient encore une place assez élevée parmi les pauvres êtres déchus dont nous faisons l'histoire. Nous voyons chez elle plus que de l'instinct, et nous lui reconnaissons une âme sensible et tendre, animant encore de son souffle divin ce corps si frêle et si misérable.

§ IV.

IDIOTS.

(Synonymie) Idiotie. *Fatuitas. Idiocy* (Angl.). *Idiotismò* (Ital.). *Gefühllosigkeit. Stumpfsinn* (Alle.).

Les malades de cette catégorie sont, avec les crétins complets, les plus mal partagés au point de vue de l'intelligence et des sentiments. La définition seule des noms par lesquels on les désigne indique et leur profonde misère et les soins qu'ils réclament. Tandis que chez les enfants ordinaires le passage des actes purement instinctifs à ceux d'un ordre supérieur se fait par des transitions qui nous révèlent les lois de notre création ainsi que celles du principe immatériel qui nous anime, chez les idiots, au contraire, la nature même de leur affection pose les limites de leur perfectibilité.

Les idiots ont les sens incomplets ou obtus ; ils n'ont pas de dispositions affectives, et ils manquent nécessairement

ASILE DE MARÉVILLE.

(Idiot)

Accès de manie intermittente.



Thorelle del.

de prévision ou de prévoyance, ce dernier résultat de toutes les élaborations sensitives (1). C'est à la suite du développement progressif de l'instinct que jaillissent les premières lueurs de l'intelligence dans la marche ordinaire de l'entendement humain ; mais chez l'idiot, ce que la nature lui a réparti en fait d'instinct reste dans un état stationnaire et ne peut tendre à un développement quelconque, si ce n'est par suite d'une éducation spéciale dont nous parlerons à propos du traitement.

Les résultats obtenus dans ces derniers temps, si incomplets qu'ils puissent être, doivent cependant nous encourager dans cette médication aussi ingrate que difficile. Les médecins aliénistes et les éducateurs ont, sous ce rapport, une mission d'autant plus honorable à remplir, qu'en s'occupant de l'amélioration physique et morale des idiots et des imbéciles en général, ils relèvent la dignité de la nature humaine si profondément abaissée dans la personne de ces êtres malheureux.

9e OBSERVATION. *Hans. Idiot âgé de 23 ans. Intermittences maniaques. Abrutissement. Ne possède pour exprimer ses sensations que quelques mots à peine articulés. Malgré un état très-grand de dégradation, Hans présente quelques chances d'amélioration.*

Hans, dont j'ai donné le portrait, est âgé de 23 ans quoiqu'il en paraisse 18 à peine. Sa tête est d'une conformation peu régulière. Son front, excessivement étroit, est en

(1) COLLINEAU, entendement humain. Les mots allemands *stumpfsinnig* et *gefühllosig* me semblent bien exprimer cette faiblesse des sens et cette lésion des sentiments.

outre sillonné par des cicatrices, résultat probable de ses rixes et de ses luttes. Les bosses pariétale et occipitale sont d'une autre part très-développées; ses deux petits yeux gris, profondément enfoncés dans leurs orbites, projettent parfois les sombres lueurs d'une manie sauvage, et n'expriment dans d'autres circonstances que l'abrutissement le plus complet. Son teint est d'un jaune terreux ; sa bouche, continuellement entr'ouverte, ses lèvres, écartées et retirées en sens inverse, ajoutent encore à l'air d'hébêtement qui respire dans sa physionomie.

Lorsque cet idiot est soumis à des sensations pénibles ou gaies, le tableau change soudainement. Ses traits, en se contractant, impriment sur sa figure des rides profondes, ses yeux disparaissent tout à fait, et il faut avoir une certaine habitude de sa physionomie pour savoir s'il pleure ou s'il rit. Dans ce dernier cas, il exprime par les mouvements irréguliers de ses membres supérieurs et inférieurs la joie qui le domine; il court en vacillant,tourne sur lui-même, saute comme un ours, et répète avec une certaine modulation gutturale et sauvage quelques fragments de phrases de nos chants patriotiques : *En a-vant, arche-taillons-mou-rir-pa-trie*. Remarquons qu'il ne peut prononcer un mot entier de suite ; mais cette circonstance nous prouve que les phénomènes de la mémoire ne sont pas complétement abolis chez lui, et la manière dont il module ces mots, estropiés par sa bouche, fait voir qu'il n'est pas totalement insensible à l'harmonie de la musique. La joie qu'il éprouve lorsqu'il entend l'orgue de la chapelle nous confirme encore dans ces faits et nous ont mis sur la voie des améliorations dont cet idiot est susceptible.

Si nous n'avions voulu le juger que d'après les premières impressions qu'il nous a laissées à son entrée, nous n'aurions pu porter de Hans un pronostic aussi favorable. Il est

à l'Asile depuis cinq mois à peine; ses premiers accès de manie révélaient un abrutissement si complet, ses cris, ou plutôt ses rugissements, faisaient sur les assistants une impression si pénible que l'on pouvait, sans offenser l'humanité souffrante, comparer cet idiot aux animaux les plus sauvages ; mais peu à peu Hans a subi l'influence favorable du milieu où il est placé, ses accès sont moins fréquents et moins terribles ; il aide l'infirmier dans quelques petits travaux ; rien n'est égal à sa joie, lorsqu'armé d'un fouet qu'il fait claquer, il répète de sa voix gutturale : *hu-huo-hot.* Ce malheureux idiot, dont nous aurons soin de rappeler l'histoire à propos du traitement, nous prouve que dans les cas les plus extrêmes il ne faut jamais désespérer de relever l'humanité déchue, d'améliorer ses tendances et de la diriger vers un but meilleur (1).

(1) En plaçant Hans parmi les idiots on peut me reprocher de ne pas suivre exactement la classification que j'ai adoptée ; mais je ferai observer que si Hans prononce quelques mots, c'est plutôt un effet de l'imitation que le résultat d'un effort intellectuel. Pour lui, il n'y attache pas de sens. La nature entière se résume chez cet idiot dans une unité, cette unité, c'est lui, c'est Hans. Demandez-lui le nom de son voisin : c'est Hans. On lui touche le nez, les oreilles, on lui demande le nom de ces organes ; c'est encore Hans. Sans doute il sera possible, en utilisant les phénomènes de la mémoire que j'ai cités, d'augmenter la somme de son langage, et par conséquent son intelligence. D'ailleurs le lecteur admettra volontiers que, même dans les productions monstrueuses, la nature ne passe jamais sans intermédiaire d'une création de ce genre à une autre ; je ne vois donc pas de difficulté à considérer alors Hans comme une transition de l'imbécillité à l'idiotie.

10e OBSERVATION. *Un inconnu dit Didiche. Abandonné à Paris, recueilli à Bicêtre et envoyé à Maréville. Homicide. — Degré extrême d'abrutissement. Absence complète de la parole.*

« Voyons à côté de Hans cette masse animée qui ne » parle pas, qui pense moins encore (1). La calotte de son » crâne, surmontée d'une touffe de cheveux noirs et soyeux, » forme une espèce de plateau au-dessus d'une tête qui se » termine en cône par un menton pointu. Son regard pa- » raît tantôt inanimé, tantôt terrifié. Recouvert d'une peau » écailleuse et de couleur terne, son visage à pommettes » saillantes, à joues maigres et élargies, n'exprime rien, » absolument rien. C'est la négation de toutes les facultés » intellectuelles et affectives..... Si quelques rayons de vi- » talité sont empreints sur ses traits, ils se traduisent par » des grimaces et des contorsions bizarres, véritable al- » liage de toutes les contractions étranges que pourraient » faire naître dans les muscles de la vie de relation, autant » de décharges électriques simultanées. Ainsi, pendant que » les muscles de la face sont animés de mouvements semi- » chroniques, le tronc exécute des oscillations ; les jambes » tressaillent et les mains produisent avec les doigts un » ensemble de jeux curieux et rapides. Ce dernier phéno- » mène, quoique très-multiple ne manque pas de se repro- » duire avec les mêmes combinaisons, à tel point qu'un in- » firmier, peu intelligent lui-même, a émis l'opinion que » cet idiot avait dû savoir jouer du piano ou de l'orgue » avant de devenir *fou*.»

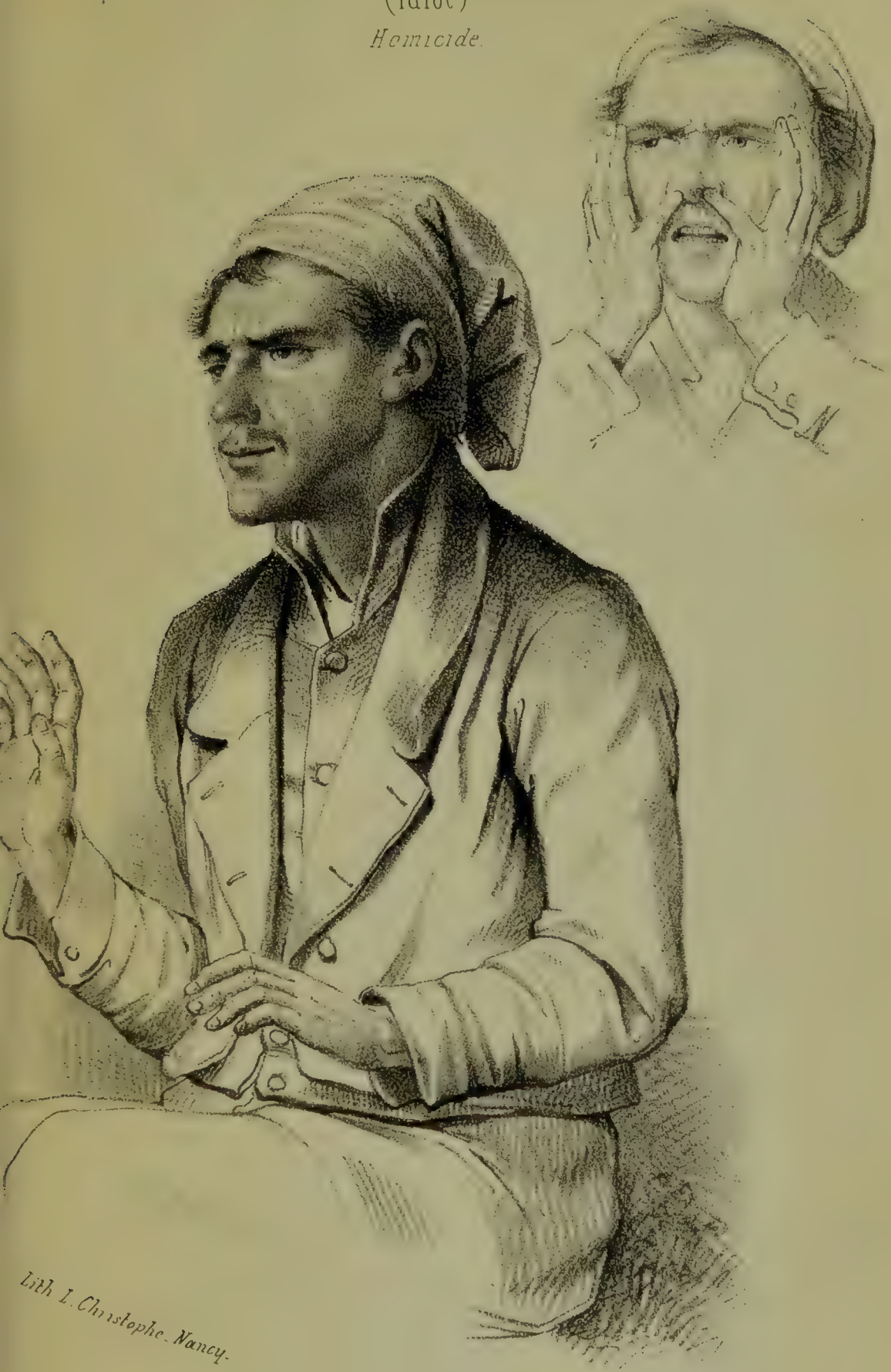
A son arrivée à Maréville, Didiche a été recommandé

(1) Observation de M. BAUME, interne.

ASILE DE MARÉVILLE.

(Idiot)

Homicide.



Lith L. Christophe Nancy.

Thorelle del.

L'INCONNU DIT DIDICHE, 28 ANS.

(Paris.)

d'une manière spéciale à l'Administration ; il paraît qu'il avait été recueilli à côté d'un individu qu'il aurait assommé à coups de sabot. Cet homicide n'aurait pas été du reste la conséquence de ses instincts féroces. Rien de si peureux, au contraire, et de si facile à terrifier que ce malheureux idiot. La vue d'un chien, d'un chat, d'une poule, du plus inoffensif des animaux domestiques, lui fait éprouver les sensations d'une frayeur telle que j'ai eu le soin de recourir au crayon d'un artiste aussi habile que M. Thorelle, pour donner au lecteur une idée de l'expression de sa figure. Je ne mets pas en doute que l'instinct suprême de la conservation ne se révèle chez cet idiot, poussé dans les dernières limites de la terreur, d'une manière assez puissante encore pour lui permettre de recueillir toutes ses forces, de se jeter sur l'être qui le terrifie et de le tuer. C'est ainsi que j'explique l'homicide qu'il a commis ; et ce fait est une nouvelle preuve du danger que peuvent faire courir parfois les êtres en apparence les plus inoffensifs.

Ajoutons encore au tableau de cet idiot quelques traits qui achèveront de le peindre. Il existe dans la cour de son quartier un banc de pierre sur lequel il se précipite d'habitude comme vers le lieu nécessaire à son repos. Là, le dos et les épaules adossés au mur, le bassin reposant sur la pierre, les jambes suspendues et croisées, la droite exécutant des mouvements rapides d'extension et de flexion sur la gauche, les genoux à la hauteur du menton, et les bras entrelacés, la face enfin épanouie vers le soleil, Didiche reproduit avec bonheur l'ensemble des mouvements dont nous avons parlé.

Dans le portrait qui le représente, nous n'avons pu lui faire conserver cette position, mais ses deux mains, posées devant lui comme une avant-garde protectrice, expriment son effroi ; sa tête, dessinée encore dans un coin du tableau

nous donne l'idée d'une autre de ses positions favorites, lorsque, plaçant ses deux pouces dans ses oreilles, il relève avec les petits doigts les ailes de son nez.

Les améliorations que nous avons obtenues chez cet idiot, quoique relativement peu considérables, méritent cependant d'être signalées. Didiche ne marchait pour ainsi dire pas; replié sur lui-même et les jambes fléchies, sa grande stature disparaissait, et ses mouvements de progression se faisaient par des espèces de bonds et de grandes enjambées. Aujourd'hui Didiche peut suivre la promenade ; il donne le bras à un de ses camarades, tout en portant d'une manière effrayée sa tête à droite et à gauche. A la chapelle, il se tient d'une façon convenable et n'exécute aucune de ses poses automatiques. Autrefois, à la vue de ses aliments, cet idiot poussait des espèces de rugissements, saisissait sa viande avec ses mains et avalait sa portion d'une seule bouchée ; maintenant, il est parvenu à se servir d'une cuillère, et les instincts qui le rapprochaient des animaux carnassiers de nos ménageries, ont complétement disparu. Disons encore qu'avec de la patience, il est possible de lui faire exécuter quelques petits travaux manuels, comme de porter avec un panier de la terre et des pierres d'un endroit dans un autre.

Nous pourrions ajouter à ces tableaux d'autres descriptions, mais l'abondance des matériaux nous impose une certaine sobriété et nous avons hâte d'en arriver aux causes des affections que nous décrivons, ainsi qu'aux éléments de la prophylaxie et du traitement. Nous avons de plus à émettre à propos de ces malades quelques considérations médico-légales. Que le lecteur veuille cependant bien nous permettre de terminer par de courtes réflexions l'histoire des idiots dont nous avons reproduit deux types remarquables.

Il est triste de penser que les deux individus dont on vient de lire l'observation ne représentent pas encore les types extrêmes de cette affreuse maladie.

Le nommé Dumont est bien inférieur à Didiche sous le rapport des facultés purement instinctives. Continuellement alité par suite d'un état rachitique ainsi que par les conséquences d'une paralysie des extrémités inférieures, Dumont ne peut pour ainsi dire exécuter aucun mouvement. Il n'a que le libre usage de ses bras, à l'aide desquels il a l'air de se défendre contre ceux qui l'approchent, et sa terreur est grande quand il aperçoit un visage étranger. Il ne peut manger seul et n'a pas même conservé l'instinct de faire proprement ses besoins les plus naturels.

Une autre de nos idiotes est peut-être plus abrutie encore. Elle ne cesse son mouvement automatique latéral que pour se balancer d'avant en arrière avec une continuité des plus fatiguantes à observer. Dans certains moments elle se mord la main en poussant des cris affreux, et le seul moyen de la calmer est de lui présenter le poing à la hauteur du front. Elle se frappe alors la tête contre le poing qui lui sert de but de percussion ; et en harmonisant les mouvements de l'organe qu'on lui présente avec ceux qu'elle exécute avec sa tête, on finit par la calmer et l'endormir comme d'un sommeil magnétique.

Parlerai-je encore d'une autre malheureuse idiote continuellement accroupie dans un coin, ressemblant plutôt à une masse informe qu'à un être humain, et qui possède la propriété des ruminants puisqu'elle fait remonter dans sa bouche les aliments ingérés dans son estomac et qu'elle les soumet à une seconde mastication?

Malgré la diversité des caractères et des instincts pervertis de tous ces malades, j'ai cru devoir les ranger dans la même catégorie, car ils n'ont pas l'usage de la parole, ce signe distinctif que nous avons établi.

Je n'excepterai pas même de ce tableau le nommé Colin, idiot des plus étranges de l'Asile, tant à cause de ses mouvements de progression que de son aptitude à former des lettres. Sa taille, qui est de 1 mètre 75 centimètres, contraste avec une des plus petites têtes d'idiots que j'aie encore remarquée. Colin est un vrai microcéphale. Il se tient ordinairement courbé, continuellement occupé à ramasser des brins de paille et des petits morceaux de bois qu'il arrange ensuite d'une façon symétrique. Quand on le dérange de ses occupations, il prend son élan le corps courbé en avant et se précipite dans d'autres directions par des bonds semblables à ceux du kanguroo. Dans d'autres moments, on le voit avec un morceau de craie, de charbon ou de fer, tracer sur les murs des lettres tellement bien faites qu'elles ne dépareraient nullement l'enseigne d'un marchand. Les étrangers témoins de ces résultats se persuadent difficilement que cet individu n'a jamais appris à écrire et qu'il n'a pas de modèle sous les yeux pour tracer ces lettres qui sont de vrais chefs-d'œuvre dans ce genre (1).

(1) Colin est signalé dans sa feuille de renseignements comme imbécile, sourd-muet de naissance et n'ayant jamais rien pu apprendre. J'ai cité dans ma monographie des gâteux dans un Asile d'aliénés, un fait non moins extraordinaire dans ce genre. J'ai vu, à l'hospice de Prague, un aliéné, ancien maniaque, qui était tombé dans un état d'abrutissement et qui gâtait. Son ancienne profession était celle de jardinier. Un jour, il sembla sortir de sa torpeur et se mit à crayonner quelques fleurs avec un morceau de charbon. Ses premiers essais semblèrent révéler des aptitudes nouvelles, car jamais, à ce que l'on sache, ce malade n'avait su dessiner. Le médecin ne manque pas de l'encourager, en lui fournissant du papier, des crayons et plus tard des couleurs et des palettes. Cet aliéné ne parlait pas, ne paraissait nullement comprendre l'attention dont il était l'objet, et, blotti dans une petite chambre d'où il ne voulait pas sortir, il tendait machinalement la main quand on lui présentait du papier et des crayons; il en arriva cependant, et sans avoir aucun

Je ne chercherai pas à expliquer des faits aussi extraordinaires, je ferai observer seulement que plusieurs imbéciles et idiots semblent accomplir instinctivement certains actes difficiles ; mais ils sont semblables en cela aux animaux qui, eux aussi, peuvent avoir des idées, mais qui n'ont pas la conscience de ces idées. Il nous est donc impossible de considérer ces actes comme les produits d'une intelligence qui a la conscience de ce qu'elle accomplit, et en classant ces individus parmi les idiots, nous ne heurtons en rien les principes d'une saine psychologie.

On pourrait croire que la conservation de certains instincts, comme celui, par exemple, de faire proprement ses besoins naturels, pourrait aider à la classification de ces êtres incomplets ; mais à ce propos, il est utile, dans l'intérêt de nos études ultérieures, de bien nous fixer sur le sens propre du mot instinct que nous aurons occasion d'employer si souvent encore.

Le mot instinct, comme dit avec beaucoup de justesse M. le docteur Collineau dans son excellent ouvrage de l'entendement humain, s'applique à tous les mouvements intérieurs, sensitifs, intellectuels, affectifs et moraux, volontaires ou involontaires, exercés, sans qu'il en connaisse la nature ou la cause, par l'être qui agit immédiatement en vertu de son organisation et de ses dispositions natives.

En psychologie, l'instinct commence tout, ajoute encore le docteur Collineau. Il se manifeste avec les premiers mouvements organiques ; c'est en quelque sorte une intel-

modèle sous les yeux, à peindre d'une manière si admirable des groupes de fleurs variées que les objets de son industrie faisaient l'admiration des étrangers et étaient particulièrement recherchés par les connaisseurs. J'ai envoyé à M. Ferrus une de ces peintures dont le médecin de l'Asile de Prague avait bien voulu me faire cadeau.

ligence communiquée avec la vie, et qui se développe plus ou moins, suivant le degré d'organisation, les circonstances et les habitudes qui facilitent tout.

L'instinct, chez l'homme, s'arrête ou s'affaiblit aussitôt que nous avons le sens intime ou la conscience de nos actes intellectuels.

Il y a de l'instinct partout où il y a de l'intelligence, le raisonnement le fait disparaître et ne le détruit pas.

On observe à propos de la conservation des instincts, de notables différences chez nos malades atteints d'aliénation mentale. Certains idiots comme Hans, Didiche, Colin, sont propres et ont conservé l'instinct d'exécuter convenablement leurs besoins naturels.

D'autres idiots plus dégradés et certains déments qui ont joui avant leur maladie d'une intelligence très-distinguée, sont au contraire d'une malpropreté dégoûtante et surpassent certains idiots par la dépravation de leurs instincts.

Ces faits trouvent leur explication dans la manière dont nous avons défini l'instinct.

Chez des idiots placés au terme extrême de la dégradation, l'instinct ne s'est jamais manifesté, même avec les premiers mouvements organiques. Il n'a jamais pu se développer avec le degré d'organisation, les circonstances et les habitudes qui facilitent tout, puisque cette organisation a été enrayée dans sa marche, et que d'un autre côté ces circonstances et ces habitudes n'ont jamais pu se produire.

Chez les personnes intelligentes devenues démentes, abruties et gâteuses, nous nous expliquons que par suite de la lésion mentale l'élément instinctif ait disparu ou du moins se soit affaibli, et nous comprenons alors qu'après la perte absolue des facultés l'instinct n'ait pu revivre. Nous serons donc moins étonnés de voir ceux dont nous admirions

jadis les sentiments élevés et les brillantes aptitudes en arriver par les conséquences de la plus cruelle des maladies à un état, pour ainsi dire, inférieur à celui de la brute. Mais si cette explication suffit pour éclairer un fait spécial, il n'en reste pas moins à étudier les éléments du plus redoutable et du plus douloureux des problèmes offerts à l'intelligence humaine. Ce problème consiste dans l'étude des causes qui amènent tantôt l'affaiblissement de nos facultés, tantôt leur obscurcissement complet, et dans presque tous les cas les plus tristes lésions de notre sensibilité morale.

§ V.

CRÉTINS.

SOMMAIRE.

De la solidarité des causes qui existent entre le crétinisme et diverses autres dégénérescences intellectuelles et physiques. — Les pays où existent des crétins produisent aussi beaucoup d'imbéciles, d'idiots, de goîtreux, etc. — Synonimie. — Description physique du crétin par M. le docteur Ferrus. — Chez les crétins on retrouve trois degrés différents basés sur le plus ou le moins de perfectionnement du langage.

J'ai promis de ne m'occuper du crétinisme que d'une manière incidente, mon intention étant de rattacher l'histoire de cette affection à celle des infirmités que nous avons décrites et cela à propos des causes qui amènent ces dégénérescences variées de l'espèce humaine. C'est en effet dans l'étude de ces diverses causes que l'on peut remarquer surtout l'étonnante solidarité qui semble relier entre elles ces maladies en apparence si dissemblables. Dans tous les pays où le crétinisme est endémique comme dans la Suisse, le Piémont, la Forêt-Noire, les gorges des Pyrénées et des Cordilières, et même dans certaines localités du département de la Meurthe, on retrouve aussi une proportion plus notable d'imbéciles et d'idiots.

Toutes les fois aussi que, grâces aux efforts de la science administrative et médicale, on est parvenu dans une localité à détruire le crétinisme ou à diminuer son action, on a pu observer une quantité plus ou moins considérable de dégénérescences secondaires, si on les compare au crétinisme proprement dit.

Ce n'est pas à dire pour cela que le crétin passe par des

transformations diverses pour en arriver à l'état qui le constitue. Son évolution s'opère sous l'influence de causes propres à quelques autres affections ; mais il advient dans certaines circonstances que la puissante efficacité de ces causes entraîne de prime-abord une forme pathologique donnée qui nous représente un *type,* une espèce d'êtres dégénérés offrant les mêmes formes physiques, les mêmes habitudes, les mêmes tendances intellectuelles et morales, dans tous les pays où cette dégénérescence est observée. Cette différence dans l'efficacité des causes, différence dont il ne nous sera jamais permis d'expliquer le mystère, se fait voir jusque dans le cercle restreint des familles. J'ai cité dans une autre ouvrage (1), que dans une famille de dix enfants, dont le père et la mère étaient bien conformés, j'avais trouvé deux crétins, un idiot, un imbécile, deux enfants arriérés, un sourd-muet, tandis que les autres étaient relativement bien portants. C'est à dessein que j'ajoute relativement bien portants, car je faisais observer dans le même mémoire que dans les pays où le crétinisme et le goître sont endémiques, on retrouve dans presque toutes les familles l'élément lymphatique, scrofuleux et rachitique, et au point de vue intellectuel une certaine torpeur qui a fait désigner dans ces mêmes pays les individus arriérés sous le nom de *pesants.*

Quoi qu'il en soit, les crétins constituent une dégénération de l'espèce humaine que l'on retrouve dans certaines parties du globe ; ils sont caractérisés par un degré plus ou moins grand d'idiotisme, associé à une déformation parti-

(1) Considérations sur les causes du goître et du crétinisme endémique à Rosières-aux-Salines (Meurthe), mémoire lu au Congrès scientifique tenu à Nancy en 1850.

culière du corps (1). Les auteurs dit M. Brierre de Boismont sont loin d'être d'accord sur l'origine de ce nom. Les uns comme Fodéré, le font venir du mot *chrétien,* parce que dans plusieurs pays on les considère aujourd'hui comme des bienheureux, préjugé commun à l'Orient, ou les insensés sont en grande vénération ; d'autres comme Iphofen, croient que la racine de ce mot est *crétina*, qui dans l'ancien grison, signifie *bénêt, stupide.* Rösch lui donne pour étymologie la racine latine *creta,* soit à cause de la couleur de craie d'un certain nombre de crétins, soit à cause de la formation crétacée des terrains. Esquirol a proposé une autre explication : il fait dériver le crétinisme du mot *crétine* qui signifie terrain d'alluvion.

Dans les lieux où le crétinisme est endémique, les individus qui en sont affectés reçoivent différents noms. En Savoie et dans la vallée d'Aoste on les appelle *crétins, marrons, fous ;* en Piémont, *gogo, foulître, tourtou.* Dans quelques parties de la France, ils sont nommés *cagots, capots, imbéciles;* dans les Pyrénées, *caffos, fols* ; dans le Valais, *tschengen* ou *trissel,* selon leurs degrés ; dans le pays de Salsbourg, on les nomme *fexe ;* dans la Styrie ou Carinthie *dotteln, trötteln;* en Souabe, *simpel, tröpfe.* Les Italiens ont traduit *crétinisme* par le mot *scempiaggine.* (Annales médico-psychologiques.)

Il n'est aucune affection qui sous le rapport étiologique ait autant occupé les auteurs. Depuis Felix Plater, qui écrivit sur ce sujet en 1500, jusqu'à Fodéré, et depuis Fodéré jusqu'à nos jours, on peut citer une liste nombreuse des plus recommandables auteurs, qui dans tous les pays ont recherché les causes et le traitement de cette affreuse diffor-

(1) Brierre de Boismont, Annales médico-psychologiques, avril 1850.

mité. L'ouvrage le plus récent publié sur cette matière, est l'excellent mémoire de M. Ferrus qui rend pleine justice aux travaux de ses devanciers (1). La remarquable description que fait cet auteur des formes extérieures des crétins, de leurs dispositions intellectuelles et de leurs tendances morales, s'applique parfaitement aux crétins des divers degrés que j'ai eu occasion de montrer à mes auditeurs dans mon cours clinique (2). Je ne puis résister au plaisir de citer les propres paroles de M. le docteur Ferrus.

« La taille des crétins est communément très-petite : » j'ai vu dans les montagnes du Valais et de la Maurienne » plusieurs de ces malheureux, chez lesquels elle n'excé- » dait pas trois pieds. Leurs jambes sont courtes et propor- » tionnellement très-grosses ; leur ventre est proéminent ; » leur crâne, à l'opposé de celui d'une partie des idiots, est » notablement volumineux. La peau du corps, en parti- » culier celle du visage, est rugueuse ; les yeux remarqua- » blement petits sont enfoncés dans les orbites et cachés » sous des paupières tuméfiées et chassieuses : les narines » sont largement échancrées, les lèvres épaisses et pen- » dantes, surtout l'inférieure, ainsi que la face, où se re- » trouve des abajoues remarquées chez certaines espèces » d'animaux, et qui présente de nombreux rapports avec » celle que les naturalistes ont attribuée à la race jaune ou » mongolique. Ils ont le visage sillonné, non de rides qui

(1) Le travail le plus remarquable des temps modernes est le rapport rédigé par la commission Sarde qui comptait dans son sein notre excellent et savant ami, M. le docteur Bertini.

(2) Le nombre des crétins de notre asile s'élève à dix environ. J'ai fait dessiner dans mon mémoire lu au Congrès les types des principaux d'entre eux, qui nous sont envoyés par les Vosges et les localités de Rosières, Moyenvic et Marsal, sises dans la vallée de la Seille (Meurthe).

» supposent en général quelqu'activité musculaire, mais de » plis flasques et profonds ; leurs traits sont bouffis au lieu » d'être accusés et gardent jusqu'à un certain point la » physionomie de l'enfance.

» On doit ajouter à cette réunion de signes caractéri- » stiques une dépression sus-orbitaire signalée par l'obser- » vation judicieuse de M. le docteur Cerise, et qui, à mon » avis leur est commune avec les idiots ; un thorax étroit, » une respiration rauque, sifflante, gutturale ; une parole » confuse, grimacée, convulsive ; des membres sans res- » sort, presque sans usage ; des organes génitaux entourés » de poils courts et rares, d'une grosseur ou d'une exiguité » insolites ; un ventre tombant vers les cuisses, et une telle » laxité des téguments qu'ils peuvent à peine soutenir les » intestins dans la cavité abdominale. »

La description que nous avons faite du caractère et des aptitudes des idiots et des imbéciles peut également s'appliquer aux crétins. Les trois degrés que nous avons admis en nous fondant sur le plus ou moins de perfectionnement du langage fournissent aussi au docteur Sthal des caractères différentiels.

Ainsi, pour le premier degré, possibilité de communiquer par des gestes, des mots plus ou moins intelligibles, quelquefois même par de courtes phrases.

Pour le second, paroles confuses, cris inarticulés, gestes incomplets et violents.

Pour le troisième, impuissance absolue de communiquer. Par exception, un cri involontaire, ne se reliant à aucune idée, à aucun désir.

On ne peut pas même dire, ajoute M. Ferrus, de cette dernière catégorie, pas plus que des idiots ordinaires parvenus au même degré, ce que l'on dit de certains animaux exceptionnellement intelligents : *il ne leur manque que la parole.*

Nous aurons occasion, à propos des causes générales des diverses infirmités que nous étudions, de revenir sur quelques points de l'étiologie du crétinisme et, dans le chapitre du traitement, nous signalerons les admirables progrès qui ont été opérés, ainsi que ceux qu'il est permis d'espérer encore.

§ VI.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA MANIÈRE D'ENVISAGER L'ÉTUDE DES CAUSES DES DIVERSES ALIÉNATIONS MENTALES.

SOMMAIRE.

De l'identité des maladies mentales chez tous les peuples du globe. — Nécessité de se placer à un point de vue plus élevé que celui des influences climatériques et hygiéniques. — Il existe un double ordre de causes. *Les causes physiques et les causes morales.* — Considérations sur les aptitudes intellectuelles et morales des différents peuples, selon le degré de leur civilisation et le développement de leur sens moral. — Des causes de la supériorité intellectuelle physique et morale de certains peuples. — Application des idées émises au traitement de l'aliénation mentale. — Conséquences pathologiques de l'erreur, de l'ignorance et des mauvaises passions. — Faits historiques à l'appui de cette proposition. — L'infanticide et l'anthropophagie considérés comme le résultat des idées superstitieuses. —Des faits analogues sont produits chez les nations civilisées ou barbares et sont le résultat de l'erreur et des idées superstitieuses. — Nécessité de s'appuyer sur la médecine et la philosophie pour distinguer la passion de la folie. — L'étude des lois de l'organisme doit marcher de front avec l'étude des lois de l'entendement. — Réflexion à propos du plus ou moins de fréquence de l'aliénation selon le degré plus ou moins avancé de la civilisation.

Les infirmités dont nous nous proposons d'étudier la nature et les causes constituent des maladies spéciales dont nous retrouverons les éléments identiques chez tous les peuples du globe, quel que soit le degré de leur civilisation.

Nous admettrons volontiers avec des historiens et quelques philosophes qu'il existe des peuples favorisés au point de vue de leur développement intellectuel, physique et moral, tandis qu'il en est d'autres qui n'ont pas dans leur

organisation sociale ou dans leurs conditions matérielles de nombre et de position, les moyens de se maintenir et d'arriver au point le plus élevé de la civilisation (1); mais cette idée, dans l'intérêt même de nos études, a besoin de quelques explications et ne doit pas être admise dans son sens absolu. Lorsque, par exemple, des médecins et des historiens de l'antiquité nous signalent les différences qui établissent des démarcations si profondes entre l'état intellectuel, physique et moral de certains peuples, il est facile de voir que les conditions géographiques, hygiéniques, climatériques, jouent dans le récit de ces auteurs un rôle important, comme éléments de causalité.

L'esclavage dans lequel gémissaient certaines nations, l'indépendance dont jouissaient quelques autres, pouvaient bien à la rigueur s'expliquer par l'habitation des montagnes ou des plaines, par le luxe qui énerve, ou la frugalité qui fortifie, par l'influence des glaces du nord ou des feux du midi; mais cette démonstration faisait nécessairement défaut lorsqu'il s'agissait d'apprécier le grand problème de la différence des aptitudes intellectuelles et morales, différences tellement tranchées que des peuples arrivés à l'apogée de leur civilisation, pouvaient impunément jeter à la face des autres le nom de *barbares,* de même que nous en désignons quelques-uns sous le nom de *sauvages* (2).

(1) Collineau.

(2) L'étude des causes du développement et de la décadence de l'esprit humain a des rapports plus intimes qu'on ne pourrait le supposer avec l'étude de l'aliénation mentale. Sous l'influence de certaines idées morales, politiques et religieuses, les actes de quelques peuples sont entachés de folie aux yeux des autres. Comment par exemple considérons-nous les fanatiques religieux de l'Inde? Honorés en Orient comme des saints que visite l'esprit de Dieu, nous les traiterions comme de véritables aliénés s'ils étaient soumis à notre observation dans les asiles.

Le point de vue où s'étaient placés quelques philosophes dans le milieu du siècle dernier, ne faisait pas faire à la question du développement de l'esprit humain un pas bien considérable en avant. On répétait après Montesquieu que la différence de quelques degrés de latitude suffisait pour expliquer la variété si extraordinaire des aptitudes intellectuelles et des tendances morales; mais les plus simples notions historiques révélaient à l'esprit d'observation l'insuffisance d'explications pareilles. En effet, sous ces mêmes latitudes où florissaient autrefois les sciences et les arts, dans ces contrées où l'activité humaine déployait tous ses prodiges, régnent aujourd'hui la désolation dans le monde physique, et la décadence dans le monde intellectuel; et des mêmes pays d'où sortaient ces hordes barbares qui ont anéanti le vieux monde, nous arrivent aujourd'hui des éléments régénérateurs dont peuvent également profiter nos sciences, nos arts, notre littérature et tout ce qui constitue l'ensemble de la civilisation humaine.

De ce qui précède, je n'irai pas conclure que les conditions géographiques ou climatériques, ou en d'autres termes, que la différence des latitudes ne doive pas entrer en ligne de compte dans l'étude des causes de l'activité, de la décadence ou de l'obscurcissement de l'esprit humain; plus tard même en étudiant l'influence de certaines causes physiques, celle du froid et de la chaleur par exemple, nous dirons, sans être le moins du monde paradoxal, que l'intelligence humaine peut bien ne pas jouir du même degré d'expansion et d'activité sous les feux du tropique et les glaces du nord, que sous le ciel des climats tempérés; mais la question pour être étudiée dans son ensemble doit être prise de plus haut. Que le lecteur veuille donc bien nous permettre d'exposer les principes qui doivent nous guider dans nos études ultérieures; prin-

cipes sans lesquels ces mêmes études resteraient stériles, et ne nous amèneraient qu'à des résultats excessivement incertains pour ce qui regarde la prophylaxie et le traitement.

Nous pensons que les influences climatériques et hygiéniques ne suffisent pas pour expliquer la nature des maladies qui nous occupent; il existe des causes morales dont nous devons tenir un compte d'autant plus sérieux que les éléments dont se compose la dualité humaine sont réciproquement influencés, et dans l'état de santé et dans l'état de maladie, par les causes de l'ordre physique et de l'ordre moral.

Cette donnée une fois admise relativement à la génération de l'imbécillité, de l'idiotie et du crétinisme, frappera bien davantage les esprits dans l'étude des formes élevées de l'aliénation mentale. Le lecteur nous pardonnera donc facilement les considérations générales qui vont, pour ainsi dire, nous servir d'entrée en matière pour le présent et de direction scientifique pour l'avenir.

En jetant un coup d'œil sur les peuples divers qui occupent la surface du globe, nous arrivons à la démonstration bien élémentaire, sans doute, non-seulement de la différence des tempéraments et des formes physiques, mais encore des aptitudes intellectuelles et des tendances morales de ces peuples. Laissant de côté la science anthropologique, avec sa distinction des races, basée principalement sur les différences physiques; nous ne voulons voir dans ce moment chez cette multitude innombrable d'êtres humains, que trois catégories différentes.

La première comprendra les hommes qui vivent à l'état improprement désigné sous le nom d'*état sauvage*.

La deuxième répondra à ceux qui forment des sociétés plus ou moins nombreuses, plus ou moins puissantes et

bien organisées ; mais sociétés très-imparfaites encore au point de vue politique et religieux, si on les compare aux individus de la troisième catégorie.

Celle-ci manifeste sa prédominence sur les deux autres par la supériorité du langage, par le plus grand développement des sciences, des arts et de l'industrie, par l'incontestable avantage que lui donne sur les deux autres l'élément de la révélation, d'où résulte un plus grand perfectionnement du sens moral, et une incessante aspiration vers un état plus parfait.

Poursuivant l'analogie, nous comparerons volontiers ces trois catégories aux trois âges de la vie humaine représentés par l'enfance, l'adolescence et l'âge mûr ; mais l'âge mûr dans ce qui constitue la plénitude de ses forces intellectuelles, et le désir de son perfectionnement moral.

L'enfance des individus de la première catégorie n'attend pour passer à la seconde et à la troisième transition que la révélation de l'idée civilisatrice qui a si supérieurement favorisé les nations chrétiennes ; c'est ce qui fait que nous hésitons à désigner les êtres humains qu'elle renferme, par le nom de barbares ou de sauvages. Nous voyons là une société bien élémentaire sans doute, mais une société dans laquelle nous retrouvons la croyance en un être supérieur, et les éléments de la vie de famille représentée par le père, la mère et l'enfant.

Que ces peuples vivent de la vie nomade ou pastorale, ils ne sont jamais si profondément déchus sous le rapport de l'intelligence et des sentiments, qu'ils deviennent tout à fait inaccessibles à l'élément régénérateur, qui tôt ou tard, comme cela est arrivé pour plusieurs déjà, doit les faire sortir de l'état d'enfance dans lequel ils vivent.

Le temps d'évolution pour quelques-uns sera long sans doute, car il en est des peuples comme des individus que

séparent de grandes dissemblances de caractère et d'aptitudes intellectuelles et morales ; quelles que soient même ces dissemblances qui emportent avec elles la manifestation des faits les plus tristes sous le rapport de la morale et de la raison générale, elles ne constituent pas cependant ce que nous appelons en médecine un état d'incurabilité. On nous citera si l'on veut quelques-uns de ces faits les plus déplorables, comme preuve de la dépravation des instincts et de la pauvreté de l'intelligence ; nous les admettons, nous allons même en rapporter plusieurs ; mais notre conclusion sera différente de celle de quelques auteurs, pour ce qui regarde surtout la cause première d'une pareille infériorité. Il nous suffira d'entrevoir comme mobile de ces actes l'existence d'une idée fausse, de l'ignorance ou d'une passion mauvaise pour pouvoir en conclure qu'un état meilleur pourra surgir sous l'influence d'une idée vraie, d'une instruction fécondante ou d'une morale supérieure ; et ce fait primordial trouvera son application sous les latitudes les plus diverses. Cette manière de voir sera plus tard utilisée par nous lorsque nous aurons à traiter de la guérison de l'aliénation mentale, de l'amélioration des tendances mauvaises qu'amène la perte de la raison, ainsi que des moyens qui peuvent préserver l'esprit humain d'une chute aussi déplorable.

Continuons en attendant la thèse que nous soutenons à propos de l'influence de l'idée fausse, de l'ignorance et de la passion mauvaise sur l'obscurcissement de l'intelligence, la dépravation des tendances, et même la dégénérescence physique de l'homme, et nous verrons les mêmes faits être le résultat des mêmes *idées fausses, de la même ignorance et de la même passion mauvaise* chez tous les peuples de la terre victimes des mêmes causes. Nous disons chez tous, quel que soit le degré de latitude sous lequel ils vivent, quel que

soit même le degré de leur civilisation (1). C'est pour nous confirmer dans ce que nous avançons, que nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les enseignements que nous fournissent les voyageurs et les historiens.

En lisant les études de la nature par Humboldt, nous voyons que dans les vastes contrées situées entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones, au milieu de cette nature grandiose et sauvage, vivent des peuplades diverses, séparées par une singulière dissemblance de langage ; les unes comme les Ottomaques et les Raroures, rebut de l'humanité, sont nomades, étrangères à l'agriculture, mangent des fourmis, de la gomme et de la terre ; d'autres comme les Mariquitains, et les Macos ont des demeures fixes, se nourissent de fruits, sont intelligentes et de mœurs douces.... Dans les régions sauvages de la Guyanne, c'est l'homme qui s'arme perpétuellement contre l'homme... Là, quelques peuplades sauvages boivent avidement le sang de leurs ennemis ; d'autres en apparence sans armes, mais préparées au meurtre, donnent la mort avec l'ongle empoisonné de leur pouce... D'autres tribus plus faibles en foulant

(1) Ce mot de civilisation a été pris dans des acceptions très-variées, et ajoutons, souvent très-erronées. Nous aurons à revenir sur ce sujet lorsque nous aurons à examiner si la civilisation avancée, engendre comme on l'a dit des folies plus nombreuses.

Chez les nations les plus civilisées il existe malheureusement des couches intermédiaires, représentées par des individus qui se signalent aussi par *leurs idées fausses, leur ignorance et leurs passions mauvaises*, et cela dans tous les rangs de ces mêmes sociétés. Pour nous la civilisation ne consiste pas dans le plus ou moins de développement industriel, mais bien au contraire dans le développement de l'idée qui doit incessamment pousser l'humanité vers les conséquences fécondes de sa triple destinée : *son amélioration intellectuelle, physique et morale.*

la rive sablonneuse effacent soigneusement avec leurs mains la trace de leurs pas timides.

L'usage des boissons fermentées amène chez ces peuples enfants les mêmes résultats déplorables, sous le rapport physique et moral, que chez les individus des vieilles sociétés. Les produits fermentés de la racine de manioc, dit M. d'Orbigny, sont d'un usage fréquent parmi quelques peuples de l'Amérique. « Les Patagons, les Puelches, ra-» conte ce même auteur, considèrent l'ivresse comme le » bonheur suprême. Cette passion, ils la poussent si loin » que nous avons vu une Indienne vendre son fils pour » s'assurer trois jours d'orgie à elle et à toute sa famille. » Les Yuracares circoncrits au sein de leurs forêts, im-» molent souvent leurs enfants pour s'épargner la peine » de les élever, et seuls ils connaissent le suicide et le » duel. »

Si l'infanticide et l'anthropophagie, comme je le faisais observer à mon cours, sont parfois le résultat d'instincts dépravés, voire même de la folie, ou le fait d'un abrutissement moral, souvent aussi, ils sont au contraire la conséquence d'idées superstitieuses ou d'une erreur à propos d'appréciation morale. Si dans quelques circonstances l'homme des sociétés primitives mange son ennemi, c'est pour perpétuer sa vengeance. L'habitant de la nouvelle Zélande, qui au rapport de quelques navigateurs (1), arrache l'œil gauche de son adversaire pour le dévorer, s'imagine par ce fait anéantir l'âme de son ennemi, l'absorber en quelque façon de manière que son âme à lui brillera d'une lumière plus éclatante dans l'étoile où il espère revivre après sa mort.

(1) Dumont d'Urville.

L'infanticide est un crime dont on retrouve les traces, et parmi les peuples appelés sauvages et barbares, et chez ceux dont les idées étaient égarées par une morale fausse et une philosophie délirante.

L'infanticide, d'aprés Zimmermann, est pratiqué sur les côtes de la Guinée, au Pérou, aux îles Kouriles et parmi les Hottentots.

En cas de pauvreté et de disette on tue les enfants à la Chine, à la Nouvelle-Hollande, au Kamstchatka, à ce que raconte le physiologiste Burdach. Aux Indes Orientales, ceux auxquels les astrologues prédisent des malheurs sont jetés aux crocodiles ou suspendus dans un panier à un arbre pour y mourir de faim.

D'après le même auteur, les Romains, à l'apogée même de leur civilisation, noyaient les enfants, les jetaient sur les places publiques pour qu'ils y fussent déchirés par les animaux, ou les déposaient à la porte des célibataires dont ils devenaient les esclaves. On connaît les idées de Platon, d'Aristote et des stoïciens pour justifier l'avortement. Un volume ne suffirait pas pour dérouler sous ce rapport les tristes annales de l'humanité; mais le peu que j'en ai dit démontrera assez que c'est dans la vérité et l'erreur, qui se disputent le règne du monde, qu'il faut rechercher l'origine des actes humains qui dans certaines circonstances provoquent notre admiration et dans d'autres excitent notre légitime horreur.

Et lorsque ces mêmes actes se révèleront à notre observation sous la forme d'instincts dépravés et de maladies mentales proprement dites, nous n'aurons garde de négliger les éléments de diagnostic que nous fournissent la philosophie et la médecine. Il sera d'une extrême importance dans l'intérêt du malade et de l'ordre social de préciser où finit la passion, où commence la folie, et si tel

fait est le produit d'une volonté qui n'est plus libre, ou d'une volonté que dirige l'esprit du mal. Nous ferons dans ce cas un appel à tout ce que la science physiologico-psychologique nous enseigne relativement à l'influence réciproque du physique sur le moral, et nous aurons ainsi un double point d'appui pour nous diriger dans l'observation de ces tristes et difficiles maladies. Enfin, autant que nos forces pourrons nous le permettre, l'étude des lois de l'organisme vivant sera dans cet ouvrage l'objet de la même attention que l'étude des lois de notre entendement.

J'ai à ajouter une dernière réflexion à ces considérations générales. Lorsque dans le cours de mes leçons cliniques, je développais la thèse qu'on vient de lire, plusieurs de mes auditeurs m'ont posé la question, si souvent faite déjà, du plus ou moins de fréquence des maladies mentales, selon le degré plus ou moins avancé aussi de la civilisation. Je me contentai de répondre que l'esprit humain, ayant son passé, son présent et son avenir, tend incessamment à se fortifier et à s'agrandir, comme tout ce qui est, de sa nature, perfectible et immortel. Tout me porte à croire que, sous ce rapport, l'état présent intellectuel et moral est meilleur que son passé ; et que cet état, que je signale, tend incessamment à se développer dans le sens des progrès d'une véritable civilisation. Beaucoup de causes physiques et morales s'opposent, il est vrai, à ce libre développement, le gênent dans sa marche et l'obscurcissent dans son principe, mais cependant ne parviendront jamais à le faire disparaître. L'étude de ces causes est de nature à éveiller notre sollicitude constante. Nous allons en énumérer quelques-unes qui se rapportent aux affections que nous avons désignées sous le nom d'imbécillité, d'idiotie et de crétinisme...

§ VIII.

DES CAUSES ET DE LA NATURE DES INFIRMITÉS INTELLECTUELLES COMPRISES SOUS LE NOM DE SIMPLICITÉ D'ESPRIT, IMBÉCILLITÉ, IDIOTIE ET CRÉTINISME.

SOMMAIRE.

Caractère commun des infirmités décrites. — Utilité de généraliser l'étude des causes. — Dépendance de l'homme à propos du milieu où il vit — Hérédité. — Conséquences funestes du défaut d'entrecroisement des races. — Exemples. — Rapports de la dégénérescence de l'espèce avec l'immoralité, la misère, l'ivrognerie. — Considérations à propos des naissances illégitimes. — Phénomènes complexes que présentent les causes citées. — Statistique, son utilité. — De l'influence des actes sensoriaux de la mère sur le développement du fœtus. — Observations particulières. — De l'utilité des doctrines animistes pour asseoir les bases de la prophylaxie et du traitement. — Les causes qui agissaient sur l'individu réduit à l'état passif continuent leur action dans certaines circonstances de développement ultérieur de l'individu. — Enumération de certaines causes particulières. — La démence extrême peut simuler l'imbécillité congéniale. — Dégradation plus grande de quelques déments. — Observations. — But et utilité de nos études.

Les *lésions mentales* que nous avons décrites jusqu'à présent ont des caractères communs qui nous permettent de les faire entrer dans le même cadre nosologique, et cela malgré les différences intellectuelles, physiques et morales, qui séparent le simple d'esprit de l'idiot le plus complet. Ces différences elles-mêmes ont servi de base à notre classification; et malgré nos efforts, il nous eût été difficile d'en produire une autre plus simple et plus élémentaire, sans amener, dans les éléments du diagnostic, du traitement et de la médecine légale de ces maladies, la plus inévitable confusion. Après nous être fait une idée aussi

exacte que possible de ce que l'on doit entendre par imbécillité, idiotie et crétinisme, rien ne nous empêche de généraliser les éléments pathogéniques de ces affections, et de les ranger, avec M. Ferrus, dans la classe des débilités intellectuelles. L'étude de la nature de ces maladies y gagnera, en ce sens qu'il nous sera permis d'examiner l'ensemble des causes génératrices, sans tomber dans des répétitions fastidieuses.

Le lecteur comprendra facilement du reste que si, dans certaines circonstances, il existe des causes spéciales qui arrêtent le libre développement des facultés, telles que les coups reçus sur la tête, les chutes faites sur cet organe; les affections idiopathiques du cerveau; la mauvaise conformation, soit congéniale, soit accidentelle de la boîte osseuse qui renferme l'instrument de la pensée; la surdité congéniale qui empêche, vu l'absence de la parole, la fécondation intellectuelle: dans la plupart des cas, au contraire, comme nous l'avons déjà fait entrevoir, l'étude des causes doit être prise à un point de vue plus élevé et plus philosophique.

L'homme, en vertu du but de progression dont nous avons parlé, ne vit pas d'une manière indépendante au sein de la création générale. Il y subit l'influence de tous les agents extérieurs, capables de l'impressionner, tant au physique qu'au moral. Mais cette indépendance fût-elle aussi complète que possible, ne détruirait pas pour cela les liens intimes qui unissent les générations présentes à celles qui ne sont plus.

L'esprit humain peut s'améliorer, se perfectionner, s'agrandir dans ses idées et ses tendances morales; c'est là le but suprême de l'humanité, et les nations qui ne l'atteignent pas tombent dans la décadence et perdent toute action civilisatrice. Toutefois, il n'en est pas moins vrai de dire, que

la transmission des aptitudes morales et intellectuelles ne se fait pas sans la transmission correspondante de tous les éléments désorganisateurs procréant certaines maladies de l'ordre physique et moral. L'hérédité, en un mot, est un des importants phénomènes dont nous aurons souvent à évoquer l'influence ; et si cette influence semble ressortir d'une façon moins évidente dans la vie des nations, à cause de la multiplicité incalculable des faits qui constituent leur existence journalière, elle nous apparaît d'une manière évidente et palpable dans la vie plus circonscrite des familles.

Ainsi, comme on le voit, l'étude des causes de certaines affections doit être, jusqu'à un certain point, recherchée en dehors de l'existence propre des individus souffrants. Il y a pour eux trois phases particulières où ils sont, à proprement parler, des êtres passifs, de sorte que leur existence se confond tantôt d'une manière absolue, tantôt d'une façon relative avec le monde extérieur.

Ces trois phases sont la vie antérieure des parents, la vie intra-utérine, et l'époque de la première enfance où l'être humain ne possède pas encore le phénomène de la parole.

L'influence des causes dans cette première période est, pour ainsi dire, inévitable, et agit en dehors de la volonté de l'être qui peut en être la victime. Nous allons nous occuper de ces causes primitives, avant d'étudier celles qui agissent sur l'individu arrivé à une période plus considérable de développement.

Une vérité devenue populaire est celle de l'action funeste exercée sur les générations par le défaut d'entrecroisement des races. Toutes les fois que cette loi a été violée, soit dans les familles particulières, soit dans des sociétés plus ou moins restreintes, il en est résulté, par rapport à la dégénérescence de l'espèce, les plus déplorables conséquences.

Depuis longtemps déjà, les observateurs statisticiens ont signalé la prédominence des folies dans la société des Quakers en Angleterre ; les familles des nobles catholiques, qui suivent en Irlande ce même principe de non-mésalliance dans leurs mariages, souvent aussi se trouvent frappées par la déchéance intellectuelle de leurs descendants. Et ces faits, que je signale pour ce qui regarde l'Angleterre, se retrouvent partout où des intérêts dynastiques, politiques, des préjugés religieux et d'autres causes morales et physiques, ont faussé les véritables lois du perfectionnement de l'espèce humaine.

Il est, d'un autre côté, un point étiologique que la statistique moderne, faite à un point de vue philosophico-médicale, est parvenue à établir de la façon la plus irréfragable : c'est que dans tous les pays où l'on signale un plus grand nombre d'enfants illégitimes, de délits commis par la misère et l'ivrognerie, on remarque aussi un plus grand nombre d'êtres dégénérés, tant au physique que sous le rapport intellectuel et moral. Le simple énoncé de ces faits emporte avec eux leur signification.

La naissance des enfants illégitimes est un phénomène complexe qui suppose ordinairement l'immoralité et la manifestation de passions subversives, entraînant à leur suite de tristes conséquences ; telles que les tentatives d'avortement, la misère, les chagrins, l'imprévoyance, et finalement l'abandon des enfants. On conçoit sans peine que des êtres malheureux, mis au monde au milieu d'aussi déplorables circonstances, se signalent plus tard par des dispositions vicieuses originaires. J'ai eu, pour ma part, de nombreuses occasions d'observer ces enfants dans leur âge le plus tendre, et j'ai pu me convaincre que les délits qui leur sont reprochés, et qui grossissent chaque année la statistique criminelle, ne trouvent que trop souvent leur expli-

cation dans ces dispositions vicieuses originaires. On remarque parmi ces enfants un certain nombre d'individus frappés fatalement dans la production de leurs facultés intellectuelles et affectives ; ils ont souvent la tête mal conformée ; et leur physionomie ingrate est une de ces manifestations extérieures que nous avons déjà signalées chez nos imbéciles et nos idiots (1).

Nous ferons à propos de la misère et de l'ivrognerie les mêmes réflexions sur la complexité des phénomènes que ces faits engendrent. La misère, il s'en faut pourtant, n'est pas toujours, comme l'ivrognerie crapuleuse, le fruit de l'immoralité ; nous sommes obligé d'admettre que les privations de toutes sortes, les chagrins dévorants, les préoccupations incessantes que la misère entraîne à sa suite, ont des conséquences physiques et morales, qui ont un retentissement fatal, et dans l'organisation de la mère et dans celle de l'enfant qu'elle porte dans son sein ou qu'elle allaite. La mortalité plus grande des enfants nés et élevés dans des circonstances pareilles, leur étiolement, leur misère intellectuelle et physique sont des faits qui parlent assez haut et peuvent se passer d'autres commentaires. Les habitudes d'ivrognerie chez les parents ont été signalées aussi, et je ne puis passer sous silence une cause que je regarde comme des plus actives dans la production de l'imbécillité congéniale. Dans son excellente statistique des causes de

(1) Nous ne voulons pas par ces réflexions apporter un contingent quelconque à la série des causes atténuantes. Nous faisons simplement ressortir un fait que nous révèlent nos études médico-psychologiques, et ce fait nous démontre combien les sociétés de patronage, organisées pour l'amélioration physique et morale de ces malheureux êtres abandonnés, peuvent opérer de bien, dans le double intérêt de ces enfants et de la société.

l'aliénation mentale dans la province de Westphalie (1), le docteur Ruer a déjà fait observer que le nombre des enfants idiots et imbéciles augmentait d'une façon notable dans toutes les contrées où l'ivrognerie était un vice commun au père et à la mère. Il ne nous est pas permis, sans doute, de soulever le voile mystérieux dont la nature a recouvert le phénomène de la fécondation des êtres ; mais les conséquences déplorables de la cause que j'invoque peuvent être facilement appréciées par les moralistes et les médecins (2).

(1) Irrenstatistik der Provinz Westphalen mit Hinweisung auf die medicinisch-topographischen Verhältnisse sammtlicher einzelnen Kreise derselben.

(2) Depuis que je suis à la tête du service des aliénés de l'Asile de Maréville, j'ai signalé le nombre considérable de folies et de paralysies générales qui ne reconnaissent pas d'autres causes que l'ivrognerie. Dans certaines contrées, comme les montagnes des Vosges, c'est parfois un vice commun à l'un et l'autre sexe. « L'ivrognerie, dit le savant Quetelet, dans son essai de physique sociale, est une source commune de plusieurs autres vices et souvent même de crimes. Elle tend à démoraliser et à *détériorer l'espèce*, et les gouvernements devraient favoriser les recherches des savants qui s'occupent de déterminer l'état des peuples et cherchent à le rendre meilleur..... Je suis persuadé, ajoute le même auteur, qu'un travail bien fait et qui aurait pour objet de reconnaître les plaies que ce fléau cause à la société serait de l'utilité la plus grande et donnerait l'explication d'une foule de faits qui en dépendent et qu'on est dans l'habitude de regarder comme parfaitement isolés. » On peut se faire une idée des conséquences fatales de l'ivrognerie dans certains pays, en lisant dans l'ouvrage que je cite la statistique suivante, recueillie par M. Babbage. En 1832, le nombre des gens ivres recueillis par la police de Londres était de 25,623, dont 15,333 hommes et 10,200 femmes. On doit ajouter à ce chiffre 3,505 individus conduits devant les magistrats et condamnés à l'amende, ainsi que 3,429 autres qui ont été également conduits devant les magistrats, mais sans encourir de condamna-

Nous avons parlé jusqu'à présent de la coïncidence de la dégénération de l'espèce avec certaines causes, pour ainsi dire, matérielles et palpables ; mais nous sommes bien obligé d'avouer que dans beaucoup de circonstances les explications font défaut. L'imbécillité, l'idiotie, le crétinisme se sont montrés dans des cas où l'on ne pouvait évoquer ni l'hérédité, ni la misère, ni l'ivrognerie ; il aurait été impossible de citer des causes plus saisissables encore, tels que les coups sur la tête, les chutes sur cet organe ; les accouchements difficiles et laborieux nécessitant l'emploi des instruments, pas plus que les affections idiopathiques du cerveau, et telle ou telle autre affection générale de l'organisme capable d'avoir un retentissement funeste sur l'instrument de la pensée. Les faits de ce genre sont nombreux ; M. Ferrus en cite plusieurs à propos de l'histoire du crétinisme, et dans mon mémoire sur les causes du goître et du crétinisme endémiques à Rosières, je me demandais comment il se faisait que des parents parfois bien portants au physique et au moral produisissent des enfants crétins ; comment encore, en dehors de ces circonstances d'endémicité, il arrivait que l'aîné d'une famille fût, par exemple, un imbécile ou un idiot, lorsque des conceptions subséquentes avaient produit des êtres parfaitement bien organisés.

J'ai fait dessiner une jeune crétine de 18 ans, qui est l'aînée de cinq enfants bien constitués, dont les parents se trouvent dans de bonnes conditions de santé et de fortune. La malade qui est un type de crétine du dernier degré est

tion, de sorte que le total s'élève à 32,557. Il faut observer que l'on ne signale ici que les cas d'ivresse assez graves pour avoir pu compromettre la tranquillité publique.

soutenue dans le tableau par sa sœur qui est une charmante enfant de 15 ans. Je citais encore M. X...., ancien employé supérieur du haras qui est arrivé du midi de la France à Rosières, avec sa famille composée de cinq enfants bien portants, et cependant madame X.... est accouchée à Rosières d'une jeune crétine. J'entrais à propos de ces faits dans de courtes réflexions, que je vais corroborer par des réflexions ultérieures. Je disais : la mère dans l'état de gestation se trouve dans des conditions physiologico-psychologiques bien différentes de celles qui constituent l'état ordinaire, et l'action des émotions morales et des idées fixes qui impressionnent ou préoccupent la mère peut retentir d'une manière fatale jusque dans l'organisation du fœtus qu'elle porte dans son sein. C'est ainsi que pendant tout le temps de sa grossesse madame X.... ne s'était presque pas séparée d'une jeune crétine qu'elle avait prise en affection, et qu'elle soignait avec un dévoûment extrême; et la mère de l'enfant crétin dont j'ai d'abord parlé me racontait qu'étant enceinte de ce même enfant, elle ne pouvait assez rassasier sa vue de l'aspect de petits crétins, et qu'elle avait un inexprimable plaisir à les voir jouer ensemble.

Les faits que je cite, les exemples bien plus nombreux que je pourrais rapporter, se trouvent confirmés dans leur explication, par ce que les auteurs anciens et modernes,les plus recommandables, ont dit de l'influence de certaines causes morales, sur l'évolution progressive du fœtus que la mère porte dans son sein.

S'il peut être prouvé, et le fait est incontestable, que la frayeur, les émotions pénibles, les idées préconçues sont capables de produire des êtres difformes et même monstrueux, en arrêtant le développement normal du fruit de la conception ; pourquoi ces mêmes causes seraient-elles

rejetées dans l'explication des infirmités intellectuelles qui nous occupent? Le système nerveux, déjà si avancé dans les premiers temps de la vie intra-utérine, indique assez les importantes fonctions qu'il est destiné à remplir dans la suite, et tout ce qui vient l'affecter, même sympathiquement, ne peut-il être le point de départ d'un état anormal pour l'avenir ?

Nous admettons, avec ce que l'antiquité a de plus recommandable, l'influence des actes sensoriaux de la mère sur l'enfant. Cette opinion, comme dit M. le docteur Guislain, de Gand, a été rejetée de nos jours, rejetée avec dédain et ironie, et considérée même comme peu digne d'occuper un esprit éclairé ; mais cette même doctrine a été soutenue par Hippocrate, Ambroise Paré, Thomas Bartholin, Turner, Winslow, Boerhaave, Van Swieten, Morgani, etc. (1).

Quand je lis dans Capuron qu'il est difficile de concevoir comment cette prétendue influence de l'imagination maternelle sur l'embryon et le fœtus peut s'opérer, je suis de son avis sur la difficulté de l'explication ; mais quand ce même auteur se demande, si ce serait au moyen des vaisseaux et des nerfs, et quand il ajoute : que le placenta *est là qui s'y oppose ;* que le sclapel de l'anatomiste n'a découvert aucune trace de nerfs dans ce corps intermédiaire entre la mère et le fœtus, ni d'anastomose réelle entre les

(1) On peut consulter avec fruit sur ce sujet l'excellent mémoire du docteur Guislain : de l'influence des actes sensoriaux de la mère, sur le développement du fœtus (Gand 1842). Ce mémoire renferme 53 observations des plus remarquables dans ce genre. Depuis cette époque les annales médico-psychologiques, en ont cité un grand nombre, et tout récemment la gazette médicale de Toulouse, a relaté un fait de monstruosité des plus curieux, où l'influence des causes morales avait joué un rôle important.

vaisseaux de l'un et de l'autre.... ; que le fœtus pendant sa vie intra-utérine est aussi isolé ou séparé de sa mère que le poulet dans sa coque pendant l'incubation (1)... Oh ! alors, j'avoue me rejeter avec ferveur dans les doctrines d'où sont sorties l'animisme de Sthal et le vitalisme des modernes ; je trouverai au moins dans ces doctrines fécondes des éléments de prophylaxie et de traitement que je chercherais en vain dans les errements opposés.

Nous nous sommes arrêté longtemps sur des causes dont le lecteur appréciera l'importance. Ces causes ne sont pas en effet éphémères et fugaces ; elles agissent encore sur l'enfant quand, par le fait de sa naissance, il est devenu en quelque sorte plus indépendant des influences primitives qui pesaient sur lui. Cette indépendance n'est jusqu'à un certain point complète que lorsque l'intelligence, ayant atteint son développement, permet à l'homme d'employer la plénitude de ses forces pour combattre les causes qui peuvent lui nuire. Mais avant d'en arriver à ce degré de puissance, que d'obstacles n'a-t-il pas à vaincre, et ces obstacles continueront à devenir insurmontables, si le milieu où l'individu se développe présente toujours l'influence mauvaise de certaines causes inévitables.

L'action héréditaire, par exemple, ne peut être combattue que par des modificateurs puissants, et l'enfant soumis à un mauvais régime et à une éducation vicieuse subira forcément l'influence de ce milieu funeste. Nous aurons occasion d'exposer, dans l'article du traitement, ce qu'il est possible de faire pour combattre ces causes héréditaires qui préoccupent si fortement aujourd'hui l'esprit de la génération présente, mais qu'elle aurait tort cependant

(1) Guislain, ouvrage cité.

de considérer comme devant toujours et fatalement amener les mêmes effets. Nous regarderons comme un impérieux devoir de mettre en relief l'influence si merveilleuse d'une bonne éducation, d'un régime approprié à la circonstance maladive et d'une hygiène convenable.

Il est d'autres causes encore sur lesquelles les auteurs ont insisté : telles que la lactation prolongée, la nourriture insuffisante et parfois exagérée de la première enfance, les moyens anti-hygiéniques employés dans certains pays, et surtout en Normandie, d'après M. Foville, pour couvrir et serrer la tête des enfants. Les mauvaises conditions des locaux insalubres, l'ignorance des sages-femmes tiennent à des causes générales que nous ferons ressortir à propos du traitement. Parmi ces mêmes causes, on ne peut mettre en doute l'influence des vallées profondes, où le défaut de circulation de l'air et parfois les effluves marécageuses agissent d'une manière fatale sur l'organisme. L'action délétère des miasmes paludéens a été surtout invoquée, avec beaucoup de justesse, par M. le docteur Ancelon, de Dieuze, dans son Mémoire sur les causes du Goître et du Crétinisme à Rosières ; et nous aurons occasion plus tard, à propos de la production des délires, de citer l'action spécifique exercée sur l'organisme par les fièvres intermittentes.

Si les vallées profondes, si les pays marécageux apportent leur contingent à l'étiologie de ces affections, on ne peut nier aussi que la grande variation de température dans les pays montagneux n'engendre le rachitisme et les scrofules, affections que l'on retrouve si souvent chez les imbéciles, les crétins et les goîtreux. Dans ces mêmes contrées, la surdo-mutité est plus fréquente que dans les plaines (1),

(1) Nous comptons à l'asile de Maréville 20 à 25 imbéciles ou idiots qui ne

et la difficulté plus grande des communications intellectuelles entre des individus que séparent de grandes distances, est une cause qui mérite pareillement d'être relatée.

Je ne voudrais pas, à propos de l'énumération des causes, subir le reproche d'oublier l'action des eaux potables. Cette question a pris dans ces derniers temps, grâces aux travaux des savants, des proportions énormes. On connaît sur ce

le sont devenus que par suite de surdité congéniale ou accidentelle. Ce ne sont pas parmi les malades de cette catégorie les moins agités et les moins difficiles à soigner.

Dans une communication des plus intéressantes qui m'est adressée par M. Barthélemy, curé de Moyenvic (Meurthe), je vois que dans cette commune où l'on compte 1,200 habitants, il y a 50 familles au moins frappées dans leurs chefs et les enfants, par toutes les maladies que nous avons énumérées : *imbécillité, idiotie, crétinisme, goîtres, surdo-mutité.* J'ai visité avec M. Barthélemy plusieurs habitations de sa paroisse. L'insalubrité de beaucoup de logements ne peut se comparer qu'à ce que j'ai signalé sous ce rapport comme existant à Rosières. On voit à Moyenvic une rue entière dont les rez-de-chaussée, par suite de l'élévation progressive du sol sont enterrés à plusieurs pieds au-dessous du niveau actuel. Cette rue est désignée sous le nom de rue des *Hergas* (en patois du pays, rue des Sourds).

M. l'abbé Barthélemy ajoute dans la lettre qu'il m'adresse : Plusieurs des causes délétères qui existaient autrefois ont cependant diminué d'intensité. Les eaux sont plus potables ; les habitations ont été améliorées ; la rivière de la Seille qui débordait autrefois jusque sous les murs de Moyenvic, a été détournée de son cours, et les vastes plaines marécageuses qui entouraient notre localité ont été converties en prairies fertiles ; mais, par une loi physiologique dont nous subirons probablement longtemps encore les conséquences, les générations naissantes y héritent des vices de conformation de leurs pères, quelquefois d'un ancêtre éloigné ; en outre, bien des causes destructives de la santé et de l'aisance subsistent malheureusement encore, telles que l'ivrognerie, l'abus de l'eau-de-vie, le manque de principes religieux, l'absence de la propreté, le défaut d'ordre, d'économie, d'intelligence même dans certaines familles pour diriger un ménage et utiliser les ressources existantes.

sujet les idées de MM. Granger et Chatin. La prédominence des sels magnésiens et l'absence de l'iode ont suffi à bien des explications. M. Simonin, pharmacien à Nancy, qui a analysé les eaux de Rosières, y a rencontré une proportion notable de sels magnésiens, et jusqu'à présent n'a pu encore y découvrir de l'iode. J'ai eu plus d'une fois l'occasion d'exprimer mon opinion sur l'influence des eaux, et les nombreuses observations que j'ai recueillies me confirment dans l'idée que cette cause est loin d'être unique. Je reste plus convaincu que jamais, que les maladies qui nous occupent sont le produit d'une réunion de causes dont l'influence fatale ne peut être combattue que par un ensemble de moyens que nous trouverons dans les enseignements de la médecine proprement dite, dans l'hygiène, la prophylaxie et l'éducation intellectuelle et morale des populations.

Les causes générales et particulières que nous citons ont une influence si puissante, qu'elles agissent souvent après que la première enfance a commencé à donner les plus belles espérances. Ce fait se remarque particulièrement pour le crétinisme, dont la marche insidieuse ne frappe parfois les facultés de l'enfant que vers la deuxième ou la troisième année, dans d'autres cas, vers la cinquième ou la sixième. Il arrive que de malheureux parents s'abusent souvent sur la position de leurs enfants. Malgré des signes évidents qui devraient éveiller leur attention et les porter à recourir à une médication utile, ils reportent leur espoir vers les changements physiologiques que doit amener l'âge de la puberté. Vaine illusion, car à cette époque les passions établissent leur empire d'une manière d'autant plus impérieuse, que l'intelligence s'obscurcit davantage. L'onanisme, vice fréquent chez les imbéciles et les crétins des deux sexes, s'exerce alors par eux avec une fureur nouvelle, et les conséquences de cette funeste habitude sont faciles à comprendre.

ASILE DE MARÉVILLE.

(Idiotisme consécutif.)

A brutissement total



Lith. L. Christophe Nancy

Thorelle del.

ÉDOUARD M.... 32 ANS.

Ancien Clerc de Notaire

(Meurthe)

Les causes que nous avons énumérées recevront leur complément d'exposition dans le chapitre des moyens prophylactiques et curatifs. Achevons ce tableau par l'exposé rapide de l'influence des mêmes causes sur les adultes, ayant acquis le développement complet de leurs facultés. Nous avons montré à nos auditeurs des malades en démence qui ne se distinguaient en rien des imbéciles et des idiots par leurs formes extérieures, et qui surpassaient même ces infirmes par la dépravation de leurs instincts et leur dégénération physique.

Le malheureux Gustave M...., dont je donne ici le portrait en est un exemple frappant. Après avoir fait des études passables et avoir occupé les fonctions de clerc de notaire, il en est arrivé par suite d'habitudes d'onanisme et d'excès d'eau-de-vie, à présenter les caractères suivants, décrits dans l'observation de M. Baume, interne à l'Asile.

« Gustave M.... a été clerc de notaire, déchu de ses » anciennes fonctions, il ne lui reste de la nature humaine » que les formes, et encore après un léger examen hésite- » rait-on pour déterminer si ces formes appartiennent à » une statue informe ou à un corps animé.

» La taille de ce *dément imbécile* est moyenne : les mem- » bres sont réguliers, mais le crâne présente une particula- » rité saillante. Du sommet du vertex au niveau des orbites » s'étale un plan d'une inclinaison remarquable.

» La peau de la face est pâle et bouffie. Le système des » muscles orbiculaires des paupières et des lèvres est arrivé » à un gonflement excessif : tandis que les paupières » voilent à demi des yeux, dont le regard morne et abattu » fixe constamment le sol, les lèvres forment une masse » charnue, dont l'exubérance prodigieuse enlève à la bou- » che son caractère primitif. Fatalité singulière ! comme si » chez M.... le moral et le physique suivaient les mêmes

» lois de progression vers un abrutissement et une dégra-
» dation complets. Pas un sourire, pas un rayon de vitalité
» ne se manifeste sur les traits pervertis de cet abruti.
» L'accomplissement des besoins les plus naturels est un
» acte au-dessus de ses forces et de son intelligence. Sa
» face est inondée de salive et de mucus nasal, tandis que
» ses vêtements témoignent de la plus triste des dégrada-
» tions. Sa démarche est lente et traînarde, c'est seulement
» à la table que se trahit la vitalité de Gustave, pour l'ac-
» complissement d'un acte indispensable au maintien de
» l'existence. Encore s'en acquitte-t-il avec moins de pro-
» preté que la plupart de nos imbéciles et idiots de nais-
» sance, au-dessous desquels nous n'hésitons pas à le clas-
» ser, même sous le rapport des instincts. »

L'état physique et mental de cet infortuné n'est peut-être dépassé, dans ses éléments de dégradation, que par ceux que nous présente un autre malade, ayant occupé une belle position sociale, et dont la lubricité et les mauvais instincts actuels ne peuvent être cités même en termes médicaux.

Signalerai-je encore un jeune homme de 18 ans, intelligent autrefois, tombé aujourd'hui dans une stupidité voisine de l'idiotie, par suite de manœuvres exercés sur lui par une servante, ancienne maîtresse de son père, et qui paraissait avoir un intérêt pécuniaire, à hébéter ce fils unique, héritier d'une assez grande fortune.

Les annales des Asiles d'aliénés renferment sous ce rapport les faits les plus déplorables. Il est triste d'ajouter, que les femmes aliénées se signalent par un abrutissement plus grand que celui qui atteint le sexe opposé. Deux de nos malades aliénées, qui dépassent tout ce que nos autres imbéciles et idiotes peuvent nous présenter en fait de dégradation physique et morale, ont reçu une belle instruction et

ont dirigé, la première, l'éducation des enfants d'une grande maison à Rome, et l'autre, celle des héritiers d'une famille princière à Vienne. Ces deux dernières malades en sont réduites au dernier degré de la démence simulant l'imbécillité congéniale. Leur figure ne révèle pas la moindre trace de leur intelligence antérieure, et la dépravation de leurs instincts dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

Ce n'est pas que les causes dont nous étudions les fatales conséquences n'aient été signalées déjà par les médecins et même par les poëtes et les philosophes, tantôt sous les formes sévères de la morale, tantôt sous celles de l'allégorie. Dans ses études de la nature, le savant Humboldt nous représente les habitants d'une des villes les plus policées de la Grèce, s'ingéniant à expliquer le sujet d'un tableau représentant un groupe d'individus des deux sexes, aux formes physiques irréprochables, et dont les figures intelligentes, mâles et fières, quoique passionnées, avaient les yeux dirigés vers une divinité, occupant le centre de ce groupe. Le Dieu, au regard sévère et presque courroucé, tenait dans ses mains un flambeau allumé et semblait contenir ces individus dont les passions étaient prêtes à éclater malgré sa présence. Le sens moral de ce premier tableau n'était expliqué que par un second, où la même divinité était représentée avec son flambeau éteint, et les regards fixés vers la terre. Les individus qui l'entouraient se livraient à tous les excès de la débauche et à la fougue de leurs mauvaises passions ; et ce n'était que grâces au génie du peintre que l'on reconnaissait dans leurs formes abjectes, hideuses et dégradées les personnages du premier tableau.

Nous n'avons malheureusement pas besoin de recourir aux allégories, pour nous former dans nos Asiles une idée des épouvantables ravages causés par les passions mauvaises et les instincts dépravés. Ajoutons cependant pour

l'honneur de l'humanité que ces causes ne sont pas les seules qui entraînent les dégénérations de notre espèce ; nous l'avons déjà fait entrevoir, du reste, et la suite de cet ouvrage complétera notre idée. Nous aurons à exposer que les plus brillantes qualités de l'esprit, l'exercice des meilleurs sentiments ne sont pas toujours un préservatif contre la perte de la raison. Il appartient aux médecins qui s'occupent des affections de l'âme d'exposer l'origine et l'action de ces causes. Le progrès de l'esprit humain, l'intérêt même de la société ne peuvent que gagner à cette étude si intéressante et néanmoins si pénible. La perspective de pouvoir préconiser de bonnes méthodes de traitement et de répandre quelques vérités utiles soutient nos efforts, et provoquera l'indulgence de nos lecteurs.

§ VIII.

DU TRAITEMENT DE L'IMBÉCILLITÉ, DE L'IDIOTIE ET DU CRÉTINISME.

SOMMAIRE.

I. Du traitement général à diriger contre les influences héréditaires. — Exemple du docteur Odet, cité par lui-même. — Des moyens généraux de prophylaxie et de traitement qui ont été employés en Suisse et en Allemagne. — Concours indispensable des gouvernements et des administrations pour combattre les influences des maladies endémiques. — Institutions pour les jeunes crétins. — De l'éducation physique et morale nécessaire aux enfants prédisposés aux maladies qui nous occupent. — Application faite à l'hospice de Bicêtre de ces principes pédagogiques. — Idées de M. le docteur Voisin, à propos de l'hygiène physique et morale nécessaire aux enfants arriérés et vicieux. —Les mêmes principes applicables aux enfants imbéciles et idiots. — De la surdité congéniale ou consécutive considérée comme cause de l'imbécillité. — Nécessité pour les médecins aliénistes d'étudier les principes pédagogiques employés pour l'éducation des sourds-muets. — Exposition de la méthode curative de M. Piroux. — Application des mêmes principes à l'éducation des imbéciles et des idiots.

II. De la réunion de ces malades dans un Asile. — Conséquences. — Moyens généraux de traitement pour les gâteux. — De leur amélioration. — Emploi de la strychnine par M. le docteur Girard. — La cause des aliénés et leur traitement se rattachant à des intérêts sociaux.

I. Les considérations que l'on vient de lire ont déjà facilité notre tâche à propos des indications curatives, et nous indiquent en même temps la marche à suivre dans l'exposition du traitement.

Les influences héréditaires ont une activité d'autant plus grande que l'éducation intellectuelle, physique et morale de l'enfant, se fait au milieu des conditions identiques à

celles que ses parents ont subies. Les conséquences thérapeutiques que l'on peut déduire de ce fait sont aussi faciles à comprendre que le principe d'où elles dérivent. Aussi l'instinct populaire avait-il déjà fait passer ces conséquences dans la pratique, avant que les savants n'aient insisté sur leur application. Fodéré n'avait pas encore écrit sur les causes du goître et du crétinisme, que les habitants aisés des pays où règnent ces affections faisaient déjà transporter sur les montagnes leurs enfants que ces maladies menaçaient d'envahir.

« C'est en suivant ces moyens curatifs qu'un savant médecin que je me glorifie d'avoir pour proche parent, dit le docteur Odet, exerçant actuellement dans le Valais, est venu à bout de me remettre au rang des hommes, de crétin au premier degré que j'étais, ayant été confié, par suite de circonstances urgentes, à des mains mercenaires à l'âge de trois ans et demi, et y étant resté pendant l'espace de deux ans. C'est aussi en fortifiant le physique qu'on développa peu à peu l'intelligence de mon jeune frère, qui encore à la mamelle fut séparé de sa mère, par ordre du médecin, et ne fut repris qu'au bout de deux ans et demi. Quoiqu'on le visitât souvent, le crétinisme frappait sourdement ses facultés intellectuelles sous le masque de quelques maladies compagnes de l'enfance. Rentré à la maison, on ne fut pas peu surpris du danger qui le menaçait; on mit tout en œuvre; mais le mal avait déjà pris de profondes racines ; il était au second degré; il fallait du temps et de la patience. On ne se découragea pas, et à huit ans il commença à se faire comprendre; à neuf, il articula des phrases entières, et à onze, il se trouva à même d'aller au collége.»

Grâces aux efforts que nous avons déjà signalés, efforts qui sous l'influence de la science médicale ont été dirigés par les administrations de quelques pays contre les causes

réunies du goître, du crétinisme, de l'imbécillité et de l'idiotie, ces horribles affections ont diminué d'intensité dans les mêmes pays où elles sévissaient endémiquement. J'ai déjà eu occasion dans les Annales médico-psychologiques (1), et dans mon mémoire sur les causes du goître et du crétinisme endémiques à Rosières, d'entrer à ce sujet dans de nombreux détails. Je ne ferai qu'indiquer ici, pour ne pas me répéter, l'ensemble des améliorations opérées; améliorations dont l'importance se rattache aux plus hautes questions du perfectionnement intellectuel et physique de l'espèce humaine, et dont la réalisation complète ne peut être amenée que par le concours éclairé des gouvernements et des administrations locales.

En Suisse, où cette réaction favorable a d'abord surgi et se continue encore, des villages qui ne pouvaient communiquer entre eux faute de routes, se trouvent reliés aujourd'hui par de grandes voies de communication; les vallées profondes où l'air circulait à peine, à cause de la surabondance des arbres fruitiers, ont été soumises à un autre genre de culture; les eaux croupissantes ont reçu un écoulement; les habitations ont été assainies et l'hygiène générale améliorée. Tous ces bienfaits se sont opérés sans préjudice des intérêts intellectuels. On a fondé de nouvelles écoles, et l'éducation et l'hygiène morale de celles qui existaient ont été dirigées vers un but meilleur (2).

(1) Pathologie mentale en Italie, en Allemagne et en Suisse. 4e et 5e lettre adressée à M. Ferrus. Annales medico-psycologiques, tome VII.

(2) L'ensemble des mêmes moyens employés à la Robertsau, près de Strasbourg, ont détruit les causes de crétinisme endémique dans cette localité. Ce que nous avons dit précédemment ne doit pas faire supposer que nous n'attachons pas une grande importance aux améliorations tentées pour l'amélioration des eaux potables. Dans certaines localités on s'est très-bien trouvé de recueillir les eaux pluviales.

Il était facile de comprendre que dans les pays désolés par ces affections, les enfants naissaient avec de fatales prédispositions héréditaires. Il s'agissait donc de donner une nouvelle impulsion, non-seulement à l'instruction qui féconde l'intelligence, mais encore à l'éducation qui développe les forces physiques et fait surgir les sentiments. La gymnastique et la musique ont donc été introduites avec avantage dans ces écoles ; on y a eu recours à de meilleurs procédés pour renouveler l'air dans les salles de réunion et y faire pénétrer la lumière. Mais les réformes dont je parle ne devaient pas seulement atteindre les générations présentes, il fallait encore réagir sur celles qui pouvaient apporter dans le corps social les éléments héréditaires de ces maladies. En conséquence, des règlements sévères furent provoqués pour empêcher les mariages entre les crétins. Le préjugé qui attachait une espèce de faveur divine à la naissance d'un crétin dans une famille fut combattu de toutes les manières possibles. De bonnes écoles d'obstétrique propagèrent la science des accouchements et amenèrent dans les campagnes l'établissement de sages-femmes instruites. Les administrations de quelques villes allemandes témoignèrent d'une bonne idée prophylactique, en instituant des prix d'encouragement pour les plus sobres et les plus tempérants, et pour ceux qui maintiendraient le plus de propreté dans leurs habitations.

Enfin, les améliorations que je signale ne se maintinrent pas seulement dans le cercle de la prophylaxie et des efforts administratifs, mais la science pédagogique s'empara de la question et parvint à y faire briller des lumières nouvelles. Des institutions spéciales furent fondées pour les crétins, et le docteur Guggenbühl continue encore aujourd'hui, sur une des plus hautes montagnes de la Suisse, l'honorable mission qu'il s'est imposée en dévouant son

existence à l'éducation de ces déshérités de l'intelligence, de ces êtres malheureux qui naguère encore n'inspiraient que la pitié et le dégoût (1).

On conçoit facilement que des améliorations de ce genre ne pouvaient passer inaperçues en France. Depuis plusieurs années déjà un honorable et savant médecin d'aliénés, M. le docteur Voisin, avait enseigné dans ses écrits que les enfants arriérés et lésés dans le développement primitif de leur organisation avaient besoin d'une éducation spéciale. Cette idée devint bientôt, grâces aux efforts du même médecin, une vérité pratique.

Parmi ces enfants il s'en trouve qui sont affligés d'épilepsie, et cette maladie, comme on le conçoit facilement, exerce l'influence la plus funeste sur le développement intellectuel et moral de ceux qui en sont atteints. D'autres enfants, ainsi que le fait observer M. le docteur Voisin, sans être précisément frappés d'imbécillité, naissent avec des dispositions organiques telles, qu'ils portent en eux les germes capables de développer de grands criminels aussi bien que des hommes distingués. L'éducation que recevront ces enfants assurera leur avenir et sauvegardera plus d'une fois les intérêts de la société. Les principes de l'éducation dont je parle ont été appliqués à l'hospice de Bicêtre. C'est là que, sous la conduite d'un maître aussi zélé qu'habile, M. Vallée, et d'aides intelligents, les enfants divisés par groupes, selon leur force et leur aptitude, s'adonnent à des occupations en rapport avec leur état mental ou physique. « Les plus capables, dit M. le docteur Delassiauve, à qui

(1) C'est sur la montagne de l'Abendberg, près d'Interlacken, que le docteur Guggenbuhl a fondé son institut. (Annales médico-psychologiques, tome VII.)

j'emprunte ces détails, lisent, écrivent, calculent, étudient la géographie et la grammaire, dessinent, peignent... Les plus arriérés désignent les lettres, épellent, tracent des caractères ; on leur apprend par des procédés ingénieux à discerner les qualités sensibles des corps, les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs, les formes... Au bruit du tambour qui les guide et les anime, tous prennent part à des marches, à des évolutions ayant pour but, par des pas et des poses formés avec ensemble et cadence, de développer la constitution, de donner de la précision aux mouvements, de l'agilité aux membres. La musique, la danse font partie de cette éducation. Plusieurs fois la semaine, il y a concert dans la soirée. L'instant du travail arrive. Les écoliers devenus ouvriers se hâtent vers la besogne qui leur est départie, ceux-ci dans les champs, ceux-là dans un atelier commun où, sous différents chefs, experts dans leur profession, chaque vocation trouve son emploi... »

Ces principes d'instruction et d'éducation appliqués aux enfants épileptiques, vicieux ou arriérés peuvent également faire le profit des crétins, des imbéciles et des idiots. Nous ne voulons pas exagérer les conséquences quelconques d'un principe, et nous savons fort bien que *l'on ne peut modifier que ce qui existe* (1). On ne fera jamais, malgré tous les prodiges de l'éducation, un être parfait d'un idiot ou d'un crétin parvenu au dernier degré de sa maladie ; mais au milieu de sa dégradation, l'imbécile, l'idiot et le crétin conservent encore, et nous en avons cité ci-dessus de nombreux exemples, quelques aptitudes que l'on peut utiliser, quelques éléments de régénération morale. Si des êtres comme Hans et Didiche, dont j'ai donné les portraits, ont pu être

(1) Docteur Voisin.

améliorés; si l'humanité si profondément déchue dans leurs personnes s'est relevée sur quelques points ; si leurs sentiments peuvent se perfectionner encore, comme tout me le fait espérer, nous devons redoubler d'efforts pour continuer dans cette voie, et notre plus impérieux devoir sera d'éclairer les familles si cruellement frappées dans leurs plus chères affections. Or, l'expérience prouve, comme le dit avec beaucoup de justesse M. le docteur Delassiauve, qu'il n'est pas impossible, même chez l'idiot, de féconder tous ces germes dans une certaine mesure, d'agrandir la sphère restreinte de son intelligence en multipliant autour de lui les impressions extérieures, de développer en lui quelques sentiments de sociabilité, de l'initier par l'imitation et l'usage à la pratique de diverses professions manuelles, sous une direction indispensable. La gymnastique, ajoute le même auteur, qui augmente la vigueur de la constitution, en même temps qu'elle imprime à l'attitude de la grâce, aux mouvements de la rectitude, détruit ou modifie ses tics si disgracieux, ses balancements si choquants pour la vue. La constante activité à laquelle on l'oblige amortit la violence de ses penchants brutaux, corrige les appétits déréglés, les habitudes vicieuses, qui parfois contribuent à augmenter l'infirmité de son esprit. Une communication permanente avec le monde qui l'entoure, ses rapports avec ses maîtres et ses camarades, les récompenses qu'il obtient, les privations qu'on lui inflige, tout cela suscite dans cette imagination, inerte en apparence une notion confuse du bien et du mal, du plaisir et de la peine, soulève des sensations affectueuses, avive l'amour propre. La pitié se fraie un chemin dans son âme ; il vivait dans la fange, objet de dégoût ; la propreté et la décence lui sont devenues familières. C'était en un mot, un fardeau pénible, embarrassant, l'éducation en a fait un

être supportable et parfois même un serviteur utile (1). Ce résultat est immense, mais pour y atteindre que de peines et de dégoûts le médecin et l'éducateur n'ont-ils pas à surmonter, que d'immenses difficultés à vaincre pour parvenir à faire surgir quelques sentiments dans des cœurs où l'instinct brutal exerçait son tyrannique empire.

Le sujet que nous traitons a des points de contact trop nombreux avec les intérêts des malades et les intérêts généraux de la société, pour que nous craignions de fatiguer le lecteur par des considérations ultérieures.

En indiquant, à propos des causes de l'imbécillité et de l'idiotie, la surdité, soit congéniale, soit consécutive, nous nous sommes implicitement engagé à aborder l'importante question de l'éducation des sourds-muets, question pleine d'un immense intérêt et que je ne puis avoir la prétention de traiter à fond, mais le peu que j'en dirai, par ce que j'ai pu apprendre à l'école du savant directeur des sourds-muets de Nancy, suffira pour prouver aux médecins aliénistes l'incontestable avantage qu'il y aurait pour eux d'être initiés à une science qui ne peut, en tout état de cause, qu'agrandir le cercle du traitement moral appliqué aux imbéciles et aux idiots, aux enfants arriérés et vicieux, et féconder même ce traitement employé à l'égard d'autres catégories de malades.

L'étude que j'ai pu faire de la position intellectuelle, physique et morale, des imbéciles et des idiots, dans nos Asiles, m'a amené à une double conviction qui consiste :

1° A regarder la surdité de la première enfance comme un grand élément de causalité à propos des maladies qui nous occupent.

(1) Delassiauve, traitement de l'épilepsie. (Annales médico-psychologiques.)

2° A considérer l'absence du traitement pédagogique des sourds-muets comme une cause de la prolongation indéfinie de séjour de certains imbéciles dans nos Asiles (1).

Les jeunes infirmes qui sont amenés à M. Piroux, ont avec plusieurs de nos pauvres d'esprit des points de contact, on ne peut plus frappants : comme eux, ils ont ce regard à demi-hébété qui ne se fixe sur rien ; privés de la parole, cet élément fécondant de la pensée, ils ne peuvent entrer en communication avec le monde intellectuel ; comme chez nos imbéciles, leurs yeux se dirigent tristement vers le sol. L'étroitesse de leur thorax indique assez que les poumons sont restés inactifs ; la faiblesse relativement plus grande de leur puissance locomotrice se révèle par cet état d'inervation générale que nous avons signalé chez nos malades, et l'ensemble de leurs mauvais instincts complète un tableau dont les teintes, variées dans le principe, finissent par se confondre à mesure que les individus laissés à eux-mêmes, sans direction et sans éducation, en arrivent à une période plus avancée de leur existence.

L'exposé que nous allons essayer de faire de la méthode de M. Piroux, prouvera combien l'éducation intellectuelle, physique et morale de ces deux catégories d'infirmes a de nombreux points de contact.

Etant donné un muet quelconque, comment s'y prendre pour faire son éducation en ayant égard à ses aptitudes personnelles et sans courir le risque le développer une faculté aux dépens d'une autre.

(1) Dans les considérations médico-légales à propos des imbéciles et des idiots, j'aurai à compléter un autre point de vue qui ne manque pas d'importance en ce qu'il prouve, que de déplorables erreurs ont été commises à propos de certains sourds-muets qui ont été considérés comme des imbéciles et même des maniaques.

Le vulgaire, dit M. Piroux, ne désigne les sourds-muets que sous le nom commun de muets. Il ne voit que l'effet.

Qu'ont fait les instituteurs? Ils ont de prime abord imposé à tous leurs élèves la dénomination de sourds-muets, cherchant à relier par là l'effet à la cause; mais sous ce titre ont bientôt été rangés tous les muets du monde, et il en est résulté l'imperfection des procédés d'enseignement.

La vérité est que s'il est beaucoup de muets, par suite d'une surdité plus ou moins intense, et plus ou moins ancienne, il en est un grand nombre qui le sont par suite d'une des trois causes suivantes :

1° Faiblesse ou vice de conformation d'une partie, ou de l'ensemble de l'appareil vocal;

2° Mauvaise conformation de la tête, pouvant être considérée comme point de départ de causalité dans certaines circonstances de l'imbécillité et de l'idiotie;

3° Absence de la première éducation maternelle. Il a manqué à certains enfants, placés dans des conditions malheureuses, la double et salutaire influence du sentiment maternel uni à l'action nécessaire pour faire éclore en eux la parole.

En présence d'une telle diversité de conditions, l'instituteur de Nancy a été amené, grâces à son zèle et à la multiplicité de ses recherches, à imaginer un mode d'enseignement applicable à la masse entière de ses élèves, et un enseignement à part pour chacune des catégories qu'il a établies. Il a été plus loin; il a pu développer son plan jusqu'à faire converger ses moyens multiples d'enseignement vers le même but, qui est la parole rendue à tous sans distinction, car à ses yeux la parole crée à elle seule la vraie personnalité humaine. Cette parole aura des intonations et des modulations diverses, selon le degré primitif d'infirmité intellectuelle et physique des enfants.

Cette première exposition nous révèle déjà quelques points de contact avec l'enseignement de la parole et de la langue écrite chez les infirmes d'esprit en général. Continuons la comparaison et nous verrons que les principes généraux d'éducation et de discipline seront les mêmes pour les deux catégories.

Ces principes généraux se résument dans trois grandes influences :

1° Discipline sévère ;

2° Education maternelle avec toutes les nuances que font naître la tendresse et la sympathie ;

3° Apprentissage des professions.

Ces trois influences sont dominées par l'instruction morale et intellectuelle, destinée la première à faire surgir les sentiments, et la deuxième à réveiller les idées. L'éducation des sentiments devra toujours précéder celle de l'intelligence, et dans tous les cas ne jamais en être séparée lorsqu'il s'agira surtout d'initier l'enfant aux idées religieuses.

Discipline, éducation, profession, instruction et religion, telles sont donc les cinq forces ou puissances que M. Piroux fait agir sur tous ses élèves à la fois, et sur chacun d'eux séparément. Le sujet les subit d'abord passivement, bientôt il se les approprie par imitation, et c'est lorsqu'il les emploie dans la plénitude de son activité et de sa liberté que l'on peut déjà le considérer comme rendu à la société.

Abordons maintenant l'examen des procédés spéciaux, procédés qui créent diverses sortes de langage, susceptibles de se fondre en un seul et de remonter vers la source primitive d'où jaillit la pensée.

Sans parler ici des hautes données psychologiques qui dirigent l'instituteur dans l'ensemble de son traitement, la

simple inspection du muet, son maintien, l'étroitesse de son thorax, sa tête penchée sur sa poitrine, le défaut d'ensemble et d'intelligence dans ses mouvements ont été les faits primordiaux qui ont révélé à M. Piroux l'importante influence de la locomotion et de la respiration sur le développement ultérieur de l'intelligence.

Je commence, dit le professeur, par donner à mes élèves mon maintien, et bientôt ils s'approprient ma manière d'agir. Je les contrefais d'abord pour qu'ils se voient en moi, et par une réaction instinctive ils ne manquent pas de m'imiter à leur tour..... Cette première ressemblance acquise établit aussi une première association entre le maître et les élèves, laquelle sert de fondement aux assimilations ultérieures.

S'il s'agit de rendre la parole, il fait en sorte d'exercer la respiration au point de la développer en proportion de la locomotion. J'ai pu moi-même dans maintes circonstances être témoin de l'heureuse influence réciproque du mouvement extérieur et des fortes aspirations que l'on fait faire à l'élève sur le développement ultérieur de la parole. Lorsque le jeune sourd-muet, la tête légèrement renversée en arrière, la poitrine avancée, la bouche un peu entr'ouverte, joint à cette position des mouvements rythmés des extrémités supérieures, il aspire dans cette situation l'air à pleins poumons, sa poitrine se dilate ; mais lorsque, dans un degré d'éducation plus avancée, ces mouvements rythmés, se traduisant en pantomime intelligente, expriment une idée ou une série d'idées, oh ! alors la figure s'anime, le diaphragme est soumis à des mouvements presque convulsifs, un murmure de sons confus sort de la poitrine. Accélérez les mouvements et de véritables cris sont exhalés et semblent sortir jusque du fond des entrailles ; ce n'est que plus tard encore, lorsque les sentiments sont plus dé-

veloppés que ces cris se perfectionnent, si l'on peut s'exprimer ainsi, que l'enfant perd ces intonations rudes, aiguës, parfois si pénibles qu'on lui arrache de force, et que le mouvement de ses lèvres se modulant sur les mouvements analogues de ceux de l'instituteur, il articule des syllabes, des mots, des phrases entières, et qu'enfin la parole est créée.

Ainsi, comme on le voit, il existe un premier temps d'opération où l'instituteur ne fait selon son expression que *de l'orthopédie générale, de la gymnastique locale et vocale*, mais ces opérations premières ne pouvaient s'exécuter sans que son cœur, son dévoûment, ses affections ne fussent de la partie, et voilà que des sentiments analogues se réveillent dans l'âme engourdie de son élève, qui dès lors est initié à une vie nouvelle.

Tout change d'aspect dans ce moment : « *Le langage* » *tangible*, comme dit M. Piroux, fait place *au langage* » *visible*, et si l'audition peut être améliorée de dedans en » dehors, elle se fortifie souvent au-delà de toute espé- » rance. Le jeune sourd-muet, grâce aux affections qui » éclatent en lui, se lie instinctivement à la communauté » dont il fait partie. Son individualité s'efface et sa person- » nalité se pose dans sa dépendance, vis-à-vis celle des » autres ; il entre dans un monde nouveau, dans le monde » de l'ordre moral. »

J'ai essayé de suivre pas à pas l'instituteur de Nancy, dans ses procédés d'éducation physique et morale, je laisse maintenant à un jeune et savant professeur de philosophie, M. Morin, le soin de généraliser l'ensemble de la méthode ; l'exposé qui va suivre est trop bien senti pour que le lecteur ne nous pardonne pas de continuer encore cet intéressant sujet.

On ne se doute pas, dit M. Morin, des conditions multi-

ples et merveilleuses sans lesquelles la parole ne naîtrait jamais sur les lèvres de l'enfant. Le rationalisme semble voir en elle je ne sais quel phénomène, tout naturel, tout spontané, qui se produit de lui-même dans un être intelligent, pour l'élever à la dignité de la nature humaine. Erreur profonde! La parole n'éclôt que grâce à une foule de soins attentifs, de caresses instinctivement ingénieuses, et, en quelque manière, sous une longue incubation morale qui nous enfante à la vie spirituelle, comme nous avons été enfantés à la vie physique, et qui nous rend deux fois les fils de nos mères. Si l'on avait quelques doutes à cet égard, les expériences si intéressantes et si heureuses de M. Piroux les lèveraient victorieusement.

Un enfant lui est amené, qui entend à peine et dont les organes détendus et sans force ne laissent échapper aucune articulation volontaire : de cet être qui ne vit que par le regard et dont les caresses de la famille elle-même n'ont pu tirer l'étincelle humaine, il s'agit de faire une intelligence, c'est-à-dire, un être que la parole introduira dans le monde supérieur des idées. Là, où l'amour de la mère a été insuffisant, la science de l'instituteur, reproduisant avec réflexion ses procédés instinctifs, va tenter le grand œuvre de l'alchimie morale, la création d'un esprit. Suivons pas à pas ce mystérieux phénomène.

Le premier soin de M. Piroux est de chercher à donner à la parole future un point d'appui, afin que la force et la sonorité ne lui manquent point; car, chose merveilleuse, et qui est, pour tout esprit réfléchi, une preuve bien significative de la dépendance de l'individu vis-à-vis de la société, le son lui-même qui semble l'apanage naturel de tous les êtres, le son de la voix a besoin chez l'homme d'un enseignement spécial pour sortir plein et vibrant de sa poitrine. Contemplez l'enfant qui a été presque entièrement aban-

donné à lui-même, fils de la nature plus que de la société, privé même des apparences extérieures de son espèce, replié sur lui-même comme les animaux, il laisse comme eux tomber sa tête, qui fléchit sur sa poitrine sans développement et presque sans souffle; et, dans cette attitude, qui permet à peine l'émission de l'haleine, ses lèvres seules, instruments inanimés et sans conscience, s'agitent machinalement pour laisser passer je ne sais quels indescriptibles murmures, vague et confus écho des choses extérieures. Dans cette ébauche d'être, l'homme n'existe pas même physiquement. Comment s'exprimerait-il par la voix? Il faut donc, suivant l'expression de l'habile instituteur, *tailler ce bloc* informe et lui donner, en le sculptant, l'attitude humaine, car nous n'avons la parole, même physiologique, qu'autant que, négligeant la partie inférieure de nous-mêmes, nous détachant du sol, nous nous posons sur les muscles des reins comme sur notre véritable base, et qu'alors, par un mouvement qui lui devient tout naturel, notre tête se redresse vers le ciel.

Aussi la grande méthode, la seule féconde, suivant M. Piroux, consiste-t-elle à arracher l'enfant aux impressions de la vue, à le ramener physiquement sur ce centre d'où il doit rayonner, à le contraindre de dresser, de tendre avec la tête les organes de la voix, et alors à faire jaillir la parole du mouvement. On ne l'a pas assez compris, le langage même physique n'est point le résultat particulier de tel ou tel organe, c'est l'être tout entier qui se traduit par la voix, quand, soumis et en quelque sorte magnétisé par une volonté intelligente, il a pris enfin l'attitude qui convient à son espèce. L'humanité vit dans cette forme d'être à peine ébauchée, comme l'aiglon vit dans l'œuf, comme l'étincelle vit sous la cendre; écartez les obstacles, détruisez cette attitude qui est celle de la vie brute et

animale, et alors, rompant ses liens, l'âme captive laissera échapper ce premier son véritablement humain, qui est tout un miracle et toute une création, car il sort de la poitrine plus que des lèvres, car il a conscience de lui-même, car il n'est pas le retentissement vague de la nature au sein d'une existence individuelle, mais l'effet profond d'une organisation qui se sent et se meut. Ecoutez bien cette voix qui retentit à vos oreilles! Cette voix, c'est l'humanité qui a jailli, c'est une personne qui s'est révélée à l'univers!

Mais quelle que soit la grandeur de ce premier résultat, il ne constitue que le commencement de l'œuvre qui se poursuit; c'est le premier acte seulement de ce drame dont le dénoûment sera l'apparition complète de la nature intellectuelle au sein d'une existence, d'abord toute individuelle et toute physique. Le son que l'on a si merveilleusement obtenu n'est pas encore une véritable voix, car il ne laisse transpercer, à travers son enveloppe terne et rude, aucune lueur de sentiment. Il obéit déjà aux ordres de l'âme; il ne s'est pas encore empreint de ses mille désirs. Une nouvelle création est à tenter, à accomplir. Sur l'homme physique que l'on a déjà formé, il faut enter l'homme moral. Grâce à de nouveaux procédés, grâce à une sorte de pression victorieuse qui fait pénétrer le sentiment du maître dans le cœur de l'élève, le mouvement de celui-ci devient peu à peu une pantomime animée, et la pantomime, par un effet naturel, accentue la voix que le simple mouvement avait fait jaillir. Alors, tandis que le geste succède à la simple action, le souffle, ce véhicule de la voix, au lieu de partir de la base du tronc, semble s'exhaler du cœur; le son se transforme comme par enchantement, il se dépouille, s'adoucit, se revêt des nuances les plus délicates; il n'est plus que l'enveloppe légère à travers

laquelle on sent tous les tressaillements de l'âme. La volonté seule avait d'abord dominé les organes de la parole : voilà que par une seconde conquète le cœur entre dans la voix.

Alors, et alors seulement, le temps est venu d'enseigner non plus simplement le langage, mais la langue elle-même, c'est-à-dire, cette nomenclature variée dont le principe a déjà été saisi dans le langage moral. En un mot, on peut demander à l'enfant la véritable parole, celle qui représente la pensée en l'analysant par la proposition, la parole intellectuelle. Déjà les courtes voyelles exclamatives qui constituent le langage moral et qui s'élancent du cœur tout imprégnées de sentiment, constituent une sorte de proposition elliptique; en elles, déjà, se cache le verbe, et il ne s'agit plus que de développer, en séparant ses parties confuses, ce tout obscur où se débat la pensée à venir (1).

L'exposé des principes pédagogiques qu'on vient de lire, constitue dans mon opinion tout un système dont les médecins aliénistes peuvent profiter; et cela, dans la manifestation maladive des mille nuances diverses que leur présentent le manque de développement des facultés aussi bien que la perte absolue de la raison, chez les malades qu'ils ont à traiter.

Je ne veux exagérer l'application d'aucun principe ; après avoir reconnu les points de contact qui existent entre les sourds-muets, les enfants arriérés ou vicieux, les imbéciles, les idiots, les aliénés en général, je serai le premier à reconnaître aussi les démarcations plus ou moins profondes que l'on remarque entre ces catégories diverses.

(1) Voir la solution des principales questions relatives aux sourds-muets considérés en eux-mêmes et dans la société, au moyen de 25 tableaux synoptiques annotés, par M. Pinoux.

On ne peut, encore une fois, comme dit M. Voisin, perfectionner que ce qui existe; on ne fera certes pas, d'un imbécile ou d'un idiot, un être aussi parfait que d'un muet de naissance. La conformation vicieuse de la tête constitue parfois chez les premiers une maladie idiopathique, qui ne peut se comparer, pour les conséquences, avec l'infirmité congéniale ou consécutive des seconds; mais s'il ne nous est pas permis d'arriver à la guérison radicale de tous les malheureux qui nous occupent, qui donc voudrait désespérer de leur amélioration intellectuelle, physique et morale? Je ne cesserai de le répéter : c'est dans un traitement qui répond à cette triple indication, que se trouve, non-seulement l'avenir de ces infortunés malades et infirmes, mais l'avenir de l'éducation générale qui doit intéresser à un aussi haut degré les générations présentes.

L'homme n'est pas seulement composé d'une intelligence qui pense, veut et raisonne, mais les lois de sa sensibilité morale ont une importance que les médecins aliénistes peuvent mieux que personne reconnaître et apprécier.

La dualité que l'on distingue dans les phénomènes du système nerveux, sous le nom de *sentiment* et de *mouvement*, se retrouve dans la vie psychique sous les dénominations de *intelligence* et *sensibilité* (1). Aussi, que de fois n'aurons-nous pas occasion, dans le cours de cet ouvrage, de parler des lésions de la sensibilité! et nous pouvons dire d'avance que l'éveil de cette sensibilité chez les aliénés est un des signes les moins trompeurs du retour à la raison, de même que l'obscurcissement de cette faculté est un des avant-coureurs ordinaires de la chute de l'in-

(1) Jessen : Beiträge zur Erkenntnisz des psychischen Lebens im gesunden und kranken Zustande.

telligence. Aussi, lorsque dans l'éducation des sourds-muets, des imbéciles et des idiots, nous commençons par développer en eux les phénomènes de la sensibilité, nous suivons les procédés que la nature nous indique. L'enfant témoigne de la tendresse et de l'affection aux auteurs de ses jours avant de pouvoir apprécier la nature de ses actes, et les phénomènes de la conscience existent déjà chez lui, alors même qu'il n'a pas la connaissance différentielle du bien et du mal.

Nous avons montré à nos auditeurs, dans le cours de ces leçons, une jeune imbécile de 15 ans qui est un exemple frappant du retour à une vie plus intellectuelle, par cet éveil du sentiment tel que M. Piroux cherche à le reproduire chez ses jeunes sourds-muets.

Joséphine G.... était une pauvre infirme, d'une constitution rachitique et dont les tendances mauvaises avaient besoin d'être incessamment combattues. Sa figure porte encore les traces des nombreuses cicatrices qu'elle s'est faites en se déchirant avec ses ongles. Un rire stupide et parfois convulsif était sa seule réponse aux encouragements comme aux reproches qui lui étaient adressés. Cependant, douée d'une mémoire extraordinaire, il lui était possible de répéter mot pour mot une fable ou une histoire dont elle venait d'entendre la lecture ; mais son attention ne pouvait se fixer sur rien, et la première impression une fois passée, il ne lui restait plus de souvenir de ce qu'elle avait elle-même récité. Mais dès que, grâce à l'attachement que lui portait la Sœur de son quartier, il fut possible, au moyen de soins incessants et de procédés ingénieux, de faire surgir dans son cœur l'élément de la sensibilité, il nous fut donné d'assister à l'admirable spectacle d'une rénovation intellectuelle. L'attention de cette jeune imbécile de naissance est éveillée maintenant sur une foule de choses;

elle a appris à lire, à écrire et à travailler ; autrefois elle voyait sans regarder, elle entendait sans écouter, ses instincts étaient pervertis ; aujourd'hui tout annonce dans son maintien, ses gestes, ses actes et ses paroles la concentration de ses facultés vers un but de progression ; les lettres qu'elle écrit à ses parents sont remplies de ces douces expressions de tendresse enfantine, apanage ordinaire de la sixième ou la septième année ; il est vrai qu'elle a quinze ans déjà, mais il faut remarquer qu'elle ne vit intellectuellement que depuis peu. S'il ne nous est pas donné d'en faire une intelligence supérieure, nous aurons au moins la consolation de l'avoir arrachée aux conséquences déplorables de l'imbécillité congéniale.

Nous n'en dirons pas davantage sur un sujet dont l'inépuisable fécondité nous entraînerait trop loin ; nous espérons cependant que les nombreux exemples que nous avons rapportés, dissiperont dans l'esprit de quelques personnes les doutes qu'elles peuvent avoir sur la possibilité d'améliorer le sort intellectuel de ces malheureux infirmes. Des objections de toutes sortes nous ont été posées personnellement, ainsi qu'à M. Piroux, dont nous nous sommes fait un devoir d'exposer la méthode. Mais que peuvent les objections, si fondées qu'elles soient, devant les faits accomplis d'une part, et de l'autre, devant les croyances, pour ainsi dire instinctives, des parents et des éducateurs ; croyances qui les poussent d'une manière invariable à concentrer tous leurs efforts pour faire naître et réveiller les sentiments dans le cœur de leurs enfants et de leurs élèves.

II. Après les considérations qu'on vient de lire, il importe, dans l'intérêt de notre sujet, de compléter ce que nous avons à dire sur les malades qui nous occupent,

par l'examen d'une infirmité qui fait aussi bien le désespoir des médecins d'asile que celui des parents de ces pauvres malades.

Dans mon travail intitulé : *Considérations physiologiques et psychologiques sur les gâteux, et sur la possibilité d'améliorer leur position et d'en diminuer le nombre* (Annales méd. psychologiques), je suis entré dans de nombreux détails sur le traitement et l'hygiène qui peuvent convenir à ces êtres malheureux. Si je reviens encore aujourd'hui sur ce sujet, c'est que je ne puis oublier que la vue des imbéciles et des idiots, tels qu'ils végétaient encore dans la plupart de nos asiles, il a 15 ans à peine, a déterminé ma vocation pour l'étude de l'aliénation mentale. D'une autre part, j'ai pu me convaincre que la position de ces malades dans un asile était le thermomètre de l'état général de la population, et la bienveillance avec laquelle l'Académie de Médecine a, tout récemment encore, accueilli le travail de M. le docteur Archambault, est une preuve que cette question n'est pas indigne de l'attention des savants.

Tous les hospices d'aliénés renferment une population qui, sous le nom de gâteux, exige des soins incessants et un dévouement sans bornes de la part des Sœurs et des infirmiers qui sont perpétuellement en contact avec ces infortunés. Tous les gâteux, comme je le disais dans mon travail, n'appartiennent pas à la même catégorie d'êtres souffrants ; il en est parmi eux que nous classons parmi les imbéciles et les idiots ; d'autres parmi les paralysés généraux et les déments. Si la plupart rendent involontairement leurs excréments par suite de maladies atoniques du système nerveux, il en est d'autres qui reconnaissent parfois pour point de départ de leurs instincts dépravés, la prédominence d'une idée fixe ou l'absence de l'éducation instinctive.

L'éducation générale dont nous avons exposé la théorie convient éminemment pour régulariser ces mauvais instincts, et l'on peut, à force de patience et de soins persévérants, obtenir des résultats admirables; mais pour arriver à la réalisation, aussi complète que possible, du but que l'on se propose , il faut un concours de conditions parmi lesquelles l'hygiène tient une place importante. Je citerai en peu de mots les résultats que nous avons obtenus. Depuis qu'à l'Asile de Maréville nos malades idiots , imbéciles , paralysés et gâteux ont été placés dans des locaux salubres où ils ont trouvé l'air et la lumière qui leur faisait défaut autrefois; depuis surtout qu'ils ont reçu une nourriture meilleure et que le vin, ce tonique précieux pour les aliénés en général, leur a été alloué indistinctement; depuis cette époque aussi, l'aspect de cette population dégradée a complétement changé de face. Non-seulement nos malades sont devenus plus propres; mais les affections endémiques, telles que l'entérite chronique et le scorbut, qui en enlevaient un grand nombre, ont entièrement disparu. Nous avons obtenu un autre résultat précieux : c'est que le goître, affection endémique autrefois dans cet asile, a presque cessé ses ravages; ce n'était pas seulement chez les malades vivant dans ces locaux insalubres et infects que l'on remarquait le développement anormal de la glande thyroïdienne, mais encore chez les infirmiers et infirmières soumis aux mêmes causes délétères. Nous avons pu nous convaincre, une fois de plus, que la nature seule des eaux n'a pas une importance aussi grande que celle que des auteurs, très-recommandables du reste, lui ont assignée ; et que la présence de l'iode ou l'absence de sels magnésiens ne suffit pas pour contrebalancer l'ensemble des causes générales où le médecin, désireux d'agrandir le cercle de son traitement, recherchera toujours le principe des mala-

dies qu'il aura à combattre. Il ne s'en suit pas, pour cela, qu'il devra négliger l'emploi des remèdes spéciaux ; et la théorie de la pluralité des causes, à propos des affections qui nous occupent, n'obscurcit pas mon jugement sur les indications particulières. Je suis même heureux, dans cette circonstance, de pouvoir rendre justice aux efforts d'un de nos honorables collègues, M. le docteur Girard, d'Auxerre, et je me fais un devoir de citer les heureux résultats qu'il a retirés du sulfate de strychnine pour le traitement des gâteux. Après avoir obtenu, m'écrit cet honorable praticien, tout ce que peuvent produire sur le système nerveux les bonnes conditions d'une habitation saine, gaie, bien aérée, placée sous l'influence d'une douce température, les soins de propreté, lès vêtements appropriés aux saisons, un régime choisi suffisant, une vie régulière, les promenades en plein air, les travaux manuels et intellectuels modérés, tout ce que peut suggérer une ingénieuse sollicitude pour prévenir les excrétions involontaires et régulariser l'accomplissement normal des fonctions du bas-ventre, il restait encore beaucoup à faire. Nous croyons, dit M. le docteur Girard, avoir réduit à son minimum cette infirmité dégoûtante, en ajoutant aux moyens précités l'emploi du sulfate de strychnine, sur l'administration duquel nous avons fixé l'attention de l'Académie de Médecine (1).

(1) En insistant dans mon mémoire sur toutes les médications qui pouvaient tonifier le système nerveux, je faisais ressortir les avantages que j'avais retirés des affusions d'eau tempérée, dirigées le long de la colonne vertébrale et dans la région abdominale. Ces affusions sont faites, dans notre Asile, au moyen d'une petite pompe à incendie. La vivacité du jet fait disparaître l'impression pénible causée par l'eau froide. On peut dans les familles employer un arrosoir. D'un autre côté l'usage des bains salés,

« Deux centigrammes de ce sel sont d'abord dissous dans 30 grammes de sirop de sucre : on donne ce sirop aux malades à la dose de 5 grammes, puis de 7, et successivement de 30 à 40 grammes, dans certains cas réfractaires. Une précaution essentielle à prendre, c'est de n'exagérer l'exercice d'aucune fonction, et particulièrement de ne point fatiguer le système musculaire ; il est, à cet égard, une limite qu'il faut atteindre et ne point dépasser : le défaut ou l'excès d'exercice fonctionnel quelconque ramène l'infirmité malgré l'emploi rigoureux de toutes les autres prescriptions. Sur les malades auxquels nous avons donné ce sel de strychnine, nous n'avons pas observé de congestions cérébrales proprement dites, occasionnées par cette médication prudemment expérimentée ; toutefois, en poussant exceptionnellement sur trois d'entre eux la dose du sirop précité jusqu'à 100 grammes, nous avons déterminé quelques mouvements convulsifs et un peu d'excitation, que la cessation du médicament et l'usage de bains tièdes ont promptement dissipés. »

Nous avons essayé, dans les limites que nous nous sommes imposé, d'élucider les principaux points du traitement relatifs aux débilités intellectuelles. Le sort de ces infortunés est, comme on l'a vu, infiniment amélioré dans les asiles. Grâces à l'initiative des médecins aliénistes, les véritables éléments de l'éducation intellectuelle et physique qui conviennent à ces malades tendent tous les jours à recevoir une extension nouvelle.

C'est dans le service de M. le docteur Falret, à la Salpé-

l'emploi à l'intérieur de ferrugineux et de l'huile de foie de morue, conviennent à toutes les catégories qui nous occupent et chez lesquelles, sans excepter les muets de naissance, l'élément scrofuleux se fait remarquer.

trière, que j'ai été pour la première fois témoin de ce qu'il était possible de faire pour l'amélioration des imbéciles et des idiots (1). En l'année 1839, je puisais dans la pratique et les exemples de l'honorable médecin dont je parle, les principaux motifs de la conduite qui m'a guidé moi-même plus tard dans la pratique ; mais, quinze années avant cette époque, M. Falret avait déjà, par la création d'une école dans la section qui lui était confiée, inauguré les véritables principes de cette pédagogie spéciale destinée, comme je le disais dans le cours de ce chapitre, à faire avancer la science de l'éducation générale (2). Ce que je n'ai pu développer dans tous ses détails, sous ce rapport, recevra son complément à propos du traitement moral des aliénés. Le lecteur y verra une nouvelle preuve que les études dont nous nous occupons se relient à des intérêts sociaux ex-

(1) Il devient indispensable aujourd'hui d'avoir dans les asiles considérables, surtout, des quartiers tout à fait spéciaux destinés aux enfants. Nous avons tout lieu d'espérer que cette lacune, encore existant à Maréville, sera comblée un jour. Quant à l'objection toute naturelle que l'on pourrait me faire à propos de la difficulté d'appliquer les principes de prophylaxie et d'hygiène surtout dans les pays où ces affections se rencontrent d'une manière endémique, je citerai les efforts qui ont été faits en Suisse et en Allemagne, et je ne puis nier que le concours des administrations locales ne soit indispensable. Sous l'influence de la Société de patronage établie à Nancy pour les aliénés, les sourds-muets, les aveugles et les orphelins, une initiative de ce genre vient d'être prise à Marsal et à Moyenvic, foyers considérables pour les infirmités qui nous occupent ; et nous avons lieu d'espérer que les efforts de notre Société seront couronnés de succès.

(2) On peut voir, dans le rapport d'un médecin bien regrettable, M. le docteur Double, l'importance que l'honorable rapporteur, ainsi que l'Académie de Médecine, qui était saisie de ce fait, attachaient à la question que nous avons traitée. (Bulletin de l'Académie nationale de Médecine, années 1840-1841, tome VI, page 704.)

cessivement importants. La science psychiatrique ne peut désormais que se développer dans son principe et s'accroître dans son but; mais pour en arriver à être une science d'une application plus générale, il faut le concours de tous les médecins, des éducateurs, des moralistes, des administrations générales et spéciales ; il importe, en un mot, que tous ceux auxquels est dévolue la belle et difficile mission de l'amélioration intellectuelle, physique et morale de notre espèce, joignent leurs efforts aux nôtres pour arriver au même but.

ÉTUDES CLINIQUES

SUR LES

MALADIES MENTALES.

DEUXIÈME PARTIE.

§. I.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES PHÉNOMÈNES DU DÉLIRE FÉBRILE DES MALADES DANS SES RAPPORTS AVEC LE DÉLIRE DE L'ALIÉNATION MENTALE.

SOMMAIRE.

I. Influence des théories philosophiques et médicales sur les destinées des aliénés. — Exposition du but de nos recherches. — II. Du délire. — Manière d'envisager ce phénomène. — Idées que l'on s'est formée du délire des aliénés aux diverses époques de l'histoire. — Conséquences qui en sont résultées pour ces malades. — Des préjugés qui existent encore à propos des aliénés. — III. Des rapports du délire fébrile en général avec le délire de l'aliénation mentale. — Description des phénomènes délirants pendant l'exacerbation de certaines fièvres. — Observations. — Délires sthéniques et asthéniques. — Des analogies existant entre le délire fébrile et le délire de l'aliénation. — Idées fixes. — Hallucinations. — Analogies entre les délires de diverses maladies et les délires de la folie. — Les délires ne sont considérés ici que comme des symptômes. —

Les analogies entre le délire fébrile et le délire de l'aliénation se poursuivent jusqu'au moment où l'existence se termine.

L'étude des formes élevées de l'aliénation mentale va nous présenter des problèmes d'autant plus difficiles à résoudre, que la cause de ces maladies, leur nature intime, sont loin de réunir, par le lien commun des croyances et des idées, les savants qui se sont imposé, pour terme de leurs recherches, l'étude des lois de notre intelligence dans leur rapport avec les lois de l'organisme, soit à l'état sain, soit à l'état malade.

Nous ne pourrons nous dispenser, dans le chapitre des causes et de la nature des diverses affections mentales, d'exposer sommairement les théories philosophiques et médicales, qui, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, ont eu le privilége d'occuper les médecins et les philosophes. Ces théories ont influé d'une manière trop notable sur les destinées des aliénés, pour que nous nous croyions en droit, malgré les progrès de la science, de n'en tenir aucun cas. Nous le disons avec bonheur, ces progrès sont considérables, pour ce qui regarde le traitement surtout, où l'accord des doctrines physiologico-psychologiques a amené les plus heureux résultats. Aussi, sera-ce l'éternel honneur des médecins aliénistes modernes, d'avoir, sous ce rapport, ouvert une voie que l'avenir devra féconder encore.

Notre but, nous l'avons déjà dit, n'est autre que d'arriver, par l'exposition méthodique des faits cliniques, aux véritables éléments d'un traitement rationnel, destiné à diriger vers une communauté de principes les efforts des médecins des hospices d'aliénés, et des médecins de la vie civile. Le titre modeste de notre œuvre indique le but que nous espérons atteindre, et nous trace la marche à suivre pour relier les affections mentales au cadre nosologique général.

Les divergences d'opinions des médecins aliénistes sur la nature des maladies qui nous occupent, ne pourront obscurcir en rien l'étude des symptômes, et ne nous empêcheront nullement de jeter les bases d'une classification dont la simplicité fera le principal mérite. Les faits cliniques qui viendront justifier les éléments de notre classification nous conduiront sans efforts à l'appréciation de la nature de ces maladies, des causes qui les amènent et du traitement qui leur convient; ainsi qu'à l'exposé des principes qui doivent diriger les médecins et les magistrats appelés en dernier ressort à statuer sur la criminalité des actes reprochés aux individus soupçonnés d'avoir agi sous l'empire de l'égarement de la raison.

En un mot, la méthode que nous avons suivie dans l'étude des débilités intellectuelles dirigera nos pas dans la description des formes plus élevées de l'aliénation mentale; elle nous amènera à établir des types principaux, dont la *manie et la mélancolie,* en d'autres termes, l'*excitation et la dépression* plus ou moins permanente des forces nerveuses seront les éléments générateurs. Le cadre est tracé, il ne nous reste plus qu'à le remplir.

II. Le phénomène le plus saisissable, dans toutes les manifestations maladives de l'intelligence, est incontestablement le délire, soit qu'il se formule dans les paroles du malade ou dans ses actes (1). Le délire, pour être considéré comme un symptôme essentiel de la folie doit avoir un type de continuité, se relier à des lésions d'une nature spéciale, et présenter dans son ensemble les éléments d'une

(1) Le mot *délire* vient de *delirare*, qui signifie labourer un champ de travers, au lieu de suivre un sillon en ligne droite. La racine *lira*, veut dire: *sillon*. *Lirare* est un vieux mot latin dont le sens est : labourer un champ par raies.

certaine systématisation de conceptions délirantes. Cette systématisation donne elle-même au délire, qui se produit, un cachet particulier. Elle fait ressortir ce que l'on est convenu d'appeler la fixité des idées, et cette logique particulière aux aliénés qui les amène à la justification des conceptions les plus fausses, et des actes les plus déplorables.

S'il en était autrement, qui pourrait se flatter d'avoir échappé à la folie; car tous, tant que nous sommes, nous avons subi à des degrés plus ou moins considérables les phénomènes du délire. On délire dans la fièvre, on délire sous l'influence des boissons spiritueuses et de quelques narcotiques ; certains rêves sont-ils donc autre chose sinon un état de délire souvent des plus pénibles à subir ?

Quel est l'homme assez maître de lui-même pour avoir conservé sous l'influence de la colère ou de telle autre passion, le calme nécessaire aux opérations de l'âme ? *Ira furor brevis* est un axiôme généralement reçu, et ce que l'on a dit de la colère peut se répéter des mille passions, qui, lorsqu'elles ne sont pas contenues dans des bornes légitimes, ont le triste privilége d'emporter vers un but d'activité maladive les sentiments que la nature nous a donnés dans un but de perfectionnement moral.

La description des passions et des égarements où elles nous entraînent, les terribles effets qui en résultent, soit pour l'individu, soit pour l'humanité tout entière, ont été et seront toujours pour les poëtes, les romanciers, les philosophes et les moralistes, un thême inépuisable, où nous recherchons malheureusement bien plus encore les émotions palpitantes que les motifs d'une conduite que la sagesse ennoblit, et que la droite raison dirige. Semblables au spectateur qui, tranquillement assis dans le port qui l'abrite, admire la mer en fureur, et se félicite de ne pas

monter le vaisseau qui va se briser contre l'écueil, nous oublions que nous pouvons être arrachés à notre tranquillité pour courir les mêmes dangers.

Cette disposition naturelle au cœur de l'homme qui le porte à rechercher les émotions qui l'impressionnent, sans remonter à leur source, sans en étudier les conséquences souvent fatales pour lui-même, n'a pas été sans influence sur la manière dont la folie a été appréciée aux différentes époques de l'humanité.

C'était en effet un triste et curieux spectacle que de voir l'homme dont naguère encore on admirait la puissance et le génie, tomber soudain du rang qu'il occupait, et présenter aux populations effrayées le triste exemple de sa déchéance intellectuelle. Nous ne nous étonnerons pas, si dans l'origine des sociétés l'aliéné était considéré comme un individu que visitait l'esprit de Dieu. Cette croyance existant encore en Orient, a protégé ces malheureux, et la pitié religieuse de ces peuples a remplacé dans maintes circonstances les soins éclairés de la médecine.

Lorsque le génie des premiers fondateurs de notre science eut recherché, dans un ordre de causes purement physiologiques, l'explication des phénomènes de la manie et de la mélancolie, ces affections rentrèrent naturellement dans le cadre de la nosologie, et les préceptes des grands maîtres de notre art peuvent, dans beaucoup de circonstances, nous guider encore avec profit. Mais, comme on le sait, les enseignements des médecins grecs et romains disparurent dans le naufrage général des connaissances humaines, et les préjugés qui, presque dès les commencements de l'ère chrétienne, obscurcirent les notions à propos des causes de ces redoutables affections, eurent sur le sort des aliénés la plus fatale influence.

Heureux encore à l'époque où ils étaient considérés

comme visités par l'Esprit de Dieu, on les honorait alors, et le respect des peuples les couvrait d'une égide inviolable. D'adroits imposteurs purent exploiter, il est vrai, la crédulité publique, mais la confiance même dont ils étaient investis, expliquait la bienveillance dont les véritables malades étaient l'objet, ainsi que la protection qui abritait leur infortune. Il n'en fut plus ainsi, lorsque l'ignorance des temps ne vit plus dans ces malheureux que des possédés de l'esprit malin, et des suppôts de satan. La pénalité qui frappait les individus atteints de magie, de sorcellerie et de crimes odieux s'étendit aux aliénés, et dans mille lieux divers la flamme des bûchers, l'angoisse des tortures et l'horreur de la prison furent les seuls arguments employés contre la plus triste des maladies.

La voix des médecins qui, à des époques diverses, s'éleva contre de telles horreurs, ne fut pas écoutée, et la vérité qu'ils essayaient de proclamer faillit, dans maintes occasions, devenir fatale à ses auteurs. Pinel, lui-même, selon la remarque de M. Falret, eut besoin de l'appui moral de la plus grande des révolutions pour briser les chaînes avec lesquelles, de son temps encore, on maîtrisait la fureur des aliénés (1). Et quand on pense qu'un demi-siècle à peine nous sépare de cette époque, on ne peut s'empêcher, tout en admirant les améliorations actuelles, d'être pris d'une immense indulgence pour les préjugés que le progrès n'a pu faire disparaître complétement : mais la pitié du philosophe ne doit pas obscurcir le jugement du médecin praticien, ni arrêter ses efforts. Il ne faut pas se faire illusion, les préjugés dont nous voulons parler ont jeté de profondes racines dans l'esprit des populations ; ils se rapportent surtout à

(1) Falret : Considérations générales sur les maladies mentales. (1843.)

deux ordres de croyances erronées ; la première consiste à ne ranger qu'avec répugnance l'aliénation mentale parmi les affections ordinaires ; la deuxième à ne consentir qu'à la dernière extrémité à l'isolement de ces malades. Cette double manière de sentir et de voir a journellement les effets les plus funestes sur une affection qui, prise au début, offrirait souvent de nombreuses chances de guérison. Elle a fait naître des traitements irrationnels dont nous ferons ressortir ailleurs la fatale influence.

Ajouterons-nous que cette tendance à ne voir dans la production de certains faits extraordinaires, que l'action de causes merveilleuses, insaisissables ou surnaturelles, n'est que trop souvent, de nos jours, incomplétement combattue par le progrès des lumières. Il ne nous serait pas difficile, en nous plaçant sur le terrain de l'actualité historique, de prouver que certains phénomènes curieux observés dans un état de catalepsie ou de magnétisme, ne sont que les résultats pathologiques naturels ou artificiels d'un état nerveux, résultats qu'exploitent d'adroits charlatans, et que l'amour du merveilleux fait admettre avec une facilité qui n'est que trop souvent la honte de la raison humaine. Mais les considérations historiques nous entraîneraient trop loin; nous avons hâte de revenir sur le terrain médical où nous espérons trouver sinon toujours l'explication des faits, du moins les éléments d'une sage réserve, et les indications d'un traitement rationnel. La description des formes élevées de l'aliénation mentale va faire le sujet des réflexions ultérieures, et les rapports intimes du délire fébrile en général avec le délire de l'aliénation mentale proprement dite nous serviront d'introduction.

III. C'est à tort que le délire fébrile (*delirium febrile*) a été trop généralement séparé dans son étude du délire de l'aliénation mentale. Nous partageons complétement sous

ce rapport les opinions du docteur Reil, qui, tout en admettant pour les troubles de l'esprit des caractères distinctifs, ne peut s'empêcher de faire ressortir leur relation intime avec les perturbations qu'amènent, dans la production de la pensée, les fièvres reconnaissant pour causes les lésions de l'appareil circulatoire.

Le délire, dit le même auteur, se rattache à toutes les modifications des fièvres que nous indiquons, soit que ces fièvres soient inflammatoires ou chroniques, sthéniques ou asthéniques, continues ou intermittentes.

Les troubles intellectuels sont dans ces fièvres aussi nombreux et aussi divers qu'en dehors de leur action. Ces perturbations sont continues ou intermittentes, et présentent pareillement des phénomènes d'exacerbation ou de rémission. Les formes dont elles se rapprochent le plus sont la manie, la mélancolie et la démence (1).

Pour avoir une idée aussi exacte que possible des phénomènes nerveux qui surgissent dans des occurrences pareilles, il suffit aux médecins d'évoquer les souvenirs de leurs malades, ou de s'en rapporter à leurs propres souvenirs, si, comme l'auteur de ces lignes, ils ont dans certaines maladies ataxiques ou inflammatoires déliré sous l'influence de la fièvre.

Rien n'égale dans les cas analogues les écarts de l'imagination. Cette faculté paraît être dès le principe sous la dépendance fatale de nos sens égarés par les illusions et les hallucinations de toutes sortes. Ce qu'un pareil état apporte de trouble dans l'association de nos idées est vraiment prodigieux. Les idées fantastiques qui, sous l'empire de la fièvre, assaillent et tourmentent un

(1) Reil. Uber die Erkentnisz und Cur der Fieber. (Halle, 1803.)

cerveau malade, ne sont égalées dans leur nombre que par la bizarrerie on ne peut plus fatigante des formes qu'elles revêtent. Ces formes ne sont pas seulement fatigantes et bizarres, elles sont parfois effrayantes et terribles, et ne laissent au malheureux malade ni trêve ni repos.

Lorsque, sous l'influence d'un rêve pénible, nous faisons un suprême effort pour revenir au sentiment de notre personnalité, nous nous réveillons soudain, et les fantômes qui nous ont poursuivis disparaissent. Il peut se faire néanmoins, que le trouble dans lequel nous avons été jetés, amène la production d'un état intermédiaire entre le sommeil et le réveil. Dans cette situation nous ne pouvons pas toujours nous rendre un compte exact des phénomènes de la vie objective, et il arrive que nous interrogeons alors avec anxiété ceux qui nous entourent, sur la réalité des sensations que nous avons éprouvées. Mais en dehors d'un état physiologique particulier qui, à lui seul, constitue parfois un commencement de folie, il est rare que nous ne revenions pas aussitôt au sentiment de notre personnalité.

Malheureusement il n'en est pas ainsi dans le délire d'une fièvre aiguë. Les images qui vous obsèdent et vous tourmentent, semblent être poussées les unes devant les autres, comme les flots impétueux d'un torrent. L'attention et le jugement qui supposent le pouvoir de s'arrêter à une idée et d'en tirer des conséquences, ne peuvent s'exercer en aucune manière, et tous les efforts du malade pour repousser une idée qui l'obsède ne tendent qu'à le faire tourner dans un cercle fatal, où le malheureux, que la fièvre dévore, perd le sentiment de sa personnalité, et devient le sujet de mille et mille hallucinations bizarres, qui à elles seules constituent des drames délirants, tels qu'on en observe chez des individus affectés de manie aiguë et de monomanie.

Quelle nuit effrayante et pleine d'angoisses vient de s'é-

couler pour moi, disait au docteur Reil, un médecin qui sortait d'un accès de fièvre avec délire. Je n'ai cessé de m'enquérir toute la nuit d'un malade auquel je portais le plus vif intérêt. Le danger de cet ami si cher était extrême ; je parcourais ma maison dans tous les sens ; je croyais trouver ce malade dans tous ceux que je rencontrais ; mon anxiété était à son comble de ne pouvoir concentrer sur personne le sujet de mon délire. Je le vois maintenant, ajoutait ce médecin, le malade que je cherchais n'était autre que moi-même. Un autre docteur racontait que durant le délire fébrile qui l'obsédait, dans le cours d'une dyssenterie, les différentes parties de son corps semblaient s'être détachées du tronc, et que, placé au milieu de ces débris palpitants, son esprit faisait d'incroyables et d'inutiles efforts pour rapprocher ses membres épars.

Je ne crains pas de fatiguer le lecteur par la description des phénomènes délirants ; les illusions et les hallucinations sur lesquelles on a tant écrit, et dont nous aurons si souvent occasion de parler, ne nous semblent être que des épiphénomènes d'une maladie principale. Les illusions et les hallucinations ne sont égalées dans leur nombre et leur variété que par l'infinité des impressions capables d'affecter les organes des sens sous l'empire de la fièvre, et par l'infinité non moins considérable des productions fantastiques qui peuvent être engendrées par une idée délirante existant à l'état chronique (1).

(1) Le lecteur consultera avec le plus grand fruit sur les hallucinations les ouvrages spéciaux de MM. les docteurs Lelut, Michéa, Brierre de Boismont, ainsi que les leçons cliniques de MM. Falret et Baillarger. Il verra quel parti ces auteurs ont tiré de l'étude des hallucinations, non-seulement pour éclairer le point de vue étiologique, mais encore pour jeter sur de grands faits historiques une lumière nouvelle.

Mais, de même que le délire n'est pas essentiellement lié à l'impétuosité ou à l'irrégularité avec laquelle le sang est lancé du cœur dans les différents organes de l'économie; de même aussi, les hallucinations et les illusions peuvent avoir pour point de départ, absolument comme le délire, un état d'épuisement général. Cette idée est élémentaire; on délire après des hémorragies générales, comme sous l'empire d'une circulation suractivée par la trop grande richesse de l'hématose. Il existe un délire propre aux maladies aiguës, un autre plus particulier aux affections chroniques. Le délire sombre et taciturne de quelques fièvres ataxiques; le délire tout particulier qui précède les terminaisons fatales de l'existence, révèlent aux yeux des plus ignorants des pronostics aussi tristement significatifs que ceux de la science. Cette variété des délires, dans leur rapport avec les lésions organiques, nous indique les différences essentielles dans les causes des troubles affectant l'intelligence, troubles que nous désignons, sous le mot générique de *folie*. Quelques considérations ultérieures ne seront pas hors de propos pour préparer le terrain sur lequel nous allons nous placer; elles nous serviront de point de ralliement pour rattacher, selon notre intention, la folie au cadre nosologique des maladies générales.

Nous n'avons examiné jusqu'à présent que le délire de certaines maladies inflammatoires proprement dites. L'impétuosité des conceptions délirantes est si grande alors, que le malade, ne pouvant fixer son attention et son jugement sur rien de ce qui l'impressionne, devient le jouet de mille et mille erreurs des sens, et perd jusqu'au sentiment de sa personnalité. Cet état nous représente assez bien la manie aiguë. Sous l'influence du délire, l'action des divers organes des sens se trouve comme disséminée dans un ordre de phénomènes multiples et anormaux. Mais il

arrive aussi, dans les affections d'une certaine durée surtout, que les phénomènes délirants, tout en conservant une grande intensité, tendent à la systématisation de leurs produits, et qu'après que l'action des organes des sens a été surexcitée dans son ensemble, cette action paraisse se concentrer dans tel organe, plutôt que dans tel autre. Ce second état nous donne une idée assez exacte du délire partiel. L'exemple que je vais citer a le défaut des analogies, mais il aura cependant l'avantage, en fixant notre pensée sur les phénomènes du délire fébrile, de mieux nous faire comprendre plus tard l'idée que l'on peut se faire de la folie et de ses principaux types.

Une dame, soignée par le docteur Reil, était affectée d'une maladie dans laquelle les exacerbations de la fièvre amenaient des phénomènes sensoriaux étranges. Il y avait des jours où la surexcitation nerveuse paraissait plus particulièrement affecter le sens de l'ouïe. Une sensibilité anormale lui faisait entendre des bruits de toutes sortes, des sifflements on ne peut plus insupportables. Dans une autre circonstance elle se plaignait de ses boissons que l'on avait dénaturées, disait-elle, en y mêlant des substances étrangères. Bientôt après, les objets extérieurs changeaient de formes, et elle voyait des choses qui n'existaient que dans son imagination en délire : c'étaient les bords de son verre qui lui paraissaient inégaux et qui représentaient des excroissances de plantes diverses. Dans la boisson qui lui était offerte, elle voyait des araignées, des serpents et d'autres animaux immondes, en s'étonnant que personne ne vît les objets qui l'effrayaient. Tout ce qui l'environnait changeait mille fois de formes dans un même instant, et lui représentait tantôt des montagnes, des fleuves et des plaines, tantôt la forme et les couleurs de l'arc-en-ciel. Les exacerbations amenaient des phénomènes plus étranges encore,

elle voyait des hommes, des animaux et des spectres grimaçants ; puis, bientôt après, toutes ces sensations maladives, si nombreuses et si pénibles, semblaient s'évanouir pour se résumer dans une hallucination suprême. C'était Frédéric-le-Grand, qu'elle avait vu quelque temps avant la mort de ce roi, qui, assis au pied de son lit, entretenait tranquillement avec elle des conversations suivies.

Un autre malade, dont parle l'auteur que je cite, après avoir pareillement passé par toutes les péripéties d'un délire fébrile général, semblait ne plus voir dans tout ce qui l'entourait que la personnification de Napoléon, et ses conversations n'avaient trait qu'aux souvenirs que lui rappelait ce grand personnage historique qui apparaissait à sa vue et qu'elle croyait entendre.

Ainsi, comme on le voit, le délire fébrile est un terme générique comprenant l'universalité des phénomènes anormaux qui peuvent d'une manière plus ou moins permanente, dans une maladie donnée, empêcher l'association de nos idées, ou qui dirigent cette association dans le sens de la production d'illusions et d'hallucinations de toutes sortes. Le mot folie sera de même, pour nous, un terme générique pour désigner l'universalité des phénomènes anormaux qui, sous l'influence des causes physiques et psychiques réunies, peuvent, d'une façon plus ou moins permanente aussi, pervertir notre manière de sentir et de voir, ou en d'autres termes, égarer notre raison.

A ce point de vue, le délire fébrile et le délire de l'aliénation, en tant que délires, sont identiques ; mais, il importe excessivement de ne pas confondre les symptômes avec les maladies qui les produisent ; les différences essentielles entre les états maladifs divers qui amènent les délires, ressortiront mieux encore après l'exposition des ana-

logies qu'il nous reste à établir. L'importance du sujet est digne de fixer l'attention de nos lecteurs, et nous croirons avoir fait un pas immense, si nous parvenons à donner par ce procédé une idée exacte de ce que l'on doit entendre par *aliénation mentale*.

Nous avons parlé des délires généraux où les illusions et les hallucinations des sens font perdre au malade le sentiment de sa personnalité ; nous avons vu l'exemple de délires plus systématiques , où l'égarement semble résider plutôt dans la perversion de tel ou tel organe des sens. Sans vouloir forcer ici les lois des analogies , nous avons essayé de donner d'avance une idée de ce que l'on peut entendre par *manie* (trouble ou délire général), et par monomanie (trouble ou délire partiel).

Nous devons ajouter encore que dans certaines maladies il existe des délires tristes, des perversions particulières de nos sens où tous les phénomènes de la mélancolie avec son cortége de craintes , de terreurs et de sensations pénibles se trouvent représentés. Pour décrire un pareil état, l'auteur n'aura pas besoin de puiser sa description dans les livres ; il demande au lecteur la permission de raconter ce qu'il a lui-même éprouvé dans une circonstance pareille.

Sous l'influence des miasmes qui s'exhalent des lagunes de Venise, pendant le printemps surtout, j'éprouvai tous les symptômes d'une fièvre qui se présenta dès l'origine avec quelques phénomènes intermittents. Cette fièvre s'accompagnait de violentes céphalalgies et d'épistaxis fréquents. Négligeant ces premiers symptômes , je ne m'en livrai pas moins à toutes les distractions qu'un voyageur recherche dans cette ville intéressante ; mais, quinze jours après l'invasion du premier accès, je dus m'aliter, et la fièvre affecta bientôt un type continu avec une prostration complète de toutes les forces intellectuelles et physiques. Après avoir

usé sans succès des vomitifs et des purgatifs, j'employai, trop tard peut-être, une médication plus tonique. J'en arrivai à une période où, ne pouvant plus moi-même diriger le traitement, je dus recourir aux bons soins d'un confrère italien, qui vit dans mon état une complication de phénomènes très-inquiétants. Chaque soir amenait une exacerbation fébrile accompagnée de violentes céphalalgies, et les nuits sans sommeil devenaient d'autant plus fatiguantes, qu'un état particulier de sub-délire coïncidait avec des rêvasseries des plus pénibles, et des sensations qui me plongeaient dans des angoisses inexprimables.

Il me semblait dans certains instants éprouver le mouvement du roulis d'un navire, et chaque période d'assoupissement était brusquement interrompue par la sensation d'une chute dans un précipice. Les doses assez fortes d'opium, qui me furent administrées, ne faisaient qu'augmenter mes rêvasseries ainsi que les illusions pénibles qui en étaient la suite. Toutefois, trois semaines après les accidents dont je parle, un épistaxis des plus violents détermina une crise favorable, et je marchais rapidement vers la guérison, lorsqu'un accident imprévu vint me replonger dans un ordre de phénomènes sensoriaux plus déplorables encore.

Un soir, l'hôtel que j'habitais était presque désert ; une grande fête de nuit avait attiré tous les étrangers au théâtre de la *Fenice*. Un bruit que j'entendis au-dessus de ma chambre fixa mon attention. Bientôt une fenêtre s'ouvre, et la chute d'un corps pesant tombant dans les lagunes, réveilla soudain dans mon esprit l'idée d'un suicide que j'avais prévu, et dont l'exécution probable me préoccupait sans cesse. La triste réalité confirma bientôt mes soupçons. Un jeune français atteint de lypémanie religieuse avec tendance au suicide, venait de terminer son existence en se préci-

pitant du quatrième étage sur les bateaux qui étaient amarrés à l'entrée de l'hôtel. Le spectacle d'un cadavre dont la tête était horriblement fracassée, la désolation du frère du malade, ainsi que le désespoir du médecin qui lui donnait des soins, étaient des causes morales plus que suffisantes pour ébranler mon système nerveux affaibli par une maladie dont la convalescence commençait à peine.

Je ne fatiguerai pas le lecteur par le récit de mes propres impressions. Tout ce que je puis dire, c'est que les sensations pénibles dont j'ai parlé, redoublèrent d'intensité. A l'idée d'une fin prochaine se joignait la préoccupation ridicule, j'en conviens, et dans tous les cas, bien peu philosophique, de me savoir placé dans un cimetière qu'inondait parfois l'eau de la mer. Ce que l'on m'avait raconté sous ce rapport était la préoccupation incessante et maladive de l'état de veille. C'était une idée fixe, telle que l'on en voit dans certaines mélancolies. Le délire fébrile qui augmentait tous les soirs me fit passer par une série d'hallucinations dont la plus pénible, sans contredit, était l'apparition du spectre du malheureux suicidé, semblant me faire des reproches de n'avoir pas prévenu cet accident, vu que dans une conversation que j'avais eue à propos de lui, j'avais émis des craintes sérieuses sur la probabilité d'un suicide.

Les apparitions dont je parle se représentaient surtout à ma vue dans cet état intermédiaire entre le sommeil et le réveil ; mais le réveil complet amenait lui-même peu de tranquillité dans mon esprit. Je dus changer d'appartement, mais ce remède me soulagea faiblement. Chaque fois que j'étais laissé à moi seul, mes craintes redoublaient, et je ne goûtais qu'un sommeil fugace dont me tiraient brusquement les apparitions les plus fantastiques.

Enfin, lorsqu'un mois après cette rechute, je me déter-

minai à quitter Venise, je ne pus en ce moment me résoudre, malgré l'exemple de tous les voyageurs, à faire le trajet qui sépare cette ville de la Terre-Ferme. Une légère agitation des eaux de la mer me faisait l'effet d'une affreuse tempête. Je dus choisir un jour où le calme était complet, et la cause de cette frayeur tenait si bien à mon état nerveux général, que le voyage en voiture jusqu'à Rome fut pour moi l'objet d'un supplice continuel. Je ne pouvais goûter le moindre repos, sans être éveillé soudain par la sensation d'une chute dans un précipice. Mais cette sensation ne se rattachait pas seulement à un état particulier de rêvasserie : c'était tout éveillé qu'il me semblait souvent que la voiture était irrésistiblement entraînée vers le fleuve qui coulait à côté de nous, et dont mille mètres au moins nous éloignaient. Ce n'est que plus de trois mois après mon arrivée à Rome, et à la suite d'un voyage entrepris à Naples et en Sicile, que je retrouvai le parfait équilibre de mes forces nerveuses, et que je fus débarrassé de ces craintes que je savais très-bien apprécier, mais qu'il m'était impossible de surmonter.

L'essai que nous faisons de décrire les effets des différents délires auront pour but de faciliter les éléments d'une classification des maladies mentales; classification que nous chercherons à rendre aussi simple que possible, en la rapprochant des faits que nous observons, soit à l'état maladif, soit à l'état sain.

Nous avons dit précédemment que les délires principaux que l'on observe dans les maladies générales se rapprochent, autant que peuvent le permettre les analogies, des états maniaques, monomaniaques, mélancoliques ou lypémaniaques ; il nous reste à compléter ce tableau par quelques considérations sur les délires asthéniques qui peuvent nous donner une idée de la démence.

Il existe un délire asthénique dans lequel le malade incapable de réunir ses idées ne fait que murmurer des mots inintelligibles (*delirium mussitans.*) Son égarement n'a aucune influence sur ses actes, et à peine se recueille-t-il quand on lui crie son nom ou qu'on le secoue violemment. Son agitation se résume dans quelques actes automatiques, ses yeux sont égarés ou fixes, et de ses mains tremblantes le malade retire ses couvertures ou se cramponne aprés les vêtements de ceux qui l'entourent.

On reconnaît dans cet état le délire qui se relie à quelques affections typhoïdes et apoplectiques, et il est rare que la terminaison n'en soit pas funeste. Quelques déments placés dans les limites extrêmes de leur affection nous représentent des situations analogues. Tout se réduit aussi chez eux à des actes automatiques que l'intelligence ne domine plus, et que les instincts naturels sont impuissants à diriger. La comparaison que nous faisons entre le délire de deux états dont le point de départ est si différent se trouvera être d'autant moins forcée, qu'il n'est pas rare qu'on nous amène dans nos asiles des individus en démence, dont l'état intellectuel est consécutif à des fièvres typhoïdes graves.

Enfin, pour terminer les analogies dont nous esquissons les caractères principaux, nous dirons qu'il existe, entre les délires fébriles proprement dits et les délires de l'aliénation, des points de contact alors même que les derniers phénomènes de l'existence semblent avoir établi entre des états maladifs différents, mais dont le délire est le symptôme, des démarcations profondes. Je veux faire allusion ici au retour subit à la raison qui s'opère parfois, alors que tous les éléments de la vie intellectuelle paraissent anéantis, et cela dans les dernières phases d'une maladie aiguë, aussi bien que dans une folie chronique. Nous trouvons

dans les œuvres de Reil, Brandis, Zimmermann, Darwin, Gruner, etc., des exemples on ne peut plus remarquables de ce premier état de choses. Les médecins aliénistes ont pu voir aussi dans le cours de leur pratique des faits non moins étonnants sous ce rapport (1).

C'est, en effet, un singulier spectacle, bien digne de fixer l'attention du physiologiste et du philosophe, que celui de ces malades qui, dans les dernières périodes de ce délire mussitant, dont le pronostic est si fatal, semblent par un effort suprême, revenir au sentiment de la vie, parlent à ceux qui les entourent, les consolent, mettent ordre à leurs affaires, et ne retombent dans l'état de léthargie d'où ils sont sortis, qu'après avoir jeté un regard plein d'intelligence et de lucidité sur leur passé, leur présent et parfois sur leur avenir. Brandis rapporte, dans son ouvrage sur la force vitale, qu'un de ses amis, au vingt et unième jour d'une maladie dont la terminaison prochaine était annoncée par un anéantissement complet du système nerveux, et par une perte totale de l'intelligence et du sentiment, parut s'endormir d'un sommeil doux et tranquille et goûter un repos que ne troublaient plus ni l'agitation ni le délire. Après quelques instants il s'éveille, parle, ce qu'il n'avait pu faire depuis quatorze jours ; retrouve non-seulement son accent de voix naturel, mais révèle encore à ceux qui l'entourent les sentiments les plus tendres et les plus élevés d'un époux et d'un ami : à l'indifférence la plus grande, à

(1) Reil, ouvrage cité. Brandis, Von der Lebenskraft, § 158. Zimmermann, Von der Erfahrung. Zurich, 1763, § 263. Grumer, Séméiotique, Halle, 1785, p. 276, 278. On trouvera à propos du phénomène du retour à la raison chez les aliénés, les exemples les plus remarquables dans les ouvrages de Pinel, Esquirol, et des principaux médecins aliénistes.

la prostration fatale des forces intellectuelles succèdent l'activité des souvenirs du cœur et la lucidité de l'esprit; pendant plus d'une heure le pouls et la respiration étaient comme à l'état normal. Le malade s'entretint avec sa femme sur les conséquences d'une mort qu'il prévoyait, mais qu'il était loin de redouter. Il recommanda sa femme et ses enfants à son ami Brandis; il eut une conversation très-longue et très-animée avec un ecclésiastique, et trois heures après parut de nouveau s'endormir d'un sommeil paisible; mais bientôt la scène change; des soubresauts dans les tendons et de violentes contractions des muscles du visage annoncent que les derniers phénomènes de la vie vont s'accomplir; la mémoire et l'intelligence se perdent de nouveau, et le malade s'éteint après deux jours d'agonie.

Les annales de l'aliénation nous offrent des faits plus surprenants encore du retour à la raison, puisqu'ils arrivent parfois après que le cerveau est resté inactif pendant des années entières. M. le docteur Brierre de Boismont cite l'histoire étonnante d'un individu affecté de démence et de mutisme, chez lequel après cinquante-deux ans d'aliénation, la parole revint avec le retour de la raison, quelque temps avant sa mort. Notre clinique de Maréville nous a fourni l'exemple à peu près analogue d'un retour complet à la raison chez un individu dont M. Bariod, interne, a rapporté l'histoire dans les annales médico-psychologiques. Le nommé Dor..., était habituellement cité par nous comme l'exemple le plus extraordinaire de l'abrutissement dans lequel l'homme est capable de tomber. Depuis cinq années qu'il est alité il ne parle pas, ses jambes sont rétractées, par suite d'une affection de la moëlle, à ce que nous supposons, et il se tient accroupi sur son lit; il pousse des grognements semblables à ceux d'une bête féroce; quand on s'approche de lui ses grognements redoublent; il faut

lui donner avec précaution les soins dont il a besoin ; car il s'anime, se précipite sur vous, déchire et mord...., et cependant cet homme, dont l'intelligence semblait éteinte pour faire place aux instincts les plus féroces, s'adresse un jour à la Sœur qui, seule, avait le privilége de pouvoir l'approcher sans l'irriter ; il lui parle, ce qu'il n'avait jamais fait encore. « Je me trouve bien mal, dit-il, allez me chercher l'aumônier » ; on s'empresse de céder à son désir, il s'entretient une demi-heure avec l'ecclésiastique de l'asile, fort étonné des sentiments que ce malade exprime et de la lucidité de son esprit. Au point de vue physiologique, l'état de spasme général et de contraction musculaire semble céder à l'approche du moment suprême ; la figure perd cette expression de férocité qui lui était devenue habituelle; les jambes, que nos efforts les plus violents n'avaient jamais pu allonger, s'étendent naturellement ; il accepte avec reconnaissance les soins, désormais inutiles, que nous lui prodiguons, et il meurt, après avoir joui pendant une heure de toute l'intégrité de la raison. (*Annales médico-psychologiques.*)

Je ne puis entrer ici dans des explications sur les causes plus ou moins probables de ces derniers faits. Mon but a été de prouver jusqu'à présent que les délires, en tant qu'expression symptomatique des maladies, sont identiques ; mais, dans quels cas le délire est-il l'expression d'une maladie aiguë, d'un état physiologique donné, d'une passion ou d'une folie, voilà ce qu'il nous reste à examiner. Cette étude nous servira de transition à celle de la nature des affections dont nous faisons l'histoire. La classification que nous adopterons sera appuyée sur des observations spéciales, et ces observations nous aideront à mieux apprécier les causes particulières dont nous aurons à étudier l'influence. Ce n'est qu'en dernier lieu que nous nous trouve-

rons autorisé par l'enchaînement logique des faits à aborder le traitement de ces affections qui se rattachent, comme le lecteur peut l'entrevoir déjà, aux maladies générales du système nerveux.

§ II.

DIAGNOSTIC DIFFÉRENTIEL DU DÉLIRE FÉBRILE ET DU DÉLIRE DE L'ALIÉNATION MENTALE.

SOMMAIRE.

De la nécessité d'apprécier les caractères distinctifs du délire fébrile et ceux du délire de l'aliénation. — Erreurs à propos de l'ivresse. — Les délires qui surviennent dans la convalescence de certaines maladies asthéniques peuvent aussi simuler l'aliénation. — Observations. — De quelques caractères différentiels puisés dans l'observation du délire d'une maladie aiguë, et du délire de l'aliénation. — Lésion des sentiments. — Observations. — L'absence de la fièvre dans le délire n'est pas un caractère distinctif. — Une aliénation mentale peut exister sans le phénomène du délire.

Avant de nous occuper de la nature des maladies mentales et de leurs principaux types, il importe de bien définir les caractères distinctifs du délire fébrile et ceux du délire de l'aliénation mentale.

Nous avons suivi le délire fébrile dans ses dernières ramifications, et nous sommes arrivé à la conclusion que le délire était en définitive le symptôme d'une perturbation intellectuelle ; mais la diversité des causes qui provoquent le délire établira aussi une différence essentielle entre les maladies dont ce phénomène est un symptôme. En d'autres termes, l'appréciation des causes qui amènent l'explosion d'une maladie avec délire, devra de prime abord fixer toute l'attention des médecins ; cette manière de procéder sera le guide le plus infaillible pour établir le diagnostic. Partant de ce principe, nous allons entrer dans quelques développements que nous aurons soin de justifier par les faits cliniques.

Le délire avec lequel on a parfois confondu celui de l'aliénation mentale est le délire résultant de l'ingestion des boissons fermentées. J'ai vu assez souvent pour ma part amener dans les Asiles des individus qui, par suite d'ivresse, accompagnée ou non de *delirium tremens*, présentaient la plupart des phénomènes intellectuels anormaux que l'on remarque dans certaines aliénations mentales.

La privation des stimulants, cause première de l'état mental signalé, et l'emploi des opiacés suffisent ordinairement pour rendre la raison à ces individus, qui ne sont considérés par nous comme des aliénés que lorsqu'ils sont atteints d'une affection spéciale désignée sous le nom de *dypsomanie ;* ou bien encore, lorsque les conséquences fatales qui résultent de l'abus des boissons impriment au délire qui en est la suite un type de continuité que quelques auteurs ont désigné sous le nom de *Folie crapuleuse.* Les erreurs qui ont été commises sous ce rapport peuvent avoir parfois de graves conséquences pour ceux qui en sont les victimes. Je ne citerai qu'un seul fait puisé dans notre clinique.

Au mois de mai 1850, il nous est amené par la gendarmerie d'un département voisin (comme cela se pratiquait encore alors) un malade, que le certificat du médecin délégué par l'autorité présentait comme un aliéné très-dangereux. Nous remarquons tout d'abord un trouble très-grand dans les idées, une difficulté particulière de s'exprimer ; la face est pâle, les lèvres agitées de mouvements convulsifs, et le tremblement des membres est général. L'emploi des opiacés et d'un grand bain eut bientôt jugé ces accidents, et nous nous retrouvons le lendemain en présence d'un homme dont la raison est parfaite. Or, qu'était-il arrivé ? Le certificat du médecin avait été fait sans que ce dernier s'environnât de toutes les indications nécessaires pour bien asseoir son jugement ; s'il était en

effet remonté à l'appréciation des causes, il aurait su que des dissensions très-graves existaient entre deux frères, dont l'un était le prétendu aliéné qui nous était amené. Doué d'un caractère faible en même temps que violent, cet individu après avoir succombé dans la lutte de la discussion, cherchait ordinairement à se consoler par quelques libations alcooliques. C'est après avoir avalé une ration un peu trop copieuse qu'une querelle de ménage vint apporter son contingent de trouble à l'excitation naturelle qui le dominait, et détermina un *delirum tremens* passager, qui mieux apprécié dans son origine et ses effets, n'aurait pas amené cet individu dans un asile d'aliénés, et compromis jusqu'à un certain point sa position sociale.

Nous avons parlé des délires asthéniques qui accompagnent la terminaison de quelques affections typhoïdes. Nous pouvons ajouter qu'il n'est pas rare de voir des accès de fièvre intermittente, arrivant pendant la convalescence de ces états typhoïdes, être suivis d'un délire plus ou moins fugace, et qui, dans certaines circonstances, revêt le caractère d'une idée fixe ou d'une monomanie. C'est dans une situation pareille que le lieutenant D..., fut évacué sur notre Asile, en octobre 1851. Dans les paroxismes de sa fièvre intermittente, il ne rêvait que lingots d'or, billets de banque, et dans le moment de la rémission, dominé encore par l'idée de son délire, il accusait des individus de lui avoir soustrait des valeurs considérables. Soumis à notre observation, il se révèle à nous comme un malade sujet à des accès de fièvre intermittente, mais complétement désabusé sur la réalité d'un délire qu'il attribue lui-même à la faiblesse d'une imagination qu'une diète exagérée avait encore contribué à faire divaguer. L'emploi du sulfate de quinine, et surtout l'effet moral produit sur le lieutenant, par sa cohabitation avec des aliénés, dissipèrent les derniè-

res traces d'un délire que je ne puis que ranger parmi les délires fébriles.

Ce n'est pas à dire pour cela, que les délires observés dans quelques maladies aiguës et asthéniques ne soient pas le point de départ d'un délire qui peut devenir plus permanent et plus systématique. Mais le médecin aura alors à combattre une maladie nouvelle, une aliénation mentale entée sur une affection aiguë, et dont le délire fébrile était, que l'on me passe l'expression, la trame primitive (1).

Nous abordons maintenant un des points les plus difficiles de la question, nous nous plaçons sur un terrain délicat, où le médecin praticien ne se trouvera que trop souvent dans la cruelle nécessité, d'une part, de heurter la susceptibilité des familles, qui rejettent bien loin l'idée de l'aliénation, et de l'autre, de briser le dernier espoir des parents qui cherchent à rattacher de toutes les manières possibles le délire de leurs malades à une affection ordinaire. Le sujet est trop important pour que nous ne mettions pas ici en relief certains états psychologiques, dont l'appréciation impartiale pourra fortifier les bases de notre jugement.

Un individu, souffrant d'une maladie aiguë, entre dans la période de la convalescence. A l'approche de la nuit, ou lorsque le malade ferme les yeux, des apparitions fantastiques viennent l'obséder. Il reconnaît lui-même que ces impressions pénibles sont le résultat de sa fièvre, ou s'il ne

(1) Je ne veux pas blâmer, par ce que j'ai dit, la disposition qui a amené le lieutenant D. dans notre asile. Rien ne peut me prouver que le délire fébrile dont il était atteint n'était pas une transition à une aliénation réelle, heureusement prévenue par cet isolement. Ajoutons même d'avance, que beaucoup d'aliénations seraient jugées tout de suite si l'isolement s'opérait plus tôt.

le reconnaît pas de prime-abord, il accepte les explications des personnes qui l'entourent. Il délire avant de s'endormir, et il n'est pas rare qu'il délire encore sous l'influence de la dépression aussi bien que de l'exaltation des organes des sens. En s'éveillant il fait part à ses parents et amis des sensations fatigantes que ses rêves lui ont laissées, et semble rechercher avec empressement les explications qui peuvent le rassurer. A mesure qu'il revient à l'existence, les motifs de ses jugements deviennent plus certains, le tumulte de ses sens égarés s'appaise, les nuits sont plus calmes ; et lorsque la convalescence suit un cours ascendant, il ne lui reste plus qu'un souvenir vague et confus de la phase orageuse qu'il vient de traverser.

Les choses ne se passent malheureusement pas ainsi lorsque le délire tend à se constituer d'une manière permanente ou chronique, et c'est ce qui fait dans ce cas la différence essentielle du délire fébrile proprement dit, et du délire maniaque. Il peut arriver une époque, en effet, où ces deux délires revêtent les mêmes caractères extérieurs par la similitude des phénomènes sensoriaux pervertis ; mais lorsque le phénomène du délire est produit par un état maniaque, il est alors une situation qui passe souvent inaperçue dans le principe, et qu'il est de la plus haute importance de signaler comme élément de diagnostic. Cette situation, si pénible pour les parents, se résume d'abord dans la perversion des sentiments, et le changement complet du caractère et des habitudes du malade. Il devient impatient et colère ; il parle avec emportement et un accent inaccoutumé. Quels que soient son sexe, son âge, son éducation, il perd souvent le sentiment de la pudeur. Ses amis, ses intimes et ses proches, ne manquent pas d'attribuer ces phénomènes inquiétants, à l'effet de la maladie primitive qui se présentait avec tous les caractères d'un délire fé-

brile ordinaire. J'ai vu de ces erreurs commises dans les manies suites de couches. Mais bientôt un autre phénomène plus inquiétant vient les affliger, sans les éclairer toujours. Les conseils qui sont donnés au malade, les marques de la plus vive affection qu'on lui prodigue sont repoussés, tantôt avec ironie et dédain, tantôt avec emportement et fureur. Il ne voit dans ce qui l'entoure que fauteurs de complots dirigés contre lui, que sujets de défiance et de haine. Dans les maladies ordinaires, le convalescent se rattache avec bonheur à tout ce qui peut le rappeler à l'existence. Il entend parler avec émotion des phases diverses de sa maladie et du délire qui en a été la suite ; il en discute souvent les causes, en déplore les effets, et se confond en excuses pour les paroles malveillantes ou obscènes qui lui sont échappées dans son délire fébrile. Le malade, au contraire, dont la folie est confirmée ne veut pas admettre qu'il ait déliré, ni à plus forte raison qu'il délire. Il soutient les erreurs de son imagination et les prend pour des réalités. Les hallucinations et les illusions de toutes sortes qu'il a éprouvées,et qui l'obsèdent encore, le maintiennent dans sa folie. Bien mieux, il en arrive à systématiser son délire, et ce qui lui reste d'énergie intellectuelle, la surexcitation même de cette énergie que l'on observe parfois, sont employés par lui à établir sur les bases d'une logique désespérante les motifs de l'existence nouvelle qu'il va parcourir. Le malade est alors en pleine voie d'aliénation mentale.

Quelques auteurs, se fondant sur ce que le délire de l'aliénation se retrouve souvent avec l'absence de toute fièvre (*delirium sine febre*), ont pensé que le cortége des phénomènes physiologiques qui accompagne le délire des maladies aiguës, devait suffire à poser une différence entre les états primitifs. Nous allons voir dans un instant que cette ap-

préciation qui a un côté très-vrai, pourrait cependant nous induire en erreur. Nous admettons volontiers que le délire des maladies aiguës s'accompagne de la rougeur plus prononcée des pommettes et de la turgescence du visage. Le regard est étrange, et il y a des changements notables dans la circulation. Les yeux sont brillants, la respiration est souvent pénible, et les excrétions involontaires. La parole prend des intonations inaccoutumées ; le malade s'exprime tantôt avec vivacité, tantôt avec une lenteur extrême ; ses phrases et ses mots sont mal articulés ; il parle parfois en lui-même, et dans d'autres circonstances de profonds soupirs sont les seules manifestations de son âme. Mais les phénomènes dont nous parlons se retrouvent aussi dans les délires de l'aliénation mentale, et surtout dans les premières périodes de cette affection.

J'assiste dans ce moment à l'évolution d'une maladie de ce genre. Une jeune personne de 22 ans est prise d'une affection des voies aériennes qui règne épidémiquement dans sa localité. Un délire très-grave avec fièvre s'empare d'elle, et l'étrangeté des idées qu'elle manifeste, fixe de prime abord l'attention de son médecin. On pouvait croire que cette manifestation délirante tenait à l'acuité de la fièvre, mais le pouls devient plus calme et le délire persiste. Cependant le sommeil dont la malade était privée se montre de nouveau ; les nuits sont plus tranquilles ; on compte sur des jours moins agités ; vain espoir. Après un sommeil paisible, le délire reparaît avec une intensité extrême, et prend un caractère de fixité qui se résume dans des idées de damnation. Elle est maudite de Dieu, pour des péchés dont elle s'exagère la gravité. Tantôt sa sensibilité s'exalte, tantôt elle repousse avec horreur les marques de tendresse qui lui sont prodiguées par son frère et sa mère. Elle avait, il y a quelques jours encore des intervalles lucides,

s'apitoyait alors sur sa destinée et sur le chagrin de ses proches; elle entrait dans des détails qui permettaient de rattacher son délire à des faits antérieurs, dont l'influence morale avait été funeste pour son intelligence. Mais bientôt *les bons moments,* comme on les appelle, deviennent plus rares; les sentiments s'affaiblissent, elle prend en désaffection ses parents, déteste ce qu'elle a aimé, aime ce qu'elle a détesté, et le délire persiste malgré l'augmentation ou le ralentissement de la circulation. Désormais il n'y a plus de doute sur le diagnostic. La jeune malade est affligée d'une manie avec prédominence d'idées de damnation et lésion des sentiments affectifs; mais la maladie mentale ne perd pas de suite le cachet des symptômes qui ont précédé son apparition. La fièvre persiste avec tous ses phénomènes physiologiques. Le pouls varie de 80 à 120 pulsations, et le médecin intelligent qui soigne cette malade, m'écrit avec justesse qu'il lui semble que cette circonstance est d'un favorable augure pour la terminaison de cette triste affection.

On ne peut nier toutefois que si la folie n'est pas toujours exempte de fièvre, la dénomination de *delirium sine febre*, appliquée par les anciens aux maladies mentales, trouve sa justification dans la co-existence de manies des plus formidables avec une circulation non-seulement normale, mais au-dessous même du rythme habituel. Nous reviendrons plus tard sur ce phénomène physiologique. D'un autre côté les faits d'observation nous apprendront encore que le délire des paroles n'accompagne pas toujours un état de folie. Cette dernière affection peut exister avec un ensemble de symptômes qui nous fait dire : que tel individu est aliéné, sans qu'il se manifeste aucun délire. Le malade est triste et il ne sait pas pourquoi; il cherche la cause de son mal sans pouvoir la trouver. Il implore la science, il invoque le

secours de ses amis et raconte à tout le monde avec un touchant abandon les peines de son âme et les funestes tendances auxquelles il est entraîné malgré lui. Il demande au ciel et à la terre d'être débarrassé de ses déplorables idées de suicide ou d'homicide. Heureux encore quand ses amis et parents emploient l'isolement en temps opportun, pour le préserver d'inévitables malheurs !

Cette circonstance de folie sans délire que je signale, d'avance, a fait dire avec justesse à un auteur que, si tout délire est une psychopatie, toute psychopatie n'est pas un délire (1). Nous pouvons puiser dans ce caractère différentiel un premier élément de diagnostic ; mais comme nous l'avons vu, cet élément n'est pas le seul. Si la nature des délires, leur immense variété, l'infinité des idées bizarres, étranges qui peuvent surgir dans cet état ; si la fièvre qui les accompagne, ainsi que les manifestations sensoriales les plus extraordinaires ne sont pas toujours pour les délires fébriles et les délires de l'aliénation des caractères distinctifs, puisqu'on les retrouve de part et d'autre, il est cependant une circonstance à laquelle nous devons nous rattacher de toutes nos forces, cette circonstance gît dans les phénomènes précurseurs des maladies avec délire, et des diverses aliénations mentales. On peut dire en effet, sans exagération, que s'il n'est pas une seule maladie aiguë qui ne reconnaisse pour point de départ une perturbation dans les fonctions physiologiques, il n'est pas une seule aliénation qui ne reconnaisse pour cause, outre la lésion physiologique, la double influence d'une prédisposition antérieure du système nerveux, et d'une cause morale plus ou moins importante.

(1) Feuchtersleben. Lehrbuch der ärztlichen Seelenkunde.

Cette vérité, au développement de laquelle nous consacrerons tous nos efforts, complètera ce que nous avons à dire sur la nature des maladies qui nous occupent, et justifiera les éléments d'une classification physiologico-psychologique des affections mentales.

§. III.

DES PHÉNOMÈNES PRÉCURSEURS DE L'ALIÉNATION MENTALE. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE SYSTÈME NERVEUX, COMME INTRODUCTION A L'ÉTIOLOGIE DES NÉVROSES.

SOMMAIRE.

I. Idée que l'on doit se faire d'un Asile d'aliénés. — L'enseignement clinique a de nos jours un but nouveau à atteindre. — II. Période d'incubation de la folie. — Symptômes précurseurs. — Causes prédisposantes. — A. Observation. — Aveux des malades. — B. Observation. — Préoccupations des malades — C. Observation. — Difficulté de reconnaître chez quelques individus les symptômes de la folie. — D. Observation. — Utilité que le traitement doit retirer de l'étude des symptômes précurseurs. — Symptômes physiologiques. — Lésion des diverses fonctions de l'économie. — Il faut observer les aliénés avec prudence et adresse. — Résumé des symptômes physiologiques et intellectuels à l'aide desquels on peut reconnaître la folie. — III. Système nerveux. — Relations qui existent entre les causes générales des névroses et l'aliénation mentale. — La pathogénie des affections nerveuses doit être faite au même point de vue que celle de l'aliénation. — Influence réciproque de la circulation sur le système nerveux. — Nécessité de recourir à une force unique qui perçoit les phénomènes de l'existence. — Principe de la force unique, représentée par le cerveau. — Le dualisme apparent de la forme ne détruit pas cette loi de l'unité. — IV. Des fonctions du système nerveux. — Le système cérébral et spinal, et le système du grand sympathique se résument dans une communauté d'action que le cerveau seul est appelé à percevoir. — L'harmonie fonctionnelle des trois systèmes nous donne une idée de la santé. — Transition à l'étude de la pathogénie générale des névroses.

I. Que de méditations pour le philosophe qui, se dérobant au tumulte du monde, parcourt une maison d'Aliénés ! Il y retrouve les mêmes idées, les mêmes erreurs, les mêmes infortunes ; c'est le même monde, mais dans une semblable maison les traits sont plus forts, les nuances plus marquées,

les couleurs plus vives, les effets plus heurtés, parce que l'homme s'y montre dans toute sa nudité, parce qu'il ne dissimule pas sa pensée, parce qu'il ne cache pas ses défauts, parce qu'il ne prête pas à ses passions le charme qui séduit, ni à ses vices les apparences qui trompent (1). L'intérêt qui peut engager le philosophe à méditer sur les déplorables effets des passions humaines, ne doit pas avoir moins d'importance pour le médecin, ou plutôt ces deux intérêts doivent se confondre dans un but suprême : l'étude des influences réciproques du physique sur le moral.

Jetons un coup d'œil préliminaire sur le spectacle que nous offre une maison d'aliénés, et tâchons de faire ressortir l'importance des études que nous poursuivons. Il nous serait facile, en nous plaçant à un point de vue tant soit peu rétrospectif, d'émouvoir nos lecteurs par le triste tableau que présentaient au commencement de ce siècle seulement, la plupart des Asiles d'aliénés. La fureur était alors le symptôme qui dominait dans la manifestation de ces tristes maladies, et il ne pouvait en être autrement dans des lieux qui étaient bien moins des Asiles que d'horribles renfermeries où les aliénés, confondus le plus souvent avec des criminels et des vagabonds, croupissaient dans la fange et l'ordure. Je ne puis avoir la prétention de décrire en termes plus énergiques que ne l'ont fait Pinel, Esquirol, Daquain, Ferrus, Reil, Guislain et d'autres défenseurs énergiques des droits sacrés de l'humanité, cette triste et malheureuse époque de criantes injustices et de souffrances inouies. Le visiteur qui pénètre aujourd'hui avec nous dans nos Asiles est soumis à des impressions d'une nature bien différente. L'ordre et le calme qui règnent au milieu d'un

(1) Esquirol. Des maladies mentales.

grand nombre de malades réunis, le frappent tout d'abord, et enlèvent à une vaine curiosité les motifs des émotions pénibles d'autrefois. Le travail, ce modérateur puissant des mouvements désordonnés que produit la manie, ce stimulateur énergique, des forces que la mélancolie déprime, dirige ces mêmes forces destructives ou inutiles vers le but commun de l'amélioration intellectuelle et physique des malades. Nos moyens de coercition deviennent de plus en plus rares ; les sombres cachots ont disparu. La discipline y régularise l'existence générale, à tous ses moments et sous toutes ses formes. Elle y fait naître d'admirables résultats. Sauf les rares exceptions produites par l'agitation qui accompagne certains états maniaques, nos aliénés vivent et travaillent en commun, et il nous est donné, sous l'influence des sentiments religieux et moraux que nous cherchons à développer, de voir renaître parfois les tendances naturelles au cœur de l'homme ; tendances dont les causes réunies de l'aliénation mentale n'ont que trop souvent effacé la trace ou obscurci le principe. Au reste, les détails dans lesquels nous entrerons à propos du traitement, feront ressortir ailleurs cette consolante vérité : que nos Asiles sont aujourd'hui des maisons d'éducation morale et de traitement physique. Leurs habitants sont également frappés dans les lois de leur intelligence troublée, et de leur organisation souffrante. Ils sont doublement malades, et ceux dont les lésions corporelles n'exigent pas une place rigoureusement nécessaire dans une infirmerie, ont besoin cependant d'un régime spécial, d'une hygiène physique et morale, dont le médecin doit être l'ordonnateur suprême. Ce principe si simple en apparence n'a pas encore établi son empire d'une manière absolue. L'ordre même dont nous parlons, la discipline et l'harmonie qui règnent dans un Asile, ont pu

faire croire à quelques personnes que rien n'était plus facile à organiser ; et l'habitude où l'on était de rattacher la folie aux symptômes de la fureur, a peut-être trop détourné l'attention générale des véritables principes qui doivent guider l'observateur. Nous sommes arrivés aujourd'hui à une époque où l'enseignement clinique doit restituer les faits sous leur véritable jour. Cet enseignement nous amènera à la connaissance plus intime de ces maladies, et je ne mets pas en doute que l'avenir ne nous réserve, sous ce rapport, la réalisation de progrès que nous ne faisons qu'entrevoir. Nous appelons ces progrès de tous nos vœux, et c'est pour y contribuer dans la faible proportion de nos forces, que nous consignons ici les considérations que nous avons émises, en présence de nos auditeurs, sur les symptômes qui signalent l'évolution de ces maladies, ainsi que sur leur nature, et la classification que, dans l'état actuel de nos connaissances, il nous semble le plus naturel d'adopter.

II. (*Période d'incubation. Symptômes précurseurs. Observations.*) Les rapports que nous avons établis entre les délires des maladies ordinaires et les délires de l'aliénation doivent nous faire entrevoir que si, dans quelques cas extrêmes, l'intensité des causes morales et physiques peut amener la perte instantanée de la raison, il est cependant d'une saine médecine d'admettre, comme pour les maladies ordinaires, une période d'incubation. Les phénomènes précurseurs, je le sais, ne sont pas tous également faciles à entrevoir et à bien définir. Si dans quelques circonstances le malade conserve sur lui-même une puissance assez grande pour cacher ses véritables impressions, dans la plupart des cas, au contraire, l'observation découvre des phénomènes précurseurs dont l'importance frappera tous les esprits. Ce n'est pas seulement l'avenir du malade

qui se relie à la connaissance des phénomènes dont nous parlons ; mais l'existence ou le repos des personnes qui lui sont chères et les plus graves intérêts sociaux ne s'y rattachent que trop souvent. Cette manière de procéder dans nos études, tout en nous donnant de l'aliénation mentale et de ses diverses formes, une idée plus complète, sera pour nous une occasion nouvelle de rattacher la pathogénie mentale à la pathogénie des affections qui ont avec la folie des points de contact on ne peut plus intimes.

La période pendant laquelle se développent les éléments qui doivent porter une atteinte si funeste au système nerveux ainsi qu'aux fonctions qui en dérivent, peut être limitée par une foule de circonstances qui en arrêtent ou en précipitent la marche. Les circonstances qui font parfois éclater la maladie sont désignées sous le nom de causes finales ou déterminantes, et n'ont souvent qu'une importance relative. Elles seraient bien loin de suffire à l'explication des phénomènes perturbateurs qui constituent la folie, si ces phénomènes ne trouvaient pas dans les causes prédisposantes leur principal élément d'activité. Parmi ces dernières, l'hérédité, l'éducation, le tempérament que font aux individus leur âge, leur sexe, le but d'activité vers lequel ils tendent, sont importants à noter. Nous allons voir leur influence dans le résumé des observations suivantes, destinées à mettre en relief les principaux phénomènes qui signalent cette période d'incubation ; phénomènes dont l'étude est indispensable pour le diagnostic et le pronostic d'une affection mentale que l'on est appelé à traiter.

A. Un jeune homme de 17 ans est confié à mes soins, et l'exagération de ses idées délirantes dépasse par instants tout ce que l'on peut imaginer. Observé sous le rapport de la nature de ses idées et de ses tendances qui l'entraînent tantôt au suicide et à l'homicide, et tantôt à l'expan-

sion de tous les bons sentiments qui peuvent faire battre un cœur généreux, ce malheureux peut être comparé à un véritable Protée, revêtant de l'aliénation les types principaux, et résumant, en dernière analyse, sa personnalité dans l'élément maniaque. Ce premier aperçu pouvait me faire supposer que la folie avait établi dans cette organisation si jeune encore, de profondes racines, et que l'origine de sa maladie devait remonter à une époque éloignée. Les renseignements commémoratifs ne tardèrent pas à éclairer la question, et voilà ce que j'ai appris.

Le père de ce jeune malade était épileptique, et s'était suicidé. Son oncle paternel s'était coupé la gorge. Sa mère, douée d'une organisation nerveuse des plus prononcées, était continuellement dans un état intermédiaire entre la raison et la folie. Sa sœur avait été aliénée. Lorsque notre malade eut atteint l'âge de six ans, il montrait des dispositions intellectuelles extraordinaires; mais il était d'une sauvagerie extrême, et son caractère était indomptable. A dix ans on ne peut le retenir à la maison paternelle; il s'esquive parfois pour plusieurs jours sans but déterminé, et parcourant les bois et les champs, sans suivre de sentier tracé, il exécute ainsi de véritables courses au clocher. L'activité musculaire qu'il déploie à un âge si tendre, est tout-à-fait celle d'un maniaque. Placé dans un collége de Paris, il ne peut en adopter ni la règle ni la discipline. S'il dépasse ses condisciples d'étude sous le rapport de la mémoire et de l'imagination, s'il montre des dispositions spéciales pour la musique et la poésie, il ne peut atteindre les plus faibles de sa classe sous le rapport des qualités plus solides de l'esprit et du cœur. Les appréciations de son jugement sont d'une faiblesse remarquable, et parfois d'une fausseté désespérante. Sauvage, misanthrope, hypocondriaque même, il n'a d'affection

pour personne, et se fait détester de ses camarades. Continuellement puni, son caractère s'aigrit de plus en plus ; sa santé s'altère, son organisation physique ne se développe pas. Il a des spasmes, des inappétences, des convulsions épileptiformes, et on doit en définitive le renvoyer à sa famille. Il y passe une année en faisant le désespoir de ses parents, et il est placé dans une maison d'aliénés, quoiqu'il soit âgé de seize ans à peine.

Nous voyons dans cette première observation l'exemple d'une période d'incubation qui, par les liens de l'hérédité, se confond, pour ainsi dire, avec l'existence des parents. Triste et malheureux exemple de ces individus destinés parfois à devenir les derniers de leur race, et qui n'héritent pas seulement des prédispositions nerveuses remarquées chez leurs parents, mais qui semblent résumer dans leur organisation maladive toutes les névropathies qui ont existé chez leurs ascendants.

B. La période d'incubation dont je parle n'est pas seulement un fait que l'observation médicale peut mettre en relief ; mais les malades eux-mêmes, dans des moments de rémission, ou lorsqu'ils sont assez heureux pour guérir, vous font sous ce rapport de précieuses révélations. Au sortir d'une crise aussi terrible que la folie, ils ont parfois un certain intérêt à revenir sur les causes qui ont pu déterminer cette chute déplorable. J'ai plus d'une fois, même, sous ce rapport, admiré certains malades qui, pour se fortifier contre les occasions d'une rechute, vous révèlent avec un touchant abandon les secrets de leur existence antérieure et signalent les causes qui ont amené leur affection.

Une malade que j'ai observée dans le service de M. Falret, et qui a bien racheté plus tard par son admirable dévouement pour ses compagnes d'infortune, les erreurs de sa vie qui l'ont portée au suicide, m'écrivait les mots que je reproduis littéralement :

« J'implore, Monsieur, toute votre indulgence, vous désirez savoir les causes qui ont pu me déterminer à me jeter à la Seine.... Hélas, c'est un amour malheureux, impossible à réaliser, et qui ne pouvait naître que dans une tête comme la mienne, égarée par la plus fausse des éducations... Orpheline à quinze ans, avec un peu de fortune, j'aurais pu vivre heureuse et honorée dans mon pays, si je n'avais pas eu une tête si volcanique ; mais malheureusement pour moi, j'ai hérité de la sensibilité exagérée de ma mère, et j'ai eu le malheur de ne jamais connaître l'auteur de mes jours... Bien souvent, lorsque je pouvais raisonner, je m'étonnais d'être aussi originale et aussi bizarre. Je n'ai jamais aimé la société des femmes où je pouvais donner un libre cours à mes idées chimériques. Je parlais très-peu, et mon cerveau travaillait toujours. Il en était de même pour les jeux ; je ne me rappelle jamais m'être amusée de ce qui pouvait plaire aux enfants de mon âge ; je préférais monter à cheval et me livrer à des exercices peu en rapport avec mon sexe. Un jour j'ai voulu voir, si dans une occasion comme on en voit dans le cours de la vie, je ne tremblerais pas ; je suis allée seule dans un cimetière, à onze heures du soir, et j'y suis restée jusqu'à trois heures du matin. J'ai vaincu la peur que j'avais du tonnerre, en allant rechercher ce danger... Ma mère avait des sentiments religieux que j'aurais pu vouloir imiter, mais le septicisme s'était glissé dans mon cœur, et par mes conversations avec des *hommes sérieux*, et par mes lectures. J'avais une prédilection pour Helvétius ; je me rappelle dans son Traité sur l'Esprit avoir lu une maxime dont j'ai fait depuis la triste application. Il y est prouvé qu'on n'est jamais aimé pour soi-même, mais que l'individu qui vous recherche a toujours un but... Malheureusement j'ai reconnu qu'il ne

» s'était pas trompé. Epargnez-moi, de grâce, la descrip-
» tion de toutes mes infortunes, et de tout ce que j'ai souf-
» fert avant d'attenter à mon existence. Par une sombre
» nuit d'hiver, je parcourais les quais de la Seine, ma dé-
» marche était précipitée et fébrile, je cherchais l'endroit
» le plus favorable à mon dessein, lorsque la pensée de la
» personne charitable qui me donnait un abri, me fit re-
» tourner sur mes pas.... En rentrant au logis, je cherchais
» à être gaie, la mort était dans mon âme... J'étais folle, et
» personne ne s'en apercevait... Cet état dura encore plu-
» sieurs mois, mais la douleur était trop forte. Egarée,
» plutôt que coupable, je cherchai à mettre fin à mes jours,
» et lorsque je fus retirée de la rivière et amenée dans cet
» hospice, je ne savais encore si je devais bénir la Provi-
» dence ou maudire mon destin. »

C. Un des phénomènes psychologiques les plus constants qui accompagnent cette période d'incubation, est l'incessante préoccupation des malades qui se croient en but à d'injustes soupçons, et s'imaginent être poursuivis par les ennemis de leur repos ou de leur honneur. La perturbation de leurs fonctions physiologiques, quand elle n'est pas le point de départ d'un état pareil, en est souvent la conséquence; et l'observation suivante est précieuse en ce sens que le malade lui-même va nous faire la description de tout ce qu'il a éprouvé pendant cette période d'incubation.

François D..., est un homme de 30 ans, d'une organisation fortement trempée, mais qui se ressent encore d'un manque d'éducation libérale primitive; à 18 ou 20 ans, il a la fatale idée d'abandonner la charrue *pour faire ses études*, et ne parvient, qu'à force de travail et de concentration permanente de toutes ses forces intellectuelles à tenir dans sa classe un niveau en rapport avec son amour-propre. Nommé chef d'étude dans un de nos grands colléges,

il y remplit ses devoirs à la satisfaction générale. Probe, laborieux, de mœurs rudes, on le surnomme le *Puritain,* et il justifie ce titre malgré la jovialité native d'un caractère facile. Tout ce qu'on peut lui reprocher est une tendance trop grande à la discussion, fruit d'une culture exagérée de la scolastique ancienne. Après février 1848, il eut avec ses collègues des discussions politiques très-vives, et comme en dernière analyse il se réfugie dans sa conscience, et refuse de faire partie d'aucun club politique, il est traité de jésuite, et reçoit un jour en plein visage un soufflet. La conséquence naturelle d'un outrage fait en public est un duel, que sa conscience toutefois lui défend d'accepter avant d'en avoir conféré avec le principal du collége. Ce dernier parvient à apaiser l'affaire, des réparations sont données à l'individu outragé ; mais à dater de ce jour, le bonheur et le repos ont fui loin de lui. Ses devoirs les plus ordinaires ne s'accomplissent plus qu'au milieu des peines de son cœur, et des angoisses de son esprit. Il croit que ses camarades et les élèves lui ont retiré leur estime ; le mot de lâche commence par errer sur ses lèvres, et retentit bientôt à ses oreilles ; son sommeil en est troublé, ses digestions se font mal, et de violents maux de tête exigent des saignées que semble justifier un tempérament sanguin. Il demande un congé et va chercher le calme et le repos chez un de ses frères, curé dans un village ; c'était en juin 1848. Il y passe six mois, dans un état névropathique, qui ne l'empêche pas cependant de continuer ses études, et d'aspirer au grade de bachelier ès-lettres, mais pour avoir une idée de son état mental, laissons parler notre malade :

« A peine embarqué pour Paris, mon esprit et mon in-
» telligence se trouvèrent impressionnés par divers objets
» qui jetèrent le trouble dans mon âme. Au moment de

» monter en voiture, toutes les places étaient au complet.
» Alors il me vint dans l'esprit que c'était une mauvaise
» farce qu'on avait voulu me jouer. Quand la voiture fut
» partie, je songeai que des jeunes gens avec lesquels j'a-
» vais refusé de me battre en duel, avaient averti clandes-
» tinement le directeur de la diligence, afin qu'il fasse en
» sorte que mon voyage fût retardé. Cela me suffit pour
» nourrir mon esprit d'une foule de bizarreries. Obligé de
» séjourner à Verdun pendant un jour, je m'imagine que
» toutes les personnes que je rencontre cherchent à m'être
» nuisibles, qu'elles inventent tous les moyens pour me
» vexer et me persécuter. Je tremble, je frissonne d'effroi
» à la vue de tout ce qui m'environne ; je ne puis rester
» en place. Je vais visiter mes amis ; ils sont devenus mes
» ennemis. Leurs prévenances se changent en injures. J'ai
» tellement gravé dans mon âme l'idée que l'on me persé-
» cute, que mon esprit est incapable de prendre le dessus,
» et de chasser loin de moi ces absurdités. Quelquefois je
» pense que l'esprit bon et l'esprit mauvais se disputent la
» possession de mon être. J'entends que l'on m'adresse
» *idéalement* maints reproches, que j'ai commis telle ou telle
» faute, qu'il faut que je fasse pénitence pour les expier,
» que déjà j'ai fait un pas vers ma perdition, et que c'est
» là le seul motif qui engage mes amis à me repousser. On
» ne cesse de me répéter ces mots : Veille sur toi, si tu
» ne veux périr éternellement. Je passai donc un jour à
» Verdun. Le moment du départ pour Paris arrive. On
» me place dans l'intérieur avec un chirurgien-major, sa
» femme, une demoiselle et un jeune homme. Il était dix
» heures du soir. Je ne pus m'entretenir avec eux. Toute
» la nuit, il me semble qu'on me dit : qu'il me reste peu
» de temps à vivre, que l'on m'assassinera pendant ma
» route, et que si je parviens à éviter la mort avant d'arri-

» ver à Paris, il me faudra, quoi qu'il en soit, succomber,
» quand je serai au terme de mon voyage, qu'il est inutile
» que je me présente pour obtenir un diplôme de bachelier;
» que l'Université refusera de m'en délivrer un, parce que
» mes idées sont erronnées, et tiennent du jésuitisme,
» etc. »

Arrivé à Paris sous le poids de ces tristes préoccupations intellectuelles, notre malheureux candidat échoue. Il va trouver le Président de la République, qui l'accueille avec bonté, et lui demande, vu la similitude de son nom avec celui d'un grand personnage de l'Empire, s'il n'est pas son parent; mais on a aussi prévenu le Président contre lui. Il redescend dans la rue, parcourt Paris dans tous les sens, sans savoir où il va, retourne à son hôtel, se barricade dans sa chambre, et toute la nuit il est sur pied, prêtant l'oreille aux pas de *ses assassins*, et se disposant à vendre chèrement sa vie (1). Le doute ne doit plus exister maintenant sur la confirmation de la folie. Nous reprendrons cette observation en décrivant les symptômes de la manie, et nous verrons les différentes péripéties par lesquelles a passé ce jeune homme qui a fort heureusement guéri dans notre Asile.

Dans l'observation qui précède, le caractère bouillant et plein de franchise du malade ne lui permettait pas de cacher les sensations pénibles qui le tourmentaient, et l'explosion maniaque qui s'ensuivit était en rapport avec la

(1) Dans cette observation les symptômes de la période d'incubation sont évidents et palpables. Le voyage à Paris et les circonstances qui l'ont accompagné ont agi comme cause déterminante. Le lecteur peut voir d'avance le danger que font courir à la société des malades placés dans des circonstances semblables.

constitution de l'individu, son tempérament et son caractère; mais les symptômes de la période que nous décrivons ne se dessinent pas toujours d'une façon aussi évidente. Dans les formes de mélancolie religieuse surtout, la concentration des idées du malade est plus grande, et il lui est, pour ainsi dire, plus facile sous l'apparence de l'accomplissement de ses devoirs extérieurs de masquer sa situation véritable, et de mener la période indiquée jusqu'aux dernières limites de la maladie confirmée, et cela sans que ses proches et ses amis, ni même le médecin de la famille puissent toujours soupçonner la gravité de la situation. L'observation suivante donnera la preuve de ce que j'avance.

D. Huit jours après son arrivée à l'Asile, le jeune C... était en proie à un délire religieux des plus violents; nos auditeurs ont pu voir ce malade couché dans son lit avec le bras droit horriblement brûlé, par suite de l'immersion volontaire de ce membre, dans une chaudière d'eau bouillante. Notre mélancolique religieux s'était soumis à cette épreuve pour essayer d'avance comment il supporterait les flammes de l'enfer, qu'il avait méritées pour ses crimes imaginaires. Au dire de la famille, on ne s'était aperçu que depuis huit jours du détraquement de ses idées; mais les propres paroles du malade vont nous prouver que ses souffrances physiques et morales remontaient à une époque très-éloignée, et avaient fini par constituer un état général de névrose qui aurait demandé des soins spéciaux et un isolement plus précoce.

« Les souffrances de mon âme remontent pour ainsi dire » à l'époque où j'ai commencé à sentir et à penser. Per- » mettez-moi de prendre les faits à leur origine et d'en mon- » trer la cause et les effets. Je remonte à ma première » communion. Les instructions que j'avais reçues péchaient

» ce me semble par leur base. On s'était attaché à me faire » connaître Dieu et la religion par les châtiments réservés » aux pécheurs, plutôt que par les récompenses destinées » aux justes, par ce que l'Evangile a de rigoureux et d'aus- » tère et d'intimidant, plutôt que par ce qu'il a de charita- » ble, de doux et de consolant. J'ignore pourquoi l'on a » préféré la voie de la crainte à la voie de l'amour ; mais » je ne crois pas me tromper en avançant que cette der- » nière voie eût produit sur moi les plus heureux effets. » Quoi qu'il en soit, j'attachai à cet important acte de la vie » tous les soins dont je fus capable. »

Suivent les détails de la ferveur avec laquelle cet acte fut accompli :

« Jeune et sans expérience, sans aucune connaissance » du cœur humain, je m'aventurai dans les voies de la vie » intérieure, d'autant plus pénibles et périlleuses, que je » devais y marcher sans autre guide que moi-même. Voici » les écueils contre lesquels je vins donner. Dans les com- » mencements, je m'étais laissé prendre à l'appât trompeur » des consolations et des ravissements intérieurs. Je m'y » étais attaché ; j'avais appris dans mon ignorance à juger » de la valeur de mes prières par les faveurs qui les ac- » compagnaient ; et quand après cela vinrent les moments » d'épreuves où je ne trouvais plus dans mes exercices de » piété que sécheresse, ennui, aversion, dégoût même, » j'étais désolé d'être tombé dans la disgrâce de Dieu. Je » faisais alors des efforts pour exciter en moi des senti- » ments plus dévôts, et ces efforts physiques plutôt que » psychologiques m'épuisaient le corps et m'étouffaient » l'intelligence.... Je finis par tomber dans le plus grand » abattement ; je m'en allais le cœur triste et dévoré de » scrupules gémir sur mes premières fautes dans les lieux » retirés ; pauvre enfant, je prenais les impressions des

» sens et de l'imagination pour des réalités ; je ne savais » pas que l'on n'est pas libre d'éprouver tels ou tels senti- » ments que l'on voudrait, que l'on ne peut guère les diri- » ger que de loin, et que la volonté de bien faire quand » même l'on ne réussirait pas suffit devant Dieu. »

Tous ces faits se passaient au sein d'une famille qui ne s'apercevait de rien. « Mon confesseur, ajoute le jeune » homme, ne devait me traiter que selon mes aveux, et ne » pouvait verser le baume sur la plaie saignante. »

Le malade entre après dans le détail des jeûnes et des macérations auxquels il se livrait. Il ne se contentait pas de faire pénitence pour lui, mais il croyait faire une chose agréable à Dieu en se punissant pour ses parents et amis qu'il supposait ne pas être dans la voie du salut... Cet état dura deux ans... « Mes parents n'en sachant rien, ajoute- » t-il, ne pouvaient me soulager, et comme ils ne remplis- » saient pas eux-mêmes l'idéal que je me faisais de la reli- » gion, j'étais bien éloigné de leur en faire part. »

Placé au petit séminaire de Metz, à l'âge de 14 ans, notre jeune mélancolique religieux aurait pu voir son état se modifier, si le mal n'avait eu de si profondes racines. Son intelligence affaiblie ne lui permet pas de suivre les pro- grès de ses camarades ; il travaille avec excès. De funestes habitudes viennent porter le dernier coup à sa santé, aug- menter ses remords et provoquer de nouvelles macérations. Il finit par dompter ses penchants destructeurs, mais il lui reste des pertes séminales. Pour comble de malheur, un état particulier d'hypocondrie s'empare de lui, et il a la fatale idée de tourmenter son médecin pour lui faire des saignées. C'en est fait de sa santé, et il ne peut même lire quelques lignes sans avoir des vertiges. Il traîne jusqu'à l'âge de vingt ans une vie misérable ; presque journelle- ment il a des hallucinations. Il était une fois agenouillé

sous le Christ de l'église, c'était le vendredi saint; il voit ruisseler les plaies de Notre Seigneur, et reçoit le sang sur ses habits, et cependant les excentricités qu'il commit une semaine avant son entrée à l'Asile, révélèrent seulement alors à ses parents la gravité de son état mental ; mais la simple analyse des faits doit nous faire voir que la période d'incubation se confondait déjà depuis longtemps avec un état psychologique profondément lésé.

Les observations qui précèdent ont moins pour objet de faire ressortir une vérité familière aux médecins, que de porter leur attention sur la nécessité de recourir, à l'égard de certains malades, bien plus tôt qu'on ne le fait d'ordinaire, à toutes les ressources de la thérapeutique physique et morale. D'un autre côté, le danger que font éprouver à la société des individus placés dans cette période d'incubation, est extrême. Je n'en veux pour preuve dans ce moment que les nombreux suicides, parfois précédés d'homicides qui défrayent journellement la presse quotidienne, et dont beaucoup seraient évités, si l'amour-propre des parents, involontairement poussés à cacher les tendances perverties de ceux qui leur sont chers, ne venait souvent encore obscurcir les éléments du diagnostic de ces maladies. Mais, comme nous l'avons déjà fait entrevoir, les éléments de ce diagnostic ne se puiseront pas toujours dans l'excentricité des actes des aliénés, dans la perversion des lois de leur sensibilité physique et morale, les idées erronées qui peuvent faire la base de leur délire ; ni encore dans les détails intimes de leur existence antérieure, dont on vous cache parfois tous les mystères ; il est d'autres circonstances que l'on ne peut cacher, et qui se trahissent par des symptômes physiologiques bien propres à frapper les médecins consultés, dans des circonstances analogues.

Souvent, dit M. le docteur Falret, le malade se plaint

de céphalalgie, de sifflements, de tintements, de bourdonnements dans les oreilles, ou accuse des troubles analogues dans les autres sens.

L'insomnie devient de jour en jour plus prononcée, plus opiniâtre, et l'agitation qui, d'ordinaire, l'accompagne, entraîne les malades à abandonner leur lit pour se promener dans l'appartement, ou à sortir de nuit de leur maison, pour errer dans les rues et les champs.

Dans cette période de l'aliénation, les fonctions assimilatrices sont généralement plus ou moins lésées. Le goût est altéré, la soif vive, l'appétit est irrégulier, tantôt nul, tantôt vorace, et la digestion habituellement plus énergique, se lie quelquefois à d'autres désordres nerveux. La constipation est ordinaire et réagit sur le cerveau d'une manière fâcheuse. La respiration, le plus souvent activée, est dans certain cas lente et suspirieuse. La circulation offre aussi de notables changements dans la rapidité de son mouvement et dans son rythme, et il n'est pas rare qu'alors on observe des accès de fièvre plus ou moins prononcés....

Lorsque l'éveil est donné, ajoute le même auteur, sur l'incubation possible ou certaine de l'aliénation mentale, il convient d'adopter le plan de conduite le plus propre à augmenter sa conviction par l'observation des symptômes plus nombreux et plus caractéristiques. Le plus sûr moyen d'y parvenir, c'est d'agir envers les malades, de manière à ce qu'ils ne puissent comprendre que vous avez quelque soupçon sur leur état mental. Agir autrement, c'est se fermer l'accès à leur confiance, les inviter à la dissimulation, la contrainte, et parfois les pousser à l'irritation..... C'est pendant la nuit, c'est quand ils sont dans la solitude, que les individus menacés d'une atteinte prochaine de folie se livrent plus volontiers aux désordres naissants de

leur intelligence ; c'est alors qu'il convient de les observer à leur insu. Dans ces moments de pleine indépendance, le libre essor des sentiments comprimés, des discours insensés, des gestes bizarres, une mimique extraordinaire, ne laissent souvent aucun doute sur l'existence ou l'imminence de la folie : parfois il faut amener habilement la conversation sur certains sujets auxquels on suppose des rapports avec les idées ou les sentiments maladifs. Ces entretiens calculés agissent comme des pierres de touche pour mettre à découvert les préoccupations morbides. Enfin, il faut être habile à profiter de tous les incidents qui peuvent se présenter (1).

Les considérations que nous avons émises suffiront pour établir chez les aliénés l'existence d'une période d'incubation. L'histoire spéciale des causes nous fera entrer bien plus intimement dans le cœur de la question ; mais comme les médecins sont souvent consultés sur l'issue probable d'un état névropatique pouvant se terminer par un accès d'aliénation, il est on ne peut plus utile, dans l'intérêt des malades et de leurs familles, que l'attention des praticiens soit éveillée sur ces symptômes précurseurs. Nous nous sommes demandé s'il n'était pas possible de reconnaître les symptômes à un ensemble de phénomènes appartenant à l'ordre physiologique et intellectuel, phénomènes qui seront pour le médecin le *criterium*, si je puis m'exprimer ainsi, à l'aide duquel il établira son diagnostic. Or, après avoir fait la part des lumières que peut faire surgir la connaissance des dispositions héréditaires ou acquises qui sont signalées chez l'individu souffrant, je me suis convaincu, par un grand nombre de faits d'observation, que, dans la

(1) Falret, Considérations générales sur les maladies mentales.

sphère physiologique et morale, la douleur, l'irritabilité et la lésion des sentiments sont les phénomènes qui précèdent invariablement la perte complète de la raison.

Je me suis expliqué dans un autre travail sur ce phénomène de la douleur (1), et je ne veux ici que rappeler les considérations principales que j'ai émises.

Il est peut-être, jusqu'à un certain point, facile de concevoir les douleurs morales et physiques qui torturent les individus au début de la plupart des aliénations mentales, si nous voulons faire un retour sur les propres souffrances que nous avons endurées nous-même dans le cas où notre sensibilité et nos passions ont été fortement surexcitées. Rappelons-nous seulement ces angoisses cruelles que nous avons tous éprouvées en voyant menacés des jours qui nous étaient chers ; ces perplexités, ces dégoûts insurmontables qui, dans les luttes de l'existence, ont si profondément agi sur notre système nerveux ; reportons un regard sur les troubles occasionnés dans notre sensibilité générale, par nos passions mal dirigées, par notre amour propre froissé, notre ambition déçue, aussi bien que par l'influence de certaines maladies, et nous aurons une assez juste idée des douleurs physiques et morales qu'ont éprouvées ceux qui, par la suite des mêmes causes, ont été amenés à la perte de la raison.

Je poursuis l'analogie. Toutes ces causes de dépression et d'excitation ont été heureusement pour nous passagères ; nous avons trouvé, je le suppose, des moyens énergiques de résistance et de salut dans l'antagonisme de notre raison, dans l'éloignement progressif des causes perturbatrices, dans l'enivrement de la victoire après des luttes qui

(1) Voir l'Union médicale du 17 mai 1851.

auraient pu devenir fatales, dans l'appui moral que nous ont prêté les consolations de la religion et de la philosophie, dans les secours de la médecine ; nous sommes sortis de ces tourmentes morales plus ou moins déprimés, plus ou moins névrosés ; mais après les tempêtes ont lui des jours plus calmes, et l'espérance nous a redonné des forces nouvelles.

Toutefois cet état de dépression, de névrose générale, que je ne fais qu'indiquer, est loin d'être un état passager chez quelques individus ; il existe mille et mille causes dans le monde extérieur et dans notre propre individualité qui rendent cette situation permanente. Je n'examine pas si ces causes ont toujours une raison d'être au point de vue de la logique, je n'apprécie que l'effet produit, et je dis que cet effet est désastreux chez des milliers d'individus placés dans des situations on ne peut plus compromettantes au point de vue physique, intellectuel et moral. Nous sommes ici sur le véritable terrain de la pathogénie des affections mentales, et de quelque côté que nous examinions la question, nous ne pouvons l'isoler de l'appréciation de la douleur et de l'irritabilité, de la douleur surtout, dont personne ne contestera l'existence, soit primordiale, soit consécutive, et qui nous apparaît comme le générateur inépuisable d'une foule d'états pathologiques parmi lesquels les névroses en général, et l'aliénation mentale en particulier, occupent une place si importante.

Qu'un individu puisse exister avec une névralgie ou une névrose quelconque, qu'il soit soumis aux plus violentes douleurs morales et physiques sans être menacé d'aliénation mentale, personne ne le conteste, et je serais désespéré si l'on pouvait m'imputer une exagération pareille..... Je veux dire seulement (et, sous ce rapport, je crois être parfaitement d'accord avec le docteur Guis-

LAIN) qu'il n'y a pas d'individu aliéné, dans le système nerveux duquel le phénomène de la douleur et de l'irritabilité n'ait jeté, avant la confirmation de sa maladie, la perturbation la plus grande, agi d'une manière funeste sur la manifestation de ses fonctions physiologiques et produit ces phénomènes sensoriaux étranges, désignés sous le nom d'illusions et d'hallucinations. Enfin, depuis la plus simple névralgie, jusqu'à cet état que M. le docteur CERISE a si bien décrit sous le nom de névropathie protéiforme, et depuis la névropathie protéiforme qui, pour des milliers d'individus, est un temps d'arrêt, jusqu'à l'aliénation la plus consommée, l'œil de l'observateur embrasse un cercle immense dont les degrés peuvent être fixés par la pensée et correspondre à autant d'états maladifs différents, qui ont la douleur et l'irritabilité pour point de départ et la folie pour aboutissant.

Je sais les objections que l'on peut me faire ; on me dira qu'il y a des folies instantanées, qu'il en est d'autres signalées par l'excès de la joie, et par d'ineffables contentements, à tel point que les individus ne rêvant que richesses, grandeurs et dignités, se trouvent être les plus heureux des mortels. Des faits analogues surgiront pour nous dans la description des divers types de la folie, mais nous ne devons pas confondre ici la maladie confirmée avec la période d'incubation. Tout ce que nous cherchons à faire ressortir des faits, en nous basant uniquement sur l'observation, c'est l'existence de certains phénomènes généraux propres à nous aider dans le diagnostic de l'aliénation ; c'est de prouver que, comme dans les moindres affections, il y a des phénomènes précurseurs, une période d'incubation ; de même aussi dans la folie, qui est une maladie et non pas uniquement une manière plus ou moins absurde de raisonner, il y a pareillement des phénomènes précurseurs, des

symptômes qui enlèvent à cette affection le caractère de l'instantanéité et la font rentrer dans le cadre nosologique de toutes les maladies ayant une période d'incubation, une période d'acuité, une autre de rémission et de déclin.

Un mot maintenant sur un autre phénomène que nous avons désigné sous le nom de lésion des sentiments. Rien n'a semblé plus naturel à quelques médecins psychologues que de rechercher dans les lésions de la mémoire, de l'attention, de la volonté et de la conscience, le *criterium* indispensable au diagnostic de la folie commençante ou confirmée; mais nous pouvons prouver, et nous le prouverons surtout dans la description des divers types de folie, que ces facultés ne sont pas toujours lésées dans l'aliénation proprement dite, à plus forte raison ne le seront-elles pas dans la période d'incubation.

Jamais, au contraire, certains individus n'ont montré une imagination plus vive, une attention plus soutenue, une volonté plus forte que dans cette même période. Ils ont souvent étonné ceux qui les ont entourés, par la perspicacité de leur jugement, la richesse de leur imagination, et le développement de facultés ou d'aptitudes dont on ne les croyait pas capables. La conscience des actes que commettent les aliénés persiste même souvent dans un état avancé de la maladie; mille faits nous le prouveront. Mais à côté des phénomènes intellectuels dont nous parlons s'en développe parallèlement un autre bien digne de fixer l'attention des parents et des médecins, phénomène qui passe souvent inaperçu, et dont l'existence, presque toujours constante, nous révèle un élément précieux de diagnostic; je veux parler de la lésion des sentiments et de la dépravation des tendances morales. Presque toujours, pour ne pas dire toujours, le malade présente au début de son affection, ou dans la période d'incubation, cette lésion

des sentiments, cette dépravation des tendances qui forment un si triste contraste avec son caractère, ses habitudes, son éducation et sa moralité antérieure. Le malade cache souvent avec adresse ses déplorables tendances; ses parents et amis qui ne voyaient dans l'état d'un malade qui leur est cher que de la bizarrerie, de l'originalité, sont soudain fatalement éclairés par la révélation d'actes incroyables qui compromettent l'honneur, le repos et parfois la fortune de toute une famille. Nous déduirons même de ce fait un enseignement qui peut jeter d'avance quelques lumières sur un point qui a beaucoup exercé les jurisconsultes et les médecins, c'est celui de la coexistence d'un état pareil avec les apparences extérieures de la raison. Nous nous contentons de faire observer pour le moment que la folie qui commence si souvent avec la perversion des sentiments et des tendances morales, pour finir par l'égarement ou l'incohérence des idées, n'a pas besoin, pour exister comme folie, de présenter toujours ce dernier caractère; l'individu qui en arrive à ce point est pour nous un aliéné, parce qu'il n'est plus *libre*, et c'est dans la privation de la *liberté* que nous trouverons en définitive le *criterium* par excellence, pour nous aider à diagnostiquer un état de folie. Ce principe, que nous posons d'une manière un peu absolue peut-être, trouvera son développement dans l'exposition des faits; il sera pour nous fertile en résultats et il est destiné, nous l'espérons au moins, à jeter une vive lumière sur la médecine légale des aliénés.

III. En rattachant les maladies mentales au cadre nosologique général, par les analogies que nous avons établies entre les divers délires, ainsi que par les phénomènes qui signalent la période d'incubation, nous avons tenté un essai qui devra être complété par des considérations ultérieures. Ces considérations auront surtout pour but de faire ressortir

l'importance du système nerveux, ainsi que l'influence générale exercée par les causes physiques et morales sur la libre manifestation des fonctions organiques et intellectuelles, fonctions dont le système nerveux est, en définitive, le régulateur suprême. Sujet immense, plein de difficultés et d'intérêt, digne sous tous les rapports d'exercer les investigations du médecin et du philosophe, et que la nature de notre œuvre ne nous permet, pour ainsi dire, que d'indiquer. Notre but, dans ce moment, n'est autre que de démontrer l'intime corrélation qui existe entre les causes générales des névroses, et les causes de l'aliénation qui n'est elle-même qu'une névrose par excellence, ou en d'autres termes, le résumé pathologique de toutes les causes physiques et morales qui peuvent agir sur notre système nerveux, pervertir la régularité de ses fonctions en les exagérant dans certains cas, en les déprimant dans plusieurs autres et en amenant, en dernier analyse, la perturbation de notre raison. Examinée à ce point de vue, la pathogénie de l'aliénation mentale a des corrélations intimes avec la pathogénie de toutes les affections nerveuses. De même que dans ces affections, nous aurons à étudier des phénomènes primordiaux et des phénomènes secondaires. Nous avons déjà parlé de la douleur, de l'irritabilité et de la lésion des sentiments; mais nous ne devons pas omettre de signaler un état propre à toutes les affections nerveuses : je veux parler de l'intermittence, ce phénomène si remarquable et si constamment observé dans les perturbations de notre organisme, et qui se relie d'une manière si constante aussi à toutes les perversions de l'intelligence, qu'elles soient représentées par le délire fébrile, ou par le délire de l'aliénation mentale proprement dite. Nouvelle occasion, comme on le voit, de nous placer sur un terrain également familier aux médecins aliénistes et aux praticiens en général.

Mais d'un autre côté, le lecteur, que nous entraînons avec nous dans tous les labyrinthes de cette question aussi difficile qu'intéressante, doit devenir le confident de nos préoccupations. Malgré notre amour pour l'exposition méthodique des faits et l'enchaînement logique des idées, nous ne pouvons guère éviter des répétitions ainsi que certaines digressions. La faute en est au sujet que nous traitons et que nous pouvons, sans métaphore, comparer à une immense arène, où les médecins, les philosophes, les psychologues et les criminalistes se sont livrés des combats qui, loin d'éclairer la question, n'ont fait que l'obscurcir sur beaucoup de points. Les choses en sont arrivées à un déplacement si extraordinaire de la question, que des jurisconsultes ont dénié aux médecins le droit d'apporter leur appréciation dans les faits médico-légaux qui regardent les aliénés. Le bon sens public a sans doute fait justice de prétentions pareilles; mais le devoir n'en est pas moins pour nous de rattacher l'aliénation mentale au cadre des maladies. Or, pour atteindre ce but nous ne devons négliger aucun élément d'investigation. Il est des questions que nous aurions voulu éviter et que nous ne pouvons passer sous silence. La question par exemple du siége de l'aliénation n'est pas aussi oiseuse qu'on pourrait le supposer. Elle a fait surgir des théories spiritualistes, matérialistes et des théories mixtes qui toutes ont eu, sur le traitement, la plus incontestable influence. L'éclectisme, sans doute, est un système commode dans lequel la paresse et la bienveillance trouvent un abri facile; mais au point où nous en sommes arrivés aujourd'hui, grâces aux progrès de la physiologie, un système d'abstention n'est plus permis. Il est de notre devoir de nous rallier à une théorie qui, en servant de guide, nous amène aux éléments d'un traitement rationnel. En partant de ce point nous n'avons certes pas

la prétention d'enrayer la question; nous avons déjà proclamé notre confiance dans les progrès de l'avenir et nous ne voulons ici qu'apporter une pierre à l'édifice qui se construit. Mais encore une fois nous ne pouvons nous dispenser de rattacher nos études à un principe, et les réflexions qui suivent tendent à préparer le terrain sur lequel nous nous placerons dans le chapitre suivant.

IV. Toute manifestation vitale, dit un médecin allemand (1), n'est que le résultat de l'influence réciproque de la force sur la matière, autrement dit des nerfs et du sang, ou de leurs représentants par excellence, le cerveau et le cœur. Cette idée, reproduit en d'autres termes la pensée du docteur Marshal-Hall qui veut que l'accomplissement des fonctions du système nerveux soit lié à la présence de la circulation, de même que cette dernière fonction est intimement unie à l'existence du système nerveux (2).

Ce principe, dit le docteur Sinogowitz, est confirmé par les phénomènes pathologiques qui résultent de la diminution du sang ou de ses pertes excessives, ainsi que de l'augmentation de ce liquide ou de sa surabondance anormale constituant la pléthore ; dans ces cas divers, les conséquences sont les mêmes pour les fonctions de l'organisme.

Que de nombreux et difficiles problèmes ne fait pas surgir l'examen des phénomènes de la vie, et si nous abor-

(1) Le docteur Sigismund Sinogowitz, auteur d'un excellent traité intitulé : Die Geistesstörungen, in ihren organischen Beziehungen als Gegenstand der Heilkunde betrachtet.

(2) The presence of the circulating blood is absolutely necessary to the due performance of the fonctions, of the nervous system. The presence of the nerve, is absolutely necessary to the due performance, of the fonctions of the circulating system.

dons cette matière, c'est que la nature de notre sujet nous y entraîne invinciblement ! Le sang, qui sort d'un artère, subit, déjà même avant son entier refroidissement, des changements notables dans sa contexture primitive, tandis qu'aucune modification ne se fait remarquer dans le nerf, quoiqu'il soit privé de vie et ne réagisse déjà plus contre l'excitation électrique (1). Et cependant, qui pourrait nier dans le nerf vivant l'existence d'une force aussi puissante que variée dans ses effets, et sous l'influence de laquelle tous les fluides divers de l'économie reçoivent l'impulsion qui leur est propre, et jouissent de propriétés qui leur sont particulières.

Il est dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, des limites posées à l'esprit d'expérimentation. Nous constatons un fait, nous ne l'expliquons pas. Qui pourrait dire comment les filets nerveux, partant également du cerveau, sont destinés, les uns à présider au mouvement, les autres à la sensibilité, tandis que ceux-ci régularisent les fonctions de la vie organique ? L'anatomie nous montre bien des différences dans la construction, la couleur, la consistance de tel ou tel nerf ; nous le voyons ici entouré de vaisseaux plus nombreux, plus loin traverser des ganglions et former d'innombrables anastomoses. Tout ce qu'il nous est permis de dire, c'est que ces conditions sont indispensables à la variété des fonctions ; mais l'explication des phénomènes intimes nous échappe. Et s'il en est ainsi pour les fonctions de la vie organique, combien la difficulté ne sera-t-elle pas plus grande, si nous voulons entrer dans le

(1) Ce principe a peut-être quelque chose de trop absolu, s'il est vrai, comme me l'écrit M. le docteur Cl. Bernard, que des micrographes modernes ont découvert, dans les tubes nerveux, une matière ou lymphe solide, qu'ils supposent devoir être liquide pendant la vie.

domaine de la pensée, et chercher à faire comprendre ses perturbations dans leurs rapports avec les lésions de l'organisme.

Je veux bien admettre avec le savant Klencke (1), qui, sous ce rapport, n'a fait que développer les idées de Carus, qu'il y a entre tous les divers systèmes organiques et les fonctions psychiques, un rapport de corrélation qui a porté ces auteurs à conclure que tout organe avait sa signification intellectuelle ou psychique *(seine psychische Signatur)* ; mais les explications, si ingénieuses qu'elles puissent être, seront loin de résoudre le problème. Nous aurons beau disséminer l'action de l'intelligence dans les divers organes, les doter d'une valeur psychique particulière, nous retombons inévitablement dans la théorie des sympathies, laquelle présuppose une unité radicale dans l'organisme. D'ailleurs, en nous plaçant au point de vue de l'observation psychologique, nous serons toujours obligés d'en revenir à une force unique, supérieure, percevant tous ces phénomènes, ayant le pouvoir de les analyser et de les élever à la hauteur d'une idée. L'organe de cette force unique, de l'âme humaine en un mot, est incontestablement le cerveau auquel viennent aboutir toutes les sensations, et quelle que soit la valeur incontestable des phénomènes physiologiques qui se passent dans les divers organes, ces phénomènes, pour l'individu, resteraient inaperçus, si le cerveau n'en était pas impressionné.

Ce principe de la force unique représentée par le cerveau, n'est pas une simple théorie spéculative ; nous en retrouvons la formule dans l'étude attentive des faits physiologiques, et il reste démontré que le dualisme apparent de la

(1) Klencke : System der organischen Psychologie.

forme ne détruit pas cette loi de l'unité. Les extrémités du système nerveux ont beau s'irradier ; elles s'anastomosent et rentrent dans l'unité. Nous avons un cœur composé de deux ventricules, un cerveau partagé en deux parties similaires, un grand et un petit cerveau, et malgré ce dualisme apparent, nécessaire peut-être à la prolongation de la vie dans certaines circonstances, l'ensemble des fonctions se résume dans l'unité ; les études sur le développement de l'embryon en font foi (1). La source de toutes les manifestations vitales se trouve donc dans *cette force une*, et malgré les fonctions importantes remplies par telle ou telle partie du système nerveux, l'action de ces parties ne peut se séparer de la force qui préside à l'ensemble des fonctions, et de cette force, d'après l'expression du médecin que j'ai cité, jaillissent la vie, la régularité et l'harmonie.

Ce principe, une fois admis, il nous sera permis de faire une excursion dans le champ de l'hypothèse, en n'empruntant toutefois à cette hypothèse que ce qu'elle a de légitime et de raisonnable, pour nous aider à avoir une idée aussi exacte que possible de la nature de la maladie qui nous occupe. Je ne veux, au reste, marcher dans cette voie, qu'en m'appuyant sur des autorités respectables, et en concentrant, dans les données qui vont suivre, les idées de quelques médecins aliénistes modernes, préoccupés, à juste titre, comme je puis l'être moi-même, de rattacher l'étude de l'aliénation mentale à l'étude de la physiologie et de la pathologie générales.

(1) Les organes centraux du système nerveux se signalent dans le principe de la vie intrà-utérine, par un canal cylindrique membraneux rempli d'un liquide ; mais le renflement est plus considérable à la place qui, plus tard, doit contenir le cerveau. A. W. Volkmann.

V. Le développement de la vie organique ne s'exécute pas toujours, comme on le sait, avec la même puissance dans chacune des sphères de son action. Telle partie du système nerveux peut dominer l'autre, et en être dominée à son tour. Le *cerveau*, la *moelle épinière* et le *grand sympathique* sont les trois systèmes nerveux qui peuvent ainsi, vis-à-vis les uns des autres, jouer ce rôle de prédominence. Quelques auteurs se sont appuyés sur ce fait pour établir pareillement, dans la manifestation des facultés intellectuelles, une prédominence basée sur la supériorité de développement de l'un des trois systèmes nerveux. Sans vouloir soumettre la liberté humaine aux conséquences absolues de cette influence prédominante de tel ou tel système nerveux, nous ne devons pas moins en tenir compte pour nous aider à apprécier la variété des tendances, des aptitudes, des caractères, et très-souvent même du genre de folie que l'on remarque chez les individus.

Le cerveau est la condition générale des sensations et des idées; c'est en lui que les premières se reflètent avant d'être perçues par l'âme, et, lorsque les secondes se produisent, c'est en lui que se trouve l'application de la force intellectuelle qui les fait naître.

De la moelle épinière qui se rattache au cervelet s'irradie le mouvement, et ce système nous représente la vie agissante.

Par l'union du grand sympathique et des nerfs ganglionnaires, se forme l'acte de la chylification pour la généralité de l'organisme; mais partout, nous pouvons le supposer au moins, circule un fluide, *une matière* dont l'action si variée se trouve être en rapport avec les différents appareils de l'organisme, et la nature des fonctions que ces appareils sont appelés à remplir. Et cependant, comme nous le disions, ces trois systèmes qui sont le point de dé-

part de l'idée, du mouvement et de la nutrition, se résument tous dans l'unité.

En effet, bien que l'idée prise en elle-même soit un phénomène purement spirituel, elle ne se produit pas, l'expérience l'atteste, en dehors des conditions générales du mouvement et des phénomènes généraux de la vie organique (1). Il n'y a pas de mouvement extérieur auquel ne correspondent une idée réfléchie ou instinctive, une sensation déterminée ou confuse, il n'y a point de digestion sans phénomènes apparents dans le *sensorium commun*, et s'y traduisant sous la forme de sensation de bien-être ou de malaise, ou de douleur. L'idée ne se produit jamais sans que la force spirituelle qui la crée ne se sente agir sur le cerveau ; le mouvement n'est jamais provoqué par la moelle épinière sans qu'il vienne retentir dans le cerveau où il a son point de départ.

Il résulte de là que le corps humain n'est pas un ensemble d'organes juxtaposés, mais, au contraire, que ces organes, qui n'ont de valeur aux yeux du physiologiste que par les fonctions qu'ils remplissent, cessent de présenter à la science des observations capables de lui donner des principes dès qu'on veut les étudier à part de leur dépendance intime et de leur corrélation nécessaire. La science

(1) C'est ce que savaient bien les théologiens du moyen-âge, moins *dédaigneurs* des phénomènes physiologiques que ne le sont les philosophes des temps modernes. Albert-le-Grand, Saint Thomas, Saint Bonaventure, Scot et autres maîtres illustres de la scolastique, sont unanimes à regarder l'âme vigilante et l'âme sensitive comme l'enveloppe et le vase de l'âme raisonnable, c'est-à-dire, les phénomènes de la nutrition et du mouvement comme la condition des phénomènes de la pensée. (Morin, professeur de philosophie.)

même, la science de l'organisme n'existe qu'à la condition qu'on admette en elle une sorte d'unité qui est le reflet de l'unité incontestable de l'âme. A plus forte raison, quand il s'agira, non plus seulement d'examiner les organes, mais les rapports de ces organes avec la pensée et la folie, serons-nous contraint de faire appel à ce principe souverain de l'unité qui est au fond de toute science.

L'on admettra sans peine que la régularité des fonctions intellectuelles et physiologiques résulte elle-même de la régularité avec laquelle s'exécutent les fonctions de ces trois systèmes importants. Les causes physiques et morales qui peuvent y porter atteinte ressortiront dans les études pathogéniques qui feront le sujet de nos recherches ultérieures. Ces études nous amèneront en définitive à la classification des maladies mentales; mais comme, d'un autre côté, nous tenons spécialement à ne pas isoler la théorie que nous essayons de formuler des théories des temps passés et présents, le lecteur nous pardonnera volontiers d'esquisser rapidement les doctrines philosophiques et médicales de l'antiquité et celles de l'époque actuelle.

§. IV.

SOMMAIRE.

I. Manière dont l'homme a été considéré par quelques philosophes et par quelques moralistes. — Opinion de Pascal, de Bossuet. — Point de vue où nous nous plaçons — II. Enseignements de la tradition et de l'histoire. — Influence des doctrines philosophiques sur l'idée qu'à diverses époques on s'est faite de l'aliénation. — Des trois principales écoles anciennes. — Platon. — Epicure. — Aristote. — La philosophie antique était un obstacle à la création des sciences psychiatriques. — Dualisme de la philosophie ancienne. — Ecole néo-platonicienne. — Théorie de l'école d'Alexandrie. — III. Point de vue différent de la doctrine chrétienne, à propos des causes de l'aliénation. — De l'influence secrète des astres. — Cette doctrine est repoussée par le principe chrétien. — IV. Des doctrines des anciens médecins. — Hippocrate. — Celse. — Arétée. — Coelius Aurelianus. — Galien. — Alexandre de Tralles. — Paul d'Egine. — Les véritables principes en fait d'aliénation renaissent au XVI^e^ siècle. — V. Influence du XVI^e^ siècle. — La théorie péripatéticienne s'oppose aux progrès de la physiologie. — Ame végétative et nutritive. — Explication universelle. — VI. Comment les systèmes des modernes ont reproduit les systèmes des anciens. — Théories : spiritualiste, matérialiste, mixte. — Conséquences de la négation de la doctrine d'Aristote. — Révolution opérée par Descartes. — Tendances de la science moderne. — Esprit de la philosophie actuelle dans l'étude des phénomènes scientifiques. — Manière dont l'âme agit sur le corps. — Conséquences qu'il faut admettre. — Des deux espèces de rapports qui peuvent unir les deux éléments du suppôt humain. — Rapports essentiels et rapports accidentels. — Qu'est-ce que la folie ? — Des conditions de la liberté. — Définition de la folie. — VII. Objections. — Réponses aux objections. — Conclusion.

I. Le point de vue physiologique où nous nous sommes placé dans le chapitre qui précède, nous servira d'initiation aux difficiles et importants problèmes qu'il nous reste à résoudre. Continuons à étudier l'homme déchu du plus

glorieux de ses priviléges, puisque sous l'influence d'une maladie cruelle il a été frappé dans la libre manifestation de ses facultés ; étude pleine d'un immense intérêt, et dont la difficulté ressort de la nature même du sujet où je dois aborder de front les problèmes les plus ardus de la physiologie et de la psychologie. L'examen des causes qui peuvent amener un état aussi déplorable que celui de la perte de la raison, va nous occuper d'une manière spéciale, et l'on nous pardonnera de faire précéder cette étude par une courte appréciation des doctrines philosophiques et médicales des temps anciens et des temps modernes. Ces doctrines, comme nous l'avons déjà dit, ont eu le privilége d'exercer une incontestable influence sur la manière dont l'aliénation a été comprise aux diverses époques de l'humanité, et sur la manière aussi dont les victimes de cette maladie ont été traitées. Ce n'est pas sans une certaine préoccupation que nous abordons ce sujet. Un volume entier ne suffirait pas pour consigner, sous ce rapport, les doutes, les incertitudes aussi bien que les aperçus profonds et les jugements pleins d'amertume que nous trouvons dans les auteurs qui ont étudié la difficile question de l'homme examiné comme être intelligent et comme être privé de ses facultés.

Exalté par les uns comme le roi de la création dont son intelligence est seule capable de découvrir les lois, élevé par les stoïciens presqu'au niveau de la divinité, susceptible, selon les autres, d'une perfection indéfinie, doué d'une raison supérieure et presque infaillible..., l'homme, si l'on ne s'attache qu'aux jugements extrêmes, reste écrasé sous le poids de l'appréciation de quelques austères philosophes et chagrins moralistes... Quelle chimère est-ce donc que l'homme! s'écrie Pascal! quelle nouveauté ! quel chaos ! quel sujet de contradiction ! juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitudes, gloire et

rebut de l'univers ; s'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse je le vante et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

Si, en face de cet anathème, nous nous réfugions dans l'idée de Bossuet, nous aurons un motif bien autrement consolant pour nous guider dans l'appréciation de la question. Qu'est-ce donc que l'homme? dit l'éloquent évêque de Meaux. Est-ce un prodige ? Est-ce un assemblage monstrueux de choses incompatibles ? Est-ce une énigme inexplicable ? Ou bien, n'est-ce pas plutôt, si je puis parler de la sorte, un reste de lui-même, une ombre de ce qu'il était dans son origine, un édifice ruiné qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de sa première forme ; il est tombé en ruines par sa volonté dépravée ; le comble s'est abattu sur le fondement ; mais qu'on remue ses ruines, et l'on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessin, et les marques de l'architecte.

Or, nous le demandons : quelle peut être, au milieu de ces difficiles problèmes, la part réservée au médecin psychologue, si ce n'est d'étudier l'homme dans sa nature et de le considérer dans ses rapports et sa destinée (1).

La nature de l'homme, si parfaite que nous puissions la supposer par les progrès de la science et de la raison, se ressent néanmoins de cette chute primitive. Mille et mille causes, qui ont leur point de départ dans le monde intellectuel, moral et matériel, peuvent agir d'une manière fatale sur le cours de nos plus brillantes destinées.

Ce que nous avons dit, dans le chapitre précédent, nous prouve que les plus solides qualités du cœur et de l'esprit

(1) Descurret ; de la médecine des passions.

n'empêchent pas les phénomènes du délire fébrile et du délire de l'aliénation. Les causes destructives de la raison sont en nous et hors de nous. Il en est dont nous sommes malheureusement les victimes involontaires ; il en est d'autres heureusement plus nombreuses, que nous pouvons combattre, et au *milieu de nos ruines*, l'âme conserve sa spontanéité. Le libre arbitre de l'homme est l'antagoniste des passions qui s'attaquent à notre raison, et la science appuyée sur l'expérience nous enseigne à nous préserver des dangers que les influences funestes du monde matériel font courir à notre santé ; et c'est parce que nous retrouvons dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessin, et les marques de l'architecte, que nous croyons à la perfectibilité de notre espèce, et aux moyens d'améliorer ses tendances.

S'il en était autrement, le but que nous poursuivons serait aussi vain que stérile. A quoi nous servirait de décrire l'influence des causes perturbatrices de la raison, de faire l'histoire de la Folie, et d'en exposer les tristes conséquences, si nous ne pouvions signaler le remède à nos maux ? Il ne nous resterait plus qu'à nous laisser aller à la dérive d'une désespérante fatalité, tandis que les motifs de notre confiance se trouvent dans la science de l'homme, telle que l'expérience des siècles l'a formulée dans les écrits des philosophes, des médecins, des moralistes, et telle encore qu'elle nous apparaît dans les maximes et les croyances d'une religion supérieure. Tout ce que nous pouvons émettre sous le rapport des causes de l'aliénation mentale ainsi que de son traitement, a déjà été dit ; et par la raison même que tout a été dit, il nous a semblé utile, dans une question si importante, de rattacher l'expérience des temps présents aux enseignements du passé ; chaîne immense dont nous ne ferons que toucher les

principaux anneaux, déterminé que nous sommes, à sacrifier à la précision, dans l'exposé des faits, les détails plus ou moins intéressants de nos plus chères études et de nos plus laborieuses recherches.

II. Les livres sacrés et les poëmes anciens nous révèlent seuls les faits d'aliénation antérieurs à la science écrite, et si nous voulons remonter au delà de ces époques, il ne nous est possible d'être guidés qu'à l'aide des traditions ou le plus souvent à l'aide des hypothèses. Nous pouvons supposer sans témérité que, dans l'origine des sociétés, un certain nombre de familles vivaient heureuses sous une autorité patriarcale, et que les causes perturbatrices de la raison devaient être aussi rares que le petit nombre des passions à satisfaire. Nous ne voulons pas imiter quelques auteurs qui ont imputé aux progrès de la civilisation les maux sans nombre qui oppriment aujourd'hui l'humanité souffrante. Nous laissons volontiers aux poëtes les descriptions d'un âge d'or qui n'a probablement jamais existé que dans leur imagination; nous admettrons sans peine aussi que la vie des peuples pasteurs ne pouvait répondre par les points restreints de sa circonférence aux innombrables appétits que développent les besoins intellectuels et matériels des peuples modernes; mais ces faits, ainsi que tout ce que l'on peut dire des vices de la civilisation, ne prouvent qu'une chose : c'est que l'humanité parcourt dans sa marche ascendante et progressive, les phases du développement de l'individu. Elle a comme lui son enfance, sa jeunesse, son âge mûr, et parfois sa vieillesse et sa décadence pour quelques fractions de la grande famille humaine; pour quelques fractions, entendons-le bien, car l'humanité ne peut que se perfectionner dans son ensemble; aussi les fractions qui sont atteintes par les causes destructives du progrès et de la raison générale,

disparaissent-elles du rang des nations civilisées, et sont-elles replongées dans les ténèbres de la barbarie.

L'imagination de l'enfant, comme celle de l'homme ignorant, est prompte, on le sait, à convertir les faits les plus naturels en phénomènes extraordinaires. Nous retrouvons cette même tendance chez les peuples primitifs ; nous la retrouvons encore avec toute sa vivacité et ses écarts chez des nations plus avancées dans la vie, mais dont les idées ont été faussées sous l'influence de croyances superstitieuses. Aussi, comme nous l'avons déjà dit, il était impossible, à certaines époques, de considérer l'aliéné comme un malade ; d'un autre côté, la thérapeutique mentale qui, à des temps historiques divers, se résumait dans des prières ou des invocations, dans l'emploi de moyens surnaturels produits de la superstition, ou bien encore dans l'application de procédés barbares tels que la torture, les bûchers, ou la prison ; cette thérapeutique, dis-je, nous indique de suite l'état intellectuel général et l'absence des connaissances positives. Mais il n'est pas dans les desseins de la Providence que l'homme roule perpétuellement dans le même cercle d'erreurs ou de systèmes incomplets, et soit éternellement condamné au supplice d'Ixion. A des époques diverses de l'humanité ont apparu de puissants génies qui non-seulement ont formulé la science de leur temps, mais qui ont encore préparé celle de l'avenir, et initié l'esprit humain à l'intelligence des faits révélés.

L'antiquité présente trois grands systèmes philosophiques qui se personnifient, le premier et le second dans le Platonisme et l'Épicurisme ; le troisième dans Aristote, et dans le Stoïcisme qui n'est que l'application à la morale des doctrines du Lycée (1).

(1) Je dois à l'obligeance de M. Morin, professeur de philosophie, d'in-

Aux yeux de Platon, l'homme est tout entier dans la raison, dans le λογος, c'est-à-dire, dans ces idées pures, abstraites, qui représentent éternellement les êtres quels qu'ils soient, et dont l'ensemble constitue Dieu lui-même, ou *le bien en soi*. Il suit de là que toute altération dans l'homme ne peut consister que dans un obscurcissement de cette lumière intelligente qui rayonne en lui, mais qui découle de Dieu. Le péché n'est que l'ignorance. Il y a identité absolue entre l'erreur à tous les degrés et le mal. De là, deux propositions de Platon, parfaitement logiques au point de vue de son système : le criminel n'est qu'un homme qui se trompe, de même *la folie n'est qu'une maladie*. Cette dernière vérité a été méconnue pendant des siècles,et de là sont découlés tous les malheurs des aliénés.

Nous verrons dans un instant les rapports de la doctrine de Platon avec la théorie d'un célèbre spiritualiste allemand ; mais il ne sera pas sans intérêt de mettre en relief quelques-uns des principes de la philosophie médicale de ce grand génie, principes qui ont avec des doctrines médicales modernes de singuliers points de contact, et que le docteur Feuchtersleben a heureusement fait ressortir dans son ouvrage : La santé du corps et de l'âme, dit Platon, consiste dans l'équilibre parfait de leurs forces. Ce qui excite le corps excite l'âme réciproquement. Que celui qui se livre aux mathématiques ou à d'autres études profondes ait donc soin d'exercer aussi son corps et de le fortifier par la gymnastique ou par tout autre exercice ; et que celui qui cherche à fortifier son corps n'oublie pas de perfectionner son âme par la philosophie et la musique (1).

téressants détails sur les rapports des croyances philosophiques anciennes avec le but de nos recherches.

(1) N'oublions pas toutefois que le sens des dogmes de Platon est loin de

Nous laissons à la sagacité du lecteur à décider si dans le passage suivant du Philèbe que je reproduis d'après le médecin allemand que j'ai cité, la doctrine animiste de Sthal ne se trouve déjà pas en germe. Ce passage fait allusion à *l'état pathologigue* dans lequel est celui qui souffre de la faim. Cette souffrance, dit Platon, ne représente d'abord à celui qui en est la victime que l'anéantissement de son être ; mais l'idée de sa conservation préexiste à l'expérience qui lui fait connaître que c'est par les aliments qu'il appaisera sa souffrance. Or, ce médecin intérieur, ce conseiller intime, ce sauveur, *est la force* qui réside dans chaque être mortel ou immortel. Cette force coordonne et maintient les fonctions de l'individu... Elle est appelée âme par Platon. La connaissance qu'elle fait naître, ajoute-t-il, ne peut pas être tirée du corps dont elle est le principe ; elle ne se déduit pas davantage de l'expérience, car elle existe avant l'expérience, et seule la rend possible.

Pour Epicure, l'homme, au lieu d'être tout entier dans la raison ou les idées pures, n'est qu'une sensation élevée à un certain degré. Par conséquent, bien loin de voir dans la folie, ou en général dans l'erreur, la maladie fondamentale de l'âme, il n'y voit qu'un accident qui s'explique par des causes toutes matérielles. Sa solution à cet égard doit être celle des matérialistes de tous les temps et de toutes les écoles.

Aristote ne considère pas l'homme dans tous ses rap-

se présenter sous la forme d'aphorismes clairs et tranchés. Il enveloppe souvent ses idées sous un sens allégorique. Il ne parle jamais même en son nom ; il expose sans cesse les opinions des philosophes connus et met ce qu'il y a de grand et de raisonnable dans la bouche de Socrate qui attaquait tous les systèmes et ne reconnaissait de principes vrais et utiles qu'en morale.

ports avec le monde supérieur et absolu, comme Platon, ni dans ses rapports avec le monde inférieur de l'organisme, comme Epicure; il l'envisage surtout, dit M. Morin, en lui-même, comme une réalité qui existe en soi, et par soi, en d'autres termes comme une entelechie (c'est l'expression même dont il se sert, pour mieux faire entendre sa pensée). Aussi, cette réalité individuelle est tout pour lui dans son système, et toute erreur, toute faute, toute folie, ne peut consister que dans l'affaiblissement de ce qui la constitue. L'aliénation devrait être à ce point de vue la désorganisation de l'individualité humaine. Tout ce qui atteint et ébranle cette individualité (qui doit rester le plus possible individualité), la passion, le sentiment même, constitue une faute ou un premier degré de résistance à la raison. La morale des Stoïciens, et ce qu'ils ont dit sur la folie s'explique par les principes généraux que nous venons d'indiquer et qui se trouvent dans Aristote.

Le point de vue de l'école d'Alexandrie n'est autre que le point de vue des Platoniciens, modifié par une idée particulière que nous retrouvons dans toutes les écoles anciennes, mais qui obtint, dans les premiers siècles de la polémique contre le christianisme, une influence prépondérante; du reste, nous la retrouverons plus tard encore, et nous passons immédiatement au moyen âge.

III. Le moyen âge est en général dans l'ordre des idées, comme dans l'ordre du temps, la transition (transition nécessaire) entre la pensée antique et la pensée moderne. C'est l'époque où les idées anciennes, reçues avec confiance, par des esprits nouveaux encore, mais imbus du christianisme, se transforment lentement, mais progressivement sous l'action incessante du dogme religieux, et finissent par laisser la place aux idées générales qui ont créé et constituent encore la science au moment actuel.

Nous trouvons vivante au moyen âge, nous retrouvons encore chez tous les peuples anciens cette opinion que l'aliénation mentale n'est qu'une espèce d'inspiration supérieure, la possession *d'une intelligence humaine* par *une influence démoniaque*. On comprend assez combien cette opinion était contraire par son principe même à toute étude scientifique du phénomène de la folie. Simple dépendance non plus de la nature immuable des êtres, mais de la volonté *arbitraire* d'un être supérieur, ce phénomène n'avait plus de lois fixes qui pussent devenir l'objet d'une théorie et on ne pouvait plus l'atteindre que par des moyens surnaturels. Aussi, dans la haute antiquité, où l'on regardait ces influences démoniaques comme salutaires, le fou était un objet de respect, et il s'agissait moins de le guérir que de l'adorer; chez les savants du moyen âge qui admettaient ces influences comme venant de *Satan,* on pouvait bien chercher à délivrer le malheureux aliéné, seulement le moyen de délivrance n'était pas le remède; c'était l'*exorcisme*. Or, ne chercher à voir dans la folie que le résultat d'une action démoniaque, c'était se résoudre logiquement à n'en pas chercher les lois.

Ceci nous explique pourquoi dans l'antiquité et dans le moyen âge, où l'esprit humain fut essentiellement subtil et chercheur, il y a eu si peu de travaux suivis et systématiques sur un des phénomènes les plus frappants qu'il soit donné à l'homme d'observer. Cependant, dès la renaissance, nous voyons la science de l'aliénation, sinon se constituer, du moins commencer quelques vagues essais.

A quelle cause attribuer ce phénomène historique? A la même cause qui explique aussi la naissance des autres sciences. La philosophie antique, qui était un obstacle à la création de ces sciences, s'était usée dans son contact avec

le dogme chrétien, et une philosophie nouvelle avait apparu, renfermant les principes essentiels qui la constituent aujourd'hui.

Il ne faut pas s'y tromper : ce n'est pas seulement la folie qui était attribuée dans l'antiquité et dans le moyen âge à des influences supérieures. La philosophie ancienne était, de sa nature, dualiste, c'est-à-dire qu'elle admettait bien un être supérieur, parfait, mais incapable d'agir en dehors de lui, et de créer ou de gouverner l'univers, lequel, dès lors, vivait indépendamment de lui d'une existence éternelle comme la sienne. Or ce dualisme métaphysique a les plus graves conséquences dans l'ordre des sciences physiques, et il est on ne peut plus contraire à l'esprit scientifique moderne qui cherche à rendre compte de tous les phénomènes d'une série, par une loi générale et unique.

En effet, si le monde n'est pas gouverné par Dieu, il faut donc admettre entre Dieu et le monde un intermédiaire, source, pour le monde, de toute vie, de tout mouvement, de toute régularité. Cet intermédiaire, qui a été admis généralement par l'antiquité, représente dans Aristote *le premier Ciel,* qu'il appelle *le Moteur mobile,* l'opposant par cela même à l'être absolu, à Dieu, qu'il appelle *le moteur immobile.* Les astres, dans Aristote, sont donc le principe de la génération et de la corruption des êtres sublunaires ainsi que de leurs diverses transformations.

Ce rôle, que le Lycée attribue aux astres, l'Académie l'attribuait aux idées pures, toutes les fois que cette dernière école échappait au panthéisme et qu'elle ne faisait pas de ces idées la substance même de Dieu. Les Alexandrins qui formèrent l'école néo-platonicienne restèrent encore dans la même doctrine, tout en la modifiant dans sa forme extérieure. Les idées de Platon, dans leurs théories qui aimaient à revêtir la forme mystique et orientale, se

personnifiérent; elles devinrent ces séries de démons qui jouent dans leurs poétiques conceptions un rôle à la fois si vaste et si extraordinaire. Ces démons, source de toute vie pour l'univers qui ne recevait pas l'action divine, étaient pour Platon l'unique Providence. Ils étaient considérés, dans l'école néo-platonicienne, comme dignes de tous nos hommages, de toutes nos adorations. Aussi cette école essaya-t-elle de ressusciter le paganisme, en déclarant aux chrétiens qu'ils avaient le plus grand tort, au point de vue religieux, de ne pas adorer les divinités de l'Olympe. Ces divinités n'étaient pas Dieu lui-même dans sa splendeur immobile, dans sa vie solitaire que l'extase seule pouvait atteindre, mais à la puissance divine ces philosophes substituaient les démons, les forces intelligentes dont la volonté gouvernait le monde. Ces êtres y possédaient un souverain pouvoir; ils en avaient la direction suprême; à eux, en conséquence, tout honneur était dû; pour eux, tout culte était légitime.

Telle était la théorie alexandrine, et cette théorie se transmit aux chrétiens, ainsi que toutes les théories antiques; mais ceux-ci furent contraints, dès le premier abord, de la modifier largement. Les Dieux de l'Olympe, dans les Pères, ne sont pas la Providence détachée en quelque manière de la substance divine; au contraire, ce sont des forces hostiles à cette Providence, ce sont les démons, dans le sens défavorable que les notions chrétiennes donnent à ce mot. Il résultait déjà de cette première modification une différence énorme entre la manière dont les anciens considéraient l'aliénation mentale et les idées des chrétiens sur le même sujet. Chez les anciens, les fous étaient *des inspirés*... heureux qui leur ressemblait! Chez les chrétiens, ce sont *des possédés*; une influence fatale pèse sur leur tête, et il faut donc chercher les moyens de les en délivrer.

A côté de la doctrine vulgaire qui rapportait la folie à l'action démoniaque, existait une doctrine plus particulièrement philosophique et péripatéticienne qui l'expliquait par les influences secrètes des astres. Ces deux doctrines, du reste, et surtout la dernière, qui fut un instant très-accréditée dans le monde éclairé, furent combattues très-vivement, non-seulement par l'esprit du christianisme, qui leur était contraire, mais par les docteurs du XV^e^ et du XVI^e^ siècle. Gerson et ses disciples, reprenant, au nom de l'orthodoxie menacée, les doctrines des Pères, attaquèrent comme antichrétiens ces systèmes qui attribuaient aux astres ou aux démons une influence presque divine. Ils allèrent plus avant encore; ils déclarèrent que la théorie des astres, bien loin de pouvoir expliquer les actes sublunaires, était peut-être très-inexacte, et ce septicisme, à l'endroit du système de Ptolémée, comme le fait très-bien observer M. Morin, ne fut pas une des moindres causes du système de Copernic.

Quoi qu'il en soit, on comprend comment il s'est fait que, pendant des siècles, il n'y eut que de vagues aperçus sur l'aliénation mentale; mais avant de passer à l'époque où le mouvement scientifique imprima à la science que nous cultivons une impulsion nouvelle et féconde, il est juste que, revenant un moment en arrière, nous jetions un regard sur les doctrines d'Hippocrate et de la brillante pléiade des médecins qui lui succédèrent. Ces doctrines, tout incomplètes qu'elles sont, ont cependant rendu un service immense à la science; elles ont soustrait le traitement des aliénés aux conséquences d'une philosophie erronée, et si cette dernière a prévalu plus tard, la faute en est aux circonstances dont nous exposons l'histoire.

IV. C'est en vain que nous chercherions dans Hippocrate l'idée d'une théorie quelconque à propos de l'aliénation

mentale. Dans le vaste développement de ses œuvres, nous voyons tous les symptômes qui caractérisent le délire de la folie se confondre avec les symptômes des délires ordinaires. A ce point de vue la fusion de l'aliénation mentale avec les autres états pathologiques était aussi complète que possible, trop complète peut-être, et le père de la médecine ne pouvait guère, à son époque, voir autre chose dans les phénomènes de cette maladie que l'expression symptomatique d'une affection essentiellement corporelle. Les termes même qu'il emploie, quoiqu'ayant souvent une expression caractéristique, s'appliquaient aussi dans sa pensée à d'autres états maladifs du cerveau. Ceci n'empêche pas que les médecins puiseront toujours dans ses écrits des indications précieuses et sur l'influence des saisons, et sur celle de différentes lésions organiques dans leurs rapports avec la production des délires. Nous nous promettons bien, du reste, dans l'exposé des phénomènes symptomatologiques qui accompagnent la folie, d'utiliser les préceptes de cet immortel génie.

Celse, qui vécut plusieurs siècles après Hippocrate, ne laisse, d'après le jugement de Heinroth, aucun médecin que l'on puisse citer entre lui et le père de la médecine. Dans ses écrits, qui respirent le pur langage de l'antiquité, il cite, comme ses devanciers, à propos d'aliénation, Hippocrate, Hérophile, Érasistrate et Asclépiade.

A l'époque de Celse, les idées médicales avaient déjà été profondément remuées par les combats que s'étaient livrés les rationalistes et les empiriques. Témoin de ces luttes, le médecin latin les domine par son génie, et il énonce que dans la science médicale il ne faut pas plus négliger le général que le particulier. Les éléments sur l'aliénation, épars dans les écrits d'Hippocrate, Celse les réunit en un faisceau magnifique, et ses trois formes

principales de folie révèlent un examen approfondi de la question.

Les doctrines de Celse méritent d'être étudiées. Nous voyons en lui le premier médecin psychologue de l'antiquité, quoiqu'il reconnaisse lui-même qu'il doit beaucoup à Asclépiade ; mais comme les écrits de ce dernier médecin ne sont pas parvenus jusqu'à nous, nous n'enlèverons pas à Celse le mérite d'avoir étudié ces maladies à un point de vue plus philosophique que ses devanciers ; la question du traitement moral, comme celle du traitement physique qui convient à chacune des formes qu'il décrit, est admirablement traitée, et la profondeur de vues avec laquelle il expose son sujet fait voir qu'il n'est pas esclave de la théorie à propos de l'influence de la bile noire et de la bile jaune. Sa définition seule de ces maladies en fait foi : *Corporis affectus qui certis partibus assignari non possunt* (1).

Arétée de Cappadoce vient après Celse, et quoique moins profond que ce dernier, il n'en a pas moins le mérite de nous avoir laissé sur plusieurs maladies d'admirables descriptions et d'avoir émis sur certaines formes de la folie les aperçus les plus ingénieux, dont aujourd'hui encore nous pouvons faire notre profit. La mélancolie est, d'après lui, une tristesse de l'âme qui se nourrit d'un seul objet où dans laquelle le malade est occupé d'une idée fixe (ἀθυμιη ἐπι μιν φαηταστν), et il ajoute que cette affection se montre sans fièvre ; mais, cédant bientôt à l'autorité de la théorie à propos de la cause, il dit : « Cette maladie arrive si la bile » monte au-dessus du ventre, c'est-à-dire, à l'estomac ou au » diaphragme. » Plus loin, il semble ne pas vouloir être aussi exclusif et pense qu'il y a une autre espèce de mélancolie où il n'y a ni *bile noire*, ni *renvois fétides*. La bile est

(1) Heinroth : Lehrbuch der Störungen des Seelenlebens.

seulement trop abondante et surexcitée. Il y a chez le malade colère excessive, chagrin profond, accablement d'esprit ; tel nous est dépeint Agamemnon dans Homère, et tels sont les malades qui succombent à l'intensité du mal.

Il fallait bien justifier cette malheureuse idée de l'influence de la bile, et il ajoute : comme le mot bile (χολη) est le synonyme de colère, nous appelons les furieux μελαγχολικους. Mais que nous importent ces idées erronées ; elles n'obscurcissent en rien les vérités utiles qui nous éclairent dans les ouvrages des maîtres de l'art. La mélancolie est le commencement et une partie de la manie (μανιης αρχη και μερος), a dit Arétée, et ce seul précepte suffirait pour nous prouver que son génie observateur avait scruté profondément la question.

Le continuateur des bonnes doctrines en aliénation fut Coelius Aurelianus, ou plutôt Soranus, qu'il traduisit et dont les écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Cette traduction suffit pour immortaliser Coelius Aurelianus, et nous devons lui savoir gré de nous avoir légué tant d'admirables préceptes qui prouvent que le traitement moral de ces maladies était bien plus avancé qu'on ne le croit communément (1). Nul doute que les écrits de Pythagore, dans lesquels les véritables principes de l'hygiène morale sont exposés avec tant de poésie et de vérité, n'aient singulièrement contribué au progrès du traitement de ces maladies ; nous voyons ce progrès se continuer dans les écrits de Galien, d'Alexandre de Tralles, d'Ætius et de Paul d'Egine. Plus on avance dans cette époque, plus on voit l'influence des causes mieux appréciée. Ce n'est plus la bile

(1) Voir pour plus de détails, les Recherches historiques sur la folie, par M. le docteur Trélat.

seule qui produit les phénomènes délirants. Les causes morales entrent aussi en ligne de compte; la théorie des sympathies se fait jour d'une manière plus formelle, et des idées hardies sont émises à propos de la localisation de ces maladies. Mais cette brillante période devait finir brusquement. L'esprit humain fut jeté dans une autre voie et dans d'autres travaux par suite de l'invasion des barbares, et ce que nous avons dit de l'influence de certaines théories philosophiques nous prouve que les bonnes et saines doctrines ne purent naître qu'avec la création des sciences à l'époque où le génie du XVI^e^ siècle changea de nouveau la face du monde. C'est à cette période que nous allons reprendre le sujet de nos recherches en jetant un coup d'œil rapide sur la direction imprimée à l'esprit humain par les idées dominantes de cette mémorable époque.

V. D'après ce que nous avons dit précédemment, les temps modernes virent donc apparaître pour la première fois les préceptes fondamentaux qui rendaient possible et même nécessaire une doctrine organisée sur les principes physiologiques et psychologiques dont s'occupent les aliénistes. Cette révolution scientifique a son point de départ dans le XVI^e^ siècle; mais ces doctrines ne pouvaient se formuler tout d'un coup. Elles trouvèrent heureusement dans les croyances métaphysiques qui se firent jour à cette époque, et qui avaient été préparées plusieurs siècles auparavant par l'influence du dogme religieux, le milieu indispensable qui leur permettait de germer et de se développer par les efforts successifs de l'esprit humain, désormais capable de les concevoir.

La doctrine péripatéticienne et dualiste ne s'opposait pas seulement à la constitution de la science de l'aliénation mentale par l'origine angélique ou démoniaque qu'elle attribuait à ce phénomène, mais encore par sa théorie géné-

rale en matière de physiologie. Suivant l'idée péripatéticienne, l'âme et le corps forment une réalité individuelle, dans laquelle le corps constitue la matière ou le *principe inerte* et *indéterminé du composé substantiel,* tandis que l'âme constitue *sa forme,* c'est-à-dire, le principe actif et spécifique. Selon les Thomistes, ces péripatéticiens si fidèles du moyen âge, l'âme était même la seule forme ou le seul principe qui fût capable d'expliquer les actions de ce corps et le mode de ses actions. C'est pourquoi ils reconnaissaient une âme végétative et nutritive, qui rendait compte de la croissance et de la nutrition des organes, et ces âmes qu'ils admettaient, leur servaient d'explication universelle pour les phénomènes physiologiques ; explication universelle, remarquons-le bien, c'est-à-dire, unique. A cette question : pourquoi et comment le phénomène de la nutrition se produit-il ? la seule réponse était celle-ci : A cause de la présence de l'âme nutritive. On comprend facilement qu'avec de pareilles réponses, qui devaient paraître pleinement satisfaisantes, il n'y avait pas de physiologie possible. On pouvait sans doute découvrir quelques faits curieux ; mais ces faits ne se reliant à aucun système général, n'avaient d'utilité que pour l'avenir. Aussi, les brillantes découvertes de la physiologie moderne, non seulement n'étaient pas possibles, mais pouvaient à peine être soupçonnées. Ce ne fut que plus tard qu'il était donné à Charles Bell, à Magendie, et à d'autres grands physiologistes de féconder la science qui les a rendus si célèbres. Le XVI^e^ siècle s'ouvrait donc à travers ces débris de la philosophie péripatéticienne, qui avait résumé admirablement toute la philosophie antique. Néanmoins, l'effet immédiat de cette chute définitive du système péripatéticien, christianisé par les Thomistes, eut un double résultat : d'un côté il y eut un besoin immense de rénovation, de création,

et le sentiment profond d'une nouvelle vie scientifique préoccupait tous les esprits ; d'autre part il y eut la résurrection des doctrines antiques que le Péripatétisme scolastique avait étouffées pendant des siècles, c'est-à-dire, des doctrines de Platon et d'Epicure.

La théorie qui assimile l'erreur et la faute, le péché et la folie, c'est-à-dire, l'extrême spiritualisme, dut donc se renouveler, ainsi que la théorie qui ne voit dans l'aliénation qu'un effet tout physique et une localisation spéciale.

Il exista un homme en Allemagne, dont l'immense érudition et le génie poétique opérèrent le prodige de ressusciter, à propos de l'aliénation, toutes les idées de Platon ; ce fut Heinroth, qui, sous le triple rapport de la médecine, de la philosophie et de la poésie, résume dans sa personne, une de ces puissantes individualités dont la savante Allemagne nous offre tant et de si glorieux exemples. J'ai exposé dans un autre ouvrage les idées théoriques de ce grand médecin (1), et, quoiqu'attaqué avec une violence extrême par plusieurs de ses compatriotes, parmi lesquels furent Friedreich et Jacobi, Heinroth, malgré son système erroné, a droit à notre estime. A l'école spiritualiste, dont il fut le chef, s'adjoignent d'autres noms célèbres, et si Harper Benecke, Ideler, pour l'Allemagne, Guislain, pour la Belgique, se placent sur un terrain d'observation déjà bien différent, et surtout infiniment plus pratique, ces auteurs célèbres n'en sont pas moins les plus vivantes personnifications des tendances spiritualistes dans la science de

(1) Dans un Recueil trimestriel spécialement consacré aux médecins aliénistes, les Annales médico-psychologiques, année 1844, j'ai exposé avec M. le docteur Lasègue la théorie de Heinroth. On trouvera dans le même ouvrage une excellente appréciation des doctrines de Ideler, par M. Lasègue.

l'aliénation mentale, science à laquelle ils ont imprimé un progrès qui se continue même de nos jours. Les doctrines matérialistes n'ont pas eu de plus énergique défenseur en Allemagne que Friedreich; et la théorie appelée *théorie mixte*, à cause de la part qui était faite aux éléments physiologiques et psychologiques de notre individualité, et qu'on pourrait désigner aussi sous le nom de théorie éclectique, a été représentée en Allemagne, et en Angleterre, par des hommes tels que Langermann, Wenzel, Hoffbauer, Haslam, Perfect, Chricton; en France, par Esquirol, ce médecin aliéniste dont notre pays a si juste raison de s'énorgueillir, et dont l'éloge se trouve résumé dans une seule ligne de Lippich, qui le caractérise ainsi : *Hippocratem pro morbis mentalibus dicendum*. Je n'ai pas à examiner ici la valeur des différents systèmes qui émanent des grands médecins que je cite. J'ai déjà démontré dans un autre ouvrage que les théories les plus opposées ont fait faire à la science d'énormes progrès, par la variété des points de vue où se sont placés leurs auteurs. Sous l'influence de ces manières diverses d'envisager la question générale, on peut dire que toutes les parties en ont été approfondies. Je n'excepte pas même de cette appréciation la doctrine de Gall, qui a eu ses prôneurs exagérés comme ses détracteurs injustes.

Je reviens au but que je poursuis, qui est d'arriver par la critique des doctrines philosophiques à la conception des systèmes médicaux qui ont régné dans la science, et j'essaierai, s'il est possible enfin, d'énoncer une formule qui résumera la manière dont la question de l'aliénation peut être envisagée et comprise.

VI. Les rééditions des vieux systèmes, dit M. Morin, étaient la conséquence nécessaire de la destruction du Péripatétisme. En effet, cette doctrine arrêtait les sciences physi-

ques et physiologiques en admettant entre l'âme et le corps un rapport si intime que les phénomènes de l'un et l'autre élément se confondaient sans cesse. Comme nous l'avons vu, il n'y avait plus ni vraie et distincte physiologie, ni vraie et distincte psychologie. Les sciences physiologiques et les sciences morales se constituèrent donc par la négation même de cette doctrine d'Aristote et des Scolastiques qui assimilaient le rapport de l'âme avec le corps au rapport substantiel qui existe entre la forme et la matière. Autant les Scolastiques mêlaient et confondaient les deux substances, autant les modernes prirent à tâche de les séparer et de les étudier chacune dans leur isolement; et c'est pourquoi Descartes qui résume la révolution scientifique commencée avant lui, mais organisée par lui, fonde la théorie générale de l'univers et son *mécanisme* si justement célèbre, sur la distinction radicale de l'*âme* et du *corps*.

Plus tard, les disciples et les sectateurs de Descartes, qui étudièrent plus spécialement l'une ou l'autre de ces deux substances, essayèrent naturellement d'expliquer celle qu'ils n'avaient pas étudiée par celle qu'ils avaient plus ou moins approfondie, et d'en faire comme une dérivation. Plusieurs psychologues devinrent idéalistes; plusieurs physiologistes devinrent matérialistes. Mais l'idée mère de la science moderne est précisément d'étudier chacun des deux éléments qui constituent notre être total par les lois qui lui sont particulières, et non pas, comme le font les écoles extrêmes, d'expliquer les phénomènes physiologiques par des préceptes psychologiques, et les phénomènes psychologiques par des préceptes physiologiques. L'idéalisme et le matérialisme s'expliquent parfaitement par les habitudes qu'a fait naître la division des sciences; mais chacune de ces doctrines, envisagée en elle-même, est un contre-sens envers la pensée fondamentale de ces sciences,

une violation de leur constitution originelle, et le matérialisme sous ce rapport est plus erroné encore que l'idéalisme ; car la science moderne est née précisément quand l'esprit humain sentit le besoin de dégager l'âme du corps qui en était la matière, dans les idées de la Scolastique ; la science moderne est sortie d'un progrès qui s'est accompli dans le spiritualisme ; en se faisant matérialiste, elle ment à sa nature et renie toutes ses origines.

Il suit de cette origine même, qui est propre aux sciences médico-psychologiques de l'époque moderne, que bien qu'elles semblent reproduire le Platonisme et l'Epicurisme des anciens dans leur forme extérieure et dans une foule de leurs théories particulières, cependant elles en diffèrent profondément par leur esprit fondamental. Elles en diffèrent surtout en ce que le Platonisme et l'Epicurisme détruisaient, en sa base, tout esprit scientifique ; le Platonisme prétendant lire la nature des êtres dans des types chimériques et inaccessibles à notre raison ; l'Epicurisme déclarant qu'il n'y a rien dans la nature qui soit marqué au caractère de l'*unité* et de la *fixité*, et introduisant dans les investigations scientifiques l'idée du *hasard*, qui est la négation même de la science. Aussi, Platon et Epicure n'ont que de vagues aperçus sur l'aliénation mentale, et ils n'éprouvent pas le besoin d'en avoir de plus complets. Qu'importent des expériences suivies, coordonnées, interprétées par l'induction, à des philosophes qui croyaient voir en eux-mêmes, les modèles éternels des choses, ou qui niaient toute régularité et toute harmonie essentielle dans l'univers ? Surtout quand les deux écoles, dominées par la philosophie secrète du paganisme, ne voyaient à la place des lois générales qu'elles ne pouvaient comprendre que les influences supérieures des *idées*, des *astres* et des *anges*.

Il ne faudrait donc pas se méprendre sur les similitudes des systèmes philosophiques des modernes et des anciens. Nous avons eu de nos jours aussi, en face de l'idéalisme et du matérialisme, des doctrines médicales qui leur correspondaient. Bien plus, chaque théorie particulière, sous la forme de laquelle se présentait une de ces doctrines, a eu ses conséquences dans la manière générale de concevoir la physiologie. Mais néanmoins au-dessus de toutes ces théories, il y avait une doctrine radicale qu'elles ne détruisaient qu'en apparence, et qui n'étant ni idéaliste, ni matérialiste, permettait à la science de se constituer en groupant et en coordonnant les faits. L'immortel esprit de la philosophie moderne était là corrigeant les influences funestes des doctrines extrêmes, et différenciant, sous ce rapport, les systèmes qui ne semblent que des copies de l'antiquité, des systèmes originaux sur lesquels ils prétendaient se calquer. La science a donc pu faire, tout en paraissant se tenir dans l'ornière de la philosophie antique, des progrès que cette philosophie semblait empêcher. Cependant il faut noter que les théories particulières de Stahl et de Broussais, tout en se conciliant dans le fait avec la coordination scientifique des phénomènes, n'auraient pu sans péril faire des progrès indéfinis. Il faut noter également, ainsi que nous l'avons dit, que se borner à admettre corrélativement l'élément spirituel et l'élément matériel dans l'individu humain, ce n'est pas résoudre la question. On peut même ajouter que si les sciences physiologiques, malgré leur origine qui devait les en éloigner, ont souvent failli verser du côté du matérialisme ou du côté de l'idéalisme, la cause en est dans cette vague conviction, inhérente à l'esprit humain, que deux réalités ou deux éléments ne sont connus scientifiquement que lorsqu'ils ont été ramenés à l'unité ou plutôt coordonnés dans un système unique. Dans l'état où en est

arrivée la question de la physiologie en général, et en particulier celle de l'aliénation mentale, on ne peut donc ni en revenir à la solution péripatéticienne qui est essentiellement anti-scientifique, ni se jeter dans l'Idéalisme ou dans le Matérialisme, ni s'en tenir à l'Eclectisme.

Ainsi d'une part, il est certain que les deux éléments, l'un matériel, l'autre spirituel, existent et concourent l'un avec l'autre dans les phénomènes de la folie; de l'autre part on ne peut se satisfaire de cette vague déclaration. On est donc forcé de reconnaître qu'entre l'âme et le corps il existe primordialement, non pas un rapport *fortuit, accidentel, passager,* mais une relation *radicale, permanente, substantielle*, de telle sorte que dans leur union ils forment non pas deux individus mais un *seul.* En d'autres termes l'âme n'agit pas sur le corps comme sur un être qui lui est étranger, comme le pilote agit sur le navire par exemple ; outre ce rapport d'action et de réaction réciproque il y a un rapport plus intime qui fonde le premier et qui des deux vies physiologique et psychologique fait une seule et même vie.

Comment cette union substantielle est possible, ce n'est pas ce que nous recherchons ici ; nous la constatons comme un fait, et nous croyons devoir la constater avec tous les théologiens et les philosophes du moyen âge. Nous en faisons, en résumé, le point de départ de notre théorie particulière sur la manière de comprendre et de définir l'aliénation mentale.

En effet, si une fois il est admis que l'âme et le corps forment, pour parler le langage des théologiens les plus accrédités, d'Albert-le-Grand, de saint Thomas, de saint Bonaventure, une unité substantielle, un suppôt (*suppositum*), tellement marqué au sceau de l'unité que l'individua-

lité existe dans le tout et non dans les parties (1), si une fois, dis-je, on adopte cette théorie, qui fut celle de la scolastique et que les psychologues modernes n'ont rejetée que par un excès mal entendu de spiritualisme, qu'en résulte-t-il ?

C'est qu'il faut distinguer deux espèces de rapports qui peuvent unir les deux éléments du suppôt humain : 1° *Des rapports essentiels* fondamentaux, ceux en dehors desquels l'union substantielle n'existerait pas, et qui, par conséquent, constituent l'homme à son état normal ; 2° *Des rapports accidentels,* comme il en existe entre des substances qui ne sont pas unies par un lien particulier. Ces *rapports accidentels* peuvent varier d'après les dispositions de l'organisme et les actes de la volonté, ils constituent le domaine où la liberté humaine a sa part et son influence.

Non seulement ces *rapports accidentels* sont variables, mais encore ils ont une certaine action sur les *rapports substantiels*. C'est ce que nous sommes forcés d'admettre par l'expérience journalière. Qu'il y ait par exemple une altération dans l'organe ; si elle est assez grave, il se peut que cette variation en apparence toute accidentelle amène non seulement une perturbation, mais encore une cessation im-

(1) C'est là notamment la théorie de saint Thomas, d'après lequel c'est le corps qui individualise l'âme, de telle sorte que l'âme, séparée du corps, a pour lui une affinité naturelle, et même, se trouvant alors dans un état incomplet, resterait dépourvue d'idées claires et déterminées, si Dieu n'intervenait d'une manière surnaturelle. Bien plus, parce que saint Thomas regardait l'âme comme s'individualisant par le corps, il en concluait que l'âme séparée resterait sans principe d'*individuation*, si elle n'avait une tendance particulière vers tel ou tel organisme. Denis Scot et les philosophes franciscains ne partageaient pas ces opinions ; mais ils admettaient néanmoins que l'âme et le corps formaient un rapport unique (Morin).

médiate des rapports de l'âme et du corps; dans ce cas nous disons qu'il y a MORT.

On comprend également que ces *rapports naturels*, au lieu d'être totalement interrompus peuvent changer, et cela, même de la manière la plus radicale.

Ce changement peut modifier lui-même les conditions et le mode des *facultés intellectuelles* et *affectives*, ou des *tendances morales*, et les modifier d'une manière *radicale ;* car si les *rapports accidentels* de l'âme et du corps produisent, en passant, des *variations accidentelles* dans notre manière de penser et de sentir; si par exemple une légère maladie trouble notre intelligence, et si une émotion un peu vive trouble notre digestion, on comprend que ces *variations* en devenant plus profondes amènent des effets plus profonds, et qui touchent au principe même de l'union de l'âme et du corps (1).

Que serait donc la FOLIE à ce point de vue dont on doit, je pense, nous accorder toutes les données ?

Pour qu'il y ait FOLIE, il faut que le *mode* de l'union de l'âme et du corps soit changé. De là il suit que lorsqu'il y a une altération purement intellectuelle, un écart de l'esprit, alors même que ce phénomène psychologique réagit accidentellement sur l'organisme, il n'y a pas folie, autrement *tout état passionné* serait un état d'aliénation mentale. Mais,

(1) Nous remarquerons même que la théologie chrétienne admet un fait complétement analogue à celui dont nous voulons donner ici une idée : la déchéance de l'homme a placé le corps et l'âme dans des rapports essentiels, différents de ceux qui existaient avant la faute primitive, et les théologiens n'hésitent pas à conclure que la raison dut être tout aussitôt obscurcie et essentiellement obscurcie. C'est sous l'empire de cette même idée que Bossuet compare l'homme à un magnifique édifice ruiné.... Au reste, le même ordre d'idées domine dans la Palingénésie sociale de M. de Ballanche.

lorsque les phénomènes de perturbations physiologiques et psychologiques sont de telle nature que le rapport primordial qui existe entre l'*esprit* et *son instrument* a été transformé, et quand par suite de cette transformation la volonté ne trouve plus dans les organes le moyen de lutter contre telle ou telle influence, et s'y abandonne tout entière, alors il y a FOLIE.

La liberté n'existe pour nous que par l'harmonie de nos puissances intellectuelles, puisqu'elle se détermine toujours d'après un motif présenté par l'intelligence. Cette harmonie, sans doute ne la constitue pas, mais elle est la condition de son *exercice;* or, à l'harmonie de *ces puissances intellectuelles* doit correspondre une certaine harmonie des *puissances physiologiques*, puisqu'en fait celles-ci sont les instruments nécessaires de celles-là. Ainsi, il y a une certaine UNIVERSALITÉ dans les aptitudes intellectuelles qui est la condition de la liberté, et une certaine UNIVERSALITÉ dans les fonctions physiologiques, qui est la condition de l'universalité dans les fonctions psychologiques. Que si le *corps* et l'*âme* sont tellement disposés que l'âme ne touche plus le corps pour ainsi dire, par tous ses côtés, et dans l'universalité de ses fonctions, mais par un seul point, l'harmonie de ses aptitudes spirituelles s'évanouira et sa LIBERTÉ sera brisée, ou du moins deviendra une puissance purement virtuelle. Telle est la manière dont nous concevons l'aliénation mentale.

Et s'il en est ainsi, on comprendra parfaitement pourquoi l'ERREUR et la FAUTE, même systématisées, même poussées jusqu'aux dernières limites ne constituent pas en elles-mêmes des états de folie :

Pourquoi également ces états sont parfaitement distincts du *délire.*

On comprendra également comment ces états peuvent

se produire et se développer. Il y aurait deux périodes générales de la maladie, une période de *désorganisation,* celle où se romprait le rapport primitif normal, une période de *systématisation,* celle où se formerait le rapport nouveau.

On comprendra comment les passions, les travaux excessifs (ceux surtout qui n'emploient qu'une faculté spéciale), tout ce qui développe, en un mot, un côté de notre nature intelligente, sensible ou morale, aux dépens des autres, amène ou peut amener à sa suite cette terrible maladie qui est à la fois et *physiologique* et *psychologique.*

On comprendra pourquoi après une incubation plus ou moins longue, où la liberté commence à s'altérer, et les sentiments à se dénaturer, il se fait chez l'aliéné une explosion d'idées délirantes, frappées au coin de ce que l'on peut s'imaginer parfois de plus ridicule et de plus incohérent.

On comprendra comment à cet état de contradictions psychologiques succède un état en apparence plus calme, mais plus funeste en réalité, où tout semble, dans l'esprit de l'aliéné, se grouper logiquement, bien que le point de départ soit essentiellement faux.

On comprendra aussi pourquoi l'altération radicale dans la folie est celle de la LIBERTÉ.

Et c'est ainsi que d'après ce que nous avons dit jusqu'à ce moment, et d'après ce qu'il nous reste encore à exposer dans l'étude des causes et des symptômes, nous croyons être en droit de définir la folie, considérée au point de vue de la médecine :

UNE AFFECTION CÉRÉBRALE IDIOPATHIQUE OU SYMPATHIQUE ENLEVANT A L'INDIVIDU LÉSÉ A LA FOIS DANS SES FONCTIONS PHYSIOLOGIQUES ET PSYCHOLOGIQUES, L'EXERCICE DE SA LIBERTÉ MORALE, ET CONSTITUANT DÈS LORS CHEZ LUI UNE DÉPRAVATION

MALADIVE DANS SES ACTES, SES TENDANCES ET SES SENTIMENTS, AINSI QU'UN TROUBLE GÉNÉRAL OU PARTIEL DANS SES IDÉES.

La précision exigée dans une définition nous a empêché d'ajouter que ces phénomènes maladifs se traduisent au dehors, tantôt avec le type intermittent de l'exaltation, tantôt avec le type intermittent de la dépression ; mais le lecteur qui a bien suivi l'enchaînement de nos idées, pourra compléter notre pensée et en saisir de suite toutes les conséquences.

Cette théorie de la folie, dont nous acceptons, M. Morin et moi, toute la responsabilité, est loin assurément d'être inattaquable, et nous n'avons pas la prétention d'avoir dit le dernier mot sur cette difficile question. Mais il est bon de faire observer qu'une théorie n'engage que son auteur qui éprouve l'impérieux besoin de baser ses observations et les éléments de sa thérapeutique sur un système qui lui paraît le plus s'approcher de la vérité. Que si, d'ailleurs, ce système ne heurte en rien la manière de voir et de penser du lecteur, ce sera un avantage inappréciable, parce que l'auteur trouvera ainsi dans les sympathies de ceux qui le lisent un nouveau point d'appui pour féconder le champ de l'observation.

VII. *Ces idées n'avaient pas encore vu le jour,* que des personnes très-recommandables, à qui nous les avions communiquées, soulevèrent deux ordres d'objections, auxquelles nous avons hâte de répondre, car ces objections se présentent naturellement à l'esprit.

On nous disait : Cette hypothèse d'une union substantielle entre l'âme et le corps n'est-elle pas une atteinte et à la notion chrétienne de la spiritualité de l'âme et au principe fécond de la séparation absolue qui a été posée par Descartes, et qui a été, nous l'avons vu, le germe de toutes les découvertes modernes en matière de sciences physiologi-

ques et de sciences psychologiques ? A la première de ces objections nous répondons : Non-seulement l'hypothèse que nous posons ne s'éloigne pas de la notion chrétienne, mais encore elle s'en rapproche d'une manière notable, ou du moins elle se rapproche de la conception des théologiens scolastiques. Par un excès mal entendu de Cartésianisme, nous avons contracté l'habitude de considérer l'âme comme un pilote qui gouverne son vaisseau, c'est-à-dire, l'organisme ; et plusieurs personnes font de nos jours encore de l'âme et du corps, moins deux essences distinctes que deux êtres, deux individualités qui ne se touchent que fortuitement. C'est une réaction contre la Scolastique, juste et heureuse dans son principe, exagérée dans ses conséquences, qui nous a conduit à cette conception qui domine nos études physiologiques et psychologiques. Au moyen âge, cette conception, que nous tendons à représenter comme parfaitement chrétienne, eût été condamnée comme peu orthodoxe. C'était à peu près celle que s'étaient formée les réalistes exagérés du XII^e^ et du XIII^e^ siècle, c'est-à-dire, les philosophes qui inclinaient vers les interprétations néo-platoniciennes d'Aristote, ou vers l'hérésie des Albigeois. Le grand effort des philosophes catholiques du XIII^e^ siècle, des Franciscains comme des Dominicains, de saint Bonaventure et de Scot comme d'Albert-le-Grand et de saint Thomas, fut de montrer que l'âme n'était pas dans le corps, comme le pilote dans le vaisseau, c'est-à-dire qu'elle n'était pas uniquement, vis-à-vis de lui, un principe qui n'avait avec lui que des rapports extérieurs et accidentels, un simple moteur, mais au contraire, qu'elle lui était *substantiellement unie*, et que ces deux éléments, bien que radicalement distincts par leur nature, formaient un seul *suppôt*, lequel était un centre d'action et de phénomènes. Quel rôle jouaient ces deux éléments dans l'unité substantielle

du suppôt? Les écoles dominicaines et franciscaines se sont livrées à cet égard à des discussions qui n'ont pas été perdues pour l'avenir, et qui ont contribué à éclairer les notions fondamentales de la raison humaine. Mais sur la question de l'*union substantielle* de l'âme et du corps, ces écoles coïncidaient dans leur manière de voir, et les opinions contraires à la leur ont été plusieurs fois condamnées. La fameuse définition de l'homme, *une intelligence servie par des organes*, eût, à cette époque, été infailliblement regardée comme douteuse et équivoque, sinon comme essentiellement fausse. Le spiritualisme de certains philosophes de nos jours, non pas le spiritualisme chrétien qui est immortel, mais celui des Platoniciens ressuscités, qui font de l'âme et du corps deux individus qui vivent chacun de leur côté, et ne se rencontrent jamais que par accident et comme par hasard, est une invention du XVII^e^ siècle, ou pour mieux dire une réapparition d'une doctrine qui avait été depuis longtemps condamnée et oubliée (1).

Enfin, pour corroborer ma profession de foi, je puis signaler les tendances qui me dominaient déjà il y a plus de 15 années, lorsque je fis de l'aliénation mentale l'objet spécial de mes études ; ces tendances, pour ne pas être aussi franches dans leur allure qu'elles peuvent l'être maintenant que l'étude et l'observation ont dû fortifier ma manière de voir, me portaient déjà à publier dans un mémoire spécial : que si l'âme n'est pas sous la domination absolue du corps, elle n'en est cependant pas indépendante; que force essentiellement créatrice, elle est soumise dans la génération

(1) Telles sont aussi les opinions d'un illustre et savant religieux de notre époque dont on ne contestera pas l'autorité en pareille matière : le P. Ventura, qui s'étudie surtout à faire ressortir le génie organisateur de saint Thomas.

et dans la manifestation de ses idées, à toutes les influences extérieures qui les entraînent et les activent. Que si nos organes sont empêchés ou facilités par le milieu physique dans lequel ils agissent, suivant les lois auxquelles doit obéir toute matière, de même aussi l'agent intellectuel et sensible subit les lois générales auxquelles tout être fini et dépendant ne peut se soustraire. Que si, d'une part, ses sentiments, ses tendances, ses connaissances, qui constituent ce qu'on peut appeler l'individualité morale, tendent à modifier les phénomènes intellectuels, dans leur source ou leur expression; de l'autre, les conditions physiques de son développement l'entravent également ou l'activent suivant les mêmes raisons....

Appliquant ensuite cette manière de voir aux principes d'une bonne thérapeutique mentale, j'ajoutais : en admettant cette vérité si facile à démontrer, que les altérations organiques peuvent précéder celles de l'intelligence, on ne saurait voir là un rapport de causalité, dans le sens absolu de ce mot : la lésion primitive du cerveau, la lésion postérieure de l'esprit, ne sauraient permettre de conclure que la seule médication efficace soit celle qui s'adresse aux fonctions corporelles.... Si les affections organiques influent si fortement sur la façon d'être de l'esprit, l'esprit n'en a pas moins la puissance de réagir contre elles quand il est aidé par les conseils, par l'autorité d'un ami dans lequel le malade a placé sa confiance, ou qui a su la gagner...

Ainsi, comme on le voit, les tendances de nos opinions anciennes, et les tendances de nos croyances modernes qui consistent à admettre la théorie de l'*union substantielle* des deux éléments de la nature humaine, ne sont nullement opposées à cet autre principe de la dualité de notre nature qui est un fait incontestable, et que l'on ne peut nier, sans se rejeter ou dans le matérialisme ou dans l'idéalisme;

doctrines non-seulement condamnables en philosophie, mais opposées à l'esprit général qui a déterminé le progrès des sciences modernes. Je suis heureux, du reste, de voir que cette théorie de l'*union substantielle* se fasse jour dans les écrits spéciaux des médecins allemands. Je trouve dans l'ouvrage du savant et regrettable docteur FEUCHTERSLEBEN, la phrase significative suivante : *La matière et l'esprit, une fois réunis pour constituer l'âme et le corps, ne doivent plus être compris que comme une unité* (1).

Nous croyons donc pouvoir dire, sans heurter les opinions de personne, que la dualité n'est qu'un point de départ pour les sciences médico-psychologiques ; y rester attachées, c'est pour elles abdiquer. Toute science est la recherche de certaines lois, c'est-à-dire que toute science aspire à ramener à une certaine unité des faits en apparence sans lien et sans harmonie. Faire la théorie de la pesanteur, par exemple, c'est montrer comment la chute du plomb et l'ascension du ballon, phénomènes en apparence contraires, s'expliquent cependant par la même formule. Faire la théorie de l'attraction, c'est rendre compte par le même principe de tous les faits qu'explique la pesanteur terrestre, et de tous les faits que l'astronomie constate. A ce point de vue, on comprend comment une explication purement *matérialiste* des phénomènes médico-psychologiques constitue une théorie fausse, mais cependant pourvue d'un caractère scientifique, parce qu'elle admet une formule *générale* et *une* pour rendre compte de tous les faits ; mais elle est fausse parce qu'elle amène à

(1) Körper und Geist sind, sobald sie sich zu Leib und Seele vereinigt haben, nicht mehr anders, denn, als Einheit zu verfassen. (FEUCHTERSLEBEN, Lehrbuch der ärztlichen Seelenkunde), page 72.

des conclusions forcées dans l'application ; telle est par exemple à propos d'aliénation la conclusion de Broussais, qui prétend que toute folie doit se traduire, au point de vue de l'anatomie pathologique, par une lésion spéciale du cerveau. Il en serait de même d'une explication exclusivement idéaliste. Tant que nous en resterons à prouver que le *matérialisme* et l'*idéalisme* sont dans le faux, nous ferons sagement; mais nous aurions tort de conclure que tout est dit, quand on admet l'âme et le corps à la fois comme éléments irréductibles. Il faut voir aussi quelle est la *nature du rapport* qui les unit ; il ne s'agit pas de ramener les deux séries de phénomènes, dont ils sont le double point de départ, à une seule substance ou à une seule nature ; l'*unité* que nous cherchons n'est pas celle-là, qui nous rejetterait infailliblement dans l'Idéalisme ou dans le Matérialisme. Cependant, encore une fois, sans la croyance à une unité, donnant lieu à des formules qui expliquent les deux ordres de *phénomènes,* il n'y a plus que des observations détachées, et quiconque s'en tient là ne fait pas de la science, il ne fait que de l'empirisme.

Quant à la dernière objection, celle-ci est plus forte, et serait même irréfutable, si nous proposions purement et simplement d'en revenir, dans la question des rapports de l'âme et du corps, à la doctrine des scolastiques. Faire de l'âme la forme et la forme unique du corps qui l'individualise, admettre en conséquence comme seule explication des phénomènes physiologiques, quels qu'ils soient, la présence d'une *âme nutritive*, etc., etc., c'est tuer la science, en lui enlevant tous ses problèmes. Nous ne voulons donc pas que, par un absurde mouvement de réaction, on revienne aux systèmes que les philosophes du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle ont si heureusement détruits ; mais on peut parfaitement admettre que l'âme et le corps sont *substantiellement* unis, sans admettre

cette erreur funeste qu'ils sont unis comme *forme* et comme *matière*. Au moyen âge, époque où toute substance était regardée comme un composé de matière et de forme, le mot de *substantiellement* ne pouvait être interprêté que comme il le fut ; aujourd'hui, ainsi que nous l'avons établi, l'interprétation doit nécessairement être différente. Il n'y a donc rien de contraire aux progrès de la science dans un système qui admet l'*union substantielle* des deux éléments de l'être humain, et qui base sur ce fait, *pris comme fait,* l'explication de certains phénomènes, et en particulier, du phénomène de l'aliénation mentale.

Sans doute, cette hypothèse peut ne pas avoir en elle-même une valeur absolue et irréfragable ; et le lecteur est certainement libre de l'admettre ou de la rejeter. Elle n'est, comme l'hypothèse des ondulations ou de l'émission en fait de lumière, qu'un simple point de départ ; mais, si en l'acceptant, il devient plus facile de coordonner les faits, d'assigner les causes, et de prévoir de nouveaux phénomènes, il est légitime de l'adopter, il est rationnel d'en faire ressortir les diverses conséquences (1).

(1) Je ne puis, vu le cadre restreint où je me suis renfermé, entrer dans plus de détails sur les idées des auteurs qui ont donné à la science de l'aliénation une impulsion utile ; mais le lecteur pourra trouver dans l'excellent ouvrage de M. le docteur Trélat : *Recherches historiques sur la folie,* l'exposé des idées des principaux auteurs depuis Hippocrate jusqu'à nos jours. Les mêmes études sont développées dans les Annales médico-psychologiques et c'est dans ce recueil que j'ai déjà publié plusieurs articles sur ce sujet.

§. V.

SOMMAIRE.

I. Les causes de l'aliénation ont un double caractère physique et moral. —II n'y a pas de causes absolues dans la rigueur de l'acception.—II. Influences de l'âge et du sexe. — Perturbations intellectuelles de la première enfance. — Observations. — Tendances au vol, à l'homicide, à l'incendie. — Suicides d'enfants. — Influence de la période de menstruation. — Exemple d'épidémies intellectuelles chez les enfants. — Importance des causes qui peuvent agir sur la première enfance.—III. Age auquel la folie éclate avec le plus d'intensité. — Maladies mentales de la vieillesse. — De quelques erreurs à propos des affections intellectuelles des vieillards. — Délire sénile. — Affaiblissement intellectuel. — IV. Influences du sexe. — Etat de grossesse. — De l'organisation physique de la femme. — Etat moral de la femme avant l'époque de la puberté. — Des troubles intellectuels spécialement en rapport avec les sentiments de la femme mal dirigés. — Effets physiologiques de la gestation. — Effets moraux du même état. — Explication des tendances à l'infanticide. — Observation. — La manie suite de couches plus fréquente chez les femmes mariées. — Explication. — Age critique. — Les hommes ont aussi leur âge critique. — V. Influences du monde extérieur. — Lune. — Vents régnants. — Influences climatériques. — Effets physiologiques sur la constitution. — Résultats de la chaleur et du froid extrême sur l'organisation intellectuelle et physique. — De la force de l'âme. — Des rapports de la civilisation avec la folie. —VI. Influence du sentiment religieux exagéré. —Influence des révolutions sociales ; manière complexe dont il faut envisager ces questions. — Hérédité. — Habitude. — Déductions pour servir à l'étude de l'anthropologie.

I. Les doctrines philosophiques dont nous avons donné un aperçu, ont exercé sur l'appréciation des causes une influence facile à comprendre. Les causes morales et les causes physiques se sont tour à tour partagé le domaine de l'action dans le développement des maladies mentales,

en raison de la prédominence des théories spiritualistes ou matérialistes. Dans l'état actuel de nos connaissances, les opinions exclusives ne peuvent avoir le privilége de dominer l'observateur, et les principes que nous avons posés nous engagent, pour notre part, à n'admettre ni des causes physiques ni des causes morales exclusives, mais bien au contraire une réunion de causes qui puisent les éléments de leur activité dans le principe immatériel et le principe organique nous constituant comme *homme,* ou si l'on aime mieux, comme une *unité*, également impressionnable à l'action de toutes les causes physiques et morales. Ces causes sont capables d'agir sur l'organisme humain, de telle sorte qu'elles produisent, dans une proportion plus ou moins large, l'*aliénation mentale* avec tous les caractéres qui la constituent, et telle que nous l'avons définie.

Il est une autre conséquence que l'on peut déduire de l'étude des causes envisagées à ce point de vue, c'est qu'il n'existe pas de *causes absolues* dans toute la rigueur de cette acception ; en d'autres termes que l'action des causes est subordonnée à une foule de circonstances que l'éducation, le tempérament de l'individu, les influences climatériques et hygiéniques, l'âge, le sexe et bien d'autres éléments encore peuvent faire varier à l'infini. Il en résulte que telle cause, regardée comme *efficiente* chez un individu, n'aura qu'une influence minime chez un autre, et que la *cause déterminante,* à laquelle on attache d'ordinaire une si grande importance, n'en aura pas une plus considérable pour nous que celle du grain de sable qui emporte le plateau de la balance. Sans cette cause déterminante la maladie n'aurait pas éclaté peut-être, mais l'absence de cette cause n'a pas empêché l'évolution des phénoménes antérieurs, ni la préparation du terrain sur lequel l'aliénation doit se produire. C'est ainsi que la santé du malade avait déjà

subi de cruelles atteintes ; des influences de toutes sortes, générales et particulières, physiques et morales, avaient apporté à l'évolution de la maladie finale, le contingent de leur action multiple, et ce sont précisément ces influences qui, étudiées par nous dans le monde extérieur et intérieur, vont faire le sujet de nos recherches subséquentes. Obligé de nous circonscrire dans la sphère de notre spécialité, nous ne considérerons ces influences qu'à ce point de vue ; mais d'un autre côté le lecteur, déjà familiarisé avec notre manière d'envisager les choses, ne sera nullement étonné de nous voir généraliser l'action de ces influences, et en déduire, quand l'occasion s'en présentera, des conséquences pour tout ce qui peut intéresser les progrès de la pathogénie générale des névroses, ainsi que ceux de la science anthropologique.

II. *Influences de l'âge et du sexe.* — S'il est vrai de dire que la folie se produit sous la double influence des causes physiques et morales, on comprendra sans peine que cette affection ne peut se présenter avec la même intensité et avec les mêmes caractères dans l'enfance, ainsi que cela se remarque dans la jeunesse et dans l'âge mûr. Toutefois les analogies, que nous avons établies entre le délire fébrile et le délire de l'aliénation, nous amènent à la conclusion que l'activité cérébrale de la première enfance ne produit que trop souvent des perturbations très-graves dans l'organe central du système nerveux. Les affections de cette première époque de la vie sont trop fréquemment mortelles, pour que les conséquences pathologiques de l'aliénation mentale proprement dite puissent se détacher d'une manière claire et nette de l'ensemble des faits. Mais si les auteurs ne citent dans la première enfance qu'un petit nombre d'observations ayant rapport à l'aliénation telle qu'on la retrouve chez les adultes, il n'est point de médecins

qui n'aient eu lieu de remarquer la fréquence de l'imbécillité et de l'idiotie sous l'influence de causes que nous avons étudiées dans la première partie de cet ouvrage ; causes qui ont également le triste privilége d'amener l'aliénation à un âge plus avancé. En dehors de ces faits généraux, les cas de manie et de lypémanie avec propension au suicide, la manifestation de toutes les tendances mauvaises qui constituent certaines formes d'aliénation, ne sont pas chez les enfants des phénomènes sans exemple. Ces tristes manifestations d'égarement de l'intelligence et de dépravation des sentiments à un âge aussi tendre, résultent ordinairement d'une organisation vicieuse ou d'une mauvaise éducation. Elles méritent bien, sous ce rapport, de fixer l'attention des parents, des éducateurs et des magistrats, et justifieront les détails dans lesquels nous allons entrer.

Sous le nom de *monopathie furieuse*, Guislain signale une maladie mentale chez une jeune fille de sept ans. Un coup reçu sur la figure avait déterminé une carie des os du nez et amené chez cette enfant de véritables exacerbations maniaques. Les docteurs Haslam, Spurzheim, Frank, Burrows, Perfect, Friedreich, citent des cas de folie chez des enfants âgés de moins de onze ans. Greding rapporte l'exemple bien plus étonnant encore d'un enfant qui mourut de marasme, à l'âge de dix-huit mois. Né d'une mère imbécile, cet enfant fut amené, en même temps que la malheureuse auteur de ses jours, dans l'asile de Waldheim; il avait alors neuf mois à peine, et présentait des paroxismes nerveux qui se terminaient par un rire indescriptible ou par des accés de manie dans lesquels ce petit être déchirait tout ce qui lui tombait sous la main. Jacobi, qui rapporte ce fait, ne nous dit pas si l'autopsie a montré une lésion spéciale du cerveau. L'idée de cet auteur a dû se rattacher à cet ordre de causes, puisqu'en citant des

exemples de manie chez de jeunes enfants de l'hospice de Siegbourg, il signale des lésions cérébrales particulières. Je ne pourrais comprendre autrement la cause des accès maniaques que j'ai pu observer souvent, pour ma part, chez de jeunes idiots, imbéciles et épileptiques. Dans ces cas, l'influence des causes morales ne pouvait certes entrer en comparaison avec celles des affections idiopathiques du cerveau, et c'est à l'influence de ces dernières causes que l'on doit attribuer l'exacerbation de certains accès périodiques allant parfois jusqu'à la fureur. La difficulté des explications augmente, lorsque nous voyons chez de jeunes sujets des délires systématisés, ainsi que de funestes et irrésistibles tendances au vol, à l'incendie, au suicide et à l'homicide. L'exemple cité par Marc (1) est trop important au point de vue de l'étiologie, pour ne pas être rapporté avec quelques détails. On pourra y voir les conséquences terribles d'une habitude funeste qui ne détruit que trop souvent la santé et la raison chez les enfants ainsi que chez les adultes.

En l'année 1825, un des commissaires de police de la ville de Paris fut informé qu'une jeune fille de huit ans, ayant menacé de tuer son père et sa mère, persistait dans ce dessein avec un sang-froid et en termes raisonnés qui faisaient frissonner ses auditeurs. Il dut envoyer chercher la mère de cette enfant, qui, dans une déclaration très-longue, dont je ne fais que donner un extrait, révèle et ses chagrins et les causes de la dépravation intellectuelle et morale de ce petit monstre qui est sa fille.

Placée en nourrice, cette petite fille en fut retirée pour

(1) Marc. De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires. Tome 1er, p. 97.

être confiée aux soins de sa grand-mère; elle revint à quatre ans et demi à la maison maternelle, et la tristesse habituelle de son regard, la perte de son embonpoint, l'absence de toute sensibilité morale sont les premiers phénomènes qui frappent ses parents. On attribue cet état à une petite maladie inflammatoire qu'elle fit; mais le hasard, comme dit la mère, vint lui en apprendre l'horrible cause. Une femme du voisinage lui raconta qu'elle avait été obligée d'éloigner de chez elle une petite nièce qui, quoi qu'âgée de dix ans à peine, avait l'habitude de porter la main sur elle et de détruire sa santé. Des questions indirectes sont adressées à l'enfant, et quels ne sont pas la douleur et le désespoir des parents lorsque cette petite leur avoue, avec un cynisme effronté et en termes très-clairs, qu'elle sait bien ce que l'on veut lui dire, et que depuis l'âge de quatre ans elle s'amuse continuellement avec de petits garçons de dix à douze ans... Tous les moyens employés pour la guérir de sa funeste habitude demeurèrent inutiles, et le chagrin de la mère fut à son comble, par le fait d'une révélation nouvelle et plus terrible encore. Une personne ayant dit à cette enfant qu'elle fera mourir sa mère de douleur, non-seulement elle ne ressent aucune émotion de ce reproche, mais elle ajoute : *Quand maman était malade, je faisais exprès du bruit pour la faire mourir, et quand j'ai vu que je ne réussissais pas, j'ai dit que je le ferais moi-même.* Les assistants frappés d'horreur multiplient leurs questions, croyant avoir mal compris, mais l'enfant répond à tout avec un imperturbable sang-froid ; et quand on met en doute la véracité de ses intentions et qu'on lui demande ses moyens d'exécution, elle insiste dans sa manière de voir, et s'adressant à sa mère, elle dit : *Si c'était dans un bois par exemple.... je me cacherais.... je vous ferais tomber par votre robe et vous enfoncerais un poignard dans le cœur.* Car elle

a lu dans un mauvais roman qu'on a laissé traîner chez elle comment on égorge quelqu'un. L'instruction minutieuse à laquelle se sont livrés les magistrats à propos de cette enfant, les questions nombreuses qu'ils lui ont faites, les ont portés à conclure qu'une funeste habitude a pu seule troubler les organes intellectuels de cette jeune fille et causer l'horrible affection morale dont elle était atteinte, et qui demande un prompt isolement dans une maison de santé.

Les Annales judiciaires fournissent de nombreux exemples de jeunes filles incendiaires de 15 à 18 ans, qui la plupart du temps ont été acquittées, parce que l'instruction avait établi la coïncidence de leurs actes avec un état maladif résultant d'un défaut de la menstruation. Cette période critique de l'existence se relie encore à des troubles nombreux dans les diverses fonctions organiques, et les bizarreries de caractère, les inappétences, les envies particulières des jeunes filles chlorotiques sont des faits que tous les médecins ont pu observer. Je pourrais, en multipliant les exemples, prouver que les types divers de l'aliénation mentale se sont présentés chez des enfants d'un âge encore tendre. Les faits suivants nous apprennent que certaines lésions intellectuelles du jeune âge peuvent se compliquer d'hypochondrie et même de suicide.

J'ai été appelé à donner des soins à un jeune enfant de 14 ans à peine, et chez lequel une première observation n'avait fait découvrir que des phénomènes hypochondriaques. En raison de la rareté d'une maladie peu commune à cet âge, on était tenté d'attribuer à des dispositions intellectuelles extraordinaires et à un grand amour pour le travail, les spasmes, les inappétences, les bizarreries même de cet enfant, dont le caractère, les sentiments et les habitudes faisaient un singulier contraste avec son âge. Une observation plus approfondie nous dévoila tous les mysté-

res de cette jeune intelligence égarée. L'hérédité jouait un rôle important dans les phénomènes observés. La lésion des sentiments força d'éloigner cet enfant de la maison paternelle, et tout nous fait craindre dans ce moment l'évolution d'une maladie qui se présente à nous avec tous les caractères de la folie, telle qu'on l'observe dans une période plus avancée de la vie, et plus ordinairement encore dans l'âge mûr.

Le suicide même qui termine tant de jeunes existences, le suicide, ce remède fatal d'un désespoir qui se confond souvent avec la folie, s'est rencontré chez de jeunes enfants. Dans son remarquable ouvrage de l'hypochondrie et du suicide, M. le docteur Falret cite l'exemple d'un garçon de douze ans, qui se pendit de désespoir pour n'avoir été que le second de sa classe. Le savant Casper fait remarquer que depuis un demi-siècle le nombre des suicides de jeunes sujets a augmenté en Prusse d'une manière déplorable. De 1788 à 1797, on ne comptait à Berlin qu'un suicide d'enfant; de 1798 à 1807, la statistique en signale trois, et de 1812 à 1821, le chiffre monte à trente et un (1).

Les faits que je cite seraient assez difficiles à comprendre dans leur isolement, si on ne les rattachait à une appréciation plus générale de la question. Quiconque s'est occupé du traitement des enfants, au point de vue médical ou pédagogique, ne peut ignorer leur tendance extraordinaire à imiter les actes qu'ils voient accomplir. On a pu, à certaines époques de l'histoire médicale, observer des affections convulsives du jeune âge dont la rapide propagation ne connaissait pas d'autres causes. L'extrême

(1) Friedreich. Handbuch der allgemeinen Pathologie der psychischen Krankheiten.

susceptibilité du système nerveux à cette période de la vie nous apprend que les épidémies intellectuelles dans lesquelles la philosophie de l'histoire puise de si précieux enseignements, n'ont pas épargné l'enfance. Les croisades, qui ont exercé une influence si extraordinaire sur les manifestations intellectuelles des peuples européens, nous offrent sous ce rapport de curieuses épisodes dans l'intérêt de notre thèse.

En l'an 1212 il n'était question dans toute la France que d'un jeune berger appelé Etienne, qui demeurait dans un village des environs de Vendôme. On racontait de lui des choses extraordinaires ; il se donnait comme un envoyé de Dieu, qui lui serait apparu sous la forme d'un étranger et lui aurait remis une lettre pour le Roi. Des signes particuliers justifiaient sa mission aux yeux des peuples égarés : ses moutons se seraient inclinés devant lui en signe de vénération, et bientôt une grande quantité d'hommes et d'enfants vinrent le trouver pour lui rendre hommage et le suivre partout où il voudrait les conduire. Il reçut l'oriflamme à Saint-Denis, et prêcha la croisade. Les hymnes du départ retentirent en tous lieux, et rien ne put arrêter l'impulsion générale des enfants qui prirent la croix pour suivre le jeune pâtre. La désolation des parents à propos de ces manifestations étranges était à son comble. Leurs larmes et leurs prières étaient impuissantes à fléchir ces jeunes cœurs que dévorait le zèle d'aller délivrer les lieux saints. Ils méconnaissaient l'autorité de leurs pères; et quand ceux-ci voulaient employer la force pour briser leur entraînement, ce n'étaient pas seulement leurs pleurs et leurs cris qui faisaient céder les volontés supérieures ; mais des accidents nerveux de toutes sortes, des crampes, des convulsions se manifestaient avec une telle intensité qu'aucune force humaine n'était

capable d'arrêter cet élan général. Les fils des comtes et des barons s'élancèrent sur les traces du pâtre Etienne, avec la même ardeur que les fils des paysans. Il enrôla dans sa troupe beaucoup de jeunes filles habillées en hommes, et l'on vit bientôt, chose presque incroyable pour notre époque, une armée de près de trente mille enfants se diriger sur Marseille, les uns à pied, les autres à cheval, et marchant bannières déployées aux cris de : *Vive Jérusalem.* Ils étaient persuadés, d'après ce que leur avait dit Etienne, qu'arrivés au terme de leur expédition, les eaux de la mer se retireraient devant eux, et leur fanatisme nous explique le courage avec lequel ils supportèrent les privations et les souffrances d'une route aussi longue. Beaucoup périrent dans le voyage, un grand nombre furent retenus par les habitants des pays où ils passèrent ; mais à leur arrivée à Marseille, ils étaient encore assez nombreux pour que deux marchands, qui spéculèrent sur la folie de ces pauvres innocents, pussent en charger cinq grands navires. L'histoire nous apprend la fin malheureuse de cette expédition. Deux vaisseaux périrent en mer, et les trois autres abordèrent avec les enfants qui les montaient à Bougie et à Alexandrie, où les infâmes conducteurs de ces infortunés les vendirent aux Sarrasins (1). Or, ce n'était pas seulement en France, dit Ideler, que de pareils faits se passaient ; mais les enfants en Allemagne furent pris du même enthousiasme ; et chose étrange, ils étaient pareillement dominés

(1) Le pape Grégoire IX fit bâtir en leur honneur l'église des nouveaux innocents (Ecclesia novorum innocentium). Plus tard les marchands qui s'étaient livrés à cet abominable trafic reçurent leur punition. Frédéric II les fit pendre en Sicile. Voir pour plus de détails, l'ouvrage du docteur Ideler. *Versuch ueber den religiösen Wahnsinns.*

par la croyance que la mer reculerait à leur approche, et de plus, l'opposition que les parents faisaient à ces jeunes intelligences égarées était suivie des mêmes accidents nerveux.

Si nous sommes entré dans quelques détails à propos des phénomènes de la folie pendant cette première période de la vie, c'est qu'il était important de faire ressortir l'influence des causes nombreuses qui peuvent faire surgir déjà dans un âge aussi tendre de si graves lésions, ou tout au moins préparer le plus funeste des avenirs. De même que la période d'incubation de la folie remonte souvent, comme nous l'avons dit, à une époque éloignée, de même aussi l'action des causes peut se manifester dans la première enfance. Et quand même l'influence héréditaire ne viendrait pas peser de tout son poids dans l'évolution des phénomènes maladifs observés dans un âge plus avancé, toujours est-il vrai de dire que les habitudes vicieuses chez les enfants, les mauvais exemples des parents, la fréquentation trop précoce de toutes les réunions où les sens excités outre mesure parlent souvent avant que la raison ait pu faire entendre sa voix, que toutes ces causes dis-je, amènent journellement les plus déplorables résultats. Ajouterai-je encore que la funeste tendance de l'éducation moderne, qui consiste à cultiver l'esprit aux dépens du cœur, implante déjà dans les âmes les plus tendres l'égoïsme, ce générateur fatal de tant de troubles intellectuels.

III. La transition de l'enfance à la jeunesse et à l'âge mûr nous ouvre un champ immense où les causes perturbatrices de la raison vont exercer leurs ravages avec une incessante activité. Nous apprécierons dans un instant les troubles qu'apporte dans notre sensibilité morale et physique le triste cortége de nos passions, de nos misères et de nos chagrins; contentons-nous en attendant de signaler

ce que la statistique nous apprend à propos de l'influence des âges. Sur un chiffre de 7,606 malades, l'aliénation mentale, au dire du docteur Friedreich, en avait frappé 5,470 entre la 20e et la 50e année. Sur 10,000 autres malades, les proportions s'établissaient de la manière suivante: 2,073 avaient été atteints entre la 20e et la 30e année ; 2,625 entre la 30e et la 40e, et 2,138 entre la 40e et la 50e. Après la 50e année, on voit décroître la disposition aux maladies mentales, et les hommes à cet âge semblent avoir plus de chances de préservation que les femmes.

La vieillesse, cette période de la vie dans laquelle le style figuré a cherché la réalisation du repos après la tempête, et la substitution de la sagesse à la dévorante activité des passions, la vieillesse, dis-je, est bien loin de nous présenter toujours cet idéal consolant. L'état social des peuples européens personnifie l'action presque continuelle de nos forces intellectuelles, morales et physiques, et le repos ne nous est guère permis. Bien mieux, on a vu des vieillards chercher après une vie agitée, ce repos, objet de tous leurs vœux, et ne pouvoir en jouir malgré toutes les conditions de la fortune ; l'ennui les opprimait, et ils ont dû, sous peine de succomber à la mélancolie, se lancer de nouveau dans le tourbillon des affaires. Les passions elles-mêmes ne font taire leurs voix discordantes qu'à la condition d'avoir été efficacement combattues ; or, ce principe d'une sage hygiène morale est généralement trop peu observé pour qu'il soit infiniment rare de voir éclater chez les vieillards la folie, avec ses formes les plus aiguës. Volæus, Greding, Rush, Esquirol, citent des individus qui sont devenus maniaques après avoir passé leur 80e année. Notre clinique de Maréville nous a montré des aliénés dans des situations analogues. Nous aurons à indiquer dans le chapitre de la manie plusieurs faits de ce genre, remarqués

surtout chez des femmes, dont une avait même atteint sa 80e année. Il est vrai de dire qu'ordinairement des lésions organiques spéciales déterminent un état pareil. Chez une des femmes dont je parle une nymphomanie des plus hideuses se trouvait être en rapport avec une affection ovarique. Dans un autre cas, une maladie dartreuse générale semblait déterminer chez une femme de 84 ans des exacerbations maniaques pendant lesquelles nous avions sous les yeux le triste spectacle de toutes les dépravations intellectuelles et morales que l'on remarque parfois dans ces cruelles maladies.

On pourrait croire que l'on trouve chez les vieillards un grand nombre de lésions mentales en rapport avec des ramollissements du cerveau et de la moelle, ou bien encore en rapport avec d'autres lésions des centres nerveux, du cœur, ou d'autres organes importants ; mais l'expérience nous prouve que ces maladies mortelles frappent dans des proportions plus notables encore des sujets dans la force de l'âge. La plupart de nos paralysés généraux sont des individus jeunes encore ; et les maladies du cœur sont loin d'être rares à la même époque chez quelques aliénés de notre asile.

Une opinion bien plus répandue est celle de la coexistence de la démence sénile avec un âge avancé. Quelques auteurs ont même décrit une forme particulière sous le nom de *delirium senile*, *insanitas senilis* ; mais les faits cliniques et l'observation générale viendront encore ici fixer notre manière de voir, en nous enseignant que la démence, cette terminaison fatale des maladies mentales anciennes et parfois de certaines fièvres typhoïdes, apparaît souvent au début de ces premières affections, sous l'influence de saignées exagérées ou de traitements irrationnels. Notre asile renferme un nombre énorme de jeunes gens de l'un et l'autre sexe ainsi tombés prématurément en démence, et la

dénomination de *démence juvénile* est presque aussi souvent employée par nous que celle de *démence sénile*. Quant à ce qui regarde maintenant l'appréciation du fait qui consiste à admettre une décadence intellectuelle en rapport presque nécessaire avec les progrès de l'âge, nous dirons que ce fait a été singulièrement exagéré: et nous sommes complétement de l'avis de M. le docteur Ferrus, qui dans sa longue pratique à Bicêtre a pu constater que beaucoup de vieillards de cet hospice avaient conservé leurs facultés. Sans doute, la vivacité des souvenirs et des impressions peut diminuer ; mais il serait irrationnel d'admettre une relation nécessaire entre l'affaiblissement des organes et l'obscurcissement de l'intelligence, telle est au moins, si je ne me trompe, la pensée de M. Ferrus. L'observation seule des faits historiques peut d'ailleurs nous convaincre que certains vieillards, au milieu de souffrances physiques presque continuelles et dans des corps usés, ont conservé non-seulement la sérénité de l'âme, mais encore l'énergie des plus solides facultés. La sagesse, ce résumé de toutes les sciences, augmente alors la puissance d'action des forces intellectuelles; le calme des passions fait briller d'un éclat nouveau la lucidité du jugement. Et ce n'est pas seulement l'hygiène morale qui puise dans ce fait un élément précieux de thérapeutique, mais la foi aux destinées immortelles de l'homme y trouve un point d'appui que le phénomène inverse de la décrépitude et de la démence n'est pas capable d'ébranler.

IV. *Sexe. Influences de la grossesse, de l'accouchement. Age critique.* — En traitant de l'influence du sexe sur le développement des maladies mentales, notre intention n'est pas de débattre la question de la prédominence de ces maladies dans leur relation avec les sexes. Les chiffres de la statistique varient sous ce rapport, non-seulement selon

les civilisations et les religions des divers pays, mais encore selon les grands centres de population d'une même contrée. La civilisation orientale, par exemple, où le rôle de la femme est si restreint, n'offrira pas à la production de la folie pour ce sexe le même aliment que la civilisation des peuples européens : cela se conçoit facilement. D'un autre côté, le rôle de la femme qui chez nous se trouve mêlée à toutes nos émotions et participe à toute l'activité qui nous tourmente, ce rôle, dis-je, sera bien plus périlleux encore dans les grandes villes, où les faciles entraînements sont suivis de déceptions si amères, et où la folie et le suicide, résultats de la misère, de la honte et de l'abandon, viennent si tristement terminer l'existence de tant de femmes. Nous avons déjà jeté un coup d'œil sur l'époque critique de la puberté ; nous aurons à examiner l'influence de la menstruation, de la grossesse, et de l'âge de retour, sur le développement de la folie chez les femmes ; mais il est bon de ne pas nous perdre dans les particularités, et à cet effet, nous prendrons la question de plus haut, et essaierons de considérer la femme au point de vue de l'influence que ses fonctions physiologiques et la nature spéciale de ses destinées peuvent exercer sur son intelligence (1).

(1) Les réflexions qui suivent me sont communes avec mon ami et ancien collaborateur, M. le docteur Lasègue. Je les ai publiées en partie déjà dans un Mémoire sur la manie, suite de couches. Nous examinons ici la femme telle que nous la représente le plus ordinairement notre société moderne avec ses mœurs, ses habitudes et son éducation. Que sous l'influence de ces mœurs et de cette éducation la sensibilité morale de la femme soit déjà détournée de son véritable but d'activité, ceci ne sera nié par personne. J'accepte d'avance ce premier *antécédent pathologique*, et prie le lecteur de ne

L'organisation physique de la femme lui est surtout particulière dans les organes spéciaux de la génération et dans leur action sur l'ensemble du système; peut-être pourrait-on dire, à propos des phénomènes intellectuels, que les symptômes moraux qui préparent cette fonction si importante et les sentiments nouveaux qui en sont le résulat présentent chez elle un caractère particulier. J'indiquerai rapidement les faits qui ont rapport à cet ordre de questions.

La femme ayant une existence moins extérieure que celle de l'homme, est moins distraite de ses préoccupations par les événements ; aussi le développement de ses tendances est-il plus facile à saisir et à suivre, puisqu'il se complique d'un moins grand nombre de circonstances impossibles à prévoir.

Avant l'époque de la puberté, toute la sensibilité de la jeune fille se porte sur les relations de famille; ses affections ainsi restreintes préparent son esprit au monde nouveau dans lequel elle doit entrer. Dès que les passions commencent à prendre chez elle la direction nouvelle qu'elles doivent conserver dans l'avenir, l'amour des parents n'occupe plus que la seconde place, et c'est à ce point de vue que l'on peut expliquer les terribles conséquences qu'un amour exagéré ou détourné de son véritable but, exerce par fois sur les facultés intellectuelles de la femme et sur ses sentiments affectifs.

Si la femme s'attache, s'intéresse au milieu dans lequel elle est destinée à vivre, ses affections et par suite tout son être psychologique se concentrent dans deux objets : *son*

pas oublier le point de vue philosophique où je me place, avant de porter un jugement définitif sur les considérations que j'émets.

mari et ses enfants. L'amour, dans son acception usuelle, a des formes trop variées, trop souvent insaisissables pour que j'aie ici la prétention d'examiner cette importante question sous toutes ses faces. En ne considérant l'amour que dans ses extrêmes, il résume parfois la femme toute entière, et alors, s'il est moindre qu'elle ne l'avait rêvé, il en résulte une sorte de lutte entre l'affection qui se produit à un faible degré, et le sentiment du devoir et des exigences sociales. Dans une telle situation, la femme s'attache aux lois que la société lui impose ; elle les exagère au besoin, et se fait une théorie des convenances, ou elle y renonce complétement et se lance dans le désordre par la seule espérance de modifier ses dispositions.

Pour peu que dans ce cas l'antagonisme entre la raison et les sentiments soit assez violent, il en résulte des troubles intellectuels plus ou moins profonds, suivant les circonstances. L'idée du devoir, incapable là comme ailleurs de créer un sentiment, fatigue l'intelligence, l'épuise sans profit, et la laisse dépourvue de toute vigueur.

Si la femme s'est abandonnée au désordre pour y trouver une excitation qui lui manque, des perplexités sans nombre, et par suite le découragement, la conduisent facilement à la démence. Lorsque l'amour est puissant, il peut par la satisfaction même s'exalter et produire, comme conséquence, des délires érotiques dont la seule chance de guérison est dans l'éloignement ou la soumission à une volonté supérieure et raisonnée, que la malade ne saurait trouver en elle-même. Si l'amour reste sans satisfaction, les conditions de la folie sont tout autres. La femme conserve plus d'ascendant sur elle-même en raison de cette loi, qu'une tendance non satisfaite subit en peu de temps la réaction des autres penchants et disparaît. Les cas les plus défavorables sont peut-être ceux où la femme,

blessée dans ses affections, retombe brusquement dans la froide raison, et se laisse entraîner à des excès de lypémanie d'autant plus redoutables que leur cause existe dans le passé, et que, pour substituer un avenir plein d'espoir à un passé désespérant, il faudrait remplir des conditions spécialement difficiles.

Du moment que la femme porte dans son sein un être qui lui doit la vie, les conditions physiologiques et morales de son existence changent nécessairement. Examinons les premières. Pendant la grossesse, les congestions, l'éclampsie surtout sont en quelque sorte préparées par le travail de chaque jour. L'utérus devient le siége d'une irritation trop vive pour ne pas réagir sur tout le système nerveux. De là, les vomissements, les convulsions, et ces perversions de goût si bizarres qu'on appelle *envies de femmes grosses*. Vers la fin de la grossesse la pression que ressentent les vaisseaux du bassin, et principalement l'aorte, produit des changements tels dans la circulation et l'innervation que les congestions cérébrales et les convulsions n'ont plus rien de surprenant. Enfin, l'excessive impressionnabilité du système nerveux, surtout dans les grandes villes, est un fait bien constaté ; il n'est pas rare de voir alors les organes des sens contracter des dispositions maladives. Les odeurs même les plus suaves peuvent avoir des inconvénients, et M. le professeur Velpeau rapporte avoir vu une dame de sa clientèle tomber sans connaissance, et dans des convulsions, pour être entrée dans une chambre où il y avait des fleurs de réséda (1).

(1) Les médecins n'ignorent pas la difficulté qui se présente à tirer de l'observation de certains faits des conclusions qu'il soit toujours possible

Sous l'influence de ces conditions physiologiques nouvelles l'impressionnabilité morale de la femme se modifie d'une manière trop sensible pour que nos lois judiciaires elles-mêmes n'aient pas admis, dans des cas analogues, des circonstances atténuantes, et le sujet est trop important pour que la médecine mentale ne cherche pas à s'expliquer l'origine des phénomènes qu'il lui est donné d'observer sous ce rapport.

Dans le moment de la gestation, la mère évidemment préoccupée de cet enfant qu'elle ne connaît pas est pour lui dans une situation toute exceptionnelle, et dont l'histoire des sentiments humains n'offre pas d'autres exemples.

L'attachement ou la haine que l'on voue à un être dont on a déjà saisi quelques qualités ou quelques défauts, est toujours déterminé par l'objet même sur lequel ces sentiments se modèlent. Quelle que soit la vivacité de l'imagination, elle ne peut s'isoler complétement de la réalité, etsi elle la dépasse, elle y trouve au moins son point de départ.

Pour la mère, au contraire, l'enfant auquel elle doit donner le jour et qu'elle affectionne déjà, est dans des conditions où l'expérience ne peut rien. Si la femme est naturellement craintive, si elle est disposée à *voir tout en noir*, rien de si facile pour elle que de se créer par la pensée une réalité qui confirme ses pressentiments ; elle aime l'objet qu'elle porte dans son sein ; mais son amour, se change en

d'élever à la hauteur d'un principe irréfragable. Ainsi, à propos de ces considérations physiologiques, on pourra m'opposer que beaucoup de femmes ne se portent jamais si bien que lorsqu'elles sont enceintes, et que dans cet état des femmes épileptiques ont vu complétement cesser leurs accès.

pitié, en inquiétudes perpétuelles, en préoccupations qui, toutes provisoires qu'elles sont, n'en exercent pas moins une énorme influence sur la direction de ses idées. Si la mère, est d'un caractère confiant, elle revêt l'avenir et le présent des couleurs riantes de son imagination ; elle est heureuse sans partage.

Une réaction plus étrange, mais aussi vraie, est celle de femmes qui, mélancoliques à toute autre époque, deviennent enjouées et gaies pendant la grossesse. Leur sensibilité, portant uniquement sur un seul objet finit par se créer à elle-même sa satisfaction, et comme les circonstances extérieures ne viennent pas sans cesse entraver cette disposition de l'esprit, ces femmes sont heureuses jusqu'à ce que l'accouchement vienne les rendre à leur premier état et à leurs premières inquiétudes. Les réactions funestes qui peuvent ainsi s'exercer sur la fin d'une grossesse qui s'était annoncée sous les plus brillants auspices, sont bien dignes de remarque, car elles amènent parfois les troubles intellectuels les plus déplorables ; peut-être trouverons-nous dans cette manière d'apprécier le sujet que nous traitons une explication plus satisfaisante de la funeste tendance à l'infanticide.

La mère, préoccupée exclusivement de l'enfant qu'elle nourrit, commence à grouper dans son esprit toutes les circonstances dans lesquelles il peut être placé. D'abord, elle se tourmente des événements qui ne dépendent pas de sa volonté ; bientôt, si elle a lu ou si elle a entendu citer quelques cas d'infanticide, elle le redoute pour elle-même, et à force de craindre ce crime, elle finit peut-être par se le représenter comme une nécessité à laquelle il lui est impossible de se soustraire. J'ai eu occasion de soigner à Paris une femme, blanchisseuse de son état, qui, pour égayer ses loisirs du dimanche eut, comme elle le dit, la fatale

idée de lire les causes célèbres. Elle tombe sur l'historique d'un procès d'infanticide, et elle voit dans le plaidoyer de l'avocat que certaines femmes entraînées par une tendance funeste et comme irrésistible tuent leurs propres enfants. Ce fait nouveau pour elle lui inspire une horreur si grande, qu'elle rejette le livre, mais poussée par une déplorable curiosité, elle le reprend, et achève cette histoire, non sans de fréquentes interruptions. Depuis cette époque elle fut dominée par une pensée terrible ; elle s'imagina qu'elle ne pourrait surmonter l'idée de tuer l'enfant qu'elle alaite, et ces préoccupations prirent bientôt un tel caractère de fixité chez cette femme, qui du reste se rétablit parfaitement, qu'une des premières conditions du traitement fut de la séparer de son enfant et d'envoyer ce dernier en nourrice (1).

Dans les exemples malheureusement trop fréquents, où la conception a été pour la femme une cause de malheur ou de honte, il s'établit une réaction violente entre l'amour de la mère et le désespoir de l'amante qui se termine toujours, ou par une indifférence pour l'enfant qui peut aller jusqu'à la haine, ou par une affection d'autant plus opiniâtre qu'elle a dû absorber toutes les autres. Je ne crois pourtant pas avec Esquirol, et je me fonde sur les observations que j'ai pu faire dans le service de M. le docteur Falret ainsi qu'à l'hôpital de la Clinique, que la manie, suite de couches, soit bien plus fréquente chez les filles devenues mères que chez les femmes mariées.

D'après une loi incontestable, l'influence des causes mo-

(1) Depuis longtemps déjà les médecins aliénistes ont signalé les déplorables influences qu'exerçe sur l'imagination de certains individus l'exposé que font les journaux, de causes criminelles en matière d'infanticide, ou de toute autre tendance maladive, telle que le viol, le meurtre, l'incendie, etc.

rales varie, non-seulement selon le pays, les peuples et la différence de leurs institutions ou de leurs mœurs, mais encore selon le milieu moral où vivent les individus. Or, si les liens de la morale générale se relâchent, si l'exercice de tel ou tel sentiment naturel au cœur de l'homme s'efface ou diminue, plus aussi l'influence des causes qui dérivent de ces mêmes sentiments obscurcis perd de son intensité. Nous verrons plus tard que les délires religieux, par exemple, sont plus fréquents en Angleterre qu'en France, où l'indifférence en matière de religion est un fait trop certain. Et pour en revenir à notre sujet, nous croyons pouvoir soutenir sans paradoxe que la manie suite de couches frappe plus souvent de vertueuses mères de famille que des femmes qui, dans une ville comme Paris surtout, trouvent tant de moyens de cacher leur honte et de se débarrasser des fruits d'un amour malheureux ou criminel. Je lis dans l'excellent ouvrage du docteur Burrows, que sur cinquante-sept femmes, folles par suite de couches et qu'il a reçues dans son établissement, cinquante-quatre étaient mariées et appartenaient aux classes les plus élevées de la société. Je n'ai jamais vu, dit Pinel, de mères aussi tendres, de filles aussi dévouées que parmi les malheureuses victimes de l'aliénation.

Age critique. — Nous avons parlé de l'influence que l'époque menstruelle et l'état de grossesse peuvent exercer sur les facultés intellectuelles et affectives de la femme. Si après la 50e année, les hommes semblent avoir plus de chances de préservation que les femmes, c'est qu'à cet âge il existe, comme on le sait, pour ces dernières, une époque des plus critiques, qui sera environnée de dangers d'autant plus grands, qu'une bonne éducation n'aura pas préparé leur esprit à subir avec résignation cette période de la vie où leur vanité et leur amour-propre, sur le théâ-

tre du monde principalement, trouvent de si dangereux écueils. Au reste, il est à l'égard des âges critiques une considération générale à établir qui intéresse également les deux sexes. Toutes les époques de transition dans la vie humaine semblent amener des perturbations physiologiques qui ne sont pas sans influence sur l'état moral de l'individu. Le passage de l'adolescence à la puberté ne se fait pas dans l'un et l'autre sexe sans que l'on voie se produire des phénomènes de mélancolie. Le suicide à cet âge si heureux est assez commun, et il est peu d'individus qui, à la même période de l'existence, n'aient pas été saisis d'un inexplicable dégoût de la vie. L'homme, lorsqu'il avance dans la vie, a pareillement son âge critique; et si notre état social ouvre à son ambition une carrière immense où son activité peut s'exercer d'une toute autre manière que celle de la femme, ce triste avantage est bien compensé par les nombreuses affections du système circulatoire et du système nerveux auxquelles il est plus particulièrement exposé en raison même des luttes qu'il est obligé de soutenir dans la sphère politique ou commerciale ou dans celle des honneurs.

V. *Influences du monde extérieur. Climats.* — Nous ne pouvons, à propos des influences générales du monde extérieur, nous arrêter qu'à celles de ces influences capables de jeter quelque jour sur le sujet que nous traitons. Je ne parlerais pas des influences de la lune, si une croyance populaire, ravivée surtout par les doctrines excentriques de Paracelse, n'avait désigné les aliénés sous le nom de *lunatiques*, et si, d'un autre côté, des médecins aussi distingués que Daquin et Dubuisson, n'admettaient pas sous ce rapport une opinion rejetée par la presque généralité des observateurs modernes. De simples faits de coïncidence, quelque curieux et extraordinaires qu'ils soient, ne suffi-

sent pas pour amener la généralisation d'un principe. Nous en dirons autant de l'influence des agents météorologiques. Malgré les travaux si consciencieux de plusieurs savants médecins et naturalistes, travaux dont nous ne voulons pas contester l'utilité, il nous serait difficile, dans l'état actuel de la science, de formuler les relations qu'il peut y avoir entre certaines névroses et les vents régnants, par exemple, ou le plus ou moins d'électricité répandu dans l'atmosphère, etc., et cependant ces influences existent : ne sait-on pas que sous l'empire du vent du midi qui passe sur les sables brûlants du désert, il résulte un anéantissement de toutes les facultés intellectuelles et physiques qui va parfois jusqu'à provoquer le suicide, et la statistique prouve que ce dernier phénomène maladif est plus commun dans certaines saisons que dans certaines autres. Le même fait se reproduit, non-seulement pour l'aliénation en général, mais pour beaucoup de névroses d'affections du système nerveux et circulatoire (1).

Mais si nous ne pouvons saisir les rapports intimes qui existent entre ces influences générales et les effets physiologico-psychologiques qui en dérivent, la science a établi d'une manière assez exacte l'influence de la chaleur et du froid, ainsi que celle de l'alimentation, sur le développement de plusieurs phénomènes physiologiques qui sont d'une grande importance dans l'étude générale de l'homme, de ses maladies et de la variété des tempéraments. Lorsque, dit Schubert, dans son article de l'*influence du climat sur l'âme*, la température moyenne de l'année s'élève au de-

(1) Quant à l'état physiologique et moral des malades renfermés dans un asile, nous savons par expérience que tout changement de temps amène généralement une recrudescence dans leur agitation.

gré de la chaleur du sang et la dépasse même dans quelques circonstances, lorsque pareillement l'eau puisée dans les fontaines présente un degré de calorique égal au degré de la chaleur de la peau humaine, il en résulte, comme on le sait, une exagération de certaines fonctions physiologiques dont l'innervation générale reçoit une atteinte remarquable. Dans les climats brûlants, le foie acquiert des dimensions considérables ; une transpiration exagérée agit pareillement sur la peau avec assez d'intensité pour modifier les conditions physiologiques et anatomiques de cet organe; la tendance au mouvement extérieur s'annihile, car le principe vital lutte avec peine contre ces influences déprimantes d'une chaleur presque perpétuelle et d'une lumière éclatante. L'irritabilité et la colère forment les apanages principaux qui distinguent les caractères des peuples équatoriaux, et certaines maladies nerveuses formidables, telles que le *tetanos,* se produisent pour des lésions qui effleurent à peine la sensibilité des Européens. Mais si le climat de la zone torride imprime à l'idiosyncrasie morale et physique de ses habitants un cachet si particulier, des phénomènes non moins extraordinaires se présentent à l'observateur dans les pays où les influences climatériques sévissent dans le sens extrême de leur action. L'effet de la chaleur humide est bien remarquable dans l'Inde, où la précocité des femmes, ainsi que leur vieillesse prématurée, le peu d'énergie morale et physique des indigènes dont la nourriture est si pauvre en éléments réparateurs, le retour périodique de certaines épidémies formidables, sont des faits que l'histoire générale de la médecine a déjà utilisés de la manière la plus féconde. Et si transportant le lecteur dans les régions des frimas éternels, nous le mettons en regard de cette nature désolée, nous remarquerons chez les malheureux Esquimaux une taille rabougrie, des os d'une

petitesse remarquable donnant attache à des muscles qui ne manquent cependant pas d'une certaine énergie. Nous observerons aussi chez eux une diminution considérable dans les sécrétions si actives que nous avons signalée chez les habitants des pays chauds ; aussi le foie est-il comparativement atrophié. Nous verrons encore chez ces peuples un besoin impérieux de locomotion ; et, lorsque dans leurs pérégrinations à travers les mers glacées, les steppes sans limites, ils parcourent en quelques semaines des espaces qui égalent par leur étendue la moitié de l'Europe, ils ne sont guère dépassés dans leurs courses vagabondes que par la célérité des oiseaux voyageurs.

Serait-il donc vrai de dire que c'est aux influences climatériques que les peuples européens doivent cette incontestable supériorité qui les distingue ? Nous ne pouvons, d'après ce que nous avons exposé, surtout dans la première partie de cet ouvrage, tirer une semblable conclusion, et nous sommes bien obligé d'admettre que d'autres éléments de régénération concourent à la conservation de notre espèce, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue physique et moral. Fidèle aux principes que nous avons émis sur l'influence réciproque des forces qui constituent notre individualité, nous sommes loin de rejeter, comme on le voit, l'action des influences climatériques et celle de tous les agents physiques qui concourent à la destruction ou à la conservation des races humaines, ou qui agissent sur le libre développement des fonctions intellectuelles; mais, encore une fois, ces influences n'entraînent pas des conséquences absolues ou fatales ; autrement que deviendrait le phénomène de la spontanéité de l'âme que nous croyons capable de réagir contre les influences extérieures et qui ne succombe jamais dans la lutte sans avoir révélé, par des faits plus ou moins énergiques de résistan-

ce, le principe de sa liberté. Il est une force supérieure à celle du soleil, c'est celle de l'âme, disait un docteur de lÉ'glise, à des anachorètes qui se plaignaient à lui des défaillances morales qu'ils éprouvaient quelquefois au milieu des déserts de la Thébaïde. L'âme ne doit pas succomber, disait encore un simple soldat de notre armée d'Afrique, encourageant par ces mots un de ses camarades qui, dans une marche à travers des sables brûlants, sentait sa force morale l'abandonner et s'appuyait déjà sur son arme pour en finir avec l'existence ; et lorsque, dans un ordre du jour célèbre, Napoléon flétrissait d'avance tout soldat de sa garde qui aurait la lâcheté de se suicider, il faisait non-seulement un appel à l'honneur de son armée, dont il relevait ainsi le courage, mais il arrêtait par là même à son origine une épidémie de suicide.

Nous pouvons donc l'avouer, sans être en contradiction avec nos principes, l'influence des climats tempérés est éminemment favorable au développement de toutes les forces intellectuelles et physiques de l'homme ; mais, comme nous l'avons déjà dit, cette influence n'est pas la seule, puisque des faits d'histoire contemporaine nous prouvent la dégénérescence de certaines nations au milieu de ces conditions favorables. Or, nous le demandons, l'élément d'activité et de progrès que les peuples européens puisent dans leur civilisation et dans la nature de leurs institutions politiques et religieuses, n'est-il pas *une autre force énorme,* incalculable dans ses effets. Et quand on songe que tant de peuples divers par le langage, placés qu'ils soient au Nord ou au Midi de notre Europe, font converger vers un but commun les éléments d'activité et de progrès qu'ils possèdent, on reste émerveillé en présence des avantages de la civilisation, et l'on est bien obligé d'admettre que l'idée qui féconde et qui fait antagonisme à l'influence des climats

et des éléments du monde extérieur est bien préférable à la barbarie qui, appuyée sur l'erreur et sur l'ignorance, ne sème que des ruines et refoule les progrès de l'esprit humain. Au point de vue où je me suis placé, je n'ai pas à rechercher si la folie est moins fréquente chez les peuples non civilisés de l'Afrique et de l'Amérique que chez les nations européennes. Je ne veux pas proclamer les résultats de ma conviction parfaitement contraire à celles de quelques auteurs modernes; et je m'élève de toutes mes forces contre l'idée que, là où la civilisation est la plus grande, la folie est plus commune. Sans doute il existe des genres de folies qui ne peuvent trouver place au milieu de l'absence des éléments de l'activité humaine; mais nous n'avons pas à considérer les lésions intellectuelles au point de vue de la variété des délires, nous étudions la folie dans les principes qui la constituent essentiellement, et nous disons que la raison, dans le sens général du développement de nos facultés, a établi son empire d'une manière bien plus solide, là où tous les grands principes du perfectionnement intellectuel, physique et moral de l'homme, ayant pour base la vérité, rayonnent dans le sens le plus absolu et le plus fécondant de leur action vraiment civilisatrice.

VI. *Influences dont l'origine peut être attribuée à l'exagération des sentiments ou des idées dominantes : religion, amour, idées politiques.* — Quand l'esprit humain, dit l'auteur anglais Roberston, est dans l'attente de grands événements, et que l'élément passionné fermente dans les cœurs, les facultés intellectuelles peuvent être excitées à un tel point que les actes qui en dérivent deviennent irréguliers et extravagants (*ressembling insanity*). Aussi, ajoute cet auteur, des actes pareils doivent plutôt être attribués à la folie qu'à cette religion qui, s'appuyant sur la plus pure des morales, nous recommande de modérer nos passions.

L'histoire des lésions intellectuelles, qui reconnaissent pour cause l'exagération du sentiment religieux, a été faite de nos jours par deux médecins qui ont traité cette question délicate avec cet esprit impartial dont le but est la recherche de la vérité. On peut voir dans les écrits de MM. Ideler et Calmeil (1) les tristes conséquences pour l'esprit humain des erreurs en fait de croyances religieuses. Nous ne pensons pas que, sous ce rapport, des épidémies intellectuelles, comme on a pu les observer à différentes époques, puissent surgir encore et amener de nos jours les résultats déplorables dont l'histoire des Anabaptistes et autres sectaires nous offre l'exemple. Mais il ne faut pas oublier non plus que la sphère où s'exercent nos sentiments peut se trouver, par les points multiples de sa circonférence, en rapport avec une infinité de causes qui toutes ont le triste privilége d'exalter notre sensibilité et de la faire dévier de ses tendances naturelles et légitimes. Il y a peu d'années encore que dans une contrée de l'Europe, qui a donné naissance à l'illuminé Swedenborg, on vit, sous l'influence de certaines prédications, surgir un état psychologique qui prit bientôt toutes les proportions d'une épidémie intellectuelle. Le médecin de l'Asile d'aliénés de Stockolm, le docteur Sondé, plus à même que personne d'étudier les causes de cet état mental, s'exprime en ces termes : « Il est » historique que dans les localités où commença la maladie » il y avait longtemps que les esprits avaient été inquiétés » et exaltés par les sermons particuliers et les exercices de

(1) Ideler : Versuch einer Theorie des religiösen Wahnsinns. Halle, 1848.

Calmeil : De la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire, depuis la renaissance des sciences en Europe jusqu'au XIX^e^ siècle, etc., Paris, 1845.

» dévotion de soi-disant prédicateurs et autres sectateurs » fanatisés par des millions de pamphlets fanatiques..... » M. Ponton, ecclésiastique éclairé, qui, pendant 40 ans, » a traité lui-même des aliénés dans sa maison, et précisément dans l'endroit où éclata la maladie, attribue à la trop » grande activité de ces prédicateurs, non-seulement que » des individus sont tombés dans une mélancolie religieuse, » mais que le nombre des malades attaqués d'aliénation » mentale, s'est visiblement accru pendant les années dernières..... Si l'on tient compte, ajoute le même auteur, » des efforts opérés dans les derniers temps par les apôtres » du méthodisme pour ébranler l'ancienne foi, agiter les » esprits, semer des doutes et une intolérance réciproque » entre les individus, il faut convenir qu'à cette époque » (1838-42), il existait réellement plus de matériaux qu'il » ne semblait nécessaire pour provoquer le fanatisme et » même l'extase. Il ne fallait donc pas d'impulsion bien » forte ou extraordinaire pour pousser l'extravagance dominante jusqu'à un véritable état de folie. Une impulsion semblable arriva cependant, lorsqu'une fille irritable et sensible à un haut degré, devint dévotement exaltée par de fréquentes lectures dans la Bible et autres » ouvrages religieux, et finit par tomber dans un état d'extase à la suite d'une longue maladie nerveuse. Alors » l'épidémie, avec la rapidité de l'éclair, alluma la masse » échauffée depuis longtemps, et se répandit avec une » promptitude étonnante. »

Puisque nous sommes sur le terrain de l'histoire contemporaine, où les exemples de ce genre sont cependant si peu communs, pourquoi ne rappellerions-nous pas en faveur de la thèse que nous soutenons, un fait d'autant plus extraordinaire qu'il s'est passé, comme dit un des témoins oculaires, dont je vais citer les paroles, au milieu de cette société fran-

çaise devenue si sceptique et si railleuse? Ces scènes sont telles, en effet, que pour en trouver de pareilles, d'après M. L. B., il faudrait interroger l'histoire des Anabaptistes. « Les » assistants qui repoussaient les doctrines d'Enfantin, se » sentaient tout à coup transportés aux bords d'un abîme » immense qu'ils n'avaient pas soupçonné ; ils se deman- » daient avec terreur si jusque-là leur vie n'avait été qu'un » rêve... ; ils éprouvaient une douleur sans nom en se » trouvant, pour jamais peut-être, séparés de celui que, » dans les élans d'une tendresse infinie, ils avaient si long- » temps appelé leur père. Pour les autres, c'était un redou- » blement de ferveur inexprimable, une exaltation qui allait » jusqu'au délire. Souvent, dans une salle dont les portes » avaient été soigneusement closes et dont les murs étaient » fidèles, les discussions duraient des jours entiers, des » nuits entières, sans interruption, sans distraction, sans » repos. Il arriva quelquefois à des jeunes gens, moins » capables que les autres de résister à ces luttes dévorantes, » de chanceler et de s'évanouir ; on enlevait les corps sans » que pour cela la discussion s'arrêtât. » Un jour M. C. eut une heure d'extase et se mit à prophétiser. Un autre jour M. O. R. fut comme frappé d'apoplexie, parce qu'ayant demandé à chacun des membres s'il n'était pas vrai que l'Esprit-Saint fût en lui, M. B. ne lui avait répondu que par des paroles d'incrédulité. La crise fut extrêmement violente. Tel est donc, même sur des esprits d'une intelligence saine et élevée, le pouvoir bizarre des croyances arrivées à un certain degré d'exaltation.

Ces faits que nous citons se reproduisent encore de nos jours dans les *meetings* américains, qui d'ordinaire se tiennent sans interruption pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Pourquoi nous étonnerions-nous de voir des manies religieuses éclater au milieu de circonstances semblables,

où l'exaltation des individus est portée à son comble, non-seulement par les prédications fanatiques, mais aussi par l'influence du lieu où ces scènes se passent. C'est, en effet, pendant la nuit, à la lueur des torches que les adeptes se rassemblent dans une forêt éloignée; c'est là que leur exaltation, fomentée par l'imitation et entretenue souvent par des libations alcooliques, atteint le dernier degré de son paroxisme.

Mais d'un autre côté, comme nous l'avons laissé entrevoir, ces grandes influences qui puisent les éléments de leur activité dans la religion et la politique, doivent être examinées avec tout le calme de l'observation philosophique. Si l'on ne procédait ainsi, on courrait le danger de substituer son sentiment personnel à la déduction légitime des faits généraux. Nous possédons, par exemple, dans nos asiles des individus atteints de manie avec prédominance d'idées religieuses ou politiques; il ne s'ensuit pas nécessairement que ces malades aient pour cause de leur délire des tendances analogues. Leur affection une fois constituée, il peut arriver que le délire se formule d'après les idées les plus répandues à l'époque où ils ont vécu, ou d'après les impressions qu'ils ont reçues dans le milieu où ils ont été élevés. Lorsque les croyances à la possession du diable, aux influences malfaisantes de la sorcellerie dominaient chez le peuple, rien n'était plus commun que de voir les délires des aliénés tourner dans le cercle de ces idées erronées. Et c'est ce qui explique pourquoi de nos jours les mélancoliques se disent poursuivis par la police ou se plaignent de subir les influences de l'électricité, du magnétisme et de la physique. Nous possédons encore à notre asile des inventeurs de la pierre philosophale, des chercheurs de la quadrature du cercle ou du mouvement perpétuel, des individus qui s'occupent de la solution de tous

les problèmes sociaux modernes, des représentants, en un mot, de toutes les utopies qui courent le monde; eh bien ! la plupart de ces individus, avant leur maladie, ne s'étaient jamais occupés de ces questions.

L'exagération des idées religieuses, comme élément primitif des perturbations mentales, est du reste rare dans les asiles français. Cette cause est plus commune dans les pays où des religions différentes sont en présence et se livrent des guerres de principes. De l'aveu des observateurs les plus impartiaux, l'Angleterre et les États-Unis offrent plus de délires religieux que la France et l'Italie; dans notre pays, l'Alsace en produit plus que la Lorraine.

Les circonstances particulières dans lesquelles nous vivons depuis 60 ans, ont fait rechercher quelle avait pu être l'influence de la politique sur la production des lésions mentales de notre époque. Cette question est, comme la précédente, d'une nature complexe et mérite d'être examinée avec le même esprit d'impartialité. Commençons par dire que parmi les nombreux aliénés soumis à notre observation, l'influence directe des idées politiques n'a pu être constatée qu'un petit nombre de fois. Cinq ou six seulement sont devenus maniaques par suite de l'excitation qu'ils avaient puisée dans les réunions qui avaient la politique pour objet. Ce qui les tourmentait alors, c'était l'ambition de devenir représentants ou d'exercer une fonction quelconque dans la localité; et cette excitation avait été puissamment activée par les excès de boisson auxquels s'étaient livrés ces individus.

Serait-il donc vrai, comme dit Esquirol, que les grands changements qui se sont opérés depuis trente ans dans les mœurs en France, auraient produit plus de folies que nos tourmentes politiques ? Nous avons changé, dit ce médecin, nos antiques usages contre des idées spéculatives et des

innovations dangereuses. La religion n'intervient que comme cérémonie dans les actes les plus solennels de la vie ; elle n'apporte plus aux malheureux ses consolations ni ses espérances. La morale religieuse ne guide plus la raison dans le sentier étroit et difficile de la vie. Le froid égoïsme a desséché toutes les sources du sentiment : il n'y a plus d'affections domestiques, ni de respect, ni d'amour, ni d'autorité... chacun vit pour soi ; personne ne forme plus de ces sages combinaisons qui lient à la génération future les générations présentes.

J'ai déjà émis dans un autre ouvrage l'idée que les révolutions ont jugé plus de maladies nerveuses peut-être qu'elles n'en ont produites. Ceci, au premier abord peut sembler paradoxal; mais lorsqu'on s'appuie sur les faits qui ressortent de l'action des crises, n'est-on pas en droit de dire que beaucoup de névropathies ont été guéries par les grandes commotions politiques. Ce qui a été observé sous ce rapport en 1793 s'est vu en 1848, et les mêmes conséquences ressortiront de tous les grands événements qui, en changeant la face des sociétés, impriment à l'organisation maladive, souffrante et blasée d'une foule d'individus, une direction plus vigoureuse, un but d'activité plus utile, et les retrempent pour ainsi dire au creuset des grandes infortunes. La Providence, dit M. de Ballanche, secoue violemment le genre humain pour le faire avancer. Il n'y a d'intelligence qu'à la sollicitation du besoin ; il n'y a de vertu qu'à la sollicitation de la douleur. La prospérité corrompt. Les empires périssent dans le luxe et la mollesse. La prospérité, l'aisance ont d'autant plus d'inconvénients que le sentiment moral est moins développé.

C'est une vive secousse, ajoute le même auteur, qui produit l'homme progressif ; c'est une vive secousse qui produit l'esprit humain. Le calme endort l'esprit ; le trouble

le réveille. Les grands hommes sont les produits des révolutions agitantes, le génie naît dans les larmes et le sang.

Ces dernières paroles ne nous amèneront pas à la conclusion de l'innocuité des bouleversements politiques sur le développement des troubles intellectuels. Nous avons intérêt seulement à faire remarquer combien la question des influences est une question complexe, à tel point qu'il existe à peine dans tout le cadre nosologique une seule cause dont l'action ne soit pas modifiée par la constitution physique et morale propre à l'individu, ou par l'influence du milieu social dans lequel il se développe.

Il faut donc bien reconnaître que si les bouleversements politiques peuvent dans quelques circonstances amener des crises favorables, leur apparition ne se lie que trop souvent à la production de la terreur et de la misère, aux préoccupations du présent et aux craintes de l'avenir, sentiments qui à leur tour peuvent modifier d'une manière fatale non-seulement l'état intellectuel des générations présentes, mais agir encore dans le même sens par voie héréditaire sur l'esprit des générations futures. Pas plus que M. de Ballanche, je ne mets en doute l'influence directe des commotions politiques et sociales sur certaines organisations plus exposées que d'autres aux conséquences qui dérivent de ces commotions. Je suis encore parfaitement de son avis, quand il dit que les grands orages politiques modifient par la terreur ceux qui y assistent, ceux qui sont nés en leur présence. C'est un fait, ajoute cet auteur, que les grandes catastrophes du globe ont laissé d'ineffaçables empreintes dans l'esprit des peuples ; que les épouvantes produites par les traces du déluge, les tremblements de terre, les inondations, les volcans, les fléaux de tous genres, les guerres sans pitié, les exterminations, l'incendie, le sac des villes, les vengeances des délateurs qui, dans les

temps de révolutions, assassinent avec un poignard dont le manche est tenu par une main invisible, que toutes ces terribles épreuves ne sont pas également supportées par ceux qui en sont les victimes..... L'horripilation qui saisit les hommes dans les jours d'angoisse, dans les temps de crise et qui les rend comme insensés, énivre pour long-temps les imaginations.

Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet dont le vaste horizon se confond avec ce que l'histoire entière de l'humanité et celle de la philosophie renferment de difficile et d'intéressant en fait de problèmes à résoudre. La nature de mon ouvrage m'impose des bornes, et d'un autre côté, il est de mon devoir de faire ressortir cette incontestable vérité : que l'étude de l'aliénation et de ses causes ne peut se séparer de l'étude des plus importantes questions sociales. Je finirai ce que j'ai à dire de ces influences générales par quelques appréciations sur l'hérédité, envisagée comme élément générateur des affections qui nous occupent.

Dans la première partie de cet ouvrage, le lecteur a déjà pu voir le rôle important que joue l'hérédité dans la transmission des affections nerveuses, et tous les observateurs ont constaté les rapports de tel ou tel état d'aliénation avec une prédisposition héréditaire. Les travaux récents de MM. Baillarger et Moreau de Tours ont agrandi encore la question en permettant de mieux apprécier le rôle de l'influence héréditaire, selon que cette dernière a sa raison d'être dans l'état mental du père ou de la mère. Le chapitre du pronostic des affections mentales nous ramènera nécessairement à l'examen des idées de ces savants. Dans les réflexions qui vont suivre, je désire soumettre au jugement des lecteurs quelques considérations sur la manière la plus utile, à mon avis, d'envisager l'influence de l'hérédité dans la production des maladies mentales.

Si nous consultons les auteurs, nous remarquerons dans leurs statistiques des causes héréditaires, une notable différence. Sur 264 cas d'aliénation observés dans sa pratique privée, Esquirol signale l'hérédité comme ayant existé 150 fois. Burrows affirme que chez les six septièmes des malades qu'il a eus à traiter on a pu constater la même cause. Jessen, sans apporter des chiffres aussi alarmants que les deux médecins que je viens de citer, pense que le tiers au moins des malades qu'il a soignés comptaient des aliénés parmi leurs ascendants directs ou indirects.

Les éléments de ma propre statistique sont loin jusqu'à présent de coïncider avec les statistiques que je viens d'énoncer ; mais dans une question aussi grave il existe un impérieux devoir, celui de n'opérer que sur des faits bien certains, bien avérés et dont la valeur soit pesée avec un véritable scrupule. Je suis donc obligé d'annoncer que l'examen sévère auquel je soumets tous les documents qui me sont envoyés, ne me permet pas encore d'asseoir les bases rigoureuses et assurées d'une statistique qui me soit personnelle. Tout ce que je puis dire, c'est que malgré les cas nombreux d'hérédité qu'il m'a été donné d'observer, je crois que M. Jacobi est plus près de la vérité que les auteurs précédents, et quant aux chiffres qu'il énonce et quant à la manière dont il apprécie les influences héréditaires.

Chez 220 aliénés maniaques, le médecin de Siegbourg ne signale l'hérédité comme ayant existé d'une manière bien avérée que chez 25 ascendants directs et chez 15 collatéraux, et encore la folie n'avait-elle éclaté parmi quelques parents qu'après la naissance des enfants. Il s'ensuivrait d'après ces données, qu'un dix-neuvième à peine des aliénés de Siegbourg se trouvait sous l'influence de ces fatales conditions héréditaires. Mais en dehors de la valeur propre à toute statistique bien faite, M. Jacobi accompagne les

chiffres qu'il donne et qu'il affirme être rigoureux, de réflexions que je partage entièrement.

D'après les idées générales de cet auteur, les circonstances qui ont déterminé une maladie mentale chez un individu ne dépendent pas seulement d'une prédisposition intellectuelle ou organique qui lui est propre, mais elles se relient à une foule de circonstances particulières, qui peuvent ne pas être les mêmes chez le fils que chez le père. Il faudrait, pour que l'hérédité fût une conséquence nécessairement fatale, admettre non-seulement l'existence de la même constitution organique ou du même tempérament chez le fils que chez le père, mais encore les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, la même éducation, l'influence du même milieu social et des mille et mille causes qui peuvent agir fatalement sur notre état intellectuel, physique et moral. Ces mêmes circonstances peuvent exister, je le sais, et nous allons en faire ressortir les conséquences à propos des résultats de l'habitude, mais elles peuvent aussi ne pas se rencontrer ; le milieu où se développe le fils est souvent bien différent du milieu où a vécu le père, et il en résulterait même (ce qui peut paraître au premier coup d'œil paradoxal), qu'étant donné une mère ou un père aliéné, le fils placé dans d'autres circonstances trouvera dans une éducation complétement différente des éléments de préservation que ne rencontrera pas le descendant d'autres parents, dont l'état mental n'aura rien laissé à désirer. Que le cas contraire ne surgisse que trop souvent, l'expérience malheureusement l'atteste ; mais quand mille exemples nous prouvent que les enfants n'héritent pas toujours des bonnes dispositions intellectuelles et morales de leurs parents, il faut bien admettre, et l'expérience est encore là pour l'attester, qu'ils n'héritent pas toujours de leurs vices et de leurs maladies. Que d'un autre côté les

affections des ascendants se transforment chez leurs descendants, qu'un épileptique donne le jour à un maniaque, un scrofuleux à un tuberculeux, ceci est encore un fait d'observation, et le pronostic et le traitement y puisent également des indications précieuses. Mais, en raison même de ce phénomène de transformation des maladies, il est une autre considération que l'on n'a pas fait assez ressortir peut-être, c'est qu'il n'est pas nécessaire que les parents aient été aliénés pour que les enfants contractent des prédispositions à la folie. La nécessité d'établir les bases d'une bonne prophylaxie et d'un traitement rationnel me fait un devoir d'insister sur ce point. Beaucoup d'individus, il est vrai, arrivent à la fin de leur existence avec l'intégrité plus ou moins parfaite, plus ou moins conservée, de leurs facultés intellectuelles ; mais aussi, comme le fait observer Guislain à propos des personnes prédisposées à la manie, on remarque chez ces mêmes individus des besoins et des appétits insatiables, des passions fortement développées et partant une disposition particulière *à l'excitation et à la réaction*. Ils se signalent par l'irascibilité de leur caractère, par leur orgueil et leurs emportements. Or, comme l'affirme Jacobi, les tempéraments du genre de ceux que décrit Guislain se retrouvent chez la plus grande quantité des maniaques ; et c'est ainsi que des maladies spéciales autres que la folie, des tempéraments irascibles du genre enfin de ceux que nous décrivons, sont des éléments générateurs aussi puissants peut-être dans la production de certains états névropathiques que l'aliénation elle-même.

Quelques exemples confirmeront ce que je dis et expliqueront mieux ma pensée. Nous possédons à l'asile de Maréville plusieurs individus unis par les liens de la parenté et dont les ascendants n'étaient pas aliénés, mais voici ce que nous savons :

1° Nous avons un frère et une sœur, affectés l'un et l'autre de manie avec tendance à la démence : les parents n'étaient pas aliénés, mais ivrognes.

2° Deux frères dont les parents ne sont pas aliénés non plus, mais la mère est excessivement nerveuse. L'oncle maternel est un professeur célèbre, dont la science est surpassée, si c'est possible, par l'excentricité du caractère. Le père a toute la constitution d'un artiste. Il y a dans la famille cinq garçons, et ils sont tous remarquables par leurs dispositions artistiques et leurs tempéraments nerveux.

3° Au mois d'août 1851, un individu est amené par son frère qui déplore de la manière la plus vive le malheur de la famille frappée ainsi dans un de ses membres. Trois mois après, il nous arrive lui-même sous l'influence d'une manie avec prédominence d'idées amoureuses, et au moment actuel le troisième frère est atteint de la même maladie. Les parents de ces trois infortunés jeunes gens ne sont pas aliénés, mais l'existence des enfants s'est passée dans des circonstances exceptionnelles. Ils vivaient dans une ferme éloignée, en dehors presque de toute communication intellectuelle avec le reste du monde. Rien n'égale la rudesse de caractère des parents, leur manque d'éducation et le peu de développement de leurs qualités affectives. Les excès de boisson sont les seules compensations qu'ils trouvent aux pénibles travaux auxquels ils se livrent.

Je pourrais citer vingt cas de ce genre, dans les quatre cinquièmes desquels je n'ai trouvé que des prédispositions ayant rapport à la manière de vivre des parents, à leurs habitudes, à leur tempérament, parfois à quelque maladie nerveuse autre que l'aliénation, au milieu social enfin dans lequel ils se sont développés. Je n'ai observé l'aliénation bien confirmée chez les parents, que dans un cinquième des cas sus-mentionnés. D'un autre côté les exemples de folie

simultanée du mari et de la femme ne sont pas si rares que l'on ne puisse en citer quelques-uns. Nous avons à l'asile deux femmes qui ont suivi de près leurs maris frappés d'aliénation, et les mêmes causes avaient agi sur ces malheureux couples : c'était la misère, les privations de toutes espèces, les craintes du présent et les préoccupations de l'avenir (1).

Mais s'il est souvent possible de relier les affections nerveuses des enfants à un état antérieur d'aliénation ou de toute autre affection du système circulatoire ou nerveux des parents, il faut bien dans d'autres cas avouer notre ignorance et nous incliner devant la seule observation des faits présents, lorsque surtout la nature a recouvert la cause première d'un voile impénétrable. Il est certaines familles malheureusement prédestinées à voir s'éteindre tous leurs

(1) Les trois enfants d'une de ces femmes aliénées et dont le mari est mort à l'asile, viennent souvent voir leur mère ; ce sont des garçons de 12 à 17 ans qui se font remarquer par leur esprit d'ordre, de conduite et leurs excellents sentiments. L'aîné est devenu le chef de la famille, et les trois frères ont confondu leurs intérêts pour exploiter en commun un petit atelier de cordonnerie. Les sympathies de quelques cœurs généreux sont venues en aide à ces jeunes orphelins. Ils travaillent et prospèrent. Si j'étais consulté sur la probabilité du développement de l'aliénation chez eux, je me fonderais sur les observations que j'ai émises, et j'affirmerais hardiment que les causes qui ont fait perdre la raison à leurs parents, n'ayant plus d'action sur ces enfants, qui sont nés du reste avant la maladie confirmée des auteurs de leurs jours, tout doit faire espérer qu'ils ne sont pas sous l'influence directe d'une prédisposition héréditaire. Ce fait pourrait encore justifier mon assertion sur la chance quelquefois plus grande qu'ont certains descendants de parents aliénés de ne pas contracter la maladie de leurs ascendants. Toutes les fois au reste que j'ai été consulté dans des cas analogues, et cela à propos de mariages à contracter, je me suis bien trouvé d'appuyer mon avis sur les principes que j'ai énoncés.

descendants, tantôt sous l'influence de dispositions héréditaires bien constatées, tantôt sous l'influence de causes inconnues.

Ces dernières se traduisent au dehors non-seulement par les maladies nerveuses redoutables dont sont affectés les enfants, mais encore par une organisation spéciale dont ils sont également les victimes et qui semble les entraîner presque irrésistiblement au suicide, au meurtre, au vol, ou tout au moins dans ces vices honteux qui flétrissent si souvent l'honneur des familles et bouleversent leur repos.

Il y a quelque temps, on nous amena le plus jeune des frères d'une famille dont les chefs sont morts il y a peu d'années à un âge patriarcal et dans toute l'intégrité de leurs facultés intellectuelles. Aimés et estimés par tous ceux qui les avaient connus, doués d'une certaine aisance, ces parents n'avaient rien négligé pour donner à leurs enfants une bonne et honorable direction. Mais les fatales dispositions qui se révélèrent chez chacun des cinq frères pris individuellement, nous permettent de penser que la manifestation des tristes faits que je vais citer tient à une de ces causes générales qui échappent parfois au domaine de l'observation.

Les deux premiers frères allèrent de bonne heure à Paris, y réussirent, grâce à leur intelligence, mais une propension fatale pour la boisson termina promptement leur existence, après les avoir fait passer par toutes les misères de la paralysie et de la démence. Le troisième était sous-officier dans un régiment; sa conduite avait toujours été irréprochable lorsque, sans y avoir été poussé par le besoin ou par une passion impérieuse à satisfaire, il commit un abus de confiance, se sauva à l'étranger, et depuis on n'en a plus entendu parler. Le quatrième était curé dans un village. Il se laissa entraîner à une passion malheureuse, et

la grandeur de ses remords le conduisit dans un couvent de Trappistes, où il étonna les plus fervents de ses Frères par les austérités de sa pénitence. Restait en dernier lieu le plus jeune des frères, âgé de 36 ans à peine, d'une sobriété irréprochable, d'une douceur de mœurs et de caractère qui lui attirait l'estime et l'amitié de tout le monde. Il y a trois mois il eut le malheur de perdre sa femme qu'il affectionnait tendrement, et son humeur en devint sombre. Espérant trouver quelque adoucissement à ses maux dans les consolations de la religion, il alla visiter son frère au couvent des Trappistes. Il y fit une retraite et en revint l'esprit tellement frappé, qu'il en conçut une de ces mélancolies profondes accompagnées d'hallucinations qui ne laissent aux malheureux malades ni trêve ni repos. Au moment actuel notre aliéné est sous l'empire des plus sombres préoccupations, et son délire de tristesse alterne avec des exacerbations maniaques, durant lesquelles son individualité lésée dans l'universalité de ses fonctions nous offre le triste tableau de l'égarement général de la raison et de la perversion totale de la sensibilité morale (1).

Telles sont les principales réflexions que nous tenions à

(1) M. le docteur Renaudin me communique le fait intéressant qui suit. Pendant sa pratique à l'asile de Stephansfeld, ce médecin a observé, dans une famille composée de quatre enfants, des différences intellectuelles tellement tranchées, qu'elles constituaient des types qui pouvaient se résumer ainsi : Chez l'aîné de cette famille il y avait des dispositions intellectuelles remarquables; le second était déjà moins favorisé sous ce rapport ; le troisième était un véritable maniaque ; le quatrième un crétin. Notons que le père de ces quatre enfants était un individu remarquable pour ses facultés; mais avant la naissance de son quatrième fils, il s'était livré à la boisson d'une manière déplorable. Ce n'est pas tout : le crétin se marie et il a trois enfants charmants ; ce qui prouve, comme le fait observer M. le docteur Renau-

émettre sur les influences héréditaires. Le sujet est trop important, il intéresse d'une manière trop intime le repos et la santé des familles, pour qu'à propos du traitement nous n'ayons pas à revenir sur une matière qui est loin d'être épuisée pour nous. Ce n'est pas, au reste, le traitement et le pronostic des affections mentales seulement qui, dans l'étude des transmissions héréditaires, apparaissent au médecin sous un jour plus lumineux ; mais les éléments de la science prophylactique viennent aussi se grouper dans son esprit d'une manière plus claire, plus méthodique, et conséquemment plus fructueuse. Et comme, d'un autre côté, tout s'enchaîne dans l'étude des questions qui ont rapport à l'amélioration intellectuelle, physique et morale de notre espèce, pourquoi ne chercherions-nous pas à agrandir la sphère des mêmes études et à éveiller, dans l'esprit de nos lecteurs, le désir de féconder, par leurs propres investigations, ce champ immense que l'on appelle la science de l'homme ? La difficulté peut être grande, sans doute, mais elle n'est pas insurmontable ; car, ce que l'individu ne peut faire dans son isolement, devient plus facile par les efforts collectifs. Dans son ouvrage intitulé *La science de l'âme,* Schubert a le merveilleux talent de faire surgir, dans l'esprit de ses lecteurs, le désir d'arriver à la solution des plus intéressants problèmes de notre existence. Cet auteur atteint son but, malgré la difficulté d'un sujet ardu qui n'excite d'ordinaire la sollicitude que d'un petit nombre de penseurs. Je m'estimerais heureux à mon tour si, au moyen de cette communauté d'idées que l'on finit par partager avec ceux qui vous lisent, l'étude des causes pertur-

din, qu'un élément nouveau introduit dans une famille peut ainsi la régénérer, tant au physique qu'au moral.

batrices de la raison peut, dans mon travail, élargir le domaine de la pensée collective et suppléer ainsi à ma propre insuffisance. C'est sous l'influence de cette idée que je finis ce chapitre par les quelques réflexions générales qui suivent.

L'individu, quelle que soit la fonction qu'il est appelé à remplir dans le domaine du mouvement progressif des êtres intelligents, l'individu, en raison même de cette fonction, ne peut rester isolé. Il se doit, corps et âme, au mouvement progressif, et ce n'est pas sans danger pour lui qu'il tenterait de l'arrêter ou de s'y soustraire.

Ce que l'on appelle Humanité n'est que le résultat collectif de toutes les forces individuelles qui tendent vers un même but de progrès et d'amélioration. Mais pour atteindre ce but, il est nécessaire que tout homme apporte à la construction de cet édifice commun, de ce temple magnifique, comme l'appelle un ancien philosophe, le concours de son action personnelle. Ce concours ne se résume pas seulement dans l'application d'une force matérielle quelconque, dans l'accomplissement de la loi de la reproduction des êtres, ou dans tout autre mode extérieur de formuler sa puissance ou sa force; il consiste encore dans la manifestation particulière de la manière de penser et de sentir, pourvu que cette pensée et ce sentiment s'harmonisent avec les lois éternelles de la raison, de la morale et de la justice.

Si l'individu reste isolé, il fait preuve d'égoïsme, et les meilleures qualités intellectuelles et morales restent ainsi frappées de stérilité. L'égoïsme, à ce point de vue, n'est pas seulement un défaut ou un vice, c'est un crime impardonnable, et l'individu qui en est entaché, bien loin de concourir aux progrès de l'humanité, ne devient pour elle qu'une plante parasite, inutile ou dangereuse.

Plus que toute autre créature, dit Schubert, l'homme est

formé pour la communication intellectuelle avec tous les êtres de la création. D'où nous viendrait en effet, s'il n'était pas inhérent à notre nature morale, ce besoin instinctif de communiquer aux autres ce qui se passe en nous, de connaître la pensée de ce qui nous environne, et de vivifier notre intelligence à la source commune des idées ?

Si la pensée individuelle ne tendait pas à cette fusion générale et harmonique avec la pensée de tous, il en résulterait bientôt pour le monde intellectuel une décadence analogue à celle que nous avons déjà indiquée à propos de la dégénérescence de certaines familles qui ne veulent pas contracter d'alliances étrangères. Ce mal redoutable que l'hérédité porte dans ses flancs, atteint non-seulement les familles, mais frappe des collections nombreuses d'individus, que dis-je, des peuples entiers, lorsque méconnaissant les lois du progrès, ces familles, ces collections, ces peuples s'obstinent à ne pas sortir du cercle étroit où s'étiolent tous les éléments de leur régénération intellectuelle, physique et morale.

Si, comme nous l'avons dit, l'homme qui par son isolement ne concourt pas au progrès général, devient un être parasite et inutile, que sera-ce si, sortant de sa neutralité, il ne manifeste que des tendances mauvaises, des instincts dépravés et des idées erronées ? Au lieu de concourir alors à l'amélioration générale, par son assimilation avec une pensée commune progressive, il s'attaquera au contraire à ce progrès par toutes les conséquences fatales d'un égoïsme destructeur. N'est-il pas en effet dans la nature des passions mauvaises de ne pouvoir être satisfaites qu'à la condition de porter dans tout le corps social la désolation et la ruine ? Et s'il en est ainsi, il est juste de conclure que l'homme qui ne cherche qu'à satisfaire ses tendances vicieuses ou à faire prévaloir ses idées erronées, porte

une atteinte, non-seulement à sa raison individuelle, mais encore à la raison générale, par les perturbations qu'il suscite et les misères qu'il engendre.

Cette vérité est familière aux médecins aliénistes. Il leur est donné, dans les asiles qu'ils dirigent, d'avoir incessamment sous les yeux le triste spectacle d'individus qui ont perdu la raison par suite des causes que nous signalons, et à côté de ces êtres dégénérés et dégradés, d'en observer d'autres qui ne sont parfois que les victimes involontaires de ces mêmes causes. A-t-on calculé les maux sans nombre, les affections nerveuses de toutes sortes qu'engendrent la débauche et l'ivrognerie ? L'envie, la jalousie, la colère, l'ambition, l'égoïsme, les dissensions des familles préparent chez les individus des habitudes et des tempéraments maladifs transmissibles. Malheur à ceux qui sont nés sous de pareilles influences, lorsque ces influences surtout n'ont pas été modifiées par les éléments régénérateurs dont les actions multiples s'exercent également dans la sphère du monde physique et dans la sphère du monde moral ! Alors ce n'est pas seulement dans les familles particulières que l'on remarque ces changements qui vont jusqu'à modifier la physionomie des êtres et à leur imprimer ce cachet spécial où l'hérédité se lit en caractères irrécusables, mais des populations entières se trouvent frappées d'une espèce de déchéance intellectuelle et physique, dont les causes offrent à la science anthropologique la solution des plus vastes et des plus intéressants problèmes. Que le lecteur veuille bien nous prêter un moment son attention et voir jusqu'où l'étude de ces influences pourrait conduire l'esprit de l'observateur.

Si nous nous transportons par la pensée dans ces vastes régions, où brillent au sud les neiges éternelles qui recouvrent les monts Himalaya et que borne vers le nord

la contrée montagneuse d'Amur, l'œil n'y découvre, aussi loin qu'il puisse s'étendre, que des mers de sable et des steppes sans limites. Les peuples qui parcourent avec leurs troupeaux ces immenses déserts, ne se bâtissent point de villes ; les tentes sous lesquelles ils s'abritent un jour sont transportées le lendemain sur un sol nouveau, et une triste uniformité règle toutes les phases de leur existence au milieu du silence d'une nature qui n'est cependant point dépourvue de toute grandeur.

Serait-il donc absurde d'admettre avec quelques observateurs, et particulièrement avec Schubert, que les conditions d'une existence pareille sont de nature à donner à l'individu tout entier les caractères distinctifs sur lesquels certains anthropologistes ont basé la classification des races humaines ? L'organe de la vision dirigé vers un horizon sans bornes et frappé journellement par l'éclat des neiges, contracte des habitudes qui ne sont peut-être pas sans influence et sur sa position et sur la conformation de l'orbite dans lequel il se trouve placé. Si nous examinons le Mongol dans l'expression générale de son organisation physique, nous ne verrons pas chez lui les caractères extérieurs au moyen desquels nous distinguons l'habitant des villes de celui qui s'adonne aux rudes travaux de la campagne. Nous voyons tout de suite que les peuples pasteurs, qui se nourrissent principalement du lait de leurs troupeaux, et qui ne tiennent au sol qu'ils foulent qu'autant qu'ils y trouvent leur aliment, n'ont identifié leur existence avec aucune des professions libérales ou manuelles de notre Europe. Ces professions donnent en effet à ceux qui les cultivent un cachet particulier qui les fait reconnaître. Chez le Mongol, au contraire, tout dans la physionomie est frappé au coin de l'uniformité des actes et de l'uniformité de la pensée ; les mains et les pieds sont comparativement

moins développés que les mêmes organes chez les nations de l'Europe ou d'autres contrées de l'Asie ; le corps tout entier semble conformé pour la position assise ; l'organisation ne paraît pas l'inviter aux grands mouvements extérieurs, et la monotonie des mêmes impressions ne peut y activer dans l'âme le phénomène de la pensée (1). L'état physique, intellectuel et moral de ces peuples est tellement en rapport avec les causes que nous décrivons, qu'il n'y a que de grandes et solennelles circonstances qui aient pu le faire disparaître, ou du moins le modifier considérablement. Ces circonstances sont arrivées lorsque, poussés par le vague instinct d'une destinée nouvelle, ces peuples sont sortis de leurs déserts pour se ruer sur l'Europe civilisée. Alors le mélange des nations a fait surgir un phénomène nouveau, dont nous trouvons l'explication naturelle dans les idées que nous avons émises. Ces hommes, si différents de nous par le type de la physionomie, par la nature de leurs habitudes et de leurs idées, ont subi au physique comme au moral l'influence heureuse du principe civilisateur. Initiés à une vie nouvelle, on a vu disparaître chez eux l'*élément de la dégénérescence,* pour faire place aux conséquences heureuses de l'*élément progressif.*

Les réflexions que nous avons faites à propos de la race mongolique pourraient s'appliquer à d'autres races encore ; mais on comprend où nous serions entraîné. Il nous suffit pour le moment d'avoir indiqué à nos lecteurs les rapports de nos études avec l'histoire générale, et la décadence de l'homme considéré comme être intellectuel, moral et physique, et d'avoir enfin, à propos des influences héréditaires, posé des principes dont nous déduirons plus tard les conséquences, en parlant de la prophylaxie et du traitement des maladies mentales.

(1) Schubert. Geschichte der Seele.

§. VI.

DE L'INFLUENCE DES CAUSES, ENVISAGÉES D'UNE MANIÈRE PLUS SPÉCIALE DANS LEUR RAPPORT AVEC L'INDIVIDU.

SOMMAIRE.

I. Résumé général des tendances scientifiques du chapitre précédent. — Continuation de l'examen de la question. — Nécessité d'agrandir le cadre de notre ouvrage. Plan général. — II. Influence réciproque de la circulation sur le système nerveux. — Idée des anciens à propos des altérations du sang. — Conséquences pour le traitement. — Manière d'envisager la question dans l'état actuel des connaissances physiologiques. — Le sang peut être en excès ou en défaut. — Il peut être vicié dans sa constitution chimique. — Conséquences. — Opinions de Marshal-Hall, Klencke, Feuchtersleben, Guislain, Magendie. — Causes présumées du Spleen.— Effet exercé sur l'intelligence par quelques affections où le sang est vicié dans ses principes. — Goutte. — Scorbut. — Fièvre typhoïde. — Chlorose. — Fièvres intermittentes. — Conséquences des spiritueux ; Des narcotiques. — Hémorragies. — Saignées exagérées. — Excès vénériens. — Pertes séminales. — Menstruation. — Hémorroïdes. — Respiration. — Influence des conditions atmosphériques. — Asthme. — Tubercules pulmonaires. — Métastases. — Considérations particulières à propos des sécrétions laiteuses. — Maladies de la peau. — Dartres. — Syphilis. — Influence des lésions du système digestif. — Observation. — Vers intestinaux. — Observation. — Maladies idiopathiques du cerveau. — III. Réflexions générales à propos de l'influence réciproque des causes morales et physiques. — Effets de la crainte et de la terreur. — Indications thérapeutiques. — Observation. — Tristesse. — Colère. — Nostalgie. — Excès de joie. — Effets de la jalousie, de la haine, de l'ambition déçue. — Réflexions générales. — Influence des tendances littéraires de l'époque. — Effets de la misère. — Défiance. — Inquiétudes de l'esprit — Scrupules. — Considérations générales sur la manière d'envisager les causes. — Éléments d'une classification.

I. Dans le chapitre précédent, nous nous sommes attaché

à considérer l'homme dans ses rapports avec le monde extérieur et la société au sein de laquelle il se développe. Les influences exercées par l'âge de l'individu, son sexe, son tempérament, ses époques critiques, sa position sociale, son éducation, ses sentiments religieux, ont été examinées par nous dans le sens général de leur action à la fois si variée et si complexe. Nous n'avons eu garde d'omettre dans ce tableau l'étude des influences héréditaires, et fidèle au programme que nous nous sommes tracé, nous avons fait plus encore : connaissant les sympathies de nos lecteurs pour les questions philosophiques, nous avons essayé d'agrandir l'horizon de notre spécialité; nous avons émis quelques considérations sur les rapports des influences héréditaires, non-seulement avec la dégénérescence de l'individu, mais avec la dégénérescence de fractions plus ou moins considérables de la grande famille humaine. Si, dans quelques circonstances, nous avons paru sacrifier l'intérêt de la question générale à l'intérêt de la question élémentaire, nous n'avons eu qu'un seul but (et le lecteur impartial nous rendra la justice que nous avons incessamment cherché à l'atteindre); ce but a été de relier l'étude de l'aliénation mentale à l'étude de la médecine générale, aussi bien qu'à celle de la philosophie.

En dehors de cette manière de voir, nous ne comprendrions pas quels seraient les avantages de ces études cliniques. Les faits les plus curieux que nous pourrions recueillir, du moment qu'ils ne se rattacheraient pas à l'ensemble des connaissances médico-psychologiques, du moment qu'ils ne serviraient pas à éclairer l'importante question de l'amélioration de notre espèce, ainsi que celle de la responsabilité des actes humains, ces faits, dis-je, ne seraient que des faits stériles et indignes d'occuper l'attention des hommes sérieux. Notre but serait d'autant moins

atteint que nous n'aurions pas rattaché ces faits à une théorie capable de les féconder d'une manière utile. Et puisque l'occasion se présente de renouveller notre profession de foi, nous devons à nos lecteurs, de leur exposer la cause des proportions nouvelles que nous comptons donner à notre œuvre.

L'idée qui nous a porté à publier ces études a reçu son développement dans l'introduction de l'ouvrage. Abordant un sujet qui jusqu'à ce jour était resté presqu'exclusivement dans le domaine des hommes spéciaux, nous espérions concentrer dans un seul volume tout ce que nous avions à dire sur la matière, mais il est arrivé que les sympathies publiques nous ont encouragé dans nos efforts, et que, par suite, nous avons dû chercher à atteindre notre but d'une manière à la fois plus large et plus complète. Il nous a été démontré, après avoir fait d'ailleurs un appel au jugement des hommes éclairés dont nous avons l'habitude d'invoquer les lumières, que le cadre restreint d'un seul volume ne suffirait plus pour répondre aux exigences du sujet tel que nous l'envisageons. Amené par la force des choses à exposer des principes théoriques, nous devons en déduire de légitimes et rigoureuses conséquences.

Que nous reste-t-il donc à faire encore pour le moment? quels sont pour l'avenir, nos devoirs d'écrivain? c'est ce que nous allons exposer en peu de mots.

Etablir une classification en rapport avec la théorie émise; décrire à grands traits les formes principales de la folie; tracer les règles générales du traitement physique et moral des aliénés; initier le public à l'idée civilisatrice et morale de nos asiles; faire connaître la part réservée à tous dans l'élément prophylactique; indiquer aux médecins non-aliénistes les devoirs que leur impose la loi de 1838, cet impérissable monument de notre législation érigé

en faveur des aliénés, tels sont dans le présent les sujets divers sur lesquels nous allons appeler l'attention de nos lecteurs.

Quant à l'avenir, le cadre que nous avons à remplir, a ses limites naturellement tracées dans la manière dont les questions principales ont été posées. Après la description des types principaux de la folie, après l'exposé des principes généraux du traitement, nous aurons à nous occuper des conséquences psychologiques et physiologiques de l'aliénation. Ces conséquences sont nombreuses et feront surgir pour nous des questions de la dernière importance. Les lésions sensoriales de toutes sortes que l'on remarque chez les aliénés, tant au début que dans le cours et la terminaison de la maladie, l'extase, le rêve, l'état de somnambulisme, les hallucinations, les perversions de la sensibilité, tous ces phénomènes se lient non-seulement à des affections spéciales du système nerveux, mais soulèvent encore, dans la sphère de l'histoire et dans celle de la responsabilité des actes humains, des questions du plus haut intérêt. Le suicide, l'homicide, certaines dépravations intellectuelles et morales, qui sont parfois les indices de la perte de la liberté humaine et dans d'autres cas les preuves seulement de sa profonde immoralité, rentreront dans le cadre de nos appréciations. Nous nous garderons bien, à ce propos, de nous renfermer dans le cercle étroit de la monomanie; mais, nous appuyant sur la théorie que nous avons émise, nous espérons en arriver aux principes qui peuvent éclairer la science, si obscure encore en beaucoup de points, de la médecine légale des aliénés.

Les conséquences physiologiques de l'aliénation mentale ne seront pour nous ni moins nombreuses ni moins importantes à étudier. Il existe chez nos malades des lésions spéciales qui entravent les fonctions de l'organisme; les

affections ordinaires, dont ils sont loin d'être exempts, parcourent souvent leurs phases d'une manière anormale ; et si l'anatomie pathologique ne peut toujours dissiper l'obscurité de certains phénomènes, nous nous garderons bien cependant de dédaigner les lueurs incertaines encore qu'elle peut répandre sur l'ensemble des faits.

En dehors des maladies ordinaires qui compliquent la situation des aliénés, il est d'autres affections très-graves qui peuvent coexister avec la folie, telles sont l'épilepsie et la paralysie. Conséquences de la maladie principale dans un cas, éléments générateurs dans une autre, l'épilepsie et la paralysie amènent des complications trop redoutables pour ne pas mériter une description et une étude spéciales. J'en dirai autant de l'hystérie, de l'hypocondrie et de quelques autres névroses. Or, si cette exposition de notre plan répond aux divers besoins de la question, on comprendra sans peine que la thérapeutique qui convient à la généralité des faits pathologiques, ainsi que la valeur relative de telle ou telle médication, ne pourront être discutées par nous et appréciées dans leur ensemble, qu'après l'exposé complet des maladies qu'il s'agit de soulager ou de guérir.

On le voit donc, les considérations exprimées dans cette rapide analyse nous amènent nécessairement à élargir le cadre que nous nous étions primitivement tracé. Nous éprouvions le besoin de dire sous ce rapport notre pensée toute entière, pour que l'on ne nous accusât pas de n'embrasser la question que par quelques points de sa surface. L'étude clinique des affections mentales, considérées dans leur *nature*, leur *traitement* et dans leurs *rapports* avec la médecine légale des aliénés, comporte tous ces développements. En abordant hardiment la question, en cherchant à étudier les nombreux et difficiles problèmes qu'elle fait surgir, en nous mettant au niveau des progrès de la méde-

cine générale et de la physiologie, nous sommes fidèle à notre titre. L'intérêt que le public a bien voulu attacher à nos travaux actuels, ne nous fera pas défaut, nous l'espérons du moins, pour nos travaux ultérieurs ; car nous avons le juste et légitime orgueil de croire que nous ne resterons pas au-dessous de notre tâche.

Nous allons donc reprendre maintenant l'histoire des influences diverses qui peuvent amener l'homme à la perte de sa raison. Nous avons examiné ces influences dans la généralité de leurs nombreux rapports avec le monde soit extérieur, soit intellectuel et moral. Nous allons pour un moment considérer l'homme isolé et l'étudier dans la nature intime de quelques-unes de ses fonctions. Avouons-le toutefois, cet isolement est plutôt fictif que réel. Il peut aider la méthode dans l'appréciation de certains phénomènes ; mais l'homme pris ainsi en lui-même est aussi UN MONDE, et tout ce qui le concerne ne peut se détacher de l'universalité des faits de la création ; l'étude de l'homme, en un mot, est inséparable de l'étude générale des êtres.

II. L'accomplissement des fonctions du système nerveux, comme nous l'avons dit en reproduisant la pensée du docteur MARSHAL-HALL est lié à la présence de la circulation, de même que cette dernière fonction est intimement unie à l'existence du système nerveux.

Tout ce qui suractive la circulation, tout ce qui la ralentit outre mesure, produit sur le système nerveux des phénomènes d'un ordre spécial. Tout agent capable de modifier le sang dans sa composition chimique amène des effets dont certaines fièvres miasmatiques et ataxiques, dont l'ingestion de substances excitantes ou narcotiques peuvent nous donner une idée. Des théories en aliénation ont été basées sur ce phénomène du sang *en excès* ou *en défaut,* ou selon encore que ce liquide est altéré dans sa composition normale.

En lisant les ouvrages des anciens on peut se convaincre combien, dans leurs explications des phénomènes anormaux de la pensée, ils attachaient d'importance à cet état du sang, *trop épais et noir comme dans la mélancolie, trop abondant ou enflammé comme dans la manie. Il obstrue les vaisseaux et les organes du corps et empêche leur jeu; les picote et les stimule par son âcreté.* Il y mêle *une bile épaisse ou des matières terreuses, gluantes, et dès que la partie séreuse s'en retire la circulation est difficile et l'esprit est rare* (1).

Le sang, d'après les idées des anciens, arrive à cette diathèse par l'hérédité qui le transmet déjà mauvais ; par des écarts prolongés de régime qui le saturent peu à peu de substances malignes. Aussi pouvons-nous dire d'avance que le traitement reposait en grande partie sur ces principes théoriques. Il était légitime de tirer le mauvais sang jusqu'à la défaillance, et d'en faire un nouveau qui fut le

(1) Souvent les anciens n'ont vu dans le désordre de l'esprit qu'une *obstruction* des vaisseaux encéphaliques ; cette opinion qu'on a presque toujours qualifiée d'absurde, renferme cependant un fond de vérité, qui se découvre dès qu'on a compris la circulation du sang dans les capillaires du cerveau. La congestion est plutôt un engorgement passif qu'un état actif des capillaires. Aussi l'enflammation du cerveau ou de ses membranes doit être moins fréquente qu'on ne se l'est imaginé, et l'observation vient ici à l'appui de notre assertion. Elle prouve que l'engorgement sanguin existe plutôt dans les vaisseaux d'un certain calibre que dans les capillaires proprement dits. Il résulte de nos observations que l'engorgement veineux se présente comme 1 : 2 ; celui des gros vaisseaux comme 1 : 4 ; les ecchymoses, les extravasations sur les membranes comme 1 : 11 ; et la congestion lie de vin, l'inflammation proprement dite, comme 1 à 87. Or, la formation de ces engorgements nous révèle pourquoi les déplétions sanguines offrent si peu de succès dans le traitement des maladies mentales (Guislain, Traité sur les phrénopathies, p. 70).

produit d'un bon régime ; les purgatifs et les bains étaient des remèdes non moins rigoureusement indiqués : et la thérapeutique de la saignée avait établi son empire d'une manière si absolue, qu'elle domine malheureusement aujourd'hui encore non-seulement les idées populaires, mais les idées de beaucoup de médecins, dans le traitement qui convient aux maladies mentales.

Il ne nous est plus permis, vu l'état actuel de la science, d'émettre des théories absolues, et les progrès de la physiologie nous imposent d'ailleurs une grande circonspection dans la manière d'interprêter certains faits et d'en déduire des conséquences thérapeutiques.

Nous admettons volontiers avec Klencke, que les filets nerveux qui environnent les vaisseaux artériels, reçoivent sous l'influence d'une circulation suractivée, une excitation particulière, qui a son tour se communique au système nerveux général et lui imprime une activité spéciale. Il peut en résulter pour les fonctions intellectuelles une augmentation dans leur énergie, cela est vrai ; mais les limites de cette accroissance d'activité peuvent être dépassées ; et la prépondérance du sang artériel, sa trop grande plasticité produisent aussi, comme on le sait, des congestions et des phénomènes pathologiques d'une nature complexe, et qui rentrent dans l'étude particulière des affections idiopathiques du cerveau, dont nous aurons à nous occuper à propos de l'histoire de la paralysie générale des aliénés. Si la trop grande activité du sang a des conséquences funestes par rapport à la circulation qui s'opère dans le cerveau et ses membranes, sa diminution excessive a des résultats non moins graves ; c'est ce que du reste les grandes hémorragies nous démontrent de la manière la plus irréfragable.

Mais d'un autre côté le sang peut être modifié non-seule-

ment dans sa *quantité*, mais aussi dans sa *qualité*. L'examen approfondi de cette vaste question nous amènerait à l'étiologie de la plupart des maladies qui peuvent affliger l'espèce humaine; aussi resterons-nous circonscrit dans la spécialité de la question.

Dans ses admirables leçons cliniques, voici comment à ce sujet s'exprime le savant docteur Marshal-Hall. Lorsque les sources où la sanguinification se revivifie, sont insuffisantes (*not sufficient*), si elles sont impures, la masse toute entière de ce liquide devient impropre (*inapt*) à entretenir les fonctions vitales. Si les matières hétérogènes qui doivent être expulsées du torrent de la circulation, sont déposées au contraire dans tous les tissus de l'économie, on peut s'imaginer sans peine les conséquences funestes qui en résultent pour la santé, car ces matériaux impurs qui circulent avec le sang peuvent être comparés à un véritable poison.

Ajoutons avec le docteur Sinogowitz, que dans une situation pareille le système nerveux est lésé dans l'accomplissement de ses plus importantes fonctions, et que cet état général retentit nécessairement dans les fonctions de chaque organe. Les lésions de la circulation qui reconnaissent les causes que nous signalons, amènent, comme on le conçoit facilement, outre un ralentissement parfois général de la circulation, des congestions passives, des obstructions de la veine-porte, des hypertrophies du foie, de la rate et d'autres organes, des hémorroïdes, des perversions dans la menstruation, des métastases qui compromettent plus ou moins la santé de l'individu et même son existence. Que des états physiologiques pareils soient accompagnés de céphalalgies, d'étourdissements, d'inappétences, d'un état de malaise général qui n'influe que trop souvent sur les facultés intellectuelles et affectives, cela se comprend assez; et si

nous insistons sur ce point, c'est que le traitement prophylactique des aliénés, celui même de la première période de leur affection, y puise des indications précieuses.

On conçoit sans peine à quel point la circulation qui a lieu au cerveau et à la moelle épinière, est influencée par des anomalies dans la circulation générale, et à quel point aussi les lésions spéciales de la circulation, soit qu'elles reconnaissent pour cause la trop grande activité ou le trop grand ralentissement du sang ou l'altération de ses principes constitutifs, influent sur la diminution ou l'augmentation du liquide encéphalo-rachidien. Il appartient à M. Magendie d'avoir au moyen de ses belles expériences jeté une vive lumière sur un aussi difficile sujet. Le siége de ce liquide, sa nature, ses fonctions, son utilité et ses altérations ont été démontrées par ce savant physiologiste, et ce qu'il en dit sera utilisé par nous à propos de la description de certains faits pathologiques.

Avant de quitter cette importante matière, il est bon de revenir sur un phénomène que nous avons indiqué et dont le médecin peut faire son profit dans la période d'incubation des maladies mentales. La circulation particulière du cerveau et de la moelle épinière, avons-nous dit, se ressent intimement des lésions de la circulation générale. Les conséquences qui en résultent sont de nature à frapper les observateurs au début de l'affection. Dès que l'aliénation se déclare, dit Guislain (et d'après cet auteur cette observation est applicable à presque tous les cas), les veines des tempes et du cou deviennent saillantes, le pourtour des yeux prend une teinte livide, les lèvres perdent leur fraîcheur et se colorent d'un rouge briqueté ; toute la face offre un aspect terreux, plombé parfois, basané chez quelques-uns ; même il est arrivé qu'on a vu la peau naturellement blanche devenir, dans la haute période de l'exaltation,

presque noire (1). Ajoutons que si dans l'aliénation ancienne on a signalé l'absence de la fièvre, il n'en est pas ainsi quand la maladie tend à se constituer. Des milliers de faits pourraient être apportés par nous à l'appui de cette assertion, et nous y verrions une nouvelle preuve des relations intimes qui existent entre les troubles de notre intelligence et les perturbations de notre organisme.

L'altération du sang, dit le docteur Feuchtersleben, qu'elle provienne d'un élément sporadique, miasmatique ou contagieux, n'en agit pas moins sur les fonctions psychiques d'une manière déprimante. Le spleen (2) des Anglais, d'après le même auteur, devrait être attribué à une influence de ce genre qui opère sur le sang par la viciation des éléments atmosphériques. De toutes les dyscrasies, il n'en est aucune qui influe avec autant d'activité sur l'état intellectuel que la goutte, et de toutes les cachexies le scorbut peut être placé en tête des affections dépriman-

(1) Guislain, Traité sur les phrénopathies.

(2) Melancholia anglica de Reil. Sans cause appréciable, dit cet auteur, l'individu atteint de cette espèce de mélancolie se tue souvent avec le plus grand sang-froid et après avoir mis ordre à toutes ses affaires. La cause citée par Feuchtersleben n'est probablement pas la seule ; j'ai connu des Anglais voyageant en Italie et en Suisse et poursuivis par le même dégoût de la vie. On ne pouvait alléguer dans cette circonstance ni l'effet d'une atmosphère chargée de brouillards, ni par conséquent l'influence d'un air privé d'oxygène ; mais dans trois cas spéciaux que j'ai eu occasion d'observer, il existait chez les individus des affections particulières du cœur. D'après Klencke, les ossifications des vaisseaux artériels et principalement des vaisseaux du cœur, seraient une maladie assez commune en Angleterre. Les médecins aliénistes n'ignorent pas combien les affections idiopathiques du cœur, celles de ses vaisseaux et de ses membranes, influent sur l'état des facultés intellectuelles.

tes (1). Les jeunes filles chlorotiques sont généralement tristes, et la bizarrerie et l'irrégularité de leur caractère sont des faits bien connus des médecins. Mais de toutes les maladies asthéniques, il n'en est aucune qui, sous le rapport de la dépression, ait une influence aussi grande sur les facultés intellectuelles que la fièvre typhoïde. Nous possédons à l'Asile plusieurs malades dont la démence précoce ne reconnaît pas d'autre cause. Cette influence déprimante a été observée par nous dans des cas de manies aiguës, où l'intercurrence d'un état typhoïde a fait cesser tous les phénomènes d'exacerbation, et amené une crise qui a été des plus heureuses pour la terminaison de la maladie principale.

Les fièvres intermittentes, dans lesquelles l'action réciproque de la circulation sur le système nerveux joue un rôle si remarquable, méritent toute l'attention des praticiens à propos des phénomènes délirants qui compliquent souvent ces affections. Je suis heureux dans cette circonstance de rendre ici justice aux efforts de M. le docteur Liégey qui, dans de nombreuses et intéressantes communications à l'Académie de médecine et aux journaux scientifiques, a fait ressortir les relations intimes qui existent entre les fièvres intermittentes et les délires qui s'y rattachent. L'influence de l'élément miasmatique sur le système nerveux en général est un sujet digne de fixer toute l'attention des praticiens. Je tiens de M. le docteur Béchet, professeur à l'Ecole de médecine de Nancy, que jamais les affections du cerveau et de la moelle ne se sont montrées avec autant de fréquence dans la ville où il exerce, que

(1) Scorbut und Traurigkeit sollicitiren sich Wechselseitig (Feuchtersleben).

pendant la durée des travaux du canal de la Marne au Rhin. Ces travaux, qui furent exécutés dans un sol d'alluvion, développèrent une grande quantité de fièvres intermittentes.

Je dois faire ressortir aussi les conséquences incalculables qu'exercent sur les phénomènes de la pensée, l'ingestion des liqueurs spiritueuses et celle des substances narcotiques, dont les peuples orientaux font un si déplorable abus. Les habitudes d'ivrognerie sont de toutes les causes de perturbation mentale celles qui peuplent certains asiles dans la proportion la plus considérable, et notre statistique sous ce rapport nous donne des chiffres vraiment effrayants. L'abus des boissons, comme toutes les autres causes, offre sans doute des phénomènes complexes. J'admets que dans un certain nombre de cas la propension aux spiritueux s'est développée après la maladie confirmée et sous l'empire de la dépravation des tendances ; mais dans une infinité d'autres circonstances, cette funeste passion est activée par des influences héréditaires, par les mauvais exemples, le désœuvrement et les passions les plus démoralisatrices. Nous avons vu l'ivrognerie jouer un rôle très-important dans la production de l'imbécillité congéniale, et nous pouvons affirmer que la plupart de nos paralysés généraux et de nos maniaques les plus intraitables, ne reconnaissent pas d'autre cause à leur triste maladie. Si le docteur Halleran, sur 747 malades de son asile, en trouve 160 dont la maladie doive être attribuée à l'ivrognerie, nous pouvons affirmer que notre statistique de Maréville approche beaucoup de cette proportion.

Hémorragies. Saignées exagérées. Excès vénériens. Pertes séminales. — Nous avons examiné l'influence produite sur le système nerveux par des lésions dans la circulation, soit que leur origine remonte à des affections organiques des

vaisseaux, à une surabondance du sang, ou à une altération de ses principes constitutifs. Nous avons insisté sur l'importance de cette dernière cause, et ce que nous avons dit se trouve confirmé par ce principe du docteur Jessen, que les affections des poumons et du cœur, et que les lésions de la circulation sont bien moins souvent des causes de maladies mentales que les altérations chimiques du sang.

Nous ne pouvons omettre de mentionner ici l'influence des hémorragies, celle des saignées exagérées, et de certains flux sanguins périodiques. Jacobi croit avec raison que beaucoup de manies, suites de couches, ne doivent pas être attribuées à d'autres causes qu'à des pertes excessives. Je ne puis trop insister, avec tous les auteurs qui se sont spécialement occupés d'aliénation, sur l'abus des saignées. Il n'est pas dans mon intention sans doute de contester l'utilité de la saignée comme moyen préventif de certaines affections mentales, mais que de médecins ont été trompés par les phénomènes d'une exaltation nerveuse, qui ne devait être attribuée le plus souvent qu'à des causes débilitantes. On se ferait difficilement une idée du nombre des aliénés que des saignées intempestives et réitérées ont amenés à la démence. J'ai répété cette vérité sous toutes ses formes, je l'ai répétée à satiété et je ne pourrai m'empêcher d'y revenir encore en parlant du traitement.

La masse énorme des déments en présence desquels je me trouve et chez lesquels la terminaison fatale a été précipitée par les saignées exagérées, me fait un devoir d'insister sur ce point. Ne sait-on pas, dit le docteur Zeller, que jamais l'excitation des malades n'est aussi grande que quand ils sont affaiblis intellectuellement et physiquement? Je n'en veux d'autres preuves pour le moment que l'irritabilité propre à ceux qui ont fait des excès de coït et de masturbation. Ne sait-on pas encore que la privation

des aliments va jusqu'à provoquer des délires furieux ? L'histoire des naufrages et celle des grandes famines est féconde en drames de ce genre.

Quant aux excés vénériens et aux habitudes solitaires, j'ai signalé un ordre de causes dont les funestes résultats remplieraient tout un volume. Les pertes excessives qu'éprouve l'économie par des excès de ce genre, amènent un état névropathique qui se traduit au-dehors par des phénomènes d'irritabilité, des lésions dans la digestion, une innervation générale ; la mémoire s'affaiblit ; il se développe chez les individus des instincts cruels, et leur tendance au suicide dénote parfois un véritable état de folie. Le lecteur pourra voir dans l'ouvrage de M. le docteur Lallemand, combien les pertes séminales, chez les malades qui en sont affectés, se trouvent liées à des lésions de notre sensibilité morale.

Menstruation. Hémorroïdes. — Tous les auteurs sont d'accord sur l'importance extrême du flux cataménial, ce thermomètre de la santé de tant de femmes. Je sais, et c'est une vérité que l'on ne peut faire assez ressortir, que le défaut de menstruation n'est pas toujours un phénomène isolé. Une grande frayeur, une émotion morale vive, une nourriture insuffisante, la chlorose, les scrofules, le rachitisme, la phthysie, sont des causes perturbatrices de cette importante fonction. Mais ce que nous disons ici de la menstruation a déjà pu être remarqué pour d'autres causes qui n'agissent pas seules sur l'économie, et qui pour cette raison même offrent au praticien des points de vue divers, où l'esprit d'observation trouve à s'exercer dans le sens d'un traitement qui doit autant que possible exclure l'empirisme.

D'un autre côté, de ce que la folie peut persister dans certains cas donnés avec le retour de la menstruation, il

ne s'ensuit pas que dans beaucoup de circonstances la réapparition du flux menstruel ne soit l'indice d'une crise favorable. Les exemples sont trop nombreux pour qu'on puisse les nier, et nous aurons nous-même des cas remarquables à citer. Je ferai les mêmes réflexions par rapport à l'influence sur la santé générale du flux hémorroïdaire, quoique des auteurs, et entre autres Burrows, aient nié que sa suppression eût jamais amené une affection mentale bien caractérisée. Mais cet aliéniste si judicieux est en désaccord sur ce point, non-seulement avec les médecins de l'antiquité qui attachaient à la suppression des hémorroïdes une grande importance, mais encore avec la plupart des auteurs modernes. Il est vrai de dire que la suppression des hémorroïdes est le plus souvent liée à la manifestation de l'hypocondrie ; mais quand d'un autre côté des observations constatent l'influence heureuse que le retour des hémorroïdes a exercée sur l'état mental de quelques aliénés, nous sommes en droit de nous appuyer sur ces faits, afin d'élargir le cadre de nos moyens thérapeutiques.

Respiration. Influence des conditions atmosphériques. Asthme. Tubercules pulmonaires. — On connaît les relations intimes qui existent entre la circulation et la respiration ; nous ne serons donc pas étonné de voir les auteurs attacher une si grande importance aux conditions de la pesanteur atmosphérique, aussi bien qu'à celles de la viciation de l'air. Friedreich, Chiarugi, Amelung, Meckel, Osiander (1) parlent des influences exercées par les variations dans la pression atmosphérique, non-seule-

(1) Friedreich : Handbuch der allgemeinen Pathologie, p. 261. Meckel : Lehrbuch der gerichtlichen Medizin, § 228. Osiander : über Selbstmord, § 87, 88.

ment sur le développement d'exacerbations maniaques, mais encore sur les dispositions au suicide. La question peut prendre un intérêt plus général, quand on l'examine aussi au point de vue des conséquences qu'amène dans la santé la viciation de l'air que nous respirons, ou la soustraction de principes nécessaires à une bonne sanguinification. Que l'on compare la différence qu'apporte dans le jeu de nos poumons l'air, selon qu'on l'absorbe sur des montagnes ou dans des endroits bas et humides, et l'on ne s'étonnera plus si le meilleur traitement prophylactique du crétinisme, comme nous l'avons déjà indiqué, est l'habitation sur les lieux élevés. Les conséquences physiologiques et thérapeutiques de ce fait sont faciles à saisir. Parmi les maniaques intermittents de notre asile, dont les exacerbations se produisent pour ainsi dire sous nos yeux à des époques périodiques, nous reconnaissons chez plusieurs l'existence d'un asthme, et nous observons qu'une difficulté plus grande dans la respiration de ces malades coïncide presque toujours avec un accès de manie, et en est souvent le symptôme précurseur.

Dans quels rapports se trouve être la folie avec la tuberculisation des poumons ? c'est ce qu'il nous serait difficile de décider. Doit-on attribuer cette coïncidence à l'état incomplet de la respiration chez quelques phthysiques, vu la conformation défectueuse de la poitrine chez un grand nombre ? N'est-ce pas plutôt au mauvais état général de la nutrition et à l'action exercée par cet état sur la composition du sang ? Encore une fois, ceci est un problème difficile à résoudre, et dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, nous nous trouvons en présence de faits complexes. Si telle circonstance pathologique ne se rattache pas toujours d'une manière bien claire et bien nette à la manifestation d'une lésion mentale, il arrive cependant que souvent elle la com-

plique, qu'elle augmente l'activité des causes inconnues, et que dans tous les cas, le médecin doit en tenir compte dans le traitement à employer. Il saura de même que si dans certaines circonstances, comme le remarque Jacobi, la manie éclate chez quelques malades avec la tuberculisation au premier degré, chez d'autres on ne voit la première de ces affections atteindre son paroxisme, que lorsque les tubercules sont à l'état de fonte purulente.

Métastases. — Considérations particulières à propos des sécrétions laiteuses. — Maladies de la peau. — Dartres. — Syphilis. — Les nombreux exemples de coïncidences de lésions mentales avec les affections de la peau, les répercussions de dartres, les suppressions des lochies et des sécrétions laiteuses chez les femmes en couche, etc., ont nécessairement appelé l'esprit des observateurs sur l'importance des métastases.

A raison de l'obscurité de leur mécanisme, les métastases ont subi successivement toutes les impressions des doctrines médicales régnantes. Au point de vue où s'était placé Hippocrate, qui admettait dans l'économie des contenants (les organes), et des contenus (les liquides), le père de la médecine a dû voir dans l'altération des liquides, les principes des métastases. Plus tard, cette question, en passant par la doctrine de Boerhaave et de ses successeurs, reçut une autre explication de ses phénomènes, sans pour cela en être plus éclairée. Les préjugés encore répandus au sujet des métastases laiteuses m'engagent à aborder directement la matière, ne pouvant ici discuter à fond la doctrine des métastases. Parce que l'écoulement du lait s'arrête chez une femme, rien ne prouve que ce liquide doive être réabsorbé. Ne sait-on pas que sous une influence fébrile violente, toutes les sécrétions normales se suspendent? ainsi, dans la fièvre traumatique, par exemple, les urines

sont rares, quoique les malades boivent beaucoup. Chez les femmes en couches, la sécrétion laiteuse n'est pas d'ailleurs la seule qui s'arrête. Les sécrétions du rein et du foie, l'écoulement des lochies suivent la même marche ; et dès lors pourquoi ne pas admettre la résorption de tous ces liquides pour leur faire jouer un rôle commun dans la production des phénomènes pathologiques ? Ensuite, si l'on étudie attentivement l'ordre de succession des symptômes, on peut s'assurer que dans le plus grand nombre des cas, les symptômes locaux apparaissent d'abord, et que la suppression du lait et des lochies ne survient qu'après, comme effet ou conséquence du mouvement fébrile général ; bien plus, les troubles intellectuels peuvent exister pendant que la sécrétion du lait et les lochies suivent leur cours naturel (1).

La coïncidence de l'apparition des troubles intellectuels

(1) Ces considérations sembleront peut-être inutiles à la plupart des praticiens, mais en faisant le relevé des causes qui nous sont signalées sur les feuilles de renseignements de nos malades (renseignements qui nous sont envoyés et par les médecins et par les parents), nous nous apercevons que les croyances aux transports du lait sur le cerveau et sur d'autres organes, sont encore vivaces dans quelques pays, et dominent même certaines idées médicales. Il est bon de détruire une croyance erronée qui, dans quelques cas, peut fausser les éléments de la thérapeutique. Nous ajouterons en conséquence que les expériences de M. Magendie, reproduites depuis, par M. Donné, démontrent que le lait ne saurait être absorbé en nature, et que lors même qu'il a été introduit dans la circulation, il ne détermine aucune action nuisible sur les animaux. Mais supposons encore que le lait acquière sous l'influence puerpérale des qualités particulières qui le rendent propre à troubler la vitalité des organes ; qu'elles sont les voies ouvertes à ce liquide pour répandre son action perturbatrice dans l'économie? Les veines mammaires ou les vaisseaux lymphatiques du même nom, sont les seuls moyens de transport du lait, et comme ces vaisseaux se rendent en dernier résultat dans le

avec la répercussion d'une affection dartreuse, avec la dessiccation d'un ulcère, ou avec toute autre maladie cutanée, est un fait qui se présente trop souvent dans nos hospices pour qu'il soit possible de le mettre en doute. Le jeune lypémaniaque religieux dont j'ai donné le portrait, est dans cet état de profonde dépression, tant que la diathèse dartreuse dont il est atteint ne s'est pas montrée au dehors sur les mains et sur le front. Une de nos imbéciles complétement insensible à toute influence intellectuelle et morale, est d'une tristesse profonde aussitôt que ses dartres ont disparu ; elle ne recouvre toute sa gaîté et son amour pour le travail que lorsque la peau de ses jambes devient écailleuse et furfuracée. Dans un cas remarquable, cité par le docteur Zeller, on peut voir la variété des phénomènes morbides selon la tolérance que la diversité des tempéraments apporte à l'action métastatique d'une même cause morbide. Des dix membres d'une famille affectés tous d'une maladie dartreuse, un seul était soumis à des accès

cœur droit, les liquides qu'ils charrient doivent nécessairement passer par le poumon avant d'être lancés par le cœur gauche dans la circulation générale. Ces conséquences rigoureuses sont l'expression de ce qui se passe dans les autres métastases. En effet, dans toutes les résorptions purulentes qui suivent le système veineux général, il se manifeste des abcès dans le poumon avant qu'il s'en produise dans d'autres organes. Enfin, si nous venons à la vérification des faits pathologiques, nous verrons que les prétendus abcès laiteux trouvés dans le péritoine ne sont qu'une sérosité purulente qui au microscope, se sépare en deux parties, une aqueuse et l'autre composée de globules de pus très-faciles à distinguer de ceux du lait, qui, comme on le sait, sont formés d'une sorte de matière huileuse. Les abcès dits laiteux des autres organes ont constamment présenté les mêmes caractères au microscope ; ceux du cerveau offraient de plus une certaine quantité de matière cérébrale.

maniaques, tandis que les autres éprouvaient des lésions de diverses sortes. Quand on voit d'un autre côté l'heureuse influence de certains exutoires naturels, dans des cas même désespérés tels que l'épilepsie, on ne peut que s'incliner devant le fait sans chercher à l'expliquer. Heureux quand les procédés de notre thérapeutique parviennent à imiter dans leurs résultats les procédés de la nature !

Quelques auteurs ont attribué une grande influence à l'action de la syphilis sur la production de certains troubles intellectuels ; mais dans cette appréciation ils ont eu particulièrement en vue l'abus des mercuriaux. Je crois, pour ma part, d'après quelques faits cliniques que nous avons eus à l'Asile, que ce n'est pas la médication mercurielle, lorsqu'elle est bien administrée surtout, qui est une cause de perturbation mentale ; cette conséquence doit plutôt être attribuée à des traitements secrets suivis sans précaution, et pendant lesquels le malade ne discontinuait pas de violer toutes les règles de l'hygiène. J'ai vu des affaiblissements intellectuels qui ne reconnaissaient pas d'autre origine, disparaître grâce à un traitement mercuriel bien dirigé.

Influence des lésions dans le système digestif. — Vers intestinaux. — Les rapports qui peuvent exister entre les perversions de la digestion et certaines affections mentales, nous offriront autant de difficultés que les relations de la folie avec la phthysie et les autres maladies que nous avons indiquées. Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, nous acceptons un fait, et nous en déduisons des indications thérapeutiques. Chez un grand nombre d'aliénés de notre Asile, qui sont soumis à des accès périodiques de manie et de mélancolie, nous observons souvent un état de dyspepsie avant l'invasion de la maladie. Une de nos maniaques intermittentes les plus remarquables, nous demande elle-

même de la purger avec de l'eau de Sedlitz, *parce qu'elle sent venir son mal.* Il s'annonce en effet par des inappétences, par la blancheur de la langue, une constipation obstinée et la fétidité de l'haleine. Pour avoir négligé une fois de la purger en temps opportun, nous eûmes à combattre un accès maniaque des plus formidables, non-seulement par sa durée, mais encore par l'intensité du délire et de l'agitation qui en fut la suite.

Je ne puis, à propos des lésions de la digestion, me dispenser d'appeler l'attention sur un phénomène, tout extraordinaire qu'il paraisse dans ses relations de cause à effet, je veux parler de la présence des vers dans le canal intestinal. Jacobi cite deux cas, l'un de manie, l'autre de mélancolie, qui ont été également jugés par l'expulsion d'un ténia. Les individus ont guéri. Friedreich, de son côté, rapporte des faits analogues, et invoque à l'appui des observations publiées par Bosch, Whyti, Vogel et Caresi, qui ont vu disparaître la manie après l'expulsion de vers lombrics et ascarides. Frank attribue dans beaucoup de cas la fréquence de la manie chez les juifs de la Lithuanie à la présence des ascarides, auxquels ils sont particulièrement sujets. (*Praxis-medica,* t. II, p. 741.)

Le fait suivant, dont j'ai été le témoin, confirmerait s'il était nécessaire, les assertions des auteurs que j'ai cités. M^me^ *** faisait, depuis deux ans et plus, le désespoir de son mari, non-seulement par les excentricités de son caractère, mais par un état nerveux général que l'on n'osait regarder comme une aliénation, et qui ne s'en traduisait pas moins au dehors par les phénomènes les plus bizarres et les plus pénibles à supporter. Tout ce qu'il avait été humainement possible de faire avait été employé ; mais les voyages, les eaux minérales, l'hydrothérapie et même l'homéopathie, tous ces moyens et tous ces remèdes n'a-

vaient apporté que de faibles soulagements à une situation dans laquelle la malade se plaignait de vives douleurs dans la région abdominale. Ces douleurs s'irradiant dans tout le système nerveux produisaient des spasmes, des états convulsifs, qui représentaient tantôt l'hystérie, et dans d'autres circonstances pouvaient faire croire à de véritables exacerbations maniaques. Il s'agissait enfin, après une consultation définitive, de placer M^me^ *** dans une maison de santé, lorsque son mari lit dans un journal les merveilleuses propriétés de l'écorce de Kousso. Poussé par je ne sais quel vague pressentiment qui lui fait penser que sa femme pourrait bien avoir le ver solitaire, il emploie le remède vanté, et le résultat dépasse toutes ses espérances. L'expulsion d'un ténia d'une longueur extraordinaire fit cesser tous les accidents nerveux dont j'ai parlé, et une santé physique florissante fit place à un état de marasme avec trouble profond dans toutes les fonctions nerveuses.

Maladies idiopathiques du cerveau.—Epilepsie. —Hystérie. — Hypocondrie. — Dans cette énumération déjà si longue des influences générales et particulières qui peuvent agir d'une manière plus ou moins funeste sur le libre développement de nos facultés, il nous resterait à parler des affections idiopathiques du cerveau. Les coups et les blessures qui peuvent léser cet important organe, et conséquemment altérer ses fonctions, les inflammations des membranes qui l'enveloppent, les dégénérescences diverses auxquelles il peut être sujet par suite de congestions, d'hémorragies, de ramollissements, d'épanchements, etc., toutes ces affections qui ont une influence si incontestable sur la libre manifestation de nos fonctions intellectuelles, seront examinées spécialement par nous dans le chapitre de la paralysie. C'est aussi d'une manière particulière que nous aurons à étudier les relations intimes de l'épilepsie, de

l'hystérie et de l'hypocondrie avec certaines affections mentales.

III. Dans les considérations précédentes nous avons fait la part des causes physiologiques qui peuvent altérer les fonctions nerveuses et agir conséquemment sur les facultés ; en terminant ce chapitre par quelques réflexions sur les influences morales, notre intention n'est pas de scinder la question et de l'amoindrir dans son ensemble. Nous avons déjà dû nous soumettre à quelques-unes des conséquences de notre théorie, et reconnaître que toute cause doit être étudiée au double point de vue de l'influence que l'organisme peut exercer sur l'idée, et l'idée sur l'organisme. Si les diverses maladies de l'appareil circulatoire, comme nous l'avons vu, si les lésions de la digestion, si les affections spéciales du cerveau, agissent d'une manière si notable sur la manifestation de notre manière de penser, de sentir et de voir, il faut bien admettre, et l'histoire entière de l'humanité est là pour l'attester, que les émotions morales, les passions déprimantes et subversives peuvent amener les perturbations les plus grandes dans notre organisme, les altérations les plus diverses dans notre système nerveux, et donner origine à une nouvelle série de troubles dans nos idées et nos sentiments, en ce sens que l'idée délirante primitive peut disparaître, pour faire place à un état délirant nouveau. Si nous faisions un traité spécial sur la nature des causes et leur enchaînement réciproque, nous ne serions embarrassé que de choisir au milieu du nombre immense des faits que l'observation médicale, l'histoire et la philosophie nous fourniraient. Dans les considérations qui vont suivre nous avons surtout pour but de faire ressortir l'incontestable influence exercée sur l'organisme par l'idée prise en elle-même, et de mettre en relief l'enchaînement merveilleux des causes et des effets.

Crainte. — Terreur. — Colère. — Tristesse. — Excès de joie. — Sous l'influence d'une maladie organique du cœur, nous avons vu se produire de véritables accès maniaques; mais, en dehors des conditions maladives de notre organisme, la terreur, la crainte et la colère agissent souvent de la manière la plus funeste sur les conditions générales de la santé. Des terreurs excessives ont plus d'une fois plongé des individus dans un véritable état de stupeur d'où ils ne sont sortis que pour passer par toutes les péripéties d'un accès maniaque. La crainte poussée dans ses dernières limites, comme dit le docteur Feuchtersleben, donne naissance à des congestions sanguines, à des convulsions; on a vu alors se produire l'épilepsie, la catalepsie, le tétanos et l'apoplexie. La crainte, d'après Zimmermann, amène des affections diarrhéiques et dyssentériques; elle aide dans tous les cas à l'absorption des miasmes contagieux, détruit l'action salutaire des crises et aggrave toutes les maladies. Le *tremor* et le *palpitatio cordis* qui nous sont signalés dans les livres des anciens médecins, nous prouvent qu'ils ne séparaient pas autant qu'on l'a fait dans ces derniers temps, l'étude des émotions morales de celle des perturbations qu'elles suscitent dans l'organisme. La teinte ictérine, par exemple, qui accompagne certaines affections morales dépressives, était soigneusement examinée dans ses origines, et les éléments thérapeutiques puisaient, dans l'étude des causes morales, des indications on ne peut plus précieuses (1).

(1) Après avoir raconté l'histoire d'une tumeur cancéreuse enlevée chez une fille de 41 ans, et qui mourut des suites de l'opération, M. Descuret, ajoute : Si j'eusse connu davantage cette infortunée, si je me fusse aperçu du mal moral dont elle était minée, je lui aurais assurément conseillé

Notre clinique de l'Asile nous offre, sous le rapport de l'influence de la crainte sur la lésion des facultés, de nombreux exemples ; j'en choisis quelques-uns. Deux négociants de M..., deux frères, nous sont amenés, il y a deux ans. L'un d'eux, voyant brûler sa fabrique, tombe dans une morne stupeur, il se réveille comme d'un état léthargique, et son premier cri est : *Je suis ruiné.* Un accès de lypémanie succède à cette crise et dure six mois, au bout desquels la guérison a été parfaite.

L'autre frère est juré à Trèves dans un procès politique. L'émeute gronde autour du palais, des barricades se forment, et le peuple viole le sanctuaire de la justice. La terreur dont ce malheureux est saisi le fait tomber dans la prostration la plus profonde. Bientôt des idées délirantes commencent à se systématiser dans son esprit. *Il est ruiné, son frère est ruiné, sa famille est plongée dans la misère.* Bientôt il refuse de manger, et il nous est amené dans un état de lypémanie dont la terminaison fut fatale.

Les impressions profondes causées par la crainte et la terreur, se rapportent parfois à des circonstances si graves, que les affections mentales qui en sont la suite deviennent souvent incurables. Un artilleur exposé pendant les journées de juin au feu le plus terrible, et resté seul de tous

de ne pas courir les chances d'une opération presque toujours suivie d'une récidive funeste, quand les humeurs sont depuis longtemps viciées par des affections tristes, notamment par la haine, le chagrin, la jalousie, l'envie ; et telle était la situation de cette malheureuse.... Nous pouvons ajouter qu'une quantité infinie d'opérations chirurgicales n'ont dû leurs terminaisons funestes qu'aux mauvaises conditions morales dans lesquelles se trouvaient les malades.

ses camarades sur la pièce qu'il servait, tomba immédiatement dans une profonde stupeur, et l'accès maniaque qui en fut la suite le retient encore à notre Asile.

Il y a trois ans un incendie effroyable détruit la commune d'Abreschwiller, dans la Meurthe. Un malheureux ouvrier tailleur voit sa maison en cendres ; quoique cet événement ne l'ait pas ruiné, ses craintes prennent une proportion si exagérée, qu'il se croit coupable : on lui en veut, on cherche à l'empoisonner ; il nous arrive dans l'état le plus pitoyable, et malgré nos efforts, il meurt d'inanition au bout de trois semaines.

Une femme âgée de quarante ans est témoin de la même catastrophe. Elle nous est amenée avec la même forme de lypémanie que celle du tailleur que je viens de citer. *Mon Dieu donc,* répète-t-elle incessamment, *ne me faites pas de mal; on veut me tuer, m'empoisonner.* Elle est renvoyée guérie ; mais elle est à peine retournée chez elle, que la vue des lieux où s'est développée sa terreur, la replonge dans la tristesse. Bientôt il y a un redoublement des phénomènes nerveux primitifs, elle tombe de nouveau malade ; et nous la jugeons incurable.

Nous avons parlé des conséquences de la colère, et ce n'est pas sans intention que nous avons fait ce rapprochement, car il n'est aucune émotion de l'âme qui produise des effets aussi terribles et qui ressemblent autant à la manie dans ses paroxismes. Sans doute, comme dit Ideler, les effets de la colère doivent être examinés au point de vue des tempéraments divers. Il est des individus qui ne peuvent pour ainsi dire remplir certaines fonctions physiologiques sans passer par des accès de colère qui *font couler leur bile,* comme on dit vulgairement, d'autres sont dans un état d'irritabilité presque continuelle, et ont besoin d'émotions réitérées pour ne pas tomber dans une espèce

de torpeur intellectuelle. Quelques-uns enfin (Valentinien et Attila en sont des exemples) succombent dans un accès de colère, foudroyés par une attaque d'apoplexie ou par des hémorragies où ils vomissent le sang.

D'autres phénomènes physiologiques ont encore été attribués à l'influence de la tristesse et d'un violent chagrin. Ce sont par exemple les changements subits de coloration qui se font dans la peau. On a vu chez des individus la peau devenir tout à coup noirâtre, et la canitie instantanée est un fait physiologique dont on ne peut guère douter (1).

La nostalgie est du nombre de ces tristesses de l'âme qui amènent les perturbations physiologiques et morales les plus grandes. Chez les individus qui ont un cœur sensible et une imagination ardente, les souvenirs de la famille absente peuvent transformer un simple état de dépression en une véritable lypémanie, et parfois causer la mort lorsque le retour ne se fait pas assez promptement dans les lieux chéris de la naissance. Ce sentiment s'est développé d'une manière si active chez un de nos malades, qu'il a fallu se hâter de le renvoyer chez lui ; mais il était trop tard. Quelques jours après son retour, il a succombé dans un véritable état de marasme.

Dans les ouvrages spéciaux qui traitent de l'influence des passions et des sentiments sur l'organisme, nous voyons figurer aussi l'excès de la joie. Je ne nie pas les effets funestes qui peuvent en résulter ; toutefois ma pratique ne

(1) Lenhossek parle d'une femme qui, au reproche de sa fille d'avoir été la cause de la mort d'un parent chéri, devint subitement noire par tout le corps. On a cité plusieurs fois aussi l'histoire de ce philologue qui blanchit soudainement en voyant une tempête engloutir un manuscrit ancien qu'il avait eu le bonheur de trouver.

m'en offre pas d'exemples, et je pense que cette cause est trop rare pour mériter d'entrer en ligne de compte.

Les observations qui nous sont propres et les faits que nous lisons dans les auteurs, nous apprennent que les passions tristes et les chagrins violents produisent, chez les individus soumis à de pareilles causes déprimantes, un état funeste d'innervation. Nous remarquons chez eux une atonie générale, une langueur insurmontable. L'aménorrhée, l'asthme, la chlorose, le scorbut, les hydropisies sont, dans ces cas, des maladies fréquemment observées.

Sous l'influence de l'ambition, de l'envie, de la jalousie, l'altération des fonctions peut être poussée à un tel point qu'il en résulte des affections du foie et des principaux organes, des états cachectiques avec production de squirres, de tubercules. Nous avons vu chez des intelligences jeunes encore, se manifester des délires systématisés, et l'observation nous enseigne que, sous l'empire d'une mauvaise éducation, l'enfance la plus tendre n'est pas exempte des passions subversives qui sont le triste partage d'une période plus avancée de la vie (1).

Si nous voulions essayer de suivre un certain ordre hiérarchique dans l'étude des causes morales, au point de vue des influences qu'elles exercent, nous démontrerions que l'envie, la jalousie, la haine, l'ambition déçue, l'amour propre lésé (sentiments essentiellement basés sur l'égoïsme), sont les éléments générateurs qui apportent dans nos fonctions intellectuelles et dans notre sensibilité morale les troubles les plus profonds. Il est facile de concevoir, cha-

(1) Dans sa Médecine des passions, M. Descuret cite une remarquable observation de jalousie, suivie d'une guérison radicale et inespérée chez un enfant âgé de sept ans.

cun a pu en faire l'expérience, combien les chagrins de l'esprit unis aux douleurs physiques, nous abattent et modifient notre caractère. Nous ne sommes plus les mêmes, dit un grand poëte, lorsque la nature opprimée enchaîne l'esprit aux souffrances du corps (1). Mais quelle différence entre les effets produits par des douleurs qui sont dans la nature des choses, et les ravages causés par les tristes passions que j'ai énumérées ! Si la douleur d'avoir perdu les objets de ses plus chères affections, a fait succomber parfois la raison d'une mère inconsolable, ou celle d'une fille aimante, d'un époux plein de tendresse ; il est arrivé aussi, grâce aux merveilleux remèdes que l'homme puise dans sa propre raison, dans le temps, ce grand réparateur de nos maux, dans les dévouements de l'amitié et dans la religion, de voir ces douleurs immenses se changer en motifs d'ineffables consolations, qui ont à leur tour augmenté les forces d'une âme régénérée, pour ainsi dire, par la grandeur des épreuves.

Il n'en est malheureusement pas ainsi chez ceux que dévorent la jalousie et l'envie, que rongent l'amour propre blessé, l'ambition déçue, et la haine qui se nourrit de son propre fiel.

La saisissante allégorie d'une grande victime attachée sur son rocher, ne peut que donner une faible idée des souffrances physiques et morales que ces malheureux endurent. Le tumulte et les plaisirs du monde activent leurs douleurs, la solitude les augmente. Ils portent en

(1) We are not ourselves
When nature, being oppressed, commands the mind
To suffer with the body.

(Shakespeare).

eux-mêmes la plaie qui les consume, et le suicide est souvent le seul remède qu'ils sachent trouver à leurs maux.

Tel est le funeste résultat des passions développées par un égoïsme et un orgueil excessifs, et qu'une bonne éducation n'a pas réprimées pour y substituer des sentiments nobles et généreux. L'amour, cette passion qui absorbe à un point si extraordinaire toutes nos facultés, et qui, selon la pensée d'un grand moraliste, poursuit l'individu jusqu'au pied des autels, jusqu'en présence des plus redoutables mystères, l'amour peut se guérir même dans ses conséquences délirantes ; il en est de même de toutes les chutes intellectuelles qui ne sont dues qu'à l'exagération des sentiments naturels au cœur de l'homme, et que la prédominance des tempéraments et la réunion de circonstances difficiles ont pu seuls détourner de leur véritable but. Mais, par malheur, il n'en est pas ainsi des lésions intellectuelles qui ont puisé les éléments de leur activité dans les passions haineuses et immorales, et se sont développées dans le cœur de ces égoïstes qui n'ont jamais eu le plaisir de contempler une bonne action qu'ils auraient faite. La guérison présente, dans ces cas, des difficultés inouïes. Cette question du pronostic, qui se place involontairement sous notre plume, sera traitée en son temps, et mon intention n'est pas de déduire, de ce que j'ai dit jusqu'à présent, des conséquences prématurées. Toutefois, comme les réflexions qui précèdent sont de nature à jeter dans quelques esprits des doutes sur la moralité antérieure des individus confiés à nos soins, j'ai hâte d'ajouter que si l'immoralité, l'ivrognerie, les passions subversives et égoïstiques font parmi nos malades un grand nombre de victimes, il en est beaucoup dont la raison succombe à des causes pour ainsi dire involontaires, et qui ne sont parfois que l'exagération de certains bons sentiments.

Que de funestes résultats ne sont pas dus à une mauvaise éducation, à la contagion de l'exemple ! à l'influence d'une époque qui, dans des écrits dont je ne conteste pas l'immense mérite littéraire, a poétisé des types maladifs ou passionnés, qui, à leur tour, ont agi avec assez de puissance sur les esprits, pour les entraîner dans le vertige de l'imitation !

Des types de souffrance tels que Faust, Manfred, Childe Harold, Conrad, Lara, Werther, Réné, Obermann (d'après la juste réflexion d'un grand auteur de notre époque qui, pour sa part, a le plus contribué peut-être à poétiser des types maladifs), représentent des états intellectuels anormaux, des variétés de la douleur qui peuvent se traduire ainsi: vertige de l'ambition intellectuelle; satiété par la débauche; dégoût de la vie sociale et besoin d'activité matérielle; tristesse du remords dans une âme qui a espéré trouver dans le crime le développement de sa force; rêverie dans l'impuissance; perpétuité du désir ébauché. Que de suicides n'a pas produits la personnification de Werther, que de tendances mélancoliques la lecture d'Atala et de Réné n'a-t-elle pas développées ! En admettant que l'étude de ces types ait son côté utile au point de vue de l'histoire, de la poésie et de la psychologie, il ne s'ensuit pas moins qu'une foule d'idées erronées qui ont alimenté l'esprit de la génération actuelle, découlent de la personnification des caractères les plus faux, des passions les plus dangereuses, et dont l'idéal n'est souvent que le produit d'un cerveau malade. Ajoutons encore que dans cette espèce de croisade contre les idées vraies et les sentiments moraux, les arts, la musique et la scène dramatique ont prêté leur séduisant concours à la littérature. C'était certes plus qu'il n'en fallait pour faire dévier de leur véritable route des esprits prédisposés à contracter les maladies morales des héros que l'on présentait à leur

admiration. Je n'en veux que le témoignage de l'auteur dont j'ai cité plus haut la pensée, qui dit que le mal d'Obermann, ressenti jadis par un petit nombre d'organisations précoces, s'est répandu peu à peu depuis, et qu'au temps où nous sommes beaucoup peut-être en sont atteints, vu qu'on y remarque une multiplicité de maladies morales, jusque alors inobservées, et devenues contagieuses et mortelles (1).

Ces dernières causes que je signale, ont leur centre d'action surtout dans les grandes capitales ; nous ne devions pas les passer sous silence, parce que le but de notre œuvre est d'indiquer au moins la source du mal, quand il ne nous est pas possible de le suivre dans la production de toutes les conséquences fatales qui en dérivent. Nous sommes, dans nos asiles, en présence de nombreux malades dont la chute intellectuelle doit être attribuée à d'autres causes, plus en rapport avec leur éducation et leur position sociale. C'est ainsi que les craintes du présent et les préoccupations de l'avenir engendrées par la misère, agissent principalement sur l'esprit des simples habitants de la campagne, dont le principal but d'activité est la réalisation d'un petit avoir qui assure leur avenir et celui de leurs familles. Ils tendent à ce but avec toute l'énergie de leurs facultés et souvent au prix des privations les plus inouïes, comment s'étonner si la perte de ce qu'ils ont amassé avec tant de peines, si la simple crainte de voir périr le fruit de leurs labeurs, les plongent dans des perplexités fatales à leur raison.

Lorsque les causes de la misère s'appesantissent sur une famille, que sa ruine est imminente, il n'est pas rare

(1) Préface d'Obermann, par G. Sand.

que l'aliénation frappe d'abord le chef de la famille ; c'est en lui que se sont concentrés les chagrins les plus vifs, les peines primitivement senties. Chez les natures trop sensibles, chez les caractères où l'amour propre domine, on voit l'aliénation mentale se compliquer parfois de suicide.

Mais lorsque la misère, comme je le faisais observer dans un de mes anciens rapports médicaux, est causée par un élément démoralisateur, par des passions dont la satisfaction est hors de proportion avec les ressources, il est fréquent de voir l'individu se lancer avec une impétuosité nouvelle dans les vices les plus honteux, et cette prédisposition amène la paralysie générale ou l'abrutissement le plus complet. Nous en avons ici des exemples.

Dans les cas où cet élément démoralisateur n'existe pas primitivement, il peut se produire secondairement. Un ouvrier très-rangé, bon père de famille, doué d'un caractère sensible et ardent mais peu énergique, voit la misère s'appesantir sur sa famille par suite de la cessation de l'industrie qui le faisait vivre ; la vue des privations et des souffrances de sa femme et de ses enfants, l'afflige d'abord ; mais bientôt cette même vue lui devient insupportable ; au lieu de réagir contre ce sentiment et d'accepter les consolations et les espérances légitimes qui lui sont données, il va noyer son chagrin au cabaret où il ne fait que s'endetter et précipiter sa ruine. Cet exemple n'est pas le seul ; il se présente par centaines à l'observation, et les fondateurs des sociétés de tempérance en Angleterre ont signalé ce fait dans leurs rapports statistiques. Jamais l'ivrognerie n'est si commune dans ce pays que lorsqu'il y a interruption dans le travail, par suite de crises commerciales. Si nous pouvions dans un seul chapitre faire l'étiologie des causes, nous verrions celles-ci s'enchaîner à un tel point, qu'il est bien rare, comme nous le disions en commençant,

que l'aliénation soit le produit d'une seule cause physique ou morale (1).

Si j'ai insisté sur l'influence de la misère, c'est que nous n'avons que trop souvent l'occasion d'en étudier dans nos asiles les déplorables effets. Que cette cause soit volontaire ou involontaire, elle n'en produit pas moins une perturbation profonde dans les affections de la famille; la paix du foyer domestique en est troublée, et les sentiments dépressifs tels que la crainte, l'inquiétude, l'anxiété, le doute qui énerve la volonté, forment de la misère le triste et inévitable cortége.

Ajoutons à ceci que l'esprit humain a une telle propension à s'exagérer les circonstances malheureuses où il peut être un jour placé, qu'il n'est pas nécessaire que la misère préexiste, pour que les tourments qui en sont la suite viennent troubler la paix du cœur et altérer la raison. J'ai vu des individus placés dans les plus belles conditions de fortune, tellement tourmentés par les préoccupations de l'avenir, qu'ils en perdaient la raison. Dans les délires qui ont pour base l'exagération du sentiment religieux, on voit les âmes les plus pures être dévorées par le scrupule, ce doute en leur propre mérite ou en la miséricorde divine ; et si, comme nous l'avons fait observer, ce genre de délire est plus commun dans les pays où des religions opposées sont en présence, la raison en est dans un état perplexe, qui finit par user toutes les forces de l'âme et tous les ressorts de l'esprit. L'imagination qui s'exerce d'elle-même et sans frein, produit, selon la remarque du docteur Collineau, les contrastes les plus exagérés, les associations les

(1) Rapport sur l'Asile de Maréville, année 1850 (Annales médico-psychologiques, n° de juillet 1850).

plus bizarres. Le défaut de conscience ou de volonté à l'égard de choses réelles, nous place alors dans un monde imaginaire, où les hallucinations des sens vont désormais dominer toutes nos facultés ; aucun mouvement, aucun acte ne s'exerce plus d'une manière vraiment facultative ; et c'est ainsi, comme nous le disions plus haut, que les causes engendrent des effets, qui à leur tour deviennent causes, et produisent ces associations morbides, ces instincts dépravés, ces délires systématisés que nous allons essayer de décrire dans un instant, en les catégorisant dans trois classes distinctes : la MANIE, la LYPÉMANIE (1) et la DÉMENCE.

(1) De λυπεω, dolore afficio.

§ VII.

DESCRIPTION DES PRINCIPAUX TYPES DE L'ALIÉNATION MENTALE.

SOMMAIRE.

Des motifs de notre classification. — Rapprochement avec les idées des anciens. — Manie. — Synonymie. — Des diverses formes de la manie. — Observations. — Lypémanie. — Synonymie. — Ses diverses formes. — Observations. — Démence. — Synonymie. — Ses diverses formes. — Observations. — Considérations historiques.

La classification que nous adoptons nous a paru la plus simple et conséquemment la plus utile. Les faits cliniques sur lesquels nous appuierons nos réflexions, aideront le lecteur à se diriger au milieu des phénomènes complexes que nous présente la description des actes délirants qui accompagnent la folie. Dans un ouvrage élémentaire de la nature du nôtre, nous avions un double écueil à éviter; celui d'une simplicité trop grande dans les éléments de la classification; celui d'une exposition trop métaphysique des diverses aberrations de notre entendement. Nous étions évidemment amené, dans le premier cas, à forcer les analogies et à ne pas tenir un compte assez exact d'états intellectuels plus ou moins différents, par la nature des impulsions, des tendances et des idées, et par la complexité des perturbations organiques. Dans le second cas, au contraire, nous étions forcément tenu à suivre les auteurs dans l'exposé de classifications dont nous sommes loin de contester le mérite, mais dont la connaissance ne nous a pas semblé indispensable à ceux qui ne font pas de la psychologie une étude spéciale.

Si maintenant nous voulons bien nous rappeler la nature

des diverses causes physiques et morales, ainsi que les effets produits sur nos fonctions intellectuelles et physiques par ces causes réunies, nous ne serons nullement étonnés de voir se reproduire, dans la maladie confirmée, les phénomènes d'*exaltation* et de *dépression* que nous avons déjà décrits dans la phase prodromique.

Ces phénomènes peuvent varier dans leur intensité, dans le mode de leur intermittence et de leur durée, mais ils n'en sont pas moins des faits fondamentaux dans l'étude des principaux types de la folie que nous avons signalés. Si la manie, comme le dit Esquirol, est caractérisée par les perturbations et l'exaltation de la sensibilité et de l'intelligence; si les auteurs, depuis Hippocrate, sont unanimes à donner le nom de mélancolie au délire qui se fait remarquer par la morosité, la crainte et la tristesse prolongées, on conviendra sans peine que la dépression qu'amènent à leur suite ces derniers sentiments, exclut généralement l'exaltation que l'on remarque dans la manie. Qu'il y ait maintenant dans le type mélancolique des manifestations douloureuses tellement intenses, des idées qui se relient avec les perturbations des sentiments les plus faciles à exalter, c'est un fait d'observation que nous ne pouvons nier, et nous verrons les lypémanies les plus profondes se compliquer d'actes qui supposent une exaltation de tous les pouvoirs intellectuels des individus. Ces faits seront signalés en leur place, et ce que nous en disons ici, n'a d'autre but que de nous éviter le reproche d'être en contradiction avec nos principes et notre théorie.

Au reste, les deux types principaux d'aliénation (manie et mélancolie) ont été admis par les anciens, et Celse a eu le mérite surtout de les avoir bien exposés. La manie qu'il décrit sous le nom de frénésie (φρενιτις) emporte, par cette seule désignation, l'idée d'un état plus aigu que celui

de la mélancolie, dont la tendance à la chronicité est plus marquée (*spatium longius recipit*). La démence qui n'est le plus ordinairement que la terminaison des affections précédentes, peut cependant envahir l'intelligence au début, et dans tous les cas elle présente des caractères assez tranchés pour en faire un type à part. C'est ce que les anciens avaient aussi parfaitement compris.

Les classifications des modernes reposent sans aucun doute sur une connaissance plus approfondie des éléments psychologiques de la question, mais tout ce que nous tenons à faire ressortir ici, c'est que les distinctions fondamentales n'avaient pas été omises par les grands médecins de l'antiquité. Le délire restreint à un petit nombre d'objets et qui sous le nom de *monomanie*, a été et sera encore un sujet de longues discussions entre les médecins et les légistes, tant que la question n'aura pas été plus nettement posée et élucidée dans sa nature intime, ce délire, dis-je, si restreint au moins en apparence qu'on puisse le supposer, n'était pas resté à l'état de phénomène inaperçu : il se rattachait surtout à l'étude de la mélancolie, et ARÉTÉE le désigne par ces mots : Αθυμιὴ ἐπι μιη φαηταστν. Le célèbre médecin grec n'ignorait pas non plus que les phénomènes maladifs propres à une forme spéciale de vésanie, peuvent signaler le début d'une autre forme et, dans d'autres circonstances, en être la fin. En proclamant le principe que la mélancolie est parfois le commencement et une partie de la manie (μανιης αρχὴ και μέρος), ce grand observateur faisait ressortir la solidarité qui relie entre eux des types en apparence si différents et qui se résument tous dans ce mot générique ALIÉNATION MENTALE, que nous avons déjà traduit ainsi : Etat spécial enlevant à l'individu, lésé à la fois dans ses fonctions physiologiques et psychologiques, l'exercice de sa liberté morale, et constituant dès lors chez

lui une dépravation maladive dans ses actes, ses tendances et ses sentiments, ainsi qu'un trouble général dans ses idées. Il est vrai d'ajouter que ce trouble, en se systématisant, semble faire jouir le malade des apparences de la raison sur quelques points; mais l'état qu'Esquirol a désigné sous le nom de *monomanie* et que quelques auteurs ont appelé *délire partiel*, n'en constitue pas moins une situation mentale qui enlève, à celui qui en est atteint, l'exercice de sa liberté morale; vérité qui nous semble importante à établir, et à la démonstration de laquelle nous nous attacherons de toutes nos forces.

Ajoutons encore que si les trois types fondamentaux de la folie peuvent se résumer dans la *manie*, la *lypémanie* et la *démence*, ces trois types n'excluront pas les formes secondaires qui en sont une émanation et qui rentrent dans leur essence.

MANIE.

(Synonymie) μανια, *mania*. *Pazzia* (Ital.). Hyperphrénie de Guislain. *Wuth*, *Tollheit*, *Tobsucht* (Alle.). Madness (Ang.).

Première forme. *Manie instinctive*. — Cette forme a reçu plusieurs désignations, selon la nature des tendances prédominantes des individus. La *manie raisonnante* de Pinel et la *moral insanity* de Pritchard peuvent s'y rapporter. Les diverses monomanies incendiaires, homicides, etc., qui formaient autrefois autant d'entités maladives, n'ont plus aujourd'hui leur raison d'être désignées ainsi, comme nous allons le dire dans un instant et comme nous le prouverons plus tard. Ces actes, que l'on avait trop isolés du phénomène principal, n'en sont à nos yeux que les conséquences.

Si la manie, comme nous l'avons dit avec Esquirol, est caractérisée par la perturbation et l'exaltation de la *sensi-*

bilité et de l'*intelligence*, on comprendra sans peine que des individus peuvent se présenter à notre observation avec la prédominence de telle ou telle lésion dans la sphère de l'intelligence ou des sentiments. La difficulté de soustraire à la responsabilité de leurs actes, des malades atteints de cette forme de manie a été extrême, et ce ne fut pas une des moindres gloires de Pinel, d'Esquirol et de Georget, d'avoir jeté une vive lumière sur une aussi difficile question. Depuis un demi-siècle surtout, les cours criminelles de l'Europe ont retenti de procès tristement célèbres, et si l'humanité peut avoir un motif de consolation, c'est de penser que certains crimes odieux, épouvantables, ont été, de la part de ceux qui les ont commis, le produit de la dépravation maladive de l'intelligence et des sentiments.

Pour ce qui regarde aujourd'hui l'appréciation plus psychologique de ces faits anormaux, nous dirons que les conditions dans lesquelles se trouvaient autrefois placés Pinel, Esquirol, Georget et autres célèbres aliénistes, ne sont plus les mêmes. Ces hommes généreux, poussés par le sentiment de l'humanité, ont dû s'attacher à faire ressortir l'existence de la folie chez des individus dont la lucidité d'esprit et la justesse de raisonnement devaient impressionner la conscience des juges et les porter à regarder ces malades comme des coupables. En les désignant sous le nom de *maniaques raisonnants,* de *monomanes incendiaires, homicides,* etc., les savants dont j'ai parlé rendaient, dans la personne de ces malheureux, un grand service à l'humanité tout entière. Ils auraient été mal venus, au moment où ils constituaient si péniblement la science de l'aliénation mentale, d'appliquer à ces malades tant de fois condamnés par les tribunaux, les idées que l'on pouvait se faire des aliénés en général. Vouloir les faire passer pour des insensés dont la

liberté morale était lésée dans l'universalité de ses rapports, eût été une théorie infailliblement rejetée. Nous n'avons plus aujourd'hui, grâce aux progrès des sciences médico-psychologiques, les mêmes motifs de réserve ; et en classant ces malades parmi les maniaques, les lypémaniaques et même parmi les déments, nous cédons aux exigences de la raison et de la logique. Mais avant d'exposer dans un chapitre spécial les motifs qui nous guident, nous chercherons à donner une idée aussi complète que possible de ces aliénés, en caractérisant la nature de leurs actes et de leurs tendances dépravées. Les raisons sur lesquelles nous nous appuierons, et qui se rapportent autant à l'ordre physiologique et psychologique qu'aux éléments de notre propre théorie, seront soumises à l'appréciation des lecteurs. Tout ce que nous pouvons faire pour le moment, c'est d'admettre que ces formes particulières de la manie et de la mélancolie se distinguent ordinairement par l'absence de la systématisation dans les idées, par une conservation apparente des formes extérieures de la raison, qui semble survivre au milieu du débordement de toutes les plus mauvaises tendances qui peuvent surgir dans le cœur humain ; et c'est ce qui nous a fait préférer dans la désignation de l'ensemble de ces actes, le nom de *manie instinctive.*

Rarement ces malades se plaignent-ils d'être tourmentés par des hallucinations des sens ; mais ils accusent de vagues douleurs et parfois des malaises réels qui se traduisent au dehors par des céphalalgies, des bruissements dans les oreilles, des éblouissements et d'indescriptibles sensations. Si l'on observe quelquefois chez eux, une conservation intacte de toutes leurs fonctions digestives, un appétit exagéré, le phénomène inverse ne se fait remarquer que trop souvent sous la forme d'inappétence, de goûts bizarres ou dépravés. Ils ont un besoin incessant de locomotion, une

activité en dehors de toutes proportions avec leurs forces physiques, alternant avec une apathie insurmontable. Si dans quelques circonstances, l'absence complète du sommeil chez eux nous étonne, nous les voyons souvent aussi plongés dans la torpeur et dans un état presque léthargique. Tantôt leur sensibilité générale est exaltée au point que tout dans le monde extérieur devient pour eux un sujet de peine, de douleur et d'irritabilité ; tantôt les sensations les plus douloureuses, les émotions les plus pénibles, ne semblent les affecter ni dans leur nature physique, ni dans leur nature morale.

Lorsque ces individus sont traduits devant les tribunaux, ils sont unanimes à invoquer les mêmes motifs de leurs actions. Ils accusent d'irrésistibles impulsions, ils ne savaient pas pourquoi ils agissaient, et bien différents en cela des hallucinés, des individus à délires bien systématisés, qui étonnent et effraient par la désespérante logique de leurs actes, ils n'expriment que des regrets mal formulés, ils sont indifférents au sort de leurs victimes, autant qu'à leur propre intérêt, et ne peuvent assurer qu'ils ne recommenceront pas si l'occasion se présente.

Les médecins qui observent ces malades dans les asiles, peuvent particulièrement se faire une idée des phases intimes de leur existence. En scrutant les conditions de leur vie antérieure, ils restent convaincus que les lésions de leur intelligence, les dépravations de leurs instincts et de leurs tendances se rapportent à de profondes perturbations organiques. Les influences héréditaires, les vicieuses conformations de l'organe central de la pensée, des maladies qui ont altéré la santé de ces individus, des affections idiopathiques, des arrêts de développement, des troubles dans l'évolution de la puberté, dans les phénomènes normaux de la gestation, sont des causes pour ainsi dire inve-

lontaires, et qui emportent souvent avec elles la terrible conséquence d'un entraînement irrésistible. Ces causes sont d'autant plus saisissantes et palpables que ces malheureux ne peuvent pas être excusés toujours par les conséquences d'une éducation vicieuse. La maladie dont ils sont atteints les a frappés parfois au sein des meilleures conditions sociales ; mais on avait de bonne heure remarqué chez eux une intelligence relativement plus faible et la manifestation de certains instincts dépravés ou cruels, qui n'ont pas toujours trouvé leur correctif dans une hygiène et une éducation appropriées à la circonstance. Et voilà pourquoi nous avons désigné cette forme de la manie sous le nom de *manie instinctive ;* nous voyons en elle quelque chose d'*essentiel,* de tellement lié aux conditions de l'organisme, que cet organisme étant ce qu'il est, il nous est impossible de considérer ces individus autrement que ce qu'ils sont, c'est-à-dire, comme des êtres privés de leur liberté et de leur raison. Il existe, nous l'avons déjà donné à entrevoir, des causes volontaires qui entraînent à des conséquences identiques au point de vue de la dépravation des tendances. Les passions subversives et égoïstiques, la débauche, la luxure, l'ivrognerie, les habitudes solitaires sont de ce nombre. Nous nous trouvons ici sur un terrain difficile et nous devons peser avec circonspection toutes les données que peuvent nous fournir la science, l'histoire et la philosophie. Tout nous en fait un devoir; les lois de notre conscience aussi bien que les intérêts de la société. S'il nous arrive de nous tromper dans quelques appréciations, la faute en est plutôt à la difficulté du sujet qu'aux intentions qui nous animent. Nous n'avons qu'un seul but : celui de distinguer l'état maladif de l'état vicieux et de ne pas confondre les aliénés avec les criminels et les scélérats.

Nous allons essayer, dans les observations qui suivent, de caractériser ce genre de manie. Les descriptions les plus exactes et les plus minutieuses que nous pourrions faire des divers types de la folie, ainsi que des formes qui s'y rattachent, ne valent pas, à notre avis, l'étude de la nature prise sur le fait. Pour compléter sous ce rapport notre enseignement, nous ferons intervenir plusieurs fois les malades eux-mêmes, en leur permettant d'agir et de parler en notre présence. Ce sera la meilleure des initiations à l'intelligence des phénomènes intimes de cette difficile et douloureuse maladie.

Première observation. Le genre de vie antérieurement suivi par Marie C..... ne peut guère expliquer les aberrations de ses sentiments actuels et la dépravation de ses tendances. Née de parents honnêtes, qui n'ont rien négligé pour son éducation, elle se livra de bonne heure à la profession d'institutrice dans un village des Vosges. Elle quitta cette position trop pénible pour elle, et servit en qualité de domestique dans une famille, où elle fut traitée plutôt comme une enfant de la maison que comme une servante. Elle y resta huit ans, heureuse autant qu'elle pouvait l'être avec un caractère de la nature du sien, qu'elle-même va nous décrire (1).

« Je ne sais, dit Marie C....., comment expliquer mon » existence. Jamais je ne me suis amusée comme les au- » tres enfants du village ; j'étais d'une humeur capricieuse, » bizarre et fantasque ; j'avais presque plus de plaisir à » voir faire du mal que du bien. J'étais quelquefois d'une » gaîté exagérée, mais le plus souvent j'étais triste. »

(1) Toutes les fois que je fais intervenir les malades de l'Asile, je conserve les expressions dont ils se servent.

D. Aviez-vous sujet de l'être ?

R. « Aucunement : mes parents m'aimaient encore plus » que mes autres frères et sœurs, si c'est possible ; mais » rien ne faisait ; je ne trouvais goût et plaisir à rien. J'ai » été institutrice et je m'ennuyais bien fort. J'ai été huit » ans dans la maison de M. P....., c'était encore la même » chose ; mais je n'en disais rien, je gardais tout pour » moi. »

D. Avez-vous songé à vous marier ?

R. « Jamais, et quand on me faisait des propositions » dans ce genre-là, je croyais que l'on voulait m'injurier, » et je rudoyais les gens. »

D. Avez-vous eu de violents chagrins ?

R. « Je puis bien dire que je n'ai pas eu plus de peines » que de plaisirs ; ce n'est que lorsque mon frère s'est noyé » par accident que j'ai ressenti un grand coup ; mais c'est » singulier, ce n'est pas de l'avoir perdu que je me chagri- » nais, mais je pensais qu'il pourrait bien ne pas être mort » en état de grâce. »

D. Avez-vous fait de graves maladies ?

R. « Six mois après la mort de mon frère, j'ai été at- » teinte d'une forte maladie (fièvre typhoïde), et je ne sais » comment expliquer la chose. Depuis ce temps j'ai été » bien inquiète. Je me relevais la nuit ; je ne dormais plus. » Le sang me portait à la tête, et il m'a pris l'envie de faire » du mal. »

D. Expliquez bien tout ce que vous avez fait à cette époque ?

R. « Eh bien, je me relevais la nuit, j'allais tourmenter » ma sœur ; je l'éveillais, je la tirais à bas de son lit. Une » fois je l'ai mordue bien fort à la main. »

D. Dans ces moments éprouviez-vous de la douleur, du malaise ; n'aviez-vous plus d'appétit ?

R. « Rien de tout cela ; je n'avais mal nulle part, si ce » n'est que je n'étais plus réglée, et que les médecins me » saignaient pour cela et me mettaient des sangsues ; mais » plus j'étais saignée et plus je devenais méchante : je ne » pensais *qu'à mal, je ne voulais que le mal;* si bien qu'une » fois j'ai dit à ma sœur d'aller me chercher la hache, » comme pour fendre du bois, et quand elle l'a eu apportée » j'ai voulu lui fendre la tête ; je la poursuivais, et si nos » parents n'étaient pas accourus, je l'aurais tuée tout de » même. Quant à l'appétit, je n'en avais que de trop. Je » mangeais, sauf votre respect, comme un animal. J'allais » prendre des carottes dans l'étable à nos vaches, et des » morceaux de pain jusque dans l'auge à nos bêtes. Je ne » pouvais me rassasier. »

D. Si vous aviez tué votre sœur, auriez-vous eu un grand chagrin ?

R. « Mais je ne pense pas ; ça ne m'aurait rien fait du » tout. C'est comme je vous le dis. De même, quand j'étais à » l'hospice de Remiremont, je ne cherchais qu'à tuer quel- » qu'un. J'ai serré si fort une femme par le cou que si elle » n'avait pas crié et tiré la langue au point que j'en ai eu » peur, je l'aurais étranglée. Je ne rêvais qu'à voir couler » du sang ; *j'aurais voulu en boire*. Une fois j'ai attiré six » vieilles femmes dans le dortoir, je voulais les étrangler. » J'ai commencé avec une ; mais j'ai bien vu que je m'y » étais mal prise, parce que les autres ont crié et appelé » au secours. On m'a mise seule dans une loge, et comme » je ne pouvais plus faire du mal à personne, je m'en pre- » nais à moi, et je me suis dévoré les mains. » (Les traces des cicatrices aux mains sont encore visibles.)

D. Entendiez-vous des voix qui vous commandaient ces actes épouvantables ; expliquez comment il est possible qu'une fille bien élevée puisse faire de pareilles choses ?

R. « Je n'entendais pas de voix, mais j'étais poussée que » je ne pouvais m'empêcher, c'était plus fort que moi. Une » malade de l'hospice de Remiremont m'a dit qu'il n'y » avait que quelqu'un qui a fait une communion indigne, » qui puisse faire de pareilles choses. Serait-il vrai que je » pourrais bien avoir le diable en moi (1)? Aussi bien, » quand je suis à l'église, au lieu de dire des prières, je » blasphème. On a voulu me mettre des chapelets et des » images de la sainte vierge entre les mains ; mais je les ai » déchirés. J'ai toujours envie d'aller renverser ce qui est » sur l'autel, et quand je vois quelque fille à côté de moi » qui dit des prières, je la *maquigne* de toutes les façons » (je la tourmente, je la pince). »

Depuis deux mois que Marie C..... est à l'Asile, elle n'a pas démenti les mauvais instincts qui la dominent; elle est devenue la terreur de son quartier. Nous avons été obligé de l'isoler dans une chambre particulière, car elle se relevait la nuit, jetait les malades à bas de leur lit et leur serrait fortement la gorge. Marie travaille cependant et s'occupe ; mais si on la perd un moment de vue, elle laisse son ouvrage pour déchirer celui de ses compagnes ; elle s'approche de celles-ci avec un air sympathique, et sous prétexte de voir ce qu'elles font, elle leur tord les mains et cherche à leur casser les doigts.

Si on lui met la camisole, elle trouve le moyen de se placer sur le chemin de tout le monde et cherche à faire tomber ses compagnes et à les mordre. En attendant elle déplore

(1) Nous voyons chez cette maniaque instinctive, un commencement de systématisation dans ses idées délirantes ; si elle trouve d'autres malades qui l'entretiennent dans cette pensée, elle ne manquera pas de se croire possédée du diable.

ASILE DE MARÉVILLE.

(Manie)

Dépravation des instincts.

Tendances à l'incendie et au vol.



Lith. L. Christmann. Nancy

Thorelle del.

MARIE ÉMILIE R 18 ANS.

(Haute Saône)

sa situation, et voudrait en être délivrée, dit-elle. Mais tout en exprimant des regrets, sa figure ne trahit pas la moindre émotion ; elle reste impassible, et on lirait difficilement sur ses traits l'expression des sentiments pervertis qui poussent cette malheureuse à des actes aussi déplorables.

Marie C..... est âgée de 31 ans, et depuis dix-huit mois n'est plus réglée. Son sommeil est généralement bon. Parfois cependant elle se réveille en sursaut et pousse des cris terribles. Si on s'approche alors, elle dit avec calme : que l'on ne s'inquiète pas, qu'elle crie sans savoir pourquoi ; qu'elle va se rendormir. Elle passe en effet, sans transition sensible, de l'état de veille à l'état de sommeil. Son appétit est insatiable, ses digestions sont parfaites. Elle a le teint jaunâtre, la température de la peau est peut-être un peu plus élevée qu'à l'état normal ; mais, à l'exception du défaut de menstruation, nous ne pouvons signaler chez elle aucune perturbation physiologique. Elle n'accuse aucune espèce de douleur, la circulation est normale, régulière ; la sensibilité générale un peu amoindrie peut-être, car dans ses paroxismes, elle se mord les bras et les mains, se ronge les ongles jusqu'au vif, sans témoigner la moindre douleur ; mais, dans cette situation extrême, nous n'observons aucune différence sensible dans le rythme du pouls.

Deuxième observation. La jeune fille dont la maladie a été désignée, dans le portrait ci-annexé, sous le nom de *manie, avec dépravation des instincts et tendances au vol et à l'incendie*, est âgée de 18 ans ; elle est née dans la Haute-Saône. Elle nous est arrivée il y a 18 mois, après avoir passé aux assises de son pays, sous l'accusation d'avoir porté l'incendie dans plusieurs localités, et de s'être livrée à des vols, particulièrement dans les églises.

La physionomie de cette jeune incendiaire est d'une douceur extrême, ses traits sont réguliers, sa figure est forte et

pleine. Une légère teinte de mélancolie donne peut-être à ses traits cette expression sévère que l'on y remarque.

A son entrée à l'Asile elle était âgée de 16 ans et n'avait jamais été menstruée. Elle accusait de violents maux de tête, des palpitations et des goûts bizarres pour certains aliments. L'auscultation révélait un léger bruit de souffle dans les carotides ; mais les violents battements du cœur sont attribués par nous, plutôt à l'émotion que ressent cette jeune fille quand on l'examine, qu'à un état pathologique permanent. La pâleur du visage était remarquable, mais au premier mot qu'on lui adressait les joues de la malade se coloraient vivement ; son regard ne se fixait sur personne, et sa sauvagerie naturelle lui rendait pénible toute espèce de conversation. Telle se présentait à notre observation cette jeune incendiaire qui nous était signalée comme très-dangereuse, et dont les tendances étaient propres à exciter toute la sollicitude des surveillants de l'Asile.

Marie-Emilie est du reste intelligente ; depuis qu'elle est avec nous, elle s'est admirablement perfectionnée dans la lecture et dans l'écriture, et dans l'exécution de certains petits ouvrages de femme. La netteté et la lucidité de ses réponses vont ressortir d'un extrait de divers interrogatoires auxquels je l'ai soumise.

D. Pourquoi avez-vous quitté vos parents pour aller à Mulhouse ?

R. « J'étais à charge à mon beau-père ; il ne m'aimait » pas à cause de mon mauvais caractère ; mon beau-père » me maltraitait, mais je l'avais mérité. »

D. Expliquez pourquoi vous avez commis différents vols à Mulhouse ?

R. « Je craignais d'être à charge à ma tante comme je » l'avais été à mon beau-père ; je prenais ce que je pouvais

» chez les marchands et chez diverses personnes ; j'apportais » le tout à ma tante, en lui disant de le vendre pour en » faire son profit. »

D. Quelqu'un vous engageait-il à agir ainsi ; entendiez-vous des voix (1) qui vous le conseillaient ?

R. « Personne ne m'engageait ; je n'entendais pas de » voix ; c'est de moi-même que j'étais poussée, je ne sais » comment. C'est après tout cela que je fus renvoyée à » Vesoul. »

D. Vous avez passé aux assises pour avoir mis le feu dans différentes circonstances. Vous voliez pour ne pas être à charge à des parents, mais cette fois vous avez mis le feu chez des parents où l'on vous avait placée ?

R. (A cette question la jeune fille verse des larmes abondantes ; elle est vivement émue). « Je vous assure, mon- « sieur, dit-elle, que je ne savais pas ce que je faisais. Au » couvent, chez les Sœurs de V....., j'étais devenue insup- » portable, on ne pouvait plus me garder ; je fus placée » chez une cousine, et là une fois, en sortant de la messe, » j'ai mis le feu aux rideaux avec une allumette ; je me » suis mise à crier au feu, et je me suis brûlée les mains en » cherchant à l'éteindre ; une autre fois, après avoir bien » promis que je ne mettrais plus le feu, je marchais der- » rière la Sœur en montant les escaliers, j'ai pris une allu- » mette que j'avais cachée, pour mettre le feu à sa robe. » — J'ai pris de l'argent dans le tronc de l'église, mais ce » n'était pas pour moi ; j'apportais l'argent aux chères » Sœurs et à M. le Curé en disant : tenez, j'ai volé. »

(1) Les malades qui ont vécu quelque temps dans un Asile, savent fort bien ce que nous entendons par cette question. Ils sont accoutumés à entendre d'autres aliénés se plaindre des voix qui les tourmentent, c'est-à-dire, de leurs hallucinations.

D. Avez-vous lu quelques histoires de jeunes filles qui avaient les mêmes idées, en avez-vous entendu parler ?

R. « Jamais je n'ai rien lu de pareil, je n'ai entendu par-» ler de rien de semblable ; ce n'est que depuis que je suis » ici que j'entends raconter qu'il y en a qui ont des idées » comme moi. Quand on sonnait au feu j'étais bouleversée, » et cependant quand je mettais le feu j'étais toute tran-» quille ; dans des moments j'étais un peu *tournisse* (1). »

Depuis que Marie-Emilie est ici, elle a été soumise à une surveillance particulière ; sa santé s'est fortifiée ; elle est devenue bien réglée ; elle est aussi plus franche et plus expansive. On l'accusait d'être vicieuse, menteuse, d'insulter les autres malades ; aujourd'hui elle est toute différente. Une fois aussi on a trouvé dans sa paillasse de la braise éteinte, dont elle n'a pu expliquer l'origine ; on a supposé qu'elle avait eu de mauvaises intentions, mais l'ensemble de sa conduite morale et de ses actes intellectuels, et l'état de sa santé physique, sont de nature à nous rassurer.

La lettre ci-jointe qu'elle écrit à ses parents, nous indique aussi un retour à des sentiments meilleurs, et nous pouvons supposer que cette jeune maniaque instinctive est guérie de ses funestes tendances.

Mes bons parents,

Je me fais une joie de vous annoncer ma sortie, que me promet M. Morel ; je vous fais passer ces deux mots pour vous dire combien je suis heureuse de vous revoir bientôt, pour vous prodiguer mes soins et vous prouver ma tendre reconnaissance ; car depuis un an que je n'ai eu le

(1) Expression du pays, qui désigne un état de vertige.

plaisir de vous voir, je suis changée et vous trouverez plus de satisfaction en moi que par le passé ; je sais ce que c'est que de vivre maintenant, je l'apprends tous les jours, et certes, je me reproche bien ma conduite envers vous ; si je pouvais vous dire de bouche ce que je ressens intérieurement, je me soulagerais le cœur, j'en ai besoin ; mais cela ne tardera pas, il faut bien l'espérer ; le bon Dieu me fera la grâce de vous retrouver tous en bonne santé, et moi je vais bien pour le moment, car depuis que je suis dans la maison, j'ai toujours été bien soignée. Je fais bien des compliments à mon grand-père et l'embrasse comme je l'aime ainsi que ma marraine.

Je vous embrasse comme je vous aime ainsi que tous mes parents, et suis pour la vie votre fille soumise.

M.-E. R.

Les aliénés de cette catégorie sont nombreux, et les variétés de leurs penchants pervertis et de leurs instincts dépravés embrassent l'universalité des faits moraux qui constituent l'humanité ; quand cet état maladif se présente chez la femme, la nature de son organisation fait surgir parfois certains phénomènes spéciaux que l'on a désignés sous le nom de *érotomanie* et de *nymphomanie*. Nous en avons à l'Asile de tristes exemples, qui se produisent non-seulement chez de jeunes imbéciles, mais encore chez d'autres malades plus âgées et qui appartiennent à des familles qui n'ont rien négligé pour leur éducation ; mais, comme je l'ai déjà fait remarquer, on observait chez ces femmes une intelligence primitivement peu développée, et une prédominance dans l'évolution de certains instincts qui, sous l'empire de perturbations physiologiques, sont devenus irrésistibles et ont obscurci les phénomènes de la raison.

Nous sommes journellement sollicité par les familles, et

quelquefois par l'autorité, pour rendre à la liberté des malades de cette catégorie. Un état mental qui ne se signale par aucun délire dans les paroles, est bien fait pour en imposer, et l'on admet difficilement que ces individus soient des aliénés ; mais une triste expérience nous apprend qu'au moment où la maladie a atteint un certain degré, ces maniaques instinctifs sont lésés dans l'exercice de leur liberté morale, et qu'en les soustrayant à une discipline qui régularise leurs actes, on n'expose que trop souvent les intérêts les plus chers de la société. Tel est le cas d'une jeune fille de notre Asile qui ne cesse de nous tourmenter pour avoir sa sortie ; or, quel est son état moral lorsqu'elle est rendue à la liberté ? elle quitte sa famille, parcourt les campagnes, se livre au premier venu, et plusieurs fois on l'a trouvée ivre-morte et couchée à la porte de la caserne.

Sur un nombre de 400 femmes, nous comptons 50 à 60 filles-mères, qui ne le sont devenues que par suite de leur état d'imbécillité, ou sous l'influence des instincts dépravés que je signale. L'ivrognerie, qui est un des éléments générateurs les plus puissants de cette triste affection, est un vice qui se trouve aussi chez la femme, et paraît surtout à un certain âge. Il n'est pas rare de voir alors la tendance à l'ingestion des spiritueux amener des conséquences déplorables. Cette passion de la boisson revêt chez quelques individus une forme tellement intense qu'on les a nommés *dypsomanes* (de διψα soif) et leur maladie, dypsomanie, folie crapuleuse (*mania ebriorum*). Mais si la tendance aux boissons est souvent un phénomène primitif, elle est, dans d'autres circonstances, le résultat d'une maladie antérieure ; nous allons en voir des exemples.

Troisième observation. Le nommé Mathias U..... est un homme d'une cinquantaine d'années ; sa figure exprime la douceur et les sentiments honnêtes ; il est très-intelligent

et quoique considéré comme aliéné, il remplit à l'asile les fonctions de commis aux écritures. A l'entendre parler de sa voix la plus douce et la plus mielleuse, à voir ses formes obséquieuses, on ne se douterait guère de la nature de ses tendances. Mais aussi, d'après l'expression de M. de Gérando, procureur général à Metz, Mathias U..... est-il, ou le plus pervers des hommes, ou un aliéné de la plus dangereuse espèce. Il a passé aux assises de la Moselle, et je vais essayer de donner en quelques lignes une idée des actes et des tendances de ce maniaque.

Dans le résumé de l'acte d'accusation, il est dit que Mathias a manifesté dès son enfance les dispositions les plus fâcheuses. La faiblesse que ses parents avaient pour lui n'a fait que développer ses mauvais penchants, et quand il eut atteint l'âge des passions, il s'y livra avec entraînement. Celle de l'ivrognerie s'est surtout développée chez lui et a été dans sa jeunesse le sujet le plus ordinaire des plaintes fondées de ses parents. Dans ses excès, Mathias U.... s'est toujours montré d'un caractère violent et emporté, d'une brutalité et d'une méchanceté dont les auteurs de ses jours ont eu à souffrir.

L'existence entière de ce malheureux nous représente l'énumération exacte de tous les excès que peuvent commettre les individus arrivés à ce point de dépravation morale ; querelles domestiques, jalousie, accusations infâmes, colères poussées jusqu'au paroxisme de la rage, tentatives de suicide et d'assassinat. Avec ceux qui ne le connaissent pas, Mathias U..... est d'une humeur charmante ; dans son intérieur il se dépouille de son caractère d'époux et de père, et, comme dit l'acte d'accusation, on reste épouvanté en présence d'actes pervers que l'on hésite à attribuer à l'aliénation mentale.

Les vertus domestiques de sa femme ne peuvent désar-

mer cet homme, adoucir son caractère, ni modifier ses tendances. Plus d'une fois si ses enfants n'étaient intervenus, on ne sait jusqu'où l'auraient poussé ses accès de stupide jalousie ; dans l'impossibilité d'apporter des preuves, il invente les accusations les plus atroces ; il écrit au commissaire de police, au procureur général, les détails de faits qui rappellent toutes les horreurs commises dans la famille d'OEdipe et de Jocaste. Il se représente non-seulement comme la victime de l'infidélité conjugale, mais sa vie, dit-il, est en danger, et ce n'est que par miracle qu'il échappe à l'empoisonnement. La justice s'émeut, une enquête est ordonnée, et l'on acquiert bientôt la preuve que toutes ces horribles accusations ne sont nullement fondées. Accablé sous le poids des justes et sévères menaces de l'autorité judiciaire, poursuivi par l'opinion publique qui flétrit sa conduite, Mathias paraît se repentir et accepte la proposition qui lui est faite d'aller à la Nouvelle-Orléans ; sa famille s'impose des sacrifices ; il part, et ses regrets, et ses promesses donnent l'espoir d'un changement favorable. Mais son séjour aux Etats-Unis n'est pas de longue durée ; il revient sur le vaisseau qui l'avait emmené, et sa malheureuse famille voit bientôt se renouveler les mêmes scènes de désolation.

Le 25 février 1847 (je copie textuellement l'acte d'accusation), Mathias U..... fit parvenir au parquet de Sarreguemines un petit billet, par lequel il demandait à M. le procureur du roi, de le faire conduire à Metz, où il avouerait plusieurs crimes commis par lui et restés ignorés. La singularité d'un pareil écrit détermina le magistrat auquel il était adressé à rechercher avant d'agir, s'il ne serait pas le résultat de la folie, et à étudier avec soin l'état mental de Mathias. Celui-ci, mandé au parquet, compléta les révélations que sa lettre annonçait, en déclarant spontanément

à M. le procurenr du roi, qu'il avait empoisonné sa mère, incendié sa maison, donné la mort avec de l'acide sulfurique à un de ses enfants âgé de quelques mois, et tenté d'empoisonner toute sa famille. Bien que ces déclarations fussent faites avec beaucoup de calme, et avec un accent de repentir qui ne permettait guère de douter de la réalité des crimes dont il s'accusait, le chef du parquet de Sarreguemines ne crut pas devoir faire immédiatement arrêter Mathias; il l'engagea à chercher dans les secours de la religion et dans une meilleure conduite, un soulagement au remords qui, disait-il, le poursuivait sans cesse ; il le soumit à plusieurs mois d'épreuve pendant lesquels il observa soigneusement toutes ses démarches, et mit le temps à profit pour recueillir, sans ébruiter les aveux de Mathias, les renseignements propres à s'éclairer sur la réalité des crimes dont celui-ci s'accusait. Ces renseignements ayant confirmé l'opinion que ce magistrat avait eue dès le principe de la culpabilité de cet homme, et la conduite déréglée qu'il continuait de mener ayant d'ailleurs donné lieu à de nouvelles plaintes, le ministère public n'hésita plus à poursuivre, et la cour, chambre des mises en accusation, par arrêt du 25 novembre 1847, évoqua l'instruction de la procédure. Aussitôt qu'il se vit arrêté, la crainte du châtiment qu'il avait encouru fit changer de langage à Mathias ; il prétendit qu'il n'y avait rien de vrai dans ses déclarations, et qu'il les avait faites parce qu'il était fatigué de la vie et n'avait pas le courage d'attenter à ses jours.

L'information, dirigée avec un soin minutieux par les magistrats qui en étaient chargés, a produit les résultats suivants : 1° sur le chef d'incendie volontaire, il a été démontré, par la conformité des explications du prévenu avec les circonstances constatées par les dépositions des témoins, que l'accusé pourrait bien avoir mis le feu à sa

maison ; mais cette vraisemblance n'est restée qu'à l'état de probabilité, et l'aveu de Mathias n'a été corroboré par aucune preuve décisive. 2° En ce qui touche l'empoisonnement de la veuve et d'un enfant, Jules-Joseph, l'instruction a révélé la présence dans la maison de Mathias, à une époque contemporaine de la maladie et de la mort de ces deux personnes, d'une certaine quantité d'arsenic et de potasse. Il a été aussi établi que les maladies auxquelles ont succombé la mère et l'enfant du prévenu, pouvaient s'expliquer par l'ingestion du poison : toutefois, les indices de culpabilité résultant de cette simple possibilité ont été beaucoup affaiblis par les résultats négatifs des opérations des experts qui n'ont trouvé aucune trace matérielle de poison dans les débris cadavériques soumis à leur analyse. 3° La tentative d'empoisonnement de tous les membres de la famille d'U..... par le jet, au fond d'une soupière, d'une certaine quantité de poudre blanche qui a paru suspecte à la dame U....., était le chef de prévention qui paraissait le mieux justifié, quoiqu'il ne résultât que de la déposition de la famille elle-même et d'une domestique.

Mathias ayant été renvoyé aux assises, les débats ont confirmé les indices de culpabilité qui s'élevaient contre lui, et qui étaient fortifiés par les aveux spontanés qu'il avait faits au mois de février 1847 à M. le Procureur du roi de Sarreguemines. Néanmoins, le jury a prononcé l'acquittement de l'accusé le 23 mai 1848.

L'autorité se décide enfin à envoyer ce malheureux à Maréville ; il y est depuis deux ans. Sa conduite est régulière. Ce n'est qu'à des époques périodiques que l'on voit surgir chez lui un ensemble de symptômes qui se traduisent au dehors par des récriminations violentes contre sa famille, par de sourdes haines qui, pour faire explosion, n'attendent qu'une occasion favorable.

Une semblable occasion ne se trouve que trop souvent amenée dans des circonstances analogues par l'ingestion des alcooliques et par les dissensions des familles. Les passions mal dirigées produisent le même résultat, et il n'est pas rare que certaines maladies organiques ou certaines affections temporaires agissent d'une manière fatale sur le développement normal de l'intelligence et des sentiments. Nous en avons cité des exemples. Nous croyons toutefois que dans l'intérêt de la société, l'isolement des malades de cette catégorie ne peut trop se prolonger. Nous ne voulons pas conclure de là cependant que cette forme soit incurable; nous avons été assez heureux pour montrer à nos auditeurs de véritables transformations chez des individus livrés à toutes les conséquences funestes d'une organisation malheureuse. Un jeune homme de 22 ans qui sous ce rapport a fait notre désespoir, qui s'est évadé plusieurs fois, qui a passé une partie de son existence dans les prisons et les Asiles, a été enfin placé par nous dans une situation où ses sentiments s'exercent de la manière la plus favorable. Employé à l'infirmerie, ce caractère indomptable s'est soumis à la règle et à la discipline, ses sympathies se sont développées, et son intelligence s'est améliorée. Personne ne sert nos malades avec plus de zèle et de dévouement. Ajoutons qu'un asthme nerveux, qui paraissait être le point de départ des crises, a singulièrement diminué sinon disparu complétement.

Le même effet favorable commence à se montrer chez un individu qui, après avoir eu le scorbut à la prison de Clairvaux, est tombé, dit-il, *dans une humeur noire*. On connaît les rapports des maladies cachectiques avec le développement des passions tristes et des états lypémaniaques. Chez notre malade, la santé générale s'est améliorée; il est d'un tempérament sanguin, d'une stature athlétique;

mais il a des moments où le sang *lui porte à la tête,* d'après son expression. « J'entends des bruits dans mes oreilles, » dit-il, comme des mouches qui bourdonnent ; ça me brûle » là, dans l'estomac ; mon Dieu, ajoute-t-il, que je suis » malheureux. J'ai comme des envies de faire de mauvais » coups. » Dans ces mêmes moments son appétit est insatiable et l'expression de sa figure a quelque chose de féroce. Singulier mélange de faiblesse et de violence : cet homme n'a point de famille (c'est un enfant naturel), il s'est vendu pour secourir son père adoptif. Après la mort de ce dernier, ses fils l'ont repoussé ; il croyait entrer dans la famille par les liens d'un mariage honorable ; malheureusement *c'était un bâtard.* Il s'est fait aide maçon, « mais « il est arrivé un moment, dit-il, où je ne pouvais plus rien » faire ; mes forces m'ont quitté. J'ai pris l'état de chiffon- » nier, je vivais seul ; dans le jour, si je sortais avec ma » hotte, je me cachais la figure. D'anciens camarades qui » m'ont rencontré m'ont appelé *paresseux, grand lâche,* » et en rappelant ces mots ses poings se crispent, de sourdes menaces s'exhalent de sa poitrine, il serait alors capable de tout, même d'un homicide.

Les caractères du genre de celui que je dépeins ne sont pas rares dans nos Asiles. Nous avons ici plusieurs ex-militaires qui, pour des faits extraordinaires d'insubordination, ont tous passé à des conseils de guerre. Deux d'entre eux ont été condamnés à mort. Il a été reconnu qu'ils étaient aliénés. Un de ces derniers surtout est le type du maniaque instinctif. Plein d'ardeur pour le travail, aimant sa famille dont il était le soutien et dont il ne parle qu'avec attendrissement, soumis en tous points à la règle et à la discipline de l'Asile ; d'un caractère doux, n'ayant pour ses chefs à l'hospice que de la déférence et du respect ; il nous étonne par la mobilité de ses sensations et le degré de son

impressionnabilité. Il suffit d'un geste, d'un mot, d'un seul regard plus sévère pour lui donner de véritables crises convulsives ; il ne sait plus alors ce qu'il dit, ce qu'il fait. L'impétuosité de ses sensations n'est égalée dans ces moments que par l'incohérence de ses gestes et de ses paroles. Il pleure, demande excuse ; on lui dit un mot d'amitié ; il se calme et se rassure, reprend son travail et ne cesse de répéter qu'il n'a envie que de bien faire, mais que ses *mouvements de folie* sont plus forts que lui. C'est dans un état pareil de paroxisme, que cet individu condamné un jour à la salle de police, se précipita sur un de ses camarades qui le plaisantait, et le tua. On le voit donc, cette aberration instinctive de notre nature offre néanmoins des ressources aux éléments de la thérapeutique morale et physique. Nous consignons d'avance tous ces faits qui recevront une explication plus détaillée dans le chapitre du traitement. Nous n'excluons pas même de ce pronostic favorable les malheureux amenés par des habitudes d'ivrognerie à la manifestation des actes les plus déplorables. Il n'en est pas de même lorsque l'ivrognerie a sa raison d'être dans les phénomènes intimes d'une organisation maladive qui, d'après ce que j'ai dit plus haut, *fait ces malades ce qu'ils sont,* c'est-à-dire, des êtres irrésistiblement poussés à mal faire et tristement voués à l'incurabilité et à une mort prématurée. Un seul exemple suffira pour expliquer notre pensée.

Quatrième observation. Le jeune Henri L..... est âgé de 27 ans à peine, et depuis l'âge de 22 ans son existence s'est passée dans divers établissements d'aliénés. Après un certain temps de séjour, il s'évade des maisons où il est ; on nous le ramène alors couvert de haillons, souillé par la fange et l'ordure des ruisseaux où il s'est vautré ; la figure est hébétée, les lèvres pendantes et agitées par ce trem-

blement convulsif particulier aux individus affectés de *delirum tremens*. Quelques jours après son entrée à l'asile, cet être abruti est calme ; il parle avec une raison qui en impose à ceux qui ne le connaissent pas ; les lettres qu'il écrit à sa malheureuse mère paraissent dictées par la tendresse et le repentir. On l'occupe dans nos bureaux, et lorsque le besoin de s'enivrer se fait de nouveau sentir, il s'évade. Je le traite un jour de dypsomane ; mais cette épithète le révolte. Elle n'est pas juste d'ailleurs, dit-il, car *dypsomane* » vient de διψα, soif, et jamais, dit-il, je n'ai soif. Je bois » parce que je ne puis faire autrement ; c'est pour m'étour- » dir et me débarrasser des vexations des enfants qui me » suivent dans la rue. Je n'ose fréquenter personne de ma » famille, on m'y prend pour un dypsomane, et je ne le » suis pas.» Or si nous voulons maintenant suivre l'évolution de cette nature malheureuse, voici ce que nous observons. A l'âge de quatre ans, Henri L..... manifestait les tendances les plus mauvaises ; il était la terreur des enfants de son âge qu'il tourmentait de toutes les manières, et rien n'égalait son bonheur lorsqu'il avait fait quelque méchanceté. On espère que la vie de pension et de collége le corrigera ; vain espoir ! Il est renvoyé de toutes les institutions où il est placé. Il y porte le trouble et le désordre, et ses mauvaises tendances en font un objet d'effroi pour les chefs d'établissements. Des instituteurs particuliers lui sont donnés, mais il ne peut en garder aucun. La vie militaire le réformera peut-être ; on le force à s'engager. Le colonel est son parent et promet de le surveiller d'une manière spéciale. Nouvelle déception ! Ses jours s'écoulent à la salle de discipline. Il est toujours ivre, et en fin de compte il vend ses armes, ses habits et déserte. Il passe à un conseil de guerre et n'échappe à une peine des plus graves que parce que l'on reconnaît en lui une de ces na-

tures vicieuses, incorrigibles, disons le mot, une organisation malheureuse, portant en elle-même un germe héréditaire, et destinée à finir misérablement par la paralysie générale et la démence.

(Deuxième forme.) Manie systématisée. (Synonymie.) Monomanie. Délire partiel. *Wahnsinn, fixer Wahn* de quelques auteurs allemands.

Les considérations qui me font préférer le nom de *manie systématisée* au nom de *monomanie* ne sont pas basées sur une idée d'opposition, qui n'aurait pour résultat que de raviver des discussions interminables. Plusieurs auteurs modernes, entre autres MM. Falret et Foville, ont déjà enseigné qu'à l'exception d'un petit nombre de cas, le délire dominant se lie à d'autres délires très-divers ; en un mot, que chez les *monomanes* il y a aptitude à délirer d'une manière générale. Mon but est d'arriver à la démonstration d'une vérité qui me semble de la dernière importance, celle de l'impossibilité psychologique d'une folie portant sur une idée déterminée avec la conservation intacte de la raison de l'individu sur tous les autres points. Cette démonstration sera pour nous l'objet d'un chapitre tout à fait spécial.

La question, examinée à ce point de vue, n'a rien de nouveau pour les médecins aliénistes, et il ne me serait pas difficile de démontrer que dans la plupart des cas la dissidence n'a son point d'appui que dans la valeur que l'on attache à tel ou tel mot. Mais la même question, soumise à l'appréciation des magistrats ou portée devant le tribunal de l'opinion publique, peut amener à des conséquences erronées. La preuve en est dans l'idée que beaucoup de magistrats et de personnes du monde attachent encore au nom de *monomanie*.

Quand on objectait à Esquirol qu'il n'y a pas d'aliéné qui ne soit déraisonnable que sur un seul objet ; que toujours ces malades offrent quelque désordre de sentiment ou de volonté, ce célèbre médecin répondait : que s'il n'en était pas ainsi, les monomaniaques ne seraient pas fous. Il admettait donc implicitement l'impossibilité de l'existence d'une fraction de la raison avec la coïncidence d'un délire qui ne porte que sur un objet restreint.

Lorsque d'un autre côté, Esquirol, avec cette vivacité d'expression et ce brillant coloris dont lui seul a le secret, nous représente les *monomanes* comme des individus heureux, joyeux, communicatifs, chantant, riant et dansant, dominés par l'orgueil, la vanité et l'amour-propre, se complaisant dans leurs convictions vaniteuses, dans leurs pensées de grandeur, de puissance, de richesse ; il nous dépeint une partie des défauts de ces malheureux maniaques à idées systématiques, et la description qu'il en fait, nous aide à les distinguer des lypémaniaques, qui, eux aussi, ont des délires systématisés, mais dont les préoccupations ne roulent ordinairement que dans le cercle des idées les plus tristes. Il ajoute encore : ces malades sont susceptibles, irritables, leurs impressions sont vives, leurs affections énergiques, leurs déterminations violentes ; ennemis de la contrariété et de la contrainte, ils se mettent facilement en colère et même en fureur. Parmi les *monomaniaques,* les uns se croient des Dieux, prétendent être en communication avec le ciel ; assurent qu'ils ont une mission céleste. Ils se donnent pour prophètes, pour devins, on les a appelés *Théomanes*..... Ces *monomaniaques* se croient excités, agités, éclairés par une puissance surnaturelle (1). Or, nous le demandons, les individus arrivés à un

(1) Esquirol. Des maladies mentales, vol. II, chap. Monomanie.

tel degré de systématisation délirante ne doivent-ils pas être considérés comme lésés dans l'universalité de leurs fonctions psychologiques ? Si l'énergie de leur délire systématique est capable d'amener une concentration extraordinaire de leurs facultés vers une idée fixe prédominante ; si nous-mêmes, dans nos Asiles, avons l'habitude de les distinguer sous le nom de *monomanes,* il est utile de faire ressortir l'idée exacte que l'on doit attacher à ce mot dont l'interprétation variée nous a paru avoir amené une regrettable confusion, non-seulement dans la médecine légale des aliénés, mais encore dans l'idée que, psychologiquement parlant, on doit se faire de l'essence des maladies mentales.

« L'isolement de nos facultés dans l'état maladif comme » dans l'état normal nous paraît arbitraire, et nous jugeons » impossible de ramener le désordre de toutes, au désordre » d'une seule..... Il n'est pas une seule faculté de l'enten- » dement qu'on ne puisse trouver tour à tour, présente, » absente, ou pervertie dans le délire, ce qui nous porte » à conclure que toutes les facultés participent à des de- » grés différents au désordre de l'entendement (1). »

Dans la forme de délire que nous désignons sous le nom de manie systématisée, notre intention est d'établir une distinction entre l'état violent où l'aliénation se manifeste sous la forme d'une explosion d'idées et de tendances perverties, et l'état plus calme où ces idées, ces tendances s'organisent au point de vue d'une erreur primordiale ou consécutive, et où une sorte d'ordre s'établit dans le désordre. C'est même en ce sens que nous avons reconnu dans notre définition de la folie, que le trouble dans les

(1) Falret, Leçons cliniques à la Salpétrière, publiées par la *Gazette des hôpitaux,* année 1850.

idées qui en est le caractère, sinon le point de départ, peut être tantôt général, tantôt partiel. Cette tendance qu'ont des aliénés à systématiser leurs idées délirantes, à les rattacher à l'interprétation de divers phénomènes qu'ils ont éprouvés, soit dans l'ordre physiologique, soit dans l'ordre psychologique, cette tendance est à peu près universelle chez eux. Nous la retrouvons même dans le type maniaque avec délire en apparence universel ; elle existe d'une manière bien frappante chez les lypémaniaques ; elle ne disparaît que dans la dernière période de la démence absolue. Si le lecteur veut bien se rappeler ce que nous avons dit de la période d'incubation (pages 159 et suiv.), il verra que ce phénomène de l'interprétation des circonstances les plus insignifiantes de la vie ordinaire, remonte toujours, chez les aliénés, à une époque plus avancée qu'on ne le croit généralement. Les parents et les amis des malades avaient bien observé quelques changements dans leur caractère, quelques bizarreries dans leur humeur, mais ils n'avaient pas attaché à ces faits d'autre importance. Les médecins, au contraire, voient déjà dans ces plaintes anticipées des malades, dans leurs idées de persécution, dans l'interprétation qu'ils donnent à leurs souffrances physiques, à leurs sensations perverties, les prodromes d'une affection qui, selon le caractère et l'organisation des individus, se résumera plus tard, dans un délire systématisé avec le type de l'excitation ou de la dépression.

Ajoutons encore qu'il suffit qu'un individu arrive dans nos Asiles avec un de ces délires circonscrits, pour que notre attention soit instantanément réveillée sur la profondeur du mal qui va bientôt se révéler à notre observation, sous la forme d'un délire bien autrement généralisé qu'on n'avait pu le croire en premier lieu.

Aucun malade ne s'était encore présenté à nous avec un

délire en apparence plus restreint que celui d'un malheureux confiseur d'une petite ville des Vosges qui, après 1848, s'était cru nommé représentant. Les trois voix qu'il avait obtenues se résumaient dans les 45 milles données à son concurrent. Il ne sortait pas de ce cercle délirant, et il ne demandait qu'une chose : c'était d'aller siéger à l'Assemblée où il avait déjà chargé un de ses correspondants de lui garder sa place. Ce malade était un véritable monomane dans le sens qu'Esquirol attache à ce mot. Gai, pétulant, expansif, heureux comme il n'est pas possible de l'être ; il ne cessait de se complaire dans ses idées vaniteuses. Rien n'égalait la joviale excentricité de son humeur, et dans les réunions de nos aliénés, il y avait peu de mélancoliques que son entrain ne fît sourire. Deux mois se passent ainsi ; mais, fatigué de ne pas recevoir de réponse du Président de la Chambre, contrarié de ce que l'inviolabilité d'un représentant est lésée par son isolement, outré de ce que nous l'avions soumis à quelques affusions d'eau froide sur la tête, notre malade devient plus sombre, se promène plusieurs jours sans rien dire, et cet état transitoire de lypémanie finit par un délire général des plus formidables. L'intensité des phénomènes perturbateurs était si grande que nous dûmes isoler complétement ce maniaque, et lui appliquer la camisole pour l'empêcher d'être nuisible à lui-même et aux autres. La crise dure six semaines, et nous sommes alors témoin d'une transformation complète. Notre *monomaniaque* confesse ses erreurs ; il n'a eu que trois voix pour la députation, en comptant son vote personnel. Bien loin d'être un représentant, il n'est que le plus modeste des confiseurs, et demande instamment de retourner dans sa famille. Il a retrouvé sa gaieté, son expansion, et les lettres qu'il écrit à sa famille sont empreintes de sentiment et de raison. Mais après quelques jours, la

gaieté devint plus grande ; des rires convulsifs interrompent ses discours, les lettres qu'il écrit sont moins sensées, il fait des récriminations contre les membres de sa famille qui ont demandé son isolement ; il affectionne les uns, il déteste les autres. D'un autre côté, ce malade se sent animé soudain du feu de la poésie ; il ne cesse de versifier et je possède la collection entière de ses œuvres aussi fantastiques qu'incohérentes. Il chante l'Asile et ses habitants, et ses productions révêtent peu à peu la forme érotique. Il se voit entouré d'anciennes maîtresses. Elles se présentent à lui dans les personnes des malades, dans celles des femmes des employés, et des fonctionnaires. On est obligé de lui enlever papier, plumes et encre, pour mettre un terme à sa *monomanie érotique*. Mais le délire n'en continue pas moins dans la solitude et l'isolement, et cela malgré l'application à un travail manuel, pour se terminer enfin par une nouvelle crise maniaque plus forte que la première ; le calme renaît encore, mais un léger embarras dans la langue excite nos préoccupations ; toutefois, après trois mois de séjour, la femme du malade, confiante dans les promesses de son mari, rassurée par son apparente tranquillité, demande à le ramener dans le sein de sa famille. Rentré chez lui, *** est plus tranquille ; malheureusement il néglige ses affaires. Il tient, il est vrai, la promesse qu'il nous a faite de ne plus fréquenter les cafés et les réunions politiques, mais il ne sort plus de l'église. Ses exercices de piété, qui font un singulier contraste avec sa vie antérieure, sont remarqués de la ville entière. Il prie le jour ; il se relève la nuit pour prier encore ; il a des visions et des hallucinations ; il veut convertir tous ceux qui l'entourent. Il est devenu *monomane religieux*. Une nouvelle crise maniaque succède à cet état nouveau, mais elle se termine, cette fois, par la paralysie générale et la

mort; mort d'autant plus cruelle, que ce malheureux ne veut plus manger, et qu'il périt d'inanition.

Le fait relatif à ce malade n'est pas un phénomène isolé, et en faisant l'histoire complète d'un de ces prétendus monomanes, c'est faire l'histoire de tous. Un jeune étudiant en droit nous était signalé comme délirant d'une manière spéciale sur la mort de son oncle le général ***..... Lorsqu'il se trouve en sa présence, il lui dit : *Je ne vous connais pas, ce n'est pas vous. Je sais que vous êtes mort* ; et lorsqu'il semble devoir être écrasé par la réalité du fait, par la présence de son oncle qui lui dit : *touche-moi, embrasse-moi; tu vois bien que je ne suis pas un autre,* il répond : *ce ne peut pas être vous, on m'a fait entendre que vous étiez mort; on m'en a bien fait entendre d'autres;* et quelles sont ces autres choses? c'est tout un système organisé de persécutions, de délations, de tourments particuliers, de sensations douloureuses, physiques ou morales, qu'on lui fait éprouver à distance. Notre prétendu monomane n'est qu'un maniaque à idées systématisées et dont les lésions intellectuelles se rapportent à une foule de phénomènes sensoriaux pervertis. J'acquiers la preuve que cette maladie, en apparence si récente et si restreinte, a déjà plus de trois années de date, et qu'elle s'attaque à l'universalité des faits physiologico-psychologiques qui constituent notre personnalité. Il y a trois ans, ce jeune homme se présente au baccalauréat et échoue. Il essaie une seconde fois, une troisième, une quatrième de se faire recevoir et n'est pas plus heureux. Il travaille avec exagération, passe des nuits sans sommeil, suit un régime excentrique, et sur les entrefaites est atteint d'une maladie syphilitique qu'il traite en secret et qui exerce de grands ravages dans sa constitution. Il se présente encore une fois au baccalauréat et n'est pas plus heureux parce que, dit-il, ses ennemis ont prévenu ses

juges et l'ont accusé d'actes infâmes. Il va un jour à Paris, descend de voiture et y remonte aussitôt pour retourner chez lui. Il a interprêté d'une façon étrange les gestes, les paroles de ses compagnons de voyage ; on lui a donné *à entendre une foule de choses,* il n'ose retourner chez son père. La diligence descendait à grand train une côte, il s'échappe par la portière et va se réfugier chez un ami de son père. Tout le monde lui en veut, le persécute ; il n'a plus de trêve ni de repos, depuis surtout qu'il tient le *secret d'un vieux soldat.* Qu'entend-il par ce secret ? nous n'avons pu le savoir encore. C'est un de ces mots cabalistiques familiers aux aliénés et dans lesquels ils résument parfois l'universalité des sensations qu'ils éprouvent.

Nous en verrons un autre, tout à l'heure, qui ne vit que dans le *soufflet des illusions.* Un malheureux qui, dans ce moment, est chez nous en prévention pour avoir assassiné et coupé en morceaux un enfant de treize ans, a accompli ce fait, dit-il, pour en finir avec la *magogie* et la *question.* La *magogie* est la réunion des individus qui empoisonnaient ses aliments et lui faisaient éprouver toutes sortes de souffrances. La *question* est une autre société occulte qui connaît les secrets de tout le monde et empêche ceux qu'elle persécute de réussir dans leurs projets. C'est la *question* qui a fait manquer son mariage, et c'est pour en finir avec la *magogie* et la *question* qu'il a pris la résolution d'immoler le premier individu qu'il rencontrera. Il est prêt à recommencer encore si les *magogues* et les *questionneurs* ne le laissent pas tranquille. Singuliers monomanes que ces malades dont la folie est d'autant plus difficile à guérir qu'elle semble plus restreinte, et dont le délire tend d'autant plus à se généraliser que leur puissance de systématisation paraît plus énergique. Les médecins aliénistes n'ignorent pas combien les hallucinations et les illusions de toutes sortes,

ASILE DE MARÉVILLE

(Manie)

Predominence d'idées de Grandeur



Mr. A. P. 67 ANS.

Ancien Négociant Banquier.

(MEURTHE)

si communes dans la période d'incubation et dans la période de la maladie confirmée, sont propres à activer le délire des malades et à lui fournir les éléments d'une systématisation qui tend tous les jours à s'accroître. Mais en dehors de ces phénomènes sensoriaux qui indiquent le plus ordinairement une profonde lésion intellectuelle, il existe des aliénés, au délire en apparence restreint, à la parole lucide, aux actes qui parfois sont le plus empreints de raison, d'intelligence et de sentiment, qui, observés de plus près et étudiés à fond, n'en sont pas moins, comme le veut du reste la saine logique, lésés dans l'universalité de leurs fonctions psychologiques, quoique leur folie semble, au premier aperçu, circonscrite dans un délire portant sur une idée ou un certain nombre d'idées restreintes. Le malade dont M. Thorelle a si bien rendu les traits expressifs, et dont j'ai désigné l'affection sous le nom de manie avec prédominence d'idées de grandeurs, est un type de ce genre. L'importance du sujet que nous traitons m'engage à donner cette observation dans ses détails.

Cinquième observation. M. P....r est âgé de soixante-cinq ans. Nous le savons d'une manière certaine, car si nous voulions nous en tenir aux affirmations du malade, sa vie comprendrait une période bien plus considérable. Doué d'une imagination des plus actives, d'une mémoire heureuse, poussé dans la sphère du délire par son amour des grandeurs, M. P....r se trouve trop à l'étroit dans son siècle. Il a été, à ce qu'il prétend, le témoin des plus grands événements accomplis depuis 60 ans. Son acte de naissance est faux; il se compare au comte de Saint-Germain, dont personne n'a jamais connu l'âge. Il a été ainsi le témoin de faits antérieurs ou correspondant à l'époque de sa naissance; il y a pris une part active. Il a eu l'honneur de jouer la comédie avec Marie-Antoinette; si Louis XVI avait

voulu l'écouter, jamais la catastrophe de 93 ne serait arrivée pour ce roi malheureux. Notre malade a vu les dernières fêtes de Versailles sous Louis XV. Un siècle corrompu s'éteignait dans les orgies, un autre s'inaugurait sous les plus consolantes espérances. Il a été le témoin de la fin de l'ancienne société ; il a vu l'aurore de l'autre. Si la révolution emporta dans son torrent l'antique ordre de choses, c'est que, nouveau Cassandre, il n'a jamais été écouté. L'Empire, qui brilla d'un si grand éclat, la Restauration, qui succéda à l'Empire, ont vu notre héros figurer dans les grands événements de ces époques. Il a eu à remplir des missions importantes ; il a été chargé de ramener le Pape Pie VII, de Lyon à Fontainebleau ; au sacre de l'Empereur, il figurait au premier rang ; allié, comme nous le verrons plus tard, à la noble famille de Hapsbourg-Lorraine, il a vécu dans l'intimité de ses beaux-frères, le comte d'Artois et le comte de Provence. Lancé depuis dans les grandes affaires commerciales, c'est avec des centaines de millions qu'il a établi sa puissance dans ce monde nouveau.

Relégué aujourd'hui dans un Asile, il y est depuis près de douze ans avec l'espoir continuel d'en sortir. Jamais aliéné n'a tant occupé l'autorité de ses plaintes, et les tribunaux de ses affaires d'interdiction. Vieux et infirme, M. P....r n'a rien perdu de son activité délirante ; il aime à travailler, à lire et à écrire ; il réunit d'excellentes qualités à d'incroyables défauts. Les étrangers qui l'entendent, pour la première fois, admirent la noblesse de ses manières, la lucidité de son esprit, son calme, sa patience, sa sympathie pour ses semblables. Il n'est personne qui ne s'étonne de voir enfermé dans un Asile *un homme aussi sensé*. Il ne se révèle qu'à ceux qui le connaissent, ou qui savent mettre le doigt sur le secret de son délire.

Il écrit à M. Ferrus une lettre dont je conserve l'orthographe.

Monsieur l'Inspecteur général,

Affairé comme vous l'étiez hièr, vous m'avéz oublié : si comme vous me l'avéz promis, vous revenéz après demain èt que vous puissiéz disposér d'un moment en ma faveur ; je vous prie de m'entendre dans ma chambre, ou dans le salon, èt en prèsence de MM. lés docteurs Renaudin et Morel ; je vous dirai la vèrité, èt toutes vèrités pures : que j'ai dues vous taire hièr, pour ne pas vous troublér dans vos affairations.

J'ai l'honneur,

Monsieur l'Inspecteur général, de vous saluèr avèc rèspèct. Aimé P....r pêre.

∴ ∴ ∴

⁝⁝.... etc. !

Propriètaire èt rentiér ; ancièn Négociant èt Banquiér ; lieutenant-commendant, èt formateur, èt fournisseur des gardes-d'honneur à piéd, èt à cheval, de l'empire français rang de gènèral.

Le 6 août 1850.

A toutes ces qualités, notre malade réunit, que l'on me permette l'expression, le physique de l'emploi. Il a une taille superbe ; sa tête a conservé tous ses cheveux ; il porte la queue comme au commencement de ce siècle ; son front est élevé, mais resserré dans ses parties latérales et fuyant un peu en arrière ; il a le regard fin et spirituel, l'œil vif et brillant. Il est tellement identifié à son rôle de maniaque avec exagération d'idées de grandeurs, que sa voix a pris l'habitude du commandement. Il ne sort, même

dans les plus grandes chaleurs, qu'avec un énorme manteau doublé d'une étoffe rouge; il a un képi, et jamais il ne quitte sa canne de *commandant*. Il n'est pas un étranger visitant l'Asile qui ne demande quel est cet ancien officier supérieur.

Après cette esquisse, nécessaire pour donner une idée générale de notre malade, il est temps de le dépouiller du prestige dont il cherche à s'environner et d'examiner dans sa triste réalité ce type de manie.

M. P....r est né à N.... d'une honorable famille de négociants; il se dit ancien banquier, mais des renseignements certains nous prouvent qu'il n'a jamais entrepris d'affaires pour son propre compte. Toutefois, il nous parlait avec tant de lucidité et d'aplomb de ses immenses opérations financières que, sauf la part que nous faisions des exagérations, nous avons pu croire qu'il avait été le chef de la maison P....r, C....r et C°. Mais il y a chez M. P....r une telle tendance à s'identifier au rôle des autres personnes, et souvent même à s'emparer de leur individualité, qu'il se croit l'auteur d'une fortune qu'il n'a connue que pour la dissiper. Tout ce que le père de M. P....r avait amassé a servi à alimenter des excés de toutes sortes, et à le lancer dans des excentricités dont la ville de Nancy et tout le pays lorrain conservent parfaitement le souvenir. Le château de M..... appartenait à M. P....r, c'est là qu'il donna tant de fêtes brillantes et de somptueux dîners. Il prétend y avoir reçu l'empereur Joseph II, et il est né en 1786. Pendant longtemps M. P...r a pu avoir des admirateurs et même quelques amis ; il a dû passer dans le commencement pour un original, un grand seigneur faisant fastueusement les choses; mais après avoir épuisé le cercle des excentricités les plus grandes, il ne s'est pas résigné à abdiquer son rôle ; il l'a poussé non-seulement dans les dernières limites du ridicule, mais il

est devenu encore pour la population un objet de terreur, et l'autorité a dû souvent employer la force armée pour mettre un terme à ses dangereuses extravagances. C'est en habit de général que M. P....r, armé d'un grand sabre et porteur de toutes sortes de décorations, se pavanait au milieu de la ville de Nancy. Les fêtes et les réunions publiques n'avaient pas de spectateur plus assidu. Mais il ne se contentait pas de ce rôle, il fallait qu'il y devînt acteur. Monté sur un mauvais cheval, il caracolait au milieu de la foule, et devenait le point de mire de tous les sarcasmes des enfants qui le poursuivaient dans les rues. Sa présence suffisait pour exciter du tapage. Il se rend un jour au camp de Lunéville, et se mêle à la foule des officiers supérieurs pour commander les manœuvres. Les représentations les plus polies étaient très-mal reçues de la part de M. P....r. Sa manie, trop souvent activée par les excès bachiques auxquels il se livrait, le rendait dangereux. Son épée était toujours au service de ceux qui l'insultaient, et si l'on avait accepté ses nombreux cartels, il est probable que depuis longtemps notre héros aurait disparu de la scène du monde. Le dossier qui le concerne est rempli de détails sur les faits extravagants qui sont articulés contre lui ; j'en prends quelques-uns au hasard.

Il entre un jour à Nancy, la tête tournée vis-à-vis la queue de son cheval ; dans une promenade publique il s'amuse à tirer des coups de pistolet, et fait courir son domestique sur la trace que les balles impriment au sol, afin de retrouver ces projectiles. Monté sur une espèce de rossinante, il se mêle aux courses de chevaux, et risque cent fois de se rompre le cou. Revenant de Strasbourg sur l'impériale de la diligence, il charge la voiture de pâtés de foie gras et en jette aux passants. Obligé de quitter Nancy, il va étaler en Allemagne et en Angleterre ses folies donquichotiennes. Au

théâtre de Hesse-Cassel, on ne fait pas assez attention à lui, et, pour se faire remarquer, il place son chapeau de commandant sur les bougies qui éclairaient l'avant-scène du théâtre ducal. A Paris, M. P....r, après une nuit passée au bal où il s'était déguisé en *Don Quichotte,* se livre à des actes si extravagants qu'il est conduit à Ivry et placé chez M. Esquirol. Notre malade a l'habitude de nier tous les faits articulés contre lui ; mais ce dernier est toutefois si connu que, ne pouvant le réfuter, il l'explique à sa façon : il avait assommé, dit-il, d'un coup de poing, un individu qui avait insulté sa danseuse, *rien de plus juste ;* mais s'il a été conduit à Ivry, c'est qu'il l'a demandé. Il rêvait depuis longtemps au moyen d'enlever de cette maison une malade qui avait été sa maîtresse. M. Esquirol ne l'a jamais traité comme aliéné, *il ne l'aurait pas osé.* Bref, il réussit dans son projet, à ce qu'il prétend, et va se marier à *Gretna-Green,* où il reçoit la bénédiction nuptiale du fameux maréchal-ferrant qui avait le monopole de ces sortes de mariages.

Placé une première fois à Maréville en 1837, il en sort au bout de quinze mois, après avoir fait lever son interdiction ; replacé ensuite à la Malgrange, et toujours d'office, il obtint de revenir à Maréville, et il y est depuis 1842. Nous allons l'examiner maintenant sur un théâtre plus restreint, mais plus instructif pour nous. Libre dans le monde, il n'était pas toujours facile de faire la part de ses excentricités et de ses folies ; soumis à mille causes d'excitation, ne pouvant plus paraître dans les rues sans faire naître des émeutes, il n'est pas extraordinaire qu'il ait souvent menacé les individus, et, si une chose nous étonne, c'est que des maniaques de cette espèce puissent vivre plus ou moins longtemps en liberté, sans compromettre plus encore qu'ils ne le font la vie ou la sûreté des personnes.

Lorsque M. P....r fut placé à Maréville en 1839, c'était

à une époque où un règlement général ne fixait pas la manière de vivre des pensionnaires ; des concessions étaient faites aux individus payant une certaine pension, et l'action de la règle et de la discipline n'étendait pas encore jusqu'à eux son action salutaire. M. P...r avait son appartement, son domestique, sa cuisine à part, il avait son cheval, et allait, à sa volonté, faire des parties de promenade. Ce n'est que plus tard, en 1842, que l'entrée de Nancy lui fut interdite, par un arrêté préfectoral, et que les différentes autorités qui se succédèrent à l'Asile sentirent l'impérieuse nécessité, dans l'intérêt de la discipline générale, de plier à la règle commune ce caractère indomptable. Réfugié dans son délire des grandeurs, comme dans un fort impénétrable, M. P....r cédait moins à la force des raisonnements qu'à la force matérielle. On dut, par exemple, employer ce dernier moyen, pour lui faire quitter une culotte de peau de daim, qui, depuis six mois, ne l'abandonnait ni jour, ni nuit. Je ne fatiguerai pas le lecteur de toutes les excentricités de ce malade à propos de sa manière de vivre, et de ses prétentions exorbitantes. Il ne peut rien faire comme le commun des hommes, la devise de son existence est désordre, désordre en tout, désordre dans ses actes et ses paroles. Obligé de se soumettre à la vie de l'Asile, ses facultés semblent concentrées dans un seul point, qui est d'opposer les innombrables fantaisies de son imagination dévergondée, les exigences non moins nombreuses de sa manie des grandeurs aux applications que l'on veut faire, à son égard, des nécessités réglementaires. A mon arrivée en 1848, le premier soin de M. P....r est d'écrire à l'autorité pour demander sa sortie. Sa lettre est raisonnable : il expose que, souffrant depuis plus de douze ans, d'un isolement qui l'enlève à toutes ses affections, il exprime le désir bien légitime d'aller finir ses jours dans

une maison qu'il possède à la porte de Nancy, et il donne à comprendre que jamais on n'entendra plus parler de lui.

Je trouve M. P....r parfaitement calme. Toutefois les efforts qu'il fait pour cacher son délire des grandeurs ne sont pas toujours couronnés de succès; les idées de commandant des gardes d'honneur, de banquier, grand financier, surgissent bien çà et là, mais le malade est le premier à en rire ; et, s'il parle de ses belles relations avec les grands personnages d'autrefois, de ses amours avec les plus nobles dames de l'ancienne cour, des missions extraordinaires que l'empereur lui a confiées, c'est pour nous prouver que tous ces souvenirs d'une si brillante existence, n'excitent chez lui ni illusions, ni regrets. Il ne comprend pas, du reste, la terreur qu'il inspire aux habitants de Nancy ; il n'a jamais menacé personne : il a fait peur, il est vrai, à quelques badauds qui le poursuivaient dans les rues, et l'existence qu'il se propose de mener donnera un démenti formel à toutes ces imputations erronées, fruit de la malveillance à son égard.

Les conclusions de mon rapport furent, comme elles devaient l'être, prudentes et réservées; nous cherchions à concilier les intérêts d'un vieillard malheureux et ceux d'une société dont il avait été retranché déjà plusieurs fois par des arrêtés judiciaires on ne peut mieux motivés. Je disais : « M. P....r est un maniaque ambitieux dont » les anciennes folies s'expliquent par le besoin maladif » qu'il avait d'occuper le public de lui. Toutefois, je pense » que les craintes qu'il a fait concevoir par ses excentri- » cités, ont été exagérées, et qu'aujourd'hui l'âge et un long » isolement ont considérablement diminué chez lui l'impé- » tuosité de ses tendances. Cependant, il serait imprudent » de le rendre à la vie sociale, sans donner à la société des » garanties contre le retour d'une maladie qui existe tou-

» jours en germe chez M. P....r. On est obligé d'avouer » qu'arrivé à un âge où l'on doit viser au calme et au re- » pos, M. P....r est, sous beaucoup de rapports, un grand » enfant qui ne peut marcher dans la vie sans conseil et » sans tutelle. Le besoin qu'il a d'être préservé contre lui- » même et les autres, exige qu'il en soit ainsi, si l'on ne » veut pas voir se dissiper les derniers débris de son an- » cienne fortune. Au reste, ajoutai-je, avant de prendre un » parti définitif pour ce qui regarde la liberté de M. P...r, » ne pourrait-on pas l'autoriser à faire quelques prome- » nades au dehors avec son domestique? A se rendre à sa » maison de campagne, et à le laisser jouir d'une demi- » liberté? l'usage qu'il en ferait indiquerait ce qu'il serait » permis d'autoriser d'une manière plus absolue. »

Ces dernières conclusions furent adoptées, et nous allons avoir occasion d'examiner les avantages et les inconvénients de procédés pareils.

M. le Préfet de la Meurthe permet à M. P....r de se rendre à sa maison de campagne, à condition qu'il ne passera pas à travers la ville. Les premières sorties semblent n'avoir d'abord aucun inconvénient ; mais bientôt les anciennes habitudes du malade reprennent le dessus : sa maison devient le rendez-vous de nouveaux compagnons de table ; il boit et s'excite ; il viole la consigne, et traverse la ville en voiture ; M. P....r, se retrouvant sur le théâtre de ses anciens exploits, ne se contient plus et fait galopper son cheval, au risque d'écraser les passants, et cela malgré les représentations de l'interne qui l'accompagnait, et qui ne parvint pas à modérer ses transports. Ses excursions dans les environs ne sont pas plus heureuses ; il s'enivre dans les cabarets ; son domestique ne peut le retenir ; il commande en maître, fait des scènes de violence, et revient à l'Asile dans un complet état d'ivresse. Une conduite pareille nous

traçait naturellement la règle à suivre; M. P....r ne doit plus sortir que dans le parc, il s'irrite et s'exaspère, et ne veut plus quitter son lit; mais ce qui met le comble à son exaspération, c'est la lecture de mon rapport, qu'il fait lever par son avoué moyennant le prix légal. Sa colère n'a plus de bornes : je suis un monstre, un misérable, un ignorant : je traite de grand enfant le plus sage des hommes, je parle de faire donner un conseil de famille à celui qui a commandé la Lorraine, qui s'est promené en maître dans les quatre départements de cette province, mais j'apprendrai qu'il descend de Jacques Molé, et il me cite au tribunal de Dieu, dans un temps rapproché. Je ne suis pas le seul, du reste, auquel il ait pronostiqué une fin funeste. Notre malade a, sous ce rapport, un point de similitude avec d'autres maniaques que j'ai observés. Le nommé B...., isolé à l'Asile, a vu périr de mort violente deux cent cinquante individus parmi ceux qui ont contribué à le faire priver de sa liberté par les dépositions qu'ils ont faites contre lui. Quelques coïncidences le confirment dans cette idée erronée, et rien ne peut l'empêcher de croire *que le doigt de Dieu ne se soit appesanti sur ses ennemis* destinés tous à périr d'une manière plus ou moins tragique.

L'état psychologique de M. P....r m'apparaît maintenant sous un nouveau jour. Je vois que lorsque son intérêt principal est en jeu (l'espoir de sa sortie), il sait se contenir ; si, dans ces moments, il est visité par des étrangers ou interrogé par les juges, il les étonne par la lucidité de ses réponses. Il est donc nécessaire que le rapport médical s'appesantisse sur tous les détails, et fasse bien ressortir les véritables éléments psychologiques de la question, autrement il pourrait être pris une décision aussi fatale pour les intérêts matériels de l'aliéné que pour la sûreté publique. Les conclusions de mon rapport actuel sont tout autres

que celles de mon rapport de 1848. Je n'hésite pas à reconnaître que si M. P....r a des moments très-lucides, que si, dans des circonstances données, il nous étonne nous-même par la sagesse des conseils qu'il donne à d'autres malades et par la bonne logique de ses discours, cet état n'est que transitoire ; ce n'est qu'un moment d'arrêt dans son délire, ou plutôt dans ses nombreux délires. Nous appelons en effet les aliénés de cette espèce des *monomanes, des maniaques raisonnants ;* mais si on se donne la peine de les examiner au point de vue des lésions de la *sensibilité,* de l'*intelligence* et de la *volonté,* nous les voyons également déraisonner dans cette triple sphère.

1° *Sensibilité.* — La sensibilité de notre malade est exagérée dans certaines circonstances, et lésée dans d'autres. Sous l'influence de la musique, d'un sermon qu'il entend à la chapelle, sous l'empire de l'émotion que lui cause une réunion chantante, la déclamation d'une belle pièce de poésie, il s'exalte, pleure, et se substituant de suite aux acteurs, lui aussi chante comme ne l'a jamais fait Dupré, prêche mieux que Bossuet, et efface Rachel par sa déclamation. Dans d'autres moments, il ne reconnaît ni amitié, ni devoir de famille ; ses parents, il ne veut pas en entendre parler, il se réfugie dans un égoïsme qui tue le sentiment. D'un autre côté, la vie entière de ces individus étant une *énormité,* une perpétuelle contradiction, tantôt c'est de leur part une attaque contre les lois de la raison et de la morale, et tantôt une glorification de ces mêmes lois. La conséquence de cet état de chose va faire surgir un phénomène spécial. Qu'un autre pensionnaire de l'Asile dise des choses qui heurtent la raison, froissent le sentiment et blessent la morale, nous voyons soudain M. P....r écraser le malheureux sous le poids de sa logique ou de ses reproches ; il cherchera à le faire rougir de sa conduite, et lui prouvera

qu'un Asile ne peut exister sans ordre, sans discipline, sans éléments moraux ; et le quart d'heure d'après, il heurtera par sa propre conduite ces lois dont il a si bien démontré la nécessité.

2° *Intelligence*. — Un volume entier ne suffirait pas pour énumérer les erreurs de ses idées, de ses notions, de ses souvenirs. Je remarque comme point de départ un phénomène que j'ai déjà eu occasion d'observer chez d'autres malades de cette catégorie : la tendance au mensonge. Cette tendance est poussée à un tel degré chez quelques individus, qu'ils finissent par adopter pour des réalités les fantaisies de leur imagination. A force de s'en entretenir, de les raconter aux autres, ils s'assimilent les tristes succès qu'ils obtiennent près des gens que leur folie amuse. C'est ainsi que M. P....r est le plus grand personnage de la Lorraine, il est le fils naturel de l'Archiduc Charles, il se trouve être par bâtardise le parent de Marie-Antoinette ; de simple garde d'honneur qu'il était sous l'empire, il est devenu lieutenant, commandant, formateur et fournisseur des gardes d'honneur à pied et à cheval de l'empire français, rang de général. Bien mieux, ces malades, malgré la richesse de leur imagination, ne pouvant trouver dans leur propre fond tous les éléments de leur délire, finissent par s'individualiser dans tous les grands personnages des temps passés et modernes. Il ne s'est pas accompli un grand événement auquel M. P....r n'ait pris une part active, et notons que l'instruction qu'ont plusieurs de ces malades ne les empêche pas de commettre sous ce rapport les plus grandes hérésies en fait de chronologie. Le besoin de faire parler d'eux est si grand que, n'ayant pas la faculté, quand ils sont en liberté, d'accomplir ou de réaliser des choses bonnes et utiles, ils aiment mieux se livrer à des excentricités et souvent à des actes coupables, plutôt

que de rester en repos. On a entendu dire à des personnes très-raisonnables, du reste, mais démesurément ambitieuses : *J'aime mieux que l'on dise du mal de moi que de n'en rien dire du tout ;* et si nous voulions maintenant appliquer cette manière de voir au domaine historique, nous pourrions nous rendre compte de beaucoup de faits qui paraissent extraordinaires, et les malheurs dont les peuples ont été victimes sous la domination absolue de certains maniaques couronnés n'ont pas d'autre point de départ. Que l'on nous permette encore une réflexion à propos des lésions intellectuelles des malades à prédominance d'idées de grandeur. On pourrait croire que l'isolement auquel ils sont soumis finira par rétrécir, faute d'aliments, le cercle de leurs conceptions délirantes : il n'en est rien. Le délire déprimé sur un point, se relève surun autre avec plus d'intensité et souvent avec des formes imprévues. J'avais à traiter un maniaque à prédominance d'idées ambitieuses, destiné à faire une littérature et une musique nouvelles. Quand il lui fut prouvé, par le refus de ses vaudevilles au Palais-Royal, et de ses opéras à l'Académie de musique, que ses œuvres n'étaient pas appréciées comme il l'espérait, il s'en consola d'abord en traitant ses juges d'ignorants ; mais il entra dans une phase délirante nouvelle. Il eut des inspirations d'en haut, et il se crut destiné à être l'auteur d'une troisième révélation. Après la révélation aux hommes de Dieu le père, et de Dieu le fils, il ne restait plus à accomplir dans les temps que la révélation du Saint-Esprit, dont il était le nouveau saint Jean. Nous observons chez notre malade des faits analogues. S'il ne peut faire valoir ses droits au trône de France comme héritier des Bourbons, par la mort de Louis XVI, il lui est réservé une gloire nouvelle qui est de réformer la langue française par la création d'un dictionnaire nouveau, et d'une langue où l'on n'entendra plus

aucune des dissonnances qui heurtent le bon goût et blessent la morale. L'examen des livres qu'il lit, et il lit énormément, est le monument le plus curieux de ses excentricités actuelles ; il corrige à la marge les auteurs, réforme les mots, en invente de nouveaux ; et si, de temps à autre, il émet une idée heureuse, elle se trouve bientôt étouffée sous le nombre de ses idées délirantes ou burlesques.

3° *Volonté.* — Que dire maintenant des lésions de la volonté ? Si cette dernière faculté, comme le veulent quelques psychologues, se manifeste par le fait, et qu'elle soit le résultat du travail des deux premières, la sensibilité et l'intelligence, comment supposer qu'elle soit intacte ?

Nous avons donc, dans la circonstance actuelle, accumulé plus de faits qu'il n'en faut pour prouver que M. P....r : 1° est aliéné dans la triple sphère de sa sensibilité, de son intelligence et de sa volonté ; 2° qu'il serait dangereux non-seulement de le remettre en liberté, mais de renouveler à son égard les essais déjà tentés.

Nous dirons en dernière analyse, avec l'honorable et savant médecin de Nantes, M. Bouchet : il n'est pas nécessaire que le malade délire par les idées, les jugements, les raisonnements et le langage pour qu'il soit aliéné ; pour que cette qualification soit applicable, il suffit qu'il délire par ses actes excentriques, désordonnés, actes que la sen-sensibilité maladive produit, que le jugement est impuissant à diriger. Et si, dans la séquestration des aliénés, il fallait faire une séparation entre ceux qui délirent par les paroles et ceux qui délirent par les actions, le choix ne saurait être douteux : les derniers devraient plutôt être séquestrés que les premiers, la perversion de la sensibilité entraînant infiniment plus d'écarts dans la vie sociale que la perversion de l'intelligence.

J'ai cherché à faire ressortir dans le caractère que l'on

vient de lire les phénomènes principaux que l'on rencontre chez les malades affectés de ce genre de manie. Ces phénomènes si saillants chez ce maniaque se retrouvent plus ou moins chez les autres selon la nature de leur tempérament physique, selon la variété de leur caractère et la différence de leurs aptitudes intellectuelles. L'observation psychologique a pu s'exercer sous ce rapport dans le sens de délires prédominants aussi variés que le nombre des passions principales qui peuvent obscurcir notre intelligence et pervertir nos instincts. On distingua bientôt les *monomanes ambitieux, religieux, érotiques*. Il y eut des *monomanes* d'ivresse (*dypsomanie*), du vol (*kelptomanie*), d'incendie (*pyromanie*).

Sous l'empire de l'exaltation maniaque, le malade, intervertissant ses rapports avec le monde extérieur, ne voit dans tout ce qui l'entoure qu'ennemis acharnés à sa perte, que fauteurs de complots dirigés contre lui; il déteste ce qu'il aimait, il aime ce qu'il détestait ; il confond dans sa vengeance ses amis d'autrefois avec ses ennemis nouveaux ; sous l'influence de ses hallucinations, il croit avoir le droit de sacrifier les objets de ses plus chères affections, ou bien encore les inconnus que son délire systématisé lui représente comme les auteurs de ses tourments. Il y eut alors des *monomanies homicides*. Lorsque dans son aveugle fureur l'homme en délire s'immola lui-même, il fut déclaré *monomane suicide*. La lypémanie, ce type de l'état dépressif qui parfois alterne avec la manie, et qui dans d'autres circonstances parcourt ses phases diverses d'après les lois qui lui sont propres, la lypémanie, dis-je, s'individualisa bientôt aussi dans la prédominance de telle affection, de tel sentiment perverti, exalté ou affaibli. Il y eut aussi pour quelques auteurs des *lypémanies religieuse, érotique,* etc. La *démonomanie* emporte avec elle sa signifi-

cation, et c'est ainsi que la science psychologique, soumettant à son observation les nombreux phénomènes anormaux que présente l'homme en délire, parvint à jeter une lumière plus vive sur tant de faits insolites et à constituer les bases de la médecine légale des aliénés. Mais comme nous l'avons déjà fait entrevoir, ce n'est pas sans danger pour la science que l'on isolerait ces formes secondaires des types principaux qui les constituent. Ces formes, avons-nous dit, n'en sont qu'une émanation et doivent rentrer dans leur essence. Nous allons essayer de prouver, dans un instant, que le mot *monomanie* ne doit pas s'entendre dans le sens d'un délire restreint qui laisserait à l'individu l'exercice de sa liberté morale sur d'autres points. Disons même d'avance que ces désignations de *monomanies ambitieuses, érotiques* ont encore faussé les idées à un autre point de vue, en les portant à rattacher certains effets pathologiques à des causes chimériques. En d'autres termes, il ne s'en suit pas toujours, parce que l'individu révèle dans sa folie des idées prédominantes d'*amour*, d'*ambition*, d'*exaltation* religieuse, etc., qu'il ait été nécessairement avant sa maladie confirmée, *amoureux, ambitieux* ou *religieux;* mais ces délires spéciaux ne sont souvent que les conséquences d'un phénomène primordial, et cela est si vrai que, lorsque l'exaltation maniaque qui constitue le délire général a cessé, on reste surpris de voir parfois les malades se présenter à l'observation avec des idées délirantes tout autres que celles qui faisaient le sujet de leurs préoccupations ordinaires.

(Troisième forme.) Délire général. Manie proprement dite avec trouble universel dans la sphère de l'intelligence et des sentiments.

Le maniaque d'après la description qu'en font les auteurs qui se sont occupés de ce phénomène formidable, le mania-

que nous offre la personnification la plus exacte du trouble dans nos idées et de la perversion dans nos sentiments. Quel est celui qui pourrait se flatter, dit Esquirol, d'avoir observé et de pouvoir décrire tous les symptômes de la manie chez un seul individu? Le maniaque est un Protée qui, prenant toutes les formes, se soustrait à l'observation de l'œil le plus exercé et le plus attentif; bien différent du mélancolique qui se montre toujours le même sous un petit nombre de traits faciles à saisir. Sentir, concevoir, imaginer sont des facultés qui ne s'exercent plus qu'avec désordre, et dont l'esprit du maniaque ne conserve plus aucune trace.

Le maniaque, d'après la saisissante description d'Esquirol, présente l'image du chaos, dont les éléments mis en mouvement se heurtent, se contrarient sans cesse pour augmenter la confusion, le désordre et l'erreur. Il vit, isolé du monde physique et intellectuel, comme s'il était renfermé lui-même dans une chambre obscure; les sensations, les idées et les images se présentent à son esprit sans ordre et sans liaison, sans laisser de traces après elles ; entraîné sans cesse par des impressions toujours renouvelées, il ne peut fixer son attention sur les objets extérieurs qui font une impression trop vive et qui se succèdent trop rapidement. Il ne peut distinguer les qualités des corps, en saisir les rapports ; emporté par l'exaltation des idées qui naissent de ses souvenirs, il confond les temps et les espaces : il rapproche les lieux les plus éloignés, les personnes les plus étrangères ; il associe les idées les plus disparates, crée les images les plus bizarres, tient les discours les plus étranges, se livre aux actions les plus ridicules. L'équilibre entre les actions actuelles et les souvenirs est rompu, et souvent la vivacité des images que reproduit sa mémoire est telle que le maniaque croit présents et réels les objets

que lui rappelle son imagination exaltée. Mille hallucinations se jouent de la raison du maniaque ; il s'entretient avec d'invisibles interlocuteurs, il les questionne et leur répond, leur commande, leur promet obéissance, souvent il se met en colère contre eux. Il n'est pas rare de voir ces hallucinés animés de la plus violente fureur contre des êtres qu'ils s'imaginent voir et entendre (1).

C'est dans les interprétations erronées que les maniaques donnent à toutes les impressions douloureuses qui les frappent que l'on peut placer le point de départ de leur irritabilité naturelle, ainsi que celui d'emportements qui vont parfois jusqu'à la fureur. Ce dernier phénomène était infiniment plus commun autrefois, alors que les moyens de correction, la réclusion dans de sombres cachots, et des traitements barbares suractivaient encore l'irritabilité propre à ces malades. Il nous arrive cependant de voir se développer chez quelques uns d'entre eux des accès furieux, ou une agitation tellement formidable que nous devons, dans l'intérêt général des aliénés d'un Asile, employer des moyens de coercition tels que la camisole. Ce sont surtout les épileptiques, les paralysés généraux et quelques imbéciles chez lesquels on voit surgir les crises les plus violentes ; nouvelle preuve de la corélation intime qui existe entre les affections idiopathiques du cerveau et les troubles de l'intelligence quand ils se formulent surtout par un délire général et une exagération maladive de tous les mouvements musculaires.

Nous ne reviendrons pas ici sur la description de tous les phénomènes délirants que présente la manie, le lecteur a déjà pu voir, dans le chapitre des considérations géné-

(1) Esquirol, des maladies mentales. Article, Manie, T. II.

rales sur les phénomènes du délire fébrile des maladies dans ses rapports avec le délire de l'aliénation mentale (p. 124), les caractères principaux qui rapprochent ces états tout en les différenciant dans leur essence. Je désire seulement faire ressortir ici le fait de la systématisation dans les idées délirantes que nous avons annoncé se retrouver dans les types principaux qui constituent l'aliénation mentale.

Il n'est pas facile, dit Esquirol, dans la manie, comme dans la monomanie, de ramener le délire à un type primitif ni de préciser quelle est la faculté de l'entendement essentiellement lésé..... Ajoutons qu'au point de vue où nous nous sommes placé, cette question ne doit pas nous occuper spécialement.

L'attention, dit Esquirol, est principalement lésée chez ces malades, ils ont perdu le pouvoir de la diriger et de la fixer. Mais comme le fait très-bien observer M. le docteur Falret, à propos des efforts de quelques aliénistes modernes, étudier ainsi les lésions isolées des facultés dans la folie, c'est importer tout à fait artificiellement d'une science dans une autre un procédé qui, bon et utile dans l'une, peut très-bien ne pas l'être dans l'autre..... A quoi sont arrivés, ajoute cet auteur, les médecins qui sont entrés dans cette voie? Ils sont arrivés tous à cette conclusion : telle faculté, comme la mémoire, l'attention, la volonté, peut être troublée de trois manières dans la folie. Elle est augmentée, ou elle est diminuée, ou bien elle a subi une perturbation dans les lois qui la régissent (1). Nous pensons aussi de notre côté qu'il est une manière plus utile de féconder le champ de la science, c'est de rechercher les motifs qui peuvent

(1) Falret, Leçons cliniques faites à la Salpétrière (année 1850).

faire agir les aliénés dans les nombreuses manifestations délirantes de leur intelligence et de leurs sentiments, et d'établir, à l'aide de cette étude, les lois générales qui peuvent le mieux diriger le praticien dans l'emploi des moyens thérapeutiques de l'ordre physique et de l'ordre moral. Cette étude offre de grandes difficultés, mais je ne les juge pas insurmontables.

Nous voyons dans l'étude des diverses formes que nous avons établies, une démarcation assez profonde entre des maniaques dont les uns agissent d'une manière instinctive et pour ainsi dire irrésistible, tandis que les autres puisent les motifs de leurs actions dans un arrangement systématique de leurs conceptions délirantes. Ils en arrivent sans doute, des deux côtés également, à l'altération radicale dans la folie qui est celle de la liberté, mais si dans un cas tout est instinctif, irrésistible, imprévu, dans l'autre tout est jusqu'à un certain point calculé, en raison même des motifs qui déterminent les actes, et formulent les lois de la pensée aliénée. Si dans un cas encore, comme dans la manie instinctive, dans la manie que complique l'épilepsie et l'imbécillité, les phénomènes de la conscience sont obscurcis en raison de la violence des paroxismes, dans l'autre cas, au contraire, la conscience du *moi* n'a pas complétement disparu ; la preuve en est dans le souvenir qu'aura plus tard le maniaque d'une foule de circonstances qui ont signalé la période de sa manie et qui semblaient devoir s'être à jamais échappées de sa mémoire. Observez le maniaque devenu plus calme et plus raisonnable, dit Jessen, il rendra compte de ce qu'il a vu, ressenti, entendu. Il expliquera les motifs de ses actions ; il arrivera même que le souvenir des actes accomplis ne sera pour lui une réalité que quelques mois aprés le retour à une santé parfaite.

Il appartient à Langermann d'avoir formulé d'une ma-

nière nette et précise ce phénomène merveilleux de la conservation de la conscience, et de la possibilité pour l'aliéné de pouvoir, dans une infinité de circonstances, différencier le bien du mal. C'est sur ce principe, si fécond en résultats, que nous nous appuyons pour imposer à l'aliéné une règle et une discipline en vertu de laquelle nous régularisons ses actes et nous parvenons à faire converger vers un but utile tant d'éléments de désordre, de trouble et d'excitation. Rarement, d'après M. Falret, l'aliéné reconnaît les erreurs de son esprit, fréquemment, au contraire, il conserve à un certain degré la notion du bien et du mal. Il applique cette notion dans des mesures très-diverses à l'appréciation de la conduite des autres à son égard, et lui-même se trompe rarement dans son dessein de nuire ou d'être agréable. Mais comme nous le disions, c'est dans la connaissance des motifs qui font agir les aliénés, que nous trouverons, nous aussi, l'application des motifs de notre propre conduite en présence de tant de phénomènes anormaux qu'il s'agit de régulariser. Or, nous ne pensons pas que cette connaissance puisse s'établir ailleurs que dans l'observation individuelle de chaque malade, et cela se comprend en raison de la diversité des actes que font surgir la diversité des tempéraments, l'âge, le sexe et l'éducation.

Si la description que nous avons faite du maniaque, d'après les traits empruntés à Esquirol, pouvait faire croire au lecteur que son existence se passe dans un chaos perpétuel, il se tromperait étrangement. Lorsque l'exacerbation maniaque ne se termine pas, comme cela arrive quelquefois, par une démence précoce ou par la mort, il finit toujours, comme nous l'avons déjà dit, par s'établir une espèce d'ordre dans ce désordre extrême. Les aliénés sont des individus en général exempts de passions à objets définis, mais très-susceptibles de mouvements passionnés. La

preuve en est dans la mobilité si grande de leurs impressions, mobilité qui se traduit au dehors par les actes les plus variés, les plus bizarres et souvent les plus opposés. Il est des moments où le maniaque colère, emporté, irascible, se transforme subitement et révèle des mouvements sympathiques. Voyez-le tantôt marcher avec agitation, et tantôt s'arrêter comme si une idée soudaine traversait son esprit. Sa figure se contracte et prend une expression de colère, de tristesse, ou bien ses traits s'épanouissent, il est ravi, heureux et content. Dans d'autres circonstances, le même individu qui vous a menacé, injurié et frappé, semble oublier les motifs de sa haine et vous tend une main amicale. Sombre et taciturne par moments, le maniaque vous accable dans d'autres par son intarissable loquacité. Les changements qui s'opèrent dans son état physiologique ne sont pas moins importants, nous en parlerons dans un chapitre spécial. Tout ce que nous voulons faire ressortir ici c'est que l'aliéné étant susceptible de mouvements passionnés, est entraîné dans ses manifestations extérieures par les mêmes motifs qui agitent si souvent les *gens raisonnables,* et si le lecteur, peu familiarisé avec l'existence intime des aliénés, doutait de ce que nous avançons, il nous suffirait de mettre sous ses yeux les révélations que les malades guéris nous font sur les étranges sensations qu'ils ont éprouvées pendant leur délire. Entre une foule d'exemples que je pourrais citer, je me contenterai d'achever ici, décrite par le malade lui-même, l'observation que j'ai commencée (p. 163). Il s'agit de ce jeune homme, chef d'étude dans un collége, dont l'affection éclata dans un voyage fait à Paris et qui, amené ici dans un état d'agitation extrême, guérit heureusement après six mois de séjour. Je laisse parler le malade guéri sans changer un seul mot à la description qu'il fait de son état passé.

« Le 5 août 1849, après avoir habité la maison de mon » frère, pendant plus d'un an, je la quitte pour me rendre » à l'Asile de Maréville. A cette époque, mon esprit, sous » le poids de la plus grande agitation, se trouvait balloté » par l'effervescence de mes idées. Je ne vois plus dans » mes parents, dans mes proches, des gens dévoués, mais » des individus hostiles qui ne rêvent qu'aux moyens les » plus terribles pour me faire souffrir et me déshonorer. » Le bonheur a fui loin de moi, et sous le faix de ma dou- » loureuse maladie, je pense que deux esprits différents se » disputent la possession de mon âme. L'on me fait idéale- » ment un crime des plus petites fautes que j'ai pu com- » mettre dans ma jeunesse. D'une part je n'entends que » reproches, de l'autre qu'encouragements.

» Maître de presque tous mes mouvements corporels, je » ne le suis pas de mon intelligence ni de ma raison. J'a- » dresse mille injures et mille opprobres à ceux qui ne » cessent de chercher à me calmer et à adoucir la pénible » situation dans laquelle je me trouve. Je crois reconnaître « en moi des forces physiques et intellectuelles supérieures » à celles que j'y avais reconnues précédemment. Ma rai- » son délabrée joue sans jugement sur les moindres objets » que lui sert mon imagination devenue folle ; une foule » d'idées assaillent mon esprit. Il me semble que je suis en » relation avec des êtres surnaturels. J'entends des voix » qui me disent que Dieu veut me choisir pour régénérer » l'humanité tombée dans la dernière des dégradations ; » que Louis-Napoléon s'éclairera de mes conseils et que » plus tard je deviendrai un de ses premiers ministres.

» Quelquefois je suis comme absorbé par des entre- » tiens imaginaires, que je crois réels et qui se présentent » à mon âme et qui l'inspirent. Le monde entier doit être » régénéré, le vice s'avoue déjà vaincu et cède la victoire

» la plus glorieuse à la vertu. L'histoire de notre France » sera à jamais mémorable. L'âge d'or va renaître. Tous » les hommes fraterniseront d'une véritable fraternité et » j'aurai contribué pour ma part à une œuvre aussi » belle.

» Les moindres objets sont suffisants pour éloigner de » moi ces douces rêveries. Les villages, les troupeaux, les » plantes, la matière inerte même qui frappent mes sens, » fournissent à mon intelligence une foule de remarques » desquelles je tire des pronostications. Le nom de tel vil- » lage signifie que j'aurai des ennemis et qu'ils emploieront » tous les moyens que leur suggèrera leur méchanceté » pour me corrompre. Le nom de tel autre village ou » d'une ville m'annonce le bonheur et la jouissance que » j'éprouverai, lorsque j'aurai terminé la grande œuvre à » laquelle je suis destiné; d'autres noms me font entrevoir » les sourds complots que l'on tramera contre moi et les » piéges que l'on me tendra pour m'empêcher de réussir » dans mes desseins.

» Lorsque j'ai la certitude de triompher de tous les ob- » stacles qui pourront empêcher ma réussite, des beautés » ravissantes transportent mon âme ; elle est comme libre » des liens qui l'attachent à mon corps. Une source de » bonheur récrée admirablement mes sens physiques et je » jouis d'une grande satisfaction morale..... Les hommes » me semblent plus parfaits ; la nature m'apparaît plus » riante et plus belle, et les oiseaux réunissent leurs » chants mélodieux pour célébrer tous ces merveilleux » changements.

» Telles sont à peu près les diverses impressions sous les- » quelles je me trouvais lorsqu'on m'a amené à Maréville. » Lorsque je me vois au milieu des aliénés avec une » redingote en lambeaux, j'examine aussitôt tout ce qui » m'environne et m'entoure. On me parle idéalement, et

» on me dit : Souviens-toi qu'on t'a amené dans l'Asile que
» tu habites présentement pour t'éprouver et s'assurer si
» tu es réellement un homme aspirant au bien. C'est à toi
» de nous montrer que tu es vraiment courageux, que l'in-
» fortune ni les souffrances ne peuvent abattre ton cou-
» rage, ni ta grandeur d'âme ; ces idées frappent mon es-
» prit, je me fais un devoir de fouler aux pieds toutes les
» insultes que l'on est capable de diriger contre moi.
» Comme Orphée, me disent certaines voix idéales, il faut
» avant de quitter la maison où tu te trouves, que tu y in-
» troduises la civilisation. Vois ces hommes abrutis et agi-
» tés, ils doivent un jour figurer dans la société, ne néglige
» rien pour étudier leurs vices et les moyens de les en
» corriger..... Je cherche à démontrer à ceux qui m'en-
» tourent l'existence de Dieu et sa toute-puissance sur la
» terre, ainsi que celle de la sainte Vierge et le pouvoir
» qu'elle a auprès de son divin fils. »

Tout alla bien pour ce malade tant qu'il put s'illusionner sur sa destinée et se croire un réformateur du genre humain. Rien n'égale son bonheur et son contentement dans cette situation ; ses sympathies pour tout ce qui l'entoure éclatent dans ses discours et ses actions ; il aide les infirmiers dans leurs fonctions, il pousse le dévouement jusqu'à l'exagération ; mais bientôt la scène change. A l'expansion des sentiments succèdent la sauvagerie et la concentration. Il se promène seul, devient sombre, refuse tout travail, déchire ses habits, injurie et frappe. Quels sont ses motifs ?

« Ennuyés par mes discours, les aliénés se moquent de
» moi ; les infirmiers me mettent la camisole et m'inju-
» rient. On me fait prendre des bains trop froids ou trop
» chauds qui ne font qu'irriter mes sens... Je n'entends
» idéalement que des voix obscènes ou menaçantes... Tout

» ce qui m'environne m'apparaît sous un autre point de
» vue. Je crois que l'on veut se jouer de moi et que je suis
» destiné à être la victime innocente des employés de la
» maison. J'accable ces derniers de mes injures ; je refuse
» les aliments qu'ils me présentent parce que je crois ma
» nourriture empoisonnée.....»

A cette période, notre malade n'est plus reconnaissable. Rien n'égale les paroxismes de son agitation, l'obscénité de ses discours et la dépravation de ses instincts (1). Il déchire ses vêtements et détruit tout ce qui peut lui tomber sous la main. Il mange avec voracité et il maigrit ; l'absence de sommeil entretient chez lui une irritabilité continuelle. Dans cette perturbation générale de toutes ses facultés itellectuelles et affectives, il nous semble que le malade conserve encore quelques rares sympathies qui surgissent de temps à autre pour disparaître bien vite, il est vrai, mais qui nous donnent l'espoir cependant que tout n'est pas perdu pour lui. Eh bien, dans cet état extrême, la connaissance des motifs qui le poussent à tant d'actes déplorables va nous servir de guide dans les éléments de notre thérapeutique. Dans un moment de rémission, François D..... m'avoue qu'il se croit damné. Il habite le séjour des tourments éternels ; pourquoi ne blasphémerait-il pas ? Les individus qui l'entourent sont les personnifications des plus grands scélérats des temps anciens et modernes ; pourquoi ne les surpasserait-il pas dans leurs excès ? Diogène-le-

(1) J'ai déjà fait la remarque que ce malade, avant de devenir aliéné, était d'une pureté de mœurs tout à fait remarquable. Arrivé à l'âge de 32 ans, sa vertu n'avait reçu encore aucun échec, ni en paroles, ni en actions. J'ai tout lieu de croire que ce qu'il m'a avoué après sa guérison est l'exacte vérité.

Cynique devient son héros de prédilection. Il aime à se vautrer comme lui, à marcher avec des habits en lambeaux, et à se souiller en public. Lorsque plus tard, sous l'influence d'un autre phénomène hallucinatoire, il se croit transporté aux Champs-Elysées, tout ce qui l'entoure change de face et ses souvenirs historiques lui font retrouver les grands hommes dont il a lu la vie et admiré les actions. « Il recon- » naît dans les personnes des malades et des employés » Socrate, Cicéron, Caton d'Utique, Alexandre et César.» Sa bienveillance augmente en raison de la joie que lui fait éprouver le voisinage de ces hommes célèbres et la contemplation d'aussi nobles caractères.

Mais faisons observer que la succession de tant de délires variés n'aurait pas été sans danger pour l'avenir intellectuel de cet aliéné ; nous ne pouvions le laisser se complaire ainsi dans des hallucinations dont rien ne pouvait faire prévoir la fin, en raison même de la puissante imagination de notre malade.

Les moyens que nous employâmes trouveront leur place à l'article du traitement. Contentons-nous de dire en attendant que la médication douloureuse à laquelle nous eûmes recours porta ses fruits, et que nous jugeâmes le malade sauvé du moment qu'il nous avoua, dans une période de profond abattement, éprouver le besoin inexprimable de recevoir des consolations et de déposer ses chagrins et ses peines dans le cœur d'un ami.

Cette observation si longue nous a paru indispensable à l'explication de l'idée que nous avons émise. Les faits dont nous avons à nous occuper sont si variés et si complexes que nous croyons de notre devoir de ne laisser dans l'esprit de nos lecteurs ni doute ni incertitude. En adoptant la marche que nous suivons, nous pouvons être entraîné à quelques longueurs, mais nous espé-

rons en même temps arriver ainsi à l'intelligence plus parfaite des éléments de la thérapeutique mentale.

(Quatrième forme.) Manie chronique.

La manie, ce terme générique par lequel nous avons désigné les perturbations et l'exaltation de l'intelligence et de la volonté, peut être étudiée comme les autres affections dans la période de son acuité, et dans celle de sa chronicité. Nous avons préféré dans ce cas le mot *chronique* au mot *rémittent,* qui doit être pris, ce nous semble, dans une autre signification. Nous n'avons pas voulu forcer les analogies à ce point, et il nous a paru qu'il serait inexact d'attribuer, d'une manière absolue, au mot de *rémittence* la signification qu'il peut avoir dans la médecine ordinaire. Nous croyons cependant qu'il est une distinction à établir, au point de vue du pronostic surtout, entre la manie qui se signale par la puissance de systématisation dans les idées délirantes, ou l'exaltation générale des facultés chez l'individu, et cet état maniaque qui n'est plus que l'écho affaibli des deux états précédents. Dans ce dernier cas, vous retrouvez bien encore chez l'aliéné les motifs de ses actes, mais ces motifs ont singulièrement perdu de leur énergie et de leur importance. Le malade semble, pour ainsi dire, avoir abdiqué son rôle ; la lutte qui s'était précédemment organisée entre lui et le monde extérieur s'affaiblit tous les jours davantage. Plus que jamais aussi, il vit dans le monde de ses hallucinations et de ses innombrables fantaisies, et ses actes extérieurs sont le reflet de l'obscurcissement de plus en plus considérable des phénomènes de la conscience et de la volonté.

A mesure que ses sympathies diminuent, on le voit s'individualiser davantage dans les éléments primitifs de

ASILE DE MARÉVILLE.

(Manie)

Trouble général des idées et des sentiments.

Prédominence de l'idée du changement de son sexe.



Lith. L. Christophe Nancy.

Thorelle del.

M^me^ ..E... 52 ANS

(Paris)

sa folie. Il ne veut plus reconnaître ni ses parents, ni ses amis, ou bien il confond les personnes qu'il voit avec celles qu'il a connues autrefois ; il a d'interminables monologues ; il se drappe dans sa vanité, et apparaît souvent avec l'exagération de tous ses anciens défauts. Les malades de cette catégorie forment une classe nombreuse dans les Asiles d'aliénés ; malgré l'incohérence de leurs idées et l'irrégularité de leurs actes, on arrive à les utiliser en les soumettant à la règle et à la discipline. Lorsque les systémes de coercition régnaient dans les établissements d'aliénés, les maniaques auxquels je fais allusion en formaient la population la plus incommode, la plus turbulente et peut-être la plus dégradée. Ils réveillaient la curiosité des visiteurs par le désordre de leur parole et de leurs actions, et comme les choses les plus honteuses ne leur coûtent souvent rien à dire ni à faire, on se faisait un triste plaisir de les exciter et de les faire délirer.

Dans les formes que nous avons décrites, il y a aussi des moments de rémittence, mais ces moments ne sont souvent qu'une transition, soit à la guérison, soit à un état chronique, qui constituera plus tard celui que nous décrivons maintenant, et ce dernier état lui-même n'est le plus ordinairement qu'une transition à la démence, cette terminaison fatale de la plupart des lésions intellectuelles. J'ai cherché, dans la représentation des types que le lecteur a sous les yeux, à donner une idée aussi exacte que possible des maniaques de cette catégorie.

Sixième observation. La malade désignée sous le nom de M^me^. E...., et affectée de manie avec trouble général des idées et des sentiments et prédominance de l'idée du changement de son sexe, est un type des aliénés appartenant à cette forme. Il me serait impossible de donner une idée

complète de l'incohérence de cette malade et du trouble général de ses facultés, mais le peu que j'en dirai suffira pour justifier les motifs de ma classification.

M^de E..... est âgée de 52 ans, et l'expression énergique de sa figure semble être en rapport avec l'idée qu'elle se fait du changement de son sexe. Si on l'appelle madame, elle se fâche, rien n'égale alors le mépris de ses paroles et le dédain de ses gestes. Les étrangers qui ne la connaissent pas restent stupéfaits devant la variété des termes injurieux dont elle les accable et qu'elle débite avec une volubilité extrême. Prendre pour une femme *le dominateur du Nil, le conquérant de Memphis, le roi Assuérus, Sardanapale*, et que sais-je encore? *Il faut être pour cela*, dit-elle, *bien malheureux, bien aliéné. Ceux qui la traitent ainsi sont des présomptueux, des assassins, des voleurs, de pauvres petits idiots qui viennent pour la despotiser dans son château, où brille le soleil en permanence et où l'on voit couler la fontaine Egerie.* Lorsque la malade est une fois montée sur ce ton, on se ferait difficilement une idée non-seulement de l'incohérence de ses pensées, mais encore du bizarre assemblage de ses mots. Dans la manie systématisée et même dans la manie générale les paroles des aliénés peuvent être incohérentes sans doute, les expressions dont ils se servent sont parfois bizarres; mais encore semblent-elles en rapport avec une pensée intérieure, et il est rare d'observer ces rapprochements incroyables de certains mots dont on ne peut saisir ni le sens ni la portée, et qu'il serait impossible de retenir, si on ne les sténographiait au moment où les malades les prononcent. En échange des demandes les plus ordinaires on obtient, chez ces maniaques chroniques, des réponses frappées au coin de l'esprit délirant que je signale. Je demande la permission d'en citer quelques-unes.

D. Avez-vous des enfants?

R. Pauvre malheureux martyr, vous en avez peut-être, je n'ai pas de ramification avec ces gens-là ; je ne suis plus en dégustation avec eux depuis 150 ans.

D. Comment vous portez-vous ?

R. Mais dans les viscères qui me manquent je ne me porte pas mal. Si vous m'aviez laissé le jugement dans mon physique on verrait.... Je me porte mieux que vous, Marat, par le cou et la tête.... J'en jure par Sésostris...

D. Quel âge avez-vous ?

R. Mais la facétie est trop indécente pour la position grave où nous étions à Moscou, en direction de communauté. Jamais je ne ferai d'invitation équivoque pour amener des assassins dans la maison de mon père, et pour vous espacer entre la lune et la Chine.

D. Vous ne répondez pas à la question.

R. Et vous, vous voulez peut-être sardoniquer un idiot, en variation d'empereurs romains ; mais vous avez besoin d'avoir la physionomie resurrectionnée pour être agréable... Sur les ruines de Carthage avec Néron... je m'y suis envolée.... Malgré mon idiotisme je suis assez logique, je pense.

D. Qu'avez-vous mangé aujourd'hui ?

R. Mais rien, Sésostris ne mange pas. Des pommes de terre sans doute en Capharnaum de dégoût. Vous mangez peut-être, vous, mais moi je ne suis pas espacée dans les trois continents en dehors de la régularité de l'espace, etc....

Je pourrais citer bien d'autres réponses, mais celles-ci suffisent. Toutefois, ce que je ne puis rendre, c'est l'attitude dramatique de la malade en débitant toutes ses folies, ce sont ses gestes, qui ne sont en rapport ni avec *ses idées* ni avec les expressions dont elle se sert ; c'est son incroyable activité. Jamais elle ne pose, elle marche sans cesse en gesticulant, et en apostrophant les individus par des noms qui ne leur appartiennent pas. Jamais non plus

elle ne s'assied pour manger, et l'on comprend difficilement comment elle peut allier tant d'activité délirante (et cela depuis douze ans qu'elle est dans cet état) à une santé physique des plus florissantes et à une aptitude merveilleuse pour faire certains ouvrages de fantaisie qui sont de véritables chefs-d'œuvre dans leur genre.

Septième observation. Fulgence-Ferdinand de..... âgé de 52 ans, ancien négociant, dont l'affection est désignée sous le nom de manie avec délire général et perversion des sentiments, est de nos maniaques chroniques le plus étrange et le plus curieux à étudier. Le peintre l'a dessiné au moment où cet aliéné, type de l'incohérence, et chez lequel il est cependant permis de trouver une certaine systématisation dans ses idées, semble se recueillir avant de débiter l'incroyable série de ses conceptions délirantes. M. Baume, interne, a fait l'observation de cet intéressant maniaque ; j'en donne un extrait :

Fulgence-Ferdinand de.... nous est arrivé de Bicêtre en 1844. Les renseignements transmis sur son compte étaient à peu près nuls ; aussi, sommes-nous obligé pour décrire les antécédents du malade, de nous en rapporter à lui-même. Mais cette circonstance, comme le fait observer M. Baume, aura peut-être l'avantage de nous faire remarquer la singularité de son récit dans les rares moments où sa raison n'est pas noyée dans le flot de ses conceptions délirantes. Notons cependant que dans ces rares moments Fulgence.... se présente avec une politesse exquise et fait preuve d'esprit par les réflexions les plus justes et les reparties les plus piquantes. Prenez-le au début d'une conversation, vous croiriez avoir sous les yeux l'homme le plus calme et le plus raisonnable. Continuez à causer avec lui, il s'animera peu à peu, son œil deviendra brillant, les traits de sa face prendront une expression impossible à

ASILE DE MARÉVILLE.

(Manie.)

Délire général _ Perversion des sentiments



Lith. L. Christophe, Nancy.

Thorelle del.

FULGENCE-FERDINAND DE . . . 52 ANS

Ancien Négociant.

(PARIS.)

décrire, et bientôt l'ensemble de ses paroles, de ses idées, de ses gestes, de toute sa physionomie résumera le maniaque dans son état le plus violent de paroxisme.

La mémoire est de toutes les facultés celle qui semble dans ce moment lui rendre le plus de services ; elle s'est accrue de toutes les impressions que le malade a pû recueillir dans son existence si variée, si féconde en péripéties les plus diverses. Il est âgé de 52 ans, il est d'une taille moyenne, et d'un tempérament excessivement nerveux. Placé dans les meilleurs lycées de Paris, il y reçut une éducation soignée. Il suivit pendant quelque temps les cours de la faculté de médecine. Il aurait même été reçu officier de santé, mais il ne tient pas à ce titre ; il s'anime d'une manière étrange quand on le traite de docteur et ne veut avoir été que négociant, tapissier, armateur. Son commerce se serait étendu au Brésil, au Pérou, dans l'Amérique septentrionale et méridionale. Il est certain qu'il a été dans ces divers pays, car il doit à l'humanité du prince de Joinville d'avoir été ramené sur la frégate la *Belle-Poule*, alors qu'il était sans ressource dans un port de mer, et en proie déjà à la maladie qui l'a fait placer à Bicêtre. Tout ce que nous savons encore sur les antécédents de Fulgence.... qui est né d'une très-bonne famille, c'est qu'un de ses frères est mort dans une maison de santé à Paris, et que sa sœur a fini ses jours à l'Asile de Fains. Nous allons faire entrer ce malade en scène en le laissant parler lui-même. Les index de ses deux mains se font antagonisme ; sa figure, ordinairement si mobile, prend une expression plus sérieuse ; son attention semble se concentrer dans ce qu'il va dire, il commence avec beaucoup de calme (1).

(1) Je souligne certaines phrases bizarres par le rapprochement des

« Mon grand-papa Gauphiné avait deux filles, dont l'une, » Félicité. Maman avait pour cavalier le major-général » Berthier. C'est alors qu'un *homme monstre* appartenant » *à la constitution de son être* et s'appelant Napoléon » Grégoire de.... exécuteur des hautes-œuvres à Paris, » sortit des *illusions révolutionnaires* pour se marier avec » maman, *poussement* (1) comme *les êtres illusionnés* de » son espèce se marient. *Cet homme monstre,* poussé par » *le soufflet,* s'étant introduit avec un *pâté,* chez maman, » la doubla *en illusions.* De ce mariage nous naquîmes » quatre frères et une sœur, qui tous sont morts, à l'excep- » tion de moi seul. Mon frère, le consul, a été tué *par le* » *transport des écoles chrétiennes en Orient.* J'ai tué ma » sœur Félicie dans la rue Saint-Jacques, *par le massacre* » *des cocardes tricolores.* Nous avons constamment mas- » sacré ces gros corps *d'hommes* qui marchaient *le soufflet* » *en tête et les tuyaux d'illusions* braqués sur Paris aux » cris de hurrah, hurrah.... C'est alors que me précipitant » sur *le maître du soufflet* je le terrassai et lui fis *cracher* » *l'âme.....* C'est pourquoi le 26 novembre 1834 nous dé- » barquâmes à Montevidéo, et nous fîmes main-basse sur » *tous ces êtres monstrueux des crèches et des dépôts de* » *mendicité, vivant dans eux de leurs propres illusions* » *dans l'ordre physique, mystique, moral et positif.* Ces » petits êtres honteux, infects et scrofuleux, se tenaient » *poussement* dans l'attitude voulue pour les *illusions sa-* » *cerdotales.* Ils *s'aimaient dans eux, vivaient dans eux,* » et se faisaient constamment porter en *chœur* avec toute

termes, et qui constituent, selon la remarque que j'en ai faite, un langage propre à cette catégorie de maniaques.

(1) Précisément.

» *la batterie de leur être,* par cette *race d'hommes infects,*
» qu'on appelait dom Antonio, Castro, *cartouche de l'ordre*
» *Graphiny,* général des jésuites, Dionis, Alvarès, frère
» Nicas, et tout le groupe *de la collégiale de ces petits*
» *monstres,* qui me culbutaient pour prendre *poussement*
» la place d'autres hommes auprès de leurs femmes ;
» c'est comme M. tel, et tel..... » Ici le malade en arrive au paroxisme de son débit et de sa mimique. Les souvenirs que son esprit évoque surgissent avec une telle impétuosité que, confondant les temps, les lieux, les distances, il n'est plus possible de le suivre dans les écarts de son imagination. De simple narrateur, notre maniaque devient acteur, il s'agite, sa figure s'injecte, ses yeux brillent d'une manière étrange, il fait le simulacre de massacrer tous ces petits êtres honteux que *la puissance du soufflet* a substitués aux êtres réels qu'il a connus autrefois. Nous-même, qu'il voit tous les jours, les étrangers qui assistent à la clinique deviennent le point de départ d'une foule de souvenirs délirants nouveaux. La figure des individus, leurs voix, leurs gestes, leur manière de parler, leurs qualités, leurs défauts physiques, tout est compris par lui ou interprété dans le sens d'illusions les plus fantastiques. Cette opération intellectuelle délirante s'exécute avec une telle rapidité, avec une telle précision dans l'application, qu'aucun auditeur n'échappe à ses lazzis, à ses rapprochements avec d'autres personnes jadis connues par lui. Je ne puis mieux comparer cet état mental qu'aux changements à vue opérés sur la scène, ou bien encore aux innombrables fantaisies d'un songe, aux mille transformations que vous présente un kalèidoscope. « C'est comme ce M. P.....r con-
» tinue-t-il (un de nos malades), avec sa queue et sa canne
» de commandant, le général P.....r.. le général du chœur
» de ces dames, de ces dames... il *s'aime dans lui, il vit*

» *dans lui, dans un torrent d'illusions.* Nous avons en-
» tièrement massacré *cette race d'hommes* qui voulaient
» *par le soufflet* me marier avec un monstre femelle ap-
» pelée *Perérasoleil,* en terme de guerre *Briquarberrand,*
» *la flamme du combat, la flamme rouge.* Cet homme
» *femme* marchait avec *la stratégie des personnes* que
» nous avons culbutées et massacrées impitoyablement....
» Alors si tu es Parisien (1) tu feras fusiller toutes ces mê-
» mes personnes qui te jettent par *le soufflet des êtres en*
» *néologie complète* formant *une congrégation de mons-*
» *tres* dans l'attitude *du verbe,* différant du *verbe* voulu
» pour être français, et vivant comme ce Lehuger (autre
» malade), dans *l'exfoliation de son être*.....Et c'est pour
» cela, docteur, que vous voyez que je suis de trop ici. J'y
» tiens la place d'un bon pauvre. »

Cette dernière phrase indique que la crise délirante est finie. Fulgence redevient calme, salue avec la politesse d'un homme du monde, demande la permission de se retirer, et lorsqu'il est dans sa chambre il recommence ses monologues en les accompagnant d'une mimique qu'il sait jusqu'à un certain point réprimer quand il se trouve en présence d'autres personnes.

En donnant cette observation je n'ai pas cédé au vain plaisir d'intéresser le lecteur par l'excentricité des paroles de ce malade, par la bizarrerie de ses conceptions délirantes ; j'ai eu pour but de faire ressortir cette vérité : que dans toutes les formes diverses du délire les aliénés ont un langage approprié à leur situation mentale ; et que dans ce langage il est permis de voir non-seulement les éléments

(1) Quand le malade emploie la seconde personne, il n'a pas l'intention de tutoyer personne ; c'est à lui-même qu'il s'adresse afin de combattre avec plus d'énergie l'*homme monstre* qui voudrait le pousser dans ce *centre d'attraction* pour être le jouet des illusions.

d'une systématisation dans les idées, mais qu'il est encore possible d'y trouver de précieuses indications pour le diagnostic et le pronostic de ces cruelles affections. Qu'est-ce, par exemple, que *le soufflet* dans les idées de Fulgence? C'est un être métaphysique, incompréhensible, au moyen duquel un homme à lui seul imite la voix de 4,000 personnes qui marchent au combat. Il y a plusieurs espèces de soufflets. Le *soufflet à orgue* destiné *aux illusions sacerdotales*..... Le *soufflet à écho,* qui est la reproduction du verbe. Ainsi, d'après notre malade, l'*être monstrueux* qui est porté dans le *verbe n°* 1 *du soufflet n°* 1, *s'aime dans lui, vit dans lui,* jouit d'un pouvoir énorme et substitue aux personnes réelles une foule de petits mendiants, de pauvres honteux, de scrofuleux, dans l'existence desquels les personnifications des êtres réels, *des véritables propriétaires*, que l'on me passe l'expression, s'efface et disparaît complétement. Il attribue à la puissance du soufflet ce que d'autres malades, que nous avons déjà appris à connaître, attribuent à la *magogie,* à *la question,* à la *physique,* au *secret d'un vieux soldat,* etc., etc. Lui-même ne cesse d'être la victime du soufflet, quoiqu'il l'ait massacré, et s'il souffre, ou s'il aperçoit sur sa figure les ravages du temps, ce sont les *êtres illusionnés* qui l'entourent, qui en sont la cause. A l'aide des idées délirantes de ce malade, on peut, pour ainsi dire, reconstituer sa vie réelle d'autrefois; on voit d'après certaines de ses expressions qu'il a assisté aux cours de Richerand, de Gall et de Spurzheim. Ce *médecin monstrueux* qui voulait sonder *le cœur des Parisiens et entendre les illusions de leur poitrine, c'est* Laennec. Cet autre docteur qui, à Bicêtre, se faisait porter en *chœur de musique,* et voulait dissiper les *illusions des bons pauvres de Bicêtre,* dans un *exercice physique, mystique, moral et positif,* n'est autre que M. Leuret.

Nous avons signalé chez Fulgence.... la lésion des sentiments ; et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? *L'homme monstre* qui l'a arraché à l'état social pour le plonger dans les dépôts d'êtres illusionnés, l'a enlevé à toutes ses affections de famille ; comment aimerait-il ceux auxquels il tient par les liens du sang, puisque ces êtres si chers ont été remplacés par de petits mendiants et des scrofuleux. Ne les a-t-il pas d'ailleurs tous impitoyablement massacrés ? Il ne peut avoir d'affection pour personne. Ils n'existent plus pour lui ces liens sympathiques qui relient entre eux les êtres pensants ; il nous verrait mourir tous, dit-il, sans en être le moins du monde impressionné. Il ne vit plus pour ainsi dire intellectuellement que par l'impulsion d'un seul désir, celui de sa liberté, et dans la perspective de recouvrer cette liberté impossible à réaliser, son imagination délirante fait sortir de tous nos ports de mer ses vaisseaux emprisonnés et lui fait recommencer une existence qui doit tristement finir dans un asile.

Une réflexion encore à propos de ce malade. On pourrait croire que cette activité délirante si extraordinaire dans ses paroles, se présentera sous le même point de vue dans ses écrits. Il n'en est rien pourtant, la lettre ci-jointe adressée à M. le Préfet de la Meurthe en est la preuve (1), et nous en tirons de suite la conclusion que des aliénés, on

(1) *Asyle des Aliénés de Maréville (près Nancy), sous les ordres de Monsieur le Directeur Renaudin.*

Le vingt et un mai de mil huit cent cinquante-deux,

Monseigneur :

J'ai l'honneur de vous prévenir que par ordre de Monsieur le Docteur Morel je prends la liberté de vous écrire : J'ai l'honneur de vous faire part Monseigneur que contre ma volonté et toute espèce de droit de gens j'ai été

ne peut plus incohérents dans leurs paroles écrivent parfois d'une manière sensée, tandis que d'autres, dont la conversation est raisonnable en apparence, révèlent, lorsqu'ils écrivent, les plus étranges aberrations de l'esprit.

Tels sont les traits principaux qui caractérisent *les maniaques chroniques*. Nous n'avons pas eu la prétention de les signaler tous, car on admettra sans peine que les aliénés de cette catégorie ne se présentent pas en général à l'observateur avec la richesse d'imagination délirante des deux malades dont nous avons donné les types. Lorsque les aliénés appartenant au type lypémaniaque en arrivent à un certain degré de persistance dans leur affection, les phénomènes maladifs se confondent souvent de part et d'autre au point de vue du trouble général dans les idées, de la dépravation des tendances et des lésions physiologiques. D'un autre côté, comme nous l'avons déjà fait observer, la nature ne passe jamais par des transitions brusques d'un type à un autre ; elle obéit à cette loi dans les faits anormaux comme dans les faits normaux. Nous n'aurons donc pas lieu de nous étonner si parmi les aliénés arrivés

enfermé dans cet Asyle le vingt-six de septembre de l'an mil huit cent quarante-quatre, veuillez donc Monseigneur faire justice à ma juste demande qui est de sortir immédiatement de cet Azyle avec mes effets et passeports en règle, non pas pour rester dans ce pays, mais pour m'en aller dans le mien qui est Paris, département de la Seine où je suis né libre comme je l'ai toujours été n'ayant jamais rien fait qui puisse me faire arrêter ni priver de la liberté. Dans le cas où vous jugeriez convenable de m'élargir de suite je vous en serai reconnaissant. Dans le cas contraire je vous prie de vouloir bien me faire transférer de suite soit à Bicêtre près Paris soit à la Prefecture de police département de la Seine.

J'ai l'honneur de vous saluer, Monseigneur,

E.-F.-F.-N...

à la période chronique de leur affection il en est beaucoup déjà qui se présentent à l'observation avec tous les caractères constitutifs de la démence.

(Cinquième forme.) Manie périodique.

Les motifs qui nous ont fait adopter la désignation de *manie chronique* à celle de *manie rémittente,* vont fixer notre préférence à propos de la manie périodique qui semble mieux exprimer la situation mentale qui va nous occuper, que le mot de *manie intermittente.* Ce n'est pas que dans les affections mentales il n'y ait des moments de rémittence et d'intermittence. Lorsqu'après une agitation profonde le maniaque revient à un état plus calme et qu'il lui est possible, jusqu'à un certain point, d'apprécier la phase orageuse qu'il vient de traverser, il n'est pas guéri sans doute, de nouveaux troubles peuvent survenir, mais ce moment de repos est souvent un signe favorable, et nous disons alors que le malade est dans une période de rémittence.

Cet état de rémission peut se dessiner d'une manière plus frappante encore dans la période aiguë surtout. Le malade, dans un moment donné apparaît complétement raisonnable, mais de nouveaux accès viennent renouveler la série des phénomènes anciens, puis ils cessent plus ou moins brusquement jusqu'à ce que la guérison s'établisse. Il se passe alors quelque chose d'analogue à ce que l'on observe dans la fièvre intermittente, et dans cette situation le rapprochement des accès donne à la maladie un caractère aigu qui modifie singulièrement le pronostic et peut faire espérer une terminaison favorable. D'un autre côté, le type d'exaltation ou de manie peut alterner avec le type de dépression ou de lypémanie, et dans ce cas encore nous

croyons que le mot *intermittent* peut être justement appliqué. Mais il n'en est pas ainsi, lorsqu'après un laps de temps qui par sa longueur nous représente déjà un état chronique (*spatium longiùs recipiens*), le malade offre ces singulières alternatives de calme et d'excitation qui ne soulèvent dans notre esprit, ni l'idée d'un état aigu, ni à plus forte raison l'espoir d'un pronostic favorable. C'est l'état que nous désignons sous le nom de manie périodique et que nous allons décrire en peu de mots.

Un aliéné s'offre à notre observation. Il est calme et tranquille, il paraît raisonnable. Ses réponses ne présentent ni l'exaltation du maniaque à l'état aigu, ni l'incohérence du maniaque à l'état chronique. Nous le voyons occupé, soit des travaux généraux de l'Asile, soit de l'exercice de sa profession s'il en a une. Ce malade est généralement plutôt déprimé qu'exalté; il parle peu, il n'est pas communicatif. Ses traits n'expriment ni un état caractérisé de souffrance, ni un état bien vif de satisfaction; il paraît indifférent à sa situation, et la régularité avec laquelle il accomplit les travaux auxquels on l'occupe, est plutôt l'effet de l'automatisme que le résultat d'une initiative intelligente. Dans d'autres circonstances le même malade demande sa sortie; et son insistance est parfois des plus fatigantes. Que peut-on lui reprocher? N'est-il pas tranquille et calme depuis des semaines, et des mois? Son travail indique-t-il un dérangement quelconque dans ses facultés? Sa santé physique laisse-t-elle quelque chose à désirer? Ses fonctions digestives se font bien, son sommeil est parfait, et si nous retardons encore sa sortie, l'ennui qui l'accable le fera incessamment retomber malade. Telles sont les conditions générales de l'existence intellectuelle et physique de ces aliénés; mais après un certain temps très-variable selon les individus, la scène change et une série

de phénomènes prodromiques nous annonce la phase nouvelle que le malade va parcourir.

Son appétit devient tout d'un coup plus considérable et rien ne peut le rassasier. Ses mouvements acquièrent de la brusquerie; il laisse inachevés des ouvrages commencés, ou parfois il les détruit. Sa gaîté augmente; il rit sans motifs. Indifférent à tout dans son état ordinaire, la sensibilité s'exalte et il pleure sans sujet. L'expression de sa figure annonce le trouble général de l'organisme, les muscles du visage, les muscles orbiculaires des lèvres surtout sont agités de mouvements spasmodiques, les yeux sont injectés, les artères battent avec plus de force, la température du corps est augmentée. Les fonctions digestives sont le plus généralement compromises ; la langue est saburrale et l'haleine est fétide. Chez quelques malades il existe des signes caractéristiques : chez l'un on voit apparaître une blépharite, chez l'autre on remarque la répercussion d'un exanthème, soit à la face, soit aux membres inférieurs. Les phénomènes de l'ordre psychologique ne sont ni moins nombreux ni moins importants à noter ; une préoccupation qui semblait évanouie se réveille soudain, une idée dominante apparaît avec son cortége ordinaire d'appréciations erronées ; le malade redevient irritable, exigeant, fantasque, et si dans quelques circonstances une médication appropriée peut faire avorter les conséquences d'un état pareil, dans la plupart des cas au contraire les phénomènes que j'indique se résument dans une explosion maniaque des plus formidables, et dont la durée est toujours à peu près la même chez les individus atteints de cette forme périodique. La crise peut varier de huit à quinze jours, ou ne parcourir aussi ses phases que dans quelques semaines ou même dans quelques mois. Le calme renaît ensuite, tantôt d'une manière brusque, tantôt d'une manière

progressive. Le malade reprend ses occupations ordinaires ; il est plus ou moins névrosé, plus ou moins disposé aussi à retomber dans l'état d'où il vient de sortir. Les manifestations que j'ai signalées dans les idées et les habitudes reparaissent dans le même ordre, et chose remarquable (ce qui distingue bien cette forme de l'état intermittent proprement dit), le malade n'a qu'un souvenir vague et confus de ce qui lui est arrivé. Il redemande sa sortie avec la même obstination qu'auparavant, ou bien il reste indifférent à sa situation comme le sont beaucoup d'épileptiques. Je connais des maniaques périodiques qui depuis des années sont dans la même position, et le rapprochement de leurs accès finissant par les épuiser, amène un état général de marasme, signe précurseur d'une terminaison fatale.

Dans les commencements de ma pratique, mon attention n'avait été fixée que sur un nombre de cas assez restreints de manie périodique, mais une observation plus attentive à reporté mes études vers cette forme on ne peut plus grave. Trompé dans plus d'une circonstance par des renseignements inexacts, j'ai pu regarder comme guéris des malades affectés de ce type périodique, et la description seule que j'en ai faite indique le danger qu'il peut y avoir pour la société de renvoyer sans précautions des aliénés appartenant à cette catégorie. Sur un nombre de 400 malades du sexe masculin et d'un nombre à peu près égal de femmes, nous comptons une cinquantaine d'individus placés dans cette situation désespérée ; les hommes en sont généralement plus souvent affligés que les femmes, et quoique cette forme soit plus fréquente dans la manie, elle se retrouve cependant dans la lypémanie.

Je ne veux pas néanmoins appliquer un pronostic fatal à l'universalité des cas ; dans le chapitre des terminaisons des diverses affections mentales, nous reviendrons sur ce sujet.

Nous allons nous occuper maintenant de la lypémanie et de la démence. Les considérations nombreuses dans lesquelles nous sommes entré à propos de la manie et de ses diverses formes, nous feront éviter des répétitions fastidieuses. Les cinq variétés que nous avons décrites sous les noms de *manie instinctive, m. systématisée, m. avec délire général, m. chronique et m. périodique,* ces variétés, dis-je, quand elles offriront des points de contact avec les formes de la lypémanie, nous dispenseront d'entrer dans de nouveaux détails. Nous ne considérons les phénomènes pathologiques du type lypémaniaque que dans les différences essentielles qu'ils présentent avec les phénomènes que nous avons étudiés et décrits dans le type maniaque.

LYPÉMANIE.

(Synonymie.) *Melancholia* (des Anciens.) Mélancolie. Lypémanie (d'Esquirol.) *Trübsinn, Tiefsinn, Schwermuth* (des Allem.) *Sadness* (des Angl.) Lupérophrénie (1) (de Guislain.)

Au milieu de l'innombrable variété des délires, nous nous sommes surtout proposé d'étudier et de faire ressortir les deux états principaux qui semblent dominer encore le

(1) De λυπερος, triste, φρην, esprit. Le même auteur a déjà remplacé le mot manie par celui de *hyperphrénie;* de υπερ (au-dessus, outre), φρην, esprit. La dénomination de lypémanie, dit M. Guislain, serait très-convenable pour remplacer le mot mélancolie si la terminaison du mot ne jetait de la confusion dans l'idée qu'il faut attacher à la maladie. Nous serions du même avis si le mot *manie* était encore compris comme désignant un état de fureur à cause de sa racine la plus probable μαινομαι. On entend aujourd'hui généralement par *manie* une manière d'être spéciale, extraordinaire, excentrique, en dehors des lois de la raison, plutôt qu'un état d'agitation furieuse

trouble général de nos idées et de nos sentiments. L'exaltation et la dépression sont les deux pôles opposés du nouveau monde intellectuel et moral où la pensée humaine aliénée va s'agiter désormais, dans le sens des lois que lui imposent les phénomènes pathologiques que nous décrivons. Lorsque sous l'empire du premier de ces états l'homme manifeste sa puissance délirante dans les idées ou dans les actes par l'exaltation et la perturbation de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté, nous disons qu'il est atteint de MANIE. Lorsque la lenteur extrême des idées, le trouble des sens, et l'anxiété de l'esprit, le défaut d'énergie ou d'absence de la volonté dirigent la pensée dans le sens des préoccupations les plus tristes, de ces délires systématisés où dominent la crainte et la terreur, nous disons que l'homme est plus particulièrement lésé dans les lois de sa sensibilité. Nous le considérons alors comme soumis à cet état de dépression qui constitue la lypémanie.

Ce serait une erreur de croire que les phénomènes que l'on observe dans l'évolution des faits normaux de notre organisme, vont disparaître complétement dans la manifestation des phénomènes anormaux qui peuvent troubler notre manière de penser et de sentir. En raison même des lésions qu'éprouve notre système nerveux sous l'influence des causes qui amènent l'aliénation mentale, nous avons déjà vu se manifester la *rémittence,* l'*intermittence* et la *périodicité*. L'action et la réaction, ces deux grands phénomènes de l'existence ne disparaissent pas non plus dans la phase nouvelle que l'individu malade va parcourir. En

ESQUIROL pense que le mot manie dérive de μανη, Luna, Lune, dont les Grecs firent *maniaques,* frappés de la lune, et les latins, *lunatiques ;* dénomination conservée en Angleterre et en France dans le langage vulgaire.

d'autres termes, l'aliéné qui se présente à notre observation avec le type lypémaniaque peut, sous l'influence de la pensée délirante, en arriver à l'état d'exaltation maniaque; et il en résulte que ces deux formes, que dans l'intérêt de nos études nous avons représentées comme des formes typiques, ne sont à proprement parler que l'expression d'un même grand fait pathologique. Les exemples ultérieurs, et ce que nous allons dire dans les rapprochements que nous allons établir entre ces deux types, expliqueront encore mieux notre pensée.

(Première forme.) Lypémanie primitive ou simple.

De même qu'il existe une manie qui se signale plutôt par l'aberration des actes que par celle de la pensée (manie instinctive), de même aussi nous observons un état lypémaniaque sans délire, état qui, parfois, est la manifestation la plus saisissante de la dépression extraordinaire où l'homme peut se trouver plongé. Sans que l'on puisse signaler souvent d'autres causes que les phénomènes qui accompagnent la transition de l'adolescence à la puberté, de la puberté à l'âge mûr, de l'âge mûr à la période critique ; en dehors même de ces causes, au milieu des conditions les plus heureuses de l'existence on éprouve un vague ennui, une crainte sans motifs, une indéfinissable tristesse, qui parfois n'est que transitoire, et qui, dans d'autres circonstances est le point de départ des perturbations les plus graves. C'est, dit Guislain, un état de tristesse, d'abattement avec ou sans écoulement de larmes, sans aberration notable de l'imagination, de l'intelligence et du sentiment ; c'est le cœur qui souffre exclusivement. Mais bientôt cette souffrance du cœur se résume dans une prostration de toutes les forces intellectuelles, dans un état

cruel qui enlevant à l'individu toute son énergie, ne semble plus lui laisser que la triste faculté de souffrir. Quel est l'homme qui n'a pas éprouvé ces pénibles sensations ; et si par un effort de notre pensée nous pouvions fixer dans un type de continuité ces sensations qui ne sont parfois que fugitives, nous aurions une idée complète de cette intolérable situation.

Il appartenait à un auteur qui a souvent résumé dans le langage de ceux qu'il met en action les sensations qu'il a lui-même éprouvées, de décrire un état pareil. Je ne puis résister au plaisir de citer cette description. « Elle (Corinne) » avait pris une telle horreur pour toutes les actions com- » munes de la vie que la moindre résolution à prendre, le » moindre ordre à donner, lui causait un redoublement de » peine. Elle ne pouvait passer les jours que dans une » inactivité complète. Elle se levait, se couchait, se rele- » vait, ouvrait un livre sans pouvoir en comprendre une » ligne. Souvent elle restait des heures entières à sa fe- » nêtre, puis elle se promenait avec rapidité dans son jar- » din. Une autre fois elle prenait un bouquet de fleurs en » cherchant à s'étourdir sur leur parfum. Enfin le sentiment » de l'existence la poursuivait comme une douleur sans » relâche, et elle essayait mille ressources pour calmer » cette dévorante faculté de penser, qui ne lui présentait » plus, comme jadis, les réflexions les plus variées, mais » une seule idée, une seule image, armée de pointes cruel- » les qui déchiraient son cœur.... Chaque mot lui coûtait » à trouver, et souvent elle traçait des paroles sans aucun » sens, des paroles qui l'effrayaient elle-même quand elle » se mettait à les relire, comme si l'on voyait écrit la dou- » leur de la fièvre. Se sentant alors incapable de détourner » sa pensée de sa propre situation, elle peignait ce qu'elle » souffrait, mais ce n'était plus ces idées générales, ces

» sentiments universels qui répondent au cœur de tous les » hommes ; c'était le cri de la douleur, cri monotone à la » longue, comme celui des oiseaux de nuit.... C'était le » malheur, mais ce n'était plus le talent. »

Quand un état pareil, dit Guislain, est accompagné d'anxiétés, de gémissements, de sanglots, d'un penchant au suicide, ou de toute autre détermination, il n'est plus à son degré de plus grande simplicité... il y a alors activité, anomalie dans les impulsions. Je crois contrairement à mon savant confrère, qu'une situation pareille peut se continuer avec le développement des tendances signalées. Comment expliquerait-on autrement ces suicides sans nom, ces actes anormaux dont nous avons vu des exemples dans la manie instinctive qui offre, avec ce que nous appelons lypémanie primitive ou simple, les points de contact les plus frappants ? Dans le plus grand nombre des cas ces formes se distinguent moins peut-être par la diversité des actes que par la nature de l'élément dépressif. Toutefois, nous ne voulons pas être accusé de forcer les analogies, et nous admettrons volontiers que les maniaques instinctifs se signalent généralement par des actes plus pervers, par des déterminations destructrices plus subites, plus cruellement énergiques que les lypémanes simples qui tournent plus souvent contre eux-mêmes leurs fatales tendances homicides. Dans la première forme aussi la dépravation des instincts est plus souvent en rapport avec des affections organiques, une éducation vicieuse, un état antérieur d'immoralité, tandis que chez les lypémanes dont je parle, les tendances qu'ils déplorent eux-mêmes se comprennent d'autant moins que l'individu est placé parfois dans les plus favorables conditions sociales, que son éducation n'a rien laissé à désirer, et que son exquise sensibilité n'aurait jamais fait soupçonner les actes auxquels il est irrésistiblement poussé dans ce malheureux état maladif.

Cette situation mentale que j'ai souvent eu l'occasion d'observer ressortait d'une manière bien frappante dans l'état général d'une malade qui, en 1842, se trouvait dans le service de M. Falret, à la Salpétrière. Cette lypémaniaque ne présentait aucun délire dans ses paroles. Douée d'une intelligence distinguée et d'un cœur des plus sensibles, appartenant à une famille devenue malheureuse, mais qui, dans le temps de sa prospérité, n'avait rien négligé pour son éducation, Virginie Mac... A... e, qui avait supporté avec courage les revers de la fortune et qui avait su se créer une nouvelle position, ne pouvait s'expliquer la perte de sa sensibilité morale et les causes d'une tristesse sans nom qui ne lui laissait plus d'autre liberté que celle de verser des larmes inutiles. « L'avenir, m'écrivait-elle, qui » se présente à tout être raisonnable qui a dans ce monde » un but, un espoir, offre à mon imagination un abîme de » maux qu'il m'est impossible de supporter. Je ne désire » rien ; les êtres que je chérissais le plus, je souhaite leur » mort, parce que j'ai toujours vu que ce qui fait le bon- » heur des autres a fait la désolation des miens. Moi, la » première, qui aurais dû faire la consolation de ma mère » que j'ai tant chérie, je n'ai causé que son malheur. Quand » j'ai eu ressenti ce dégoût incompréhensible de la vie, » quand rien ne put désormais faire battre mon cœur, » alors, couchée auprès d'elle, j'osai (oh ! ne lisez pas ! » lui proposer de mettre le feu à son lit pour mourir en- » semble. Elle que j'ai vue perdre connaissance à l'idée » seule de voir mourir un de ses enfants ; elle qui se sacri- » fierait encore pour moi, si elle pouvait me rendre la » force et l'énergie qui me manquent, eh bien, je n'ai su » que l'abattre davantage en lui répétant sans cesse que » nous étions sans espoir. J'avais encore sous les yeux ma » petite Marie, cette pauvre fille qui, après avoir fait mes

» délices, m'est devenue indifférente, elle pour qui j'ai » accepté les dangers d'un long voyage, les dépenses de » tout ce que j'avais économisé, eh bien, je l'ai moi-même » laissée partir dans une charrette de laitière, par une » journée des plus rudes de l'hiver. Sa voix se fit encore » entendre à mon oreille ; viens ma mère, disait-elle, j'ai » peur et j'ai bien froid. Ses pleurs coulèrent et moi je » restai, comme vous me voyez, insensible et immobile..... » La nuit est pour moi bien plus triste que pour un cri- » minel que les lois ont condamné à mort, parce qu'il sait » que bientôt sa vie finira ; mais moi, malgré le désespoir » de mon âme, malgré l'agitation de mon sommeil, je me » retrouve tous les jours bien portante et néanmoins sans » force et sans courage. Ce beau ciel, que Dieu créa pour » réjouir ses enfants, ne fait plus qu'attrister encore mes » pensées. Je voudrais redevenir enfant, recouvrer l'inno- » cence du jeune âge, je désire le sort de tout ce qui espère ; » que ne puis-je avoir ce calme que l'on ressent parfois » au printemps après l'hiver ? Je me compare à une pau- » vre femme, bien pauvre qui n'a depuis longtemps que le » produit de ses mains pour élever ses enfants, et qui, » malgré ses fatigues et ses veilles, ne les abandonne pas » comme j'ai abandonné ma Marie, moi qui n'ai que 34 » ans, qui suis pleine de force et de santé et qui n'ai pas » le courage de diriger vers un but utile les facultés que le » ciel m'a départies, etc., etc.»

Telle était la position de cette malheureuse malade qui nous offre le type de cette lypémanie simple, sans délire, dont l'intéressante étude pourra être complétée par les ob- servations que nos lecteurs seront tous à même de faire de leur côté. Ils observeront que cet état si plein d'angoisses n'est souvent qu'une transition à un délire systématisé. Ils remarqueront aussi les différences qui existent entre cette

lypémanie primitive et la période d'incubation de la manie qui peut bien, il est vrai, commencer par la tristesse pour finir par l'exaltation, mais qui, dans la plupart des cas, se signale par une activité anormale, par un développement d'aptitudes intellectuelles que l'on n'avait pas remarquées encore chez les individus. Ici, au contraire, toutes les facultés des malades semblent être anéanties par l'élément douloureux, leurs plus grands efforts ne parviennent pas à soulever ce rocher de Sisyphe qu'ils soulèvent avec peine et qui retombe sans cesse ; les occupations qu'ils chérissaient le plus leur sont insupportables, les travaux intellectuels pour lesquels ils avaient le plus d'aptitude leur deviennent impossibles à exécuter. Le poëte voit tarir sa verve et le littérateur sa fécondité, le mathématicien n'aligne plus que des chiffres erronés, l'artiste et l'ouvrier ne retrouvent plus leur précision pour l'exécution des travaux mécaniques ou manuels de leur profession, et comment en serait-il autrement? Sans doute, il faut pour bien écrire et pour bien penser être sous l'influence d'une émotion, mais cette émotion doit être vraie et non déchirante. Le bonheur est nécessaire à tout et la poésie la plus mélancolique doit être inspirée par une sorte de verve qui suppose et de la force et des jouissances intellectuelles. La véritable douleur n'a pas de fécondité naturelle ; ce qu'elle produit, comme le dit un grand auteur, n'est qu'une agitation sombre qui ramène toujours aux mêmes pensées.

(Deuxième forme.) Lypémanie systématisée.

La mélancolie avec délire ou la lypémanie présente dans l'ensemble de ses symptômes, dit Esquirol, deux différences bien marquées ; tantôt les lypémaniaques sont d'une susceptibilité très-grande et d'une mobilité extrême. Tout

fait sur eux une impression des plus vives ; la plus légère cause produit les plus douloureux effets. Le bruit les saisit et les fait frémir. Le silence les fait tressaillir et les épouvante... Tantôt la sensibilité, concentrée sur un seul objet, semble avoir abandonné tous les organes. Le corps est impassible à toute impression, tandis que l'esprit ne s'exerce plus que sur un objet unique qui absorbe toute l'attention et suspend l'exercice de toutes les facultés intellectuelles. L'immobilité du corps, la fixité des traits de la face, le silence obstiné trahissent la contention douloureuse de l'intelligence et des affections. Ce n'est plus une douleur qui s'agite et se plaint, qui crie, qui pleure, c'est une douleur qui se tait, qui n'a pas de larmes, qui est impassible (1).

Dans le premier de ces états, on se ferait difficilement une idée des innombrables interprétations auxquelles les malades se livrent pour expliquer les sensations douloureuses qu'ils éprouvent et donner, au moyen de ces interprétations, de la couleur et du corps à leurs pensées délirantes. Tout dans la nature animée comme dans la nature inanimée active les douleurs de ces infortunés, et ouvre à leur imagination égarée un monde nouveau où règnent la crainte et la terreur et d'où l'espérance semble à jamais évanouie. Le mugissement des vents, le son des cloches, les paroles des amis ou des inconnus leur apportent des injures ou des menaces (2). Les consolations de l'amitié sont

(1) Esquirol, de la Lypémanie.

(2) Un lypémaniaque que je soignais à Paris comme ami et comme médecin, qui plus tard m'enveloppa dans la proscription générale de toutes ses relations de famille et d'amitié, et qui a tristement fini par un suicide, m'écrivait de nombreuses lettres où sont consignées toutes les hallucinations qui le tourmentaient. J'en extrais le passage suivant : « Vous allez encore dire que je

interprétées dans le sens de complots ourdis contre eux, les aliments qu'on leur offre sont empoisonnés, les remèdes qui doivent les soulager les font mourir. L'intelligence n'est pas seulement lésée dans les appréciations erronées de ces malades, le sens moral est profondément altéré chez eux; car les individus qui ont juré leur perte, qui ourdissent les plus noirs complots pour les perdre, sont leurs amis, leurs parents ; c'est un fils pour lequel on se serait sacrifié, c'est une épouse dévouée, ce sont en un mot les objets de leurs plus chères affections.

Dans ces cas désespérés, on s'adresse à la science, on invoque les secours de la religion. Vain espoir ! la religion n'a plus pour ces malheureux de consolations à leur offrir,

» suis fou ; je ne vous en veux pas, car avec notre ami L.... vous êtes le » seul qui ne m'ayez pas trahi... Eh bien, pas plus tard qu'hier, après une » nuit agitée, je me rendais au café Cardinal pour faire ma partie, mais » avant d'entrer j'entendis très-distinctement : *vous allez monter sur l'é-* » *chafaud*, je me retourne et ne voit personne dont la proximité aurait pu » m'expliquer la réalité des paroles que j'avais entendues et qui n'étaient, » puisque vous me l'avez déjà expliqué, que le résultat d'une hallucination. » C'est quelque chose de singulier qu'une hallucination, n'est-ce pas, mais » c'est peu divertissant, il faut en convenir. Cependant quelquefois j'en ris, » et intérieurement je suis honteux de moi. Faut-il faire ma confession » entière ? Il y a huit jours j'étais poursuivi par cette phrase. *Il se dissout le* » *sang elle est morte ! Oh reste*... Qu'est-ce qui m'avait inculqué cette belle » idée ? C'était un marchand des rues qui criait. *A dix sous le cent, les* » *mottes au reste*... Ne vais-je pas m'imaginer non plus qu'un maudit coq » qui me réveillait tous les matins dans le passage du Commerce, criait : » *c'est un gueusard, cassez-lui la tête.*»

Le même individu qui à cette période d'incubation de sa maladie pouvait encore rectifier les erreurs de sa pensée, ne fut plus capable de le faire plus tard. J'ai rarement vu un lypémaniaque aussi tourmenté par tout ce qu'il croyait voir et entendre. Aussi l'issue de la maladie fut-elle des plus funestes.

ils n'entrevoient qu'un Dieu vengeur et l'éternité des supplices. On espère encore que les distractions d'un voyage, le spectacle de la nature, le charme de la musique calmeront leurs sens agités ; nouvelle erreur ! Ils emportent leurs préoccupations dans leurs voyages, la nature la plus riante est pour eux décolorée et triste, et les sons de la plus douce musique ne font qu'irriter leurs nerfs et raviver leurs douleurs. Le bonheur qui se reflète sur les visages des autres ne fait encore dans ce cas qu'aigrir les souffrances de leur pensée ; ils sentent un redoublement de tristesse en se voyant exclus de cette félicité générale que la Providence accorde à la plupart des êtres. Bientôt ces malades se croient une exception à l'ordre universel. Ils cherchent en vain dans les douleurs des autres des douleurs semblables aux leurs. Ils voient du bonheur pour tous et s'imaginent que cette terrible faculté de souffrir, qui tue, est une manière particulière de sentir à eux. Alors, quand les hallucinations les plus variées viennent encore activer les souffrances des malades et les confirmer dans leur délire, il ne faut pas s'étonner de voir chez les âmes les plus pieuses, chez les intelligences autrefois les plus droites se développer le funeste penchant au suicide. A la place de la logique ordinaire, apparaît une logique désespérante qui, tout en s'appuyant sur des motifs erronés, amène à des conséqences fatales. Nous avons vu des lypémanes qui tremblaient à l'idée de la mort, se suicider de la manière la plus cruelle pour échapper à la honte de la guillotine dont ils se croyaient menacés; d'autres se laisser mourir de faim, parce que la voix d'une puissance supérieure leur défendait de manger; quelques-uns enfin, les plus malheureux de tous, immoler, sous la même influence, tantôt des inconnus, tantôt les objets de leurs plus vives, de leurs plus légitimes affections.

Il est très-heureux pour l'humanité que les tendances

ASILE DE MARÉVILLE

(Lypémanie)

Gémissements continuels.



Lith. J. Christophe Nancy

JEAN BAPTISTE M 32 ANS

(Vosges)

des lypémaniaques ne se résument pas toutes dans le suicide et l'homicide. Le chagrin, les préoccupations tristes, la crainte et la terreur qui en sont la suite se manifestent au dehors de mille manières différentes. L'impression douloureuse a quelquefois été si vive, l'idée systématique délirante a opéré avec tant de puissance sur certains individus que les uns sont tombés dans une morne stupeur et les autres dans des états spasmodiques et convulsifs. Le type que le lecteur a sous les yeux présente un de ces cas extrêmes.

Huitième observation. Le malade dont l'affection est désignée sous le nom de lypémanie avec gémissements continuels, Jean-Baptiste M...., âgé de 32 ans, a récemment terminé sa malheureuse existence, et si la lypémanie a ses martyrs, cet infortuné a sa place marquée parmi ces tristes victimes des souffrances de l'esprit. Lorsqu'il est arrivé à l'Asile il était âgé de 28 ans à peine, et les renseignements commémoratifs nous le représentaient comme un excellent ouvrier charron, de mœurs pacifiques et irréprochables, mais dont le caractère avait des tendances à l'hypochondrie. On avait remarqué qu'à chaque renouvellement du printemps, Jean-Baptiste M ... devenait plus triste, et qu'il fuyait la société des jeunes gens de son village. Il confondait alors ses parents dans la liste générale de ses persécuteurs. Malgré sa douceur naturelle, il était devenu dangereux, sous l'influence de sa maladie, et avait cherché à incendier la maison paternelle. Il fut donc urgent de le conduire à Maréville. Lorsque je l'observai pour la première fois, sa figure exprimait déjà une grande concentration. Ses yeux à demi-fermés, le rapprochement de ses sourcils, sa tête inclinée sur sa poitrine dénotaient le lypémaniaque. Ses réponses étaient justes et précises, mais brèves, et encore terminait-il ses phrases par un pro-

fond gémissement. Lui demandait-on la cause de ces gémissements il répondait qu'il devait agir ainsi pour *maintenir son allure*. La nuit, son anxiété augmentait encore, il réveillait ses camarades ; on dut l'isoler, et dans l'Asile il n'était connu que sous le nom de *gémisseur*. Jean-Baptiste était un travailleur infatigable ; il se rendait au travail en courant, et en revenait de même, une de ses mains était appuyée sur la région coccygienne, et de l'autre bras il opérait des mouvements latéraux très-multipliés. Toutes ces manœuvres avaient pour but d'empêcher ses ennemis d'entrer dans son corps, et il n'avait pas d'autres moyens de *maintenir son allure*. Mais il arriva une époque où cet état de lypémanie atteignit son paroxisme. Jean-Baptiste ne gémissait plus, il poussait de véritables mugissements.

Je l'ai fait représenter dans sa position favorite. Il est assis, la tête penchée sur la poitrine, avec une de ses mains il tord sa blouse, son pied droit est tendu, et de son talon il frappe le sol. Ce mouvement de frapper est en harmonie avec le rhythme de ses mugissements, et que l'on ne croie pas qu'il y a chez ce malheureux une interruption à un état pareil ; il mugit en mangeant, il mugit avant de s'endormir, et il ne s'interrompt que pour faire grincer ses dents de la façon la plus pénible. Arrivé au dernier degré du marasme, nous sommes obligé de l'aliter. Il ne mange plus qu'avec la plus grande difficulté ; ses extrémités inférieures sont infiltrées ; sa poitrine est reserrée par le défaut d'inhalation d'une quantité d'air suffisante ; ses poumons ne fonctionnent pour ainsi dire plus que d'une manière imperceptible ; son corps est couvert de plaies ; quand il ne peut plus déchirer ses vêtements, il se lacère la peau. Il meurt enfin après avoir été quatre années entières dans la même situation. Jusqu'au dernier instant, cet infortuné conserva le souvenir de sa famille. Trois jours

avant sa mort il écrivit d'une main défaillante à son père une lettre dont voici quelques phrases : « *Je gémis toujours* » pour *maintenir mon allure.* — J'ai bien peur de mourir, » et je ne puis vivre. — Ces Messieurs ont fait ce qu'ils ont » pu, *les autres* sont les plus forts, etc. »

Toutes les formes dépressives sont loin de présenter ces péripéties émouvantes. Il existe certains mélancoliques qui, avec les apparences extérieures de la tristesse éprouvent un certain plaisir à rester concentrés dans leurs préoccupations délirantes. Ils finissent par se croire des hommes exceptionnels ; les hallucinations de la vue et de l'ouïe fréquentes chez eux les entretiennent dans ces idées nouvelles. Il n'est pas rare de voir des malades qui s'étaient présentés à votre observation avec un délire d'humilité, en arriver, par suite de la systématisation de leurs idées à se croire des inspirés, des prophètes, de nouveaux Messies. La forme dépressive est remplacée alors par la forme avec excitation et vous avez à traiter de véritables maniaques. Nous en avons montré plusieurs exemples. Un ancien gendarme, poursuivi longtemps par les idées les plus noires et se croyant damné, est aujourd'hui un maniaque de cette espèce (et ce sont souvent les plus dangereux), il se croit l'époux de la Vierge, il la voit et l'entend ; il accepte ses inspirations, et comme celles-ci ne peuvent se détacher complétement des préoccupations qu'il puisait jadis dans ses terreurs, il nous poursuit de ses anathèmes et nous prédit journellement la fin la plus triste.

Un autre lypémaniaque qui a dépensé tout son petit avoir en voyages vers les lieux les plus célèbres de la chrétienté, avec l'espérance de trouver un soulagement à ses craintes exagérées de l'enfer, est aujourd'hui dans un véritable état d'exaltation, parce que le Saint-Esprit s'est révélé à lui. Les cieux sont ouverts à ses regards ; l'Apocalypse n'a plus

de mystères pour son intelligence; si nous essayons de combattre ses folies, il nous accable de ses mépris et de ses dédains, et il ne veut pas répondre à des hommes qui ne vivent que dans la convoitise de leurs passions et dans la corruption de la chair.

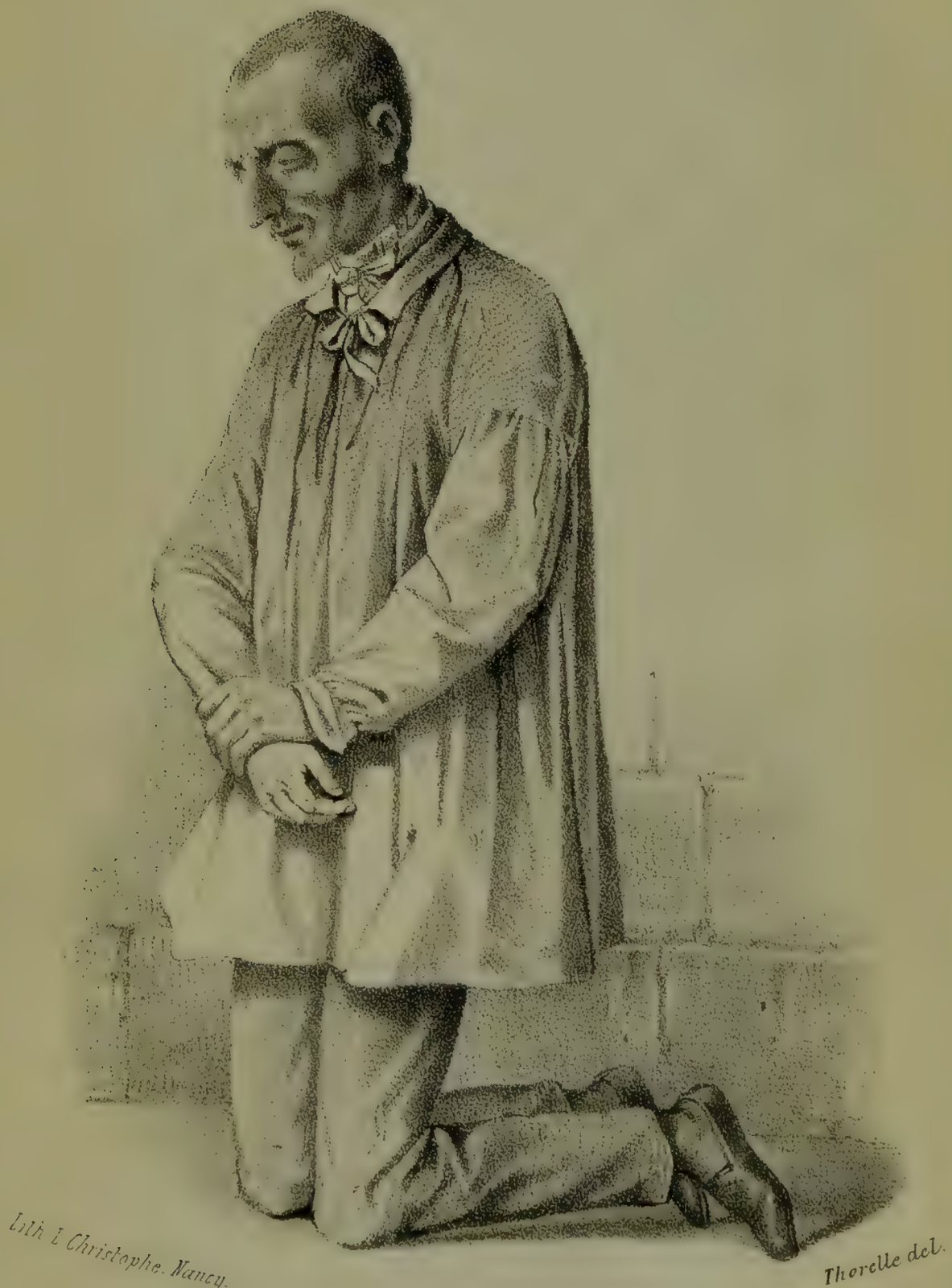
Le jeune mélancolique religieux dont j'ai donné l'observation (page 167), en arriva à un degré d'exaltation maniaque excessive, lorsque, se persuadant qu'il était possédé du diable, il crut devoir nous accabler de ses imprécations, et dans son délire fouler aux pieds les choses les plus sacrées et les plus respectables. Les malades de cette catégorie ont été désignés sous le nom de démonomanes, mais ils ne se présentaient pas toujours à l'observation avec ce degré d'exaltation. L'individu dont M. Thorelle a si bien rendu la figure expressive, et dont j'ai désigné l'affection sous le nom de lypémanie (forme de *monomanie* religieuse dans le sens que beaucoup d'auteurs attachent à ce terme que nous combattons aujourd'hui), aurait été considéré autrefois comme un véritable démonomane. Je vais donner son observation en quelques lignes.

Neuvième observation. Athanase S....., est âgé de 22 à 23 ans, il est à l'Asile pour la deuxième fois, et l'exagération de ses scrupules religieux a été le point de départ de la perte de sa raison. Il y a deux ans, Athanase travaillait encore et parlait ; depuis cette époque il ne veut plus rien faire et ne répond à aucune question. L'hésitation qu'il apportait dans les actes les plus ordinaires de la vie indiquait seule sa profonde pusillanimité, et la crainte excessive qu'il avait d'offenser Dieu. Il se faisait des reproches continuels pour des fautes imaginaires, et se livrait à des jeûnes qui détruisaient sa santé. Il en arrivait souvent à ne plus vouloir manger, et lorsque, placé sous la douche, nous le forcions à accepter des aliments, il répétait à voix basse :

ASILE DE MARÉVILLE.

(Lypémanie.)

Forme de monomanie religieuse



Lith. L. Christophe. Nancy.

Thorelle del.

ATHANASE S... 22 ANS

(Ardennes)

« que votre volonté soit faite, Seigneur.... pardonnez-leur, » ils ne savent ce qu'ils font : quel bonheur de mourir pour » votre saint nom. » Si on le perdait un moment de vue, il se mettait dans la position où il est représenté, il y serait resté des journées entières absorbé dans son idée fixe, et se frappant la tête contre les murailles. Il y a un an, je voulus essayer de le faire aller à la chapelle, et je fus étonné de sa résistance, il se cramponnait à la porte, et malgré son état extrême d'hémaciation, il opposait une résistance extraordinaire. Lorsqu'aujourd'hui on le menace de le conduire à la chapelle, lorsqu'on approche de lui un crucifix ou qu'on essaie de faire sur lui le signe de la croix, les sensations qu'il éprouve se révèlent d'une manière saisissante dans l'expression de la face et dans les gestes. Sa figure s'injecte, il pousse de profonds soupirs, se bouche les oreilles, et sa résistance se traduit dans une lutte où cet être si faible en apparence déploie une violence et une énergie dont on ne le croirait pas capable.

Telles sont les principales considérations que nous avions à émettre sur ce type dépressif des maladies mentales désigné sous le nom de mélancolie ou lypémanie. Nous laissons au lecteur le soin d'établir les analogies qui existent entre les différentes formes de ce type et les différentes formes du type maniaque.

D'après ce que nous avons dit, il est facile d'établir les déductions suivantes :

1° Il y a une forme primitive simple, essentielle pour ainsi dire, où l'individu est plongé dans une tristesse profonde qui annihile ses forces intellectuelles et physiques, sans qu'il puisse rapporter cet état à aucune manière d'être de sa position intellectuelle antérieure.

2° La mélancolie peut être générale avec production de délires variés. Il est plus facile dans cette forme de distin-

guer les motifs ; mais les impressions douloureuses sont si pénibles, les phénomènes hallucinatoires si variés que les malades ont peur de tout, que les moindres phénomènes extérieurs, les plus indifférentes circonstances exercent sur eux la plus pénible impression. Cette forme a encore été désignée sous le nom de panophobie, polymélancolie (1).

3° Il existe (et c'est le cas le plus général) une forme plus simple, où les individus systématisant leurs idées, apparaissent à l'observateur, qui ne les examine que superficiellement, parfaitement raisonnables sur l'ensemble des opérations intellectuelles qui n'ont pas trait à leur idée systématique prédominante. Cette forme a fourni aux partisans de la monomanie ses candidats les plus nombreux. Elle a ses monomanes incendiaires, homicides, voleurs, suicides, érotiques, religieux, ambitieux, etc. Ils sont en aussi grande quantité que le nombre des instincts de l'homme, que la variété de ses passions. Il y eut des monomanies intellectuelles, affectives, instinctives. Les théomanes, les démonomanes sont encore classés dans cette même catégorie. L'étude de l'aliénation entreprise à ce point de vue deviendrait impossible. Nous avons déjà vu que la plupart des instincts pervertis des aliénés, ainsi que leurs tendances dépravées, sont les phénomènes secondaires d'une maladie principale qui se rapporte également au type maniaque ou au type lypémaniaque. Nous allons dans un instant nous expliquer plus catégoriquement encore sur la question de savoir si la *monomanie* peut réellement exister dans une intelligence saine sur tous les autres points.

4° La lypémanie comme la manie a aussi ses moments

(1) Guislain : Leçons orales sur les phrénopathies ou traité théorique et pratique des maladies mentales (Gand, 1852).

de rémittence et d'intermittence ; ses formes chroniques et périodiques ; seulement les diverses phases que parcourt cette affection ont une durée plus longue que dans le type avec excitation. Souvent j'ai vu la lypémanie finir par la manie. Cette transition, non-seulement n'a rien d'improbable, mais elle s'explique dans ce cas par l'étude des influences réciproques du physique sur le moral. Ces transformations de lypémanie en manie, ont fait, dit Esquirol, confondre la première de ces affections avec la seconde. On aurait dû plutôt y voir l'intime corrélation qui unit entre eux des types en apparence si différents. Ne pourrait-on pas dire de ces divers types ce qu'Arétée disait de la fureur ? *Furoris modi specie permulti sunt, genere tantum unus. Est enim ex toto mentis alienatio diuturna, vacans febre.*

5° La lypémanie peut ne pas exister toujours à l'état simple. Elle se relie souvent à l'hypochondrie, à la nostalgie, à diverses affections nerveuses qui, prises isolément, ne sont pas des vésanies, mais qui n'en apportent pas moins à la maladie, constituée comme aliénation, des éléments qui ne sont pas sans importance. Il n'est pas rare de voir dans ces circonstances surgir des phénomènes insolites et bizarres, et se produire comme le démontre Guislain, de véritables associations morbides. Les perversions les plus extraordinaires de la sensibilité, les hallucinations les plus variées, et affectant tous les sens à la fois, sont les conditions les plus ordinaires de ces états complexes que nous décrirons sous le nom de *formes mixtes*. On y observe l'extase, la catalepsie, la forme dépressive portée jusqu'à la stupeur. Ces *formes mixtes* seront décrites par nous avec tous leurs développements dans le second volume de cet ouvrage.

DÉMENCE.

Synonymie. *Amentia. Fatuitas. Anoia.* Ἀξουλή. *Blödsinn, Aberwitz, Albernheit, Abersinn, Willenlosigkeit* (des Allemands.) *Stupidità, nullità* (des Italiens.) *Demency, fatuity* (des Anglais.) Noasthénie (de Guislain) (1).

Dans ses leçons cliniques à Bicêtre, M. le docteur Ferrus a fait l'histoire des différentes débilités intellectuelles, de manière à jeter la plus vive lumière sur ces difficiles questions. J'essaie de faire le résumé des idées de ce savant professeur. Entre l'idiotie et la démence il y a l'analogie la plus frappante. Dans les deux cas, l'intelligence humaine est abolie ; elle n'a plus de moyens de perfectibilité... Mais l'analogie cesse dans l'examen des causes productrices. L'idiot apporte en naissant les éléments irrémédiables de sa déchéance ; le dément, au contraire, en arrive progressivement à la perte totale de ses facultés. « La démence » est l'abolition des facultés intellectuelles, morales et ins- » tinctives, survenant après l'époque de la puberté, au mo- » ment où chacune d'elles se posait d'une manière distincte » comme type du beau et des perfectionnements, c'est une » sorte de débilité apparaissant d'une manière insensible » ou avec la rapidité de la foudre, brisant plus ou moins » tous les rapports qui unissent l'homme au reste de l'u- » nivers. »

Les caractères de la démence sont assez tranchés pour ne pas être confondus avec ceux des autres affections mentales. Dans l'idiotie les facultés de l'esprit n'ont jamais existé ou ont été anéanties avant leur développement

(1) Νόος intelligence ; ἀσθενιά, faiblesse.

complet. Dans la démence, il est possible de voir encore quelques traces d'un passé intelligent... Il arrive parfois, sous l'influence d'un traitement perturbateur, de faire jaillir quelques lueurs intellectuelles.... « Mais le dé-
» ment trahit en vain sa perfection passée, il est marqué
» pour toujours du sceau de la faiblesse et de la nullité, et
» destiné à s'éteindre par une sorte d'épuisement de l'in-
» nervation.

» La stupidité consiste dans l'abolition accidentelle,
» subite, complète des facultés intellectuelles, morales et
» instinctives, ainsi que des mouvements. Elle reconnaît
» pour cause une secousse physique ou morale, violente et
» brusque; elle se distingue de la démence par la rapidité
» de son apparition, l'intensité de ses symptômes, leur ré-
» mission et leur exaspération fréquente, et surtout par la
» possibilité d'une guérison complète (1). »

La démence, dit Esquirol, est caractérisée par l'affaiblissement de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté. L'incohérence des idées, le défaut de spontanéité intellectuelle et morale, sont les signes de cette affection. L'homme qui est dans la démence a perdu la faculté de percevoir convenablement les objets, d'en saisir les rapports, de les comparer, d'en conserver le souvenir complet; d'où résulte l'impossibilité de raisonner juste.

Dans la démence, ajoute encore ce médecin, les impressions sont trop faibles, soit parce que la sensibilité des organes, des sensations est affaiblie, soit enfin parce que le cerveau lui-même n'a plus assez de force pour percevoir et retenir l'impression qui lui est transmise : d'où il résulte

(1) Ferrus, leçons cliniques faites à Bicêtre (années 1836, 1837, 1838, et publiées par la *Gazette des Hôpitaux*).

nécessairement que les sensations sont peu énergiques, obscures, incomplètes. Les individus en démence ne sont pas susceptibles d'une attention assez forte, les objets ne les frappent plus que d'une manière obscure et fausse, ils ne peuvent ni comparer, ni associer les idées, ni les abstraire; l'organe de la pensée n'a pas assez d'énergie, il est privé de la force tonique nécessaire à l'intégrité de ses fonctions. Dès lors les idées les plus disparates se succèdent indépendantes les unes des autres; elles se suivent sans liaison et sans motif; les propos sont incohérents; les malades répètent des mots, des phrases entières, sans y attacher de sens précis; ils parlent comme ils raisonnent, sans avoir la conscience de ce qu'ils disent. Il semble qu'il y ait des comptes faits dans leur tête, qu'ils répètent, obéissant à des habitudes anciennes, ou cédant à des connaissances fortuites (1).

Je me garderai bien de suivre quelques auteurs, dans les divisions nombreuses qu'ils ont établies à propos de la démence. Je crois inutile d'occuper le lecteur des démences *complètes et incomplètes*, partielles et générales, continues, intermittentes et rémittentes, aiguës et chroniques, etc. Ce qu'il nous importe de savoir, c'est que le dément, malgré l'atonie générale de ses fonctions organiques, n'est pas soustrait pour cela aux lois de l'action et de la réaction. Il a des périodes dans son existence où les anciens phénomènes d'exaltation semblent se réveiller. Alors il s'agite, il crie, il déchire, il peut quelquefois se livrer à des actes dangereux. Les hallucinations sont souvent assez intenses pour provoquer de véritables accès de fureur; mais cette fureur dure peu; elle s'éteint comme la colère de l'enfant.

(1) Esquirol, de la démence, p. 221.

Le dément à l'*état aigu*, comme le veut Esquirol, retombe dans son automatie ordinaire, et ce grand peintre des affections mentales nous le représente lui-même dans cet état spécial, où le malheureux dément n'a plus ni désirs, ni haine, ni tendresse ; il est dans la plus grande indifférence pour les objets qui lui étaient le plus chers ; il voit ses parents et ses amis sans plaisir et s'en sépare sans regrets. Il ne s'inquiète pas des privations qu'on lui impose, et se réjouit peu des plaisirs qu'on lui procure. Ce qui se passe autour de lui ne l'affecte pas. Les événements de la vie ne sont rien pour lui, parce qu'il ne peut les rattacher à aucun souvenir, à aucune espérance ; indifférent à tout, rien ne le touche. Il rit et joue alors que les autres hommes s'affligent ; il répand des larmes alors que tout le monde est satisfait et qu'il devrait l'être lui-même ; si sa position le mécontente, il ne fait rien pour la changer. Ses déterminations sont vagues et incertaines ; c'est un véritable automate qui n'a pas assez d'énergie pour être indocile ; son isolement est d'autant plus nécessaire qu'il se livre à des actes qui sont le résultat de l'abolition de la conscience, et qu'il ne devient que trop souvent le jouet et la victime de ceux qui veulent abuser de son état.

Si la démence, comme nous l'avons déjà fait observer, nous représente la terminaison des affections mentales, elle peut être primitive en ce sens que l'individu, sous l'empire d'une grave maladie, ou bien encore à la suite d'un traitement irrationnel, comme les saignées exagérées, tombe dans une prostration de toutes ses forces intellectuelles et physiques, qui nous représente les phénomènes de la démence consécutive.

Il arrive aussi que sous l'influence de quelques affections idiopathiques du cerveau, le dément offre dans son état des exacerbations, des phénomènes particuliers de rémit-

tence et d'intermittence, des délires systématisés, où il ne rêve que grandeurs, richesses et honneurs. C'est ce qui se remarque particulièrement dans la paralysie générale. Tous ces faits seront mis par nous sous leur véritable jour, lorsque dans le second volume de cet ouvrage, nous aurons à traiter des ramollissements cérébraux, de l'encéphalite aiguë et chronique dans le rapport de ces affections avec les phénomènes anormaux de l'intelligence.

Dixième et onzième observation. Mon intention a été de représenter dans les deux types que le lecteur a sous les yeux, la démence telle que j'en ai fait la description et telle que nous la montrent les lésions intellectuelles arrivées à ce point fatal de leur terminaison. L'artiste distingué qui m'a prêté le secours de son talent, s'est véritablement surpassé dans ce cas. Il est impossible de rendre avec plus de vérité et d'expression la physionomie générale de ces deux anciennes maniaques qui ne vivent plus que d'une existence végétative et qui en sont aujourd'hui à la période extrême de leur triste maladie.

Cléophas et Sophie sont deux femmes âgées, l'une de 73 et l'autre de 70 ans. Après avoir parcouru toutes les phases de la manie aiguë et chronique, elles nous offrent, l'une et l'autre, une abolition complète de toutes les facultés intellectuelles et affectives, une perte générale de tous les souvenirs et de toutes les affections. L'une d'elles a la tête tristement penchée sur sa poitrine, sa figure est morose, on y chercherait en vain l'expression de la plus faible lueur d'intelligence. Elle reste où on la place, ne répond à aucune question, murmure quelques mots inintelligibles, de temps à autre elle pousse des cris aigus, se mord les mains; mais son accès passé elle retombe dans son automatie. Malgré son triste état mental, Cléophas a trouvé une compagne fidèle, une amie dévouée; c'est une ancienne

Abolition complète de toutes les facultés intellectuelles et affectives



Lith. L. Christophe. Nancy.

CLÉOPHAS D.... 73 ANS.

(Bas-Rhin.)

Perte générale de tous les souvenirs et de toutes les affections _ Rire continuel



Thorelle del.

SOPHIE E.....70 ANS,

(Bas-Rhin.)

maniaque chronique, hallucinée, qui la prend pour sa fille, et ne veut pas s'en séparer. Cette pauvre insensée couche dans la chambre de sa fille adoptive, la soigne avec une tendresse maternelle des plus vives ; se relève plusieurs fois la nuit pour la recouvrir ; l'habille, la fait manger, l'approprie. Cette intimité dure depuis dix ans et ne s'est pas démentie un seul jour ; mais en vain cette malade prodigue-t-elle à la malheureuse démente tous les trésors de son dévouement, elle ne recueille que l'ingratitude et l'indifférence, s'il est permis de voir de l'ingratitude et de l'indifférence chez un être dont toutes les facultés sont abolies.

Sophie E..... est âgée de 70 ans. Sa figure rieuse qui fait un si singulier contraste avec celle de sa voisine Cléophas, impressionne peut-être plus péniblement encore le spectateur, en raison même de ses rires immodérés. Ces rires sont continuels, ils sont convulsifs, c'est sans interruption que cette malheureuse malade, va, vient, s'agite, se lève, tourmente et agace tout ce qui l'entoure. On est obligé souvent de la fixer sur sa chaise, et alors elle lève la tête, part d'un grand éclat de rire qui se continue avec un mouvement d'inclinaison du tronc vers les genoux. Lorsqu'elle est prête d'étouffer sous l'influence des mouvements convulsifs de son diaphragme, elle relève la tête pour respirer, part d'un nouvel éclat de rire, et ce manége se continue pendant des jours entiers. Ces deux démentes mangent avec voracité. Leurs fonctions physiologiques se font bien. Elles paraissent insensibles aux influences extérieures, et depuis cinq ans que je les connais, jamais elles n'ont été alitées (1).

(1) Le malade dont le portrait est représenté page 94, Gustave M..., est

Considérations historiques. Le savant qui dans sa triple sphère réunirait l'érudition de l'historien, le génie médical et philosophique dans sa plus haute expression d'impartialité serait seul à même d'examiner sous toutes ses faces cette vaste question des progrès et de la décadence de l'esprit humain dans ses rapports avec les institutions civiles, politiques et religieuses des différents peuples; jusque-là nous ne pourrons que rester dans la limite des suppositions, et le débat s'agitera toujours entre les observateurs qui voient dans les progrès de la civilisation des éléments plus actifs de perturbations mentales, et ceux qui examinent la question au point de vue plus général, où nous la plaçons. Les opinions que nous avons émises dans cet ouvrage nous dispensent de rentrer dans le débat (1), mais nous pouvons, sans être en contradiction avec nos principes, admettre qu'à certaines périodes historiques, on voit surgir des délires spéciaux qui n'ont plus leur raison d'être à des époques ultérieures. On peut se pénétrer de cette vérité en lisant l'histoire des grandes épidémies de délire, par M. Calmeil, et l'on restera convaincu que si la nature de nos institutions actuelles qui ouvrent un champ si vaste à l'ambition individuelle, fait surgir par là même un plus grand nombre de délires

aussi un véritable type de démence. Un de mes honorables collègues m'écrit à ce propos pour me demander si dans ce cas je n'ai pas confondu l'idiotisme avec la démence. Je n'ai pas eu l'intention de faire cette confusion. J'ai seulement voulu faire ressortir les effets de la dégénérescence de l'homme arrivé au dernier degré de certaines affections. Rien ne ressemble autant à l'idiotisme que la démence parvenue à sa période extrême.

(1) Voir § VI. Considérations générales sur la manière d'étudier les causes des diverses aliénations mentales, p. 70. Influence des climats, etc., p. 248.

spécialisés, on n'a plus autant à craindre l'action de ces causes qui, tenant à la nature intime des convictions, agitaient si fortement les esprits et les troublaient dans la sphère de leur sensibilité morale. Si l'on veut bien rendre au mot civilisation sa signification naturelle, nous serons toujours en droit de dire que la raison, dans le sens général du développement de nos facultés, a établi son empire d'une manière bien plus solide, là où tous les grands principes du perfectionnement intellectuel, physique et moral de l'homme, rayonnent dans le sens le plus absolu et le plus fécondant de leur action vraiment civilisatrice.

§ VIII.

DE LA MONOMANIE.

SON EXISTENCE EST-ELLE COMPATIBLE AVEC LE PROGRÈS DES SCIENCES MÉDICO-PSYCHOLOGIQUES ET MÉDICO-LÉGALES ?

SOMMAIRE.

Etat de la question. — Pinel et son école. — Tendances scientifiques de son époque. — Services rendus aux aliénés, par Pinel et Esquirol. — L'idée même de la folie exclut l'idée de monomanie. — Arguments. — Des erreurs, des idées fausses. — Des systèmes erronés. — Manière dont se forment les idées. — Condillac et son école. — Du lien étroit qui existe entre toutes les conceptions de notre pensée. — De l'unité dans les notions multiples de notre esprit. — Opinions de Descartes, de Leibnitz, Bonald, Buchez. — Erreur de Condillac. — Le fait de l'aliénation ne peut briser la loi essentielle de l'unité de la vie intellectuelle. — Arguments. — Des lois essentielles de notre intelligence. — L'aliéné ne peut être soustrait à ces lois. — L'unité des idées humaines n'est pas un fait accidentel. — Les altérations organiques ne peuvent la briser dans son essence. — Conséquences pour la médecine légale. — Manière de comprendre la lésion des facultés. — La localisation de la folie comprise sous le nom de monomanie implique contradiction. — L'absence de la liberté provient d'une déviation dans l'intelligence et dans la sensibilité. — Exemples. — Conséquences. — Nécessité de l'isolement. — Il ne peut pas y avoir de folie circonscrite. — Les opinions de beaucoup de médecins corroborent celles que nous émettons. — Citations. — Opinion de M. Falret.

Peut-il y avoir dans la stricte rigueur des termes un délire essentiellement circonscrit, local, exclusif, ne portant que sur une idée, et laissant du reste la raison parfaitement

intacte ; en un mot la monomanie est-elle un phénomène concevable de l'intelligence? Telle est la question que soulève la théorie de Pinel et d'Esquirol, question d'une importance extrême au point de vue de la médecine légale des aliénés. La théorie de la monomanie a été le sujet de mes préoccupations scientifiques dès les premiers instants de mon initiation à l'étude de l'aliénation mentale. Ce n'est donc pas sans y avoir profondément réfléchi que je me hasarde à combattre les idées d'hommes aussi considérables et si justement vénérés que Pinel et Esquirol. Au reste, je ne marche pas seul dans cette voie ; des tendances analogues se font jour de toutes parts. Je me suis appuyé déjà sur l'autorité des faits scientifiques dans les observations précédemment citées ; je cherche maintenant un nouveau point d'appui dans l'autorité des médecins et des psychologues. Je serais injuste si je ne proclamais pas bien haut ce que je dois sous ce rapport à M. Morin, ce jeune et savant psychologue, qui a bien voulu fortifier mes connaissances psychologiques et qui m'a promis son concours actif pour mon traité spécial sur la médecine légale de aliénés, complément nécessaire de ces études théoriques et pratiques.

Nous avons déjà constaté quelques-uns des honorables motifs qui amenèrent Pinel et Esquirol à la formule de la monomanie ; nous avons vu les services que ces illustres médecins rendirent par là même aux aliénés à idées systématiques, et cela à une époque où l'on n'était que trop disposé à les regarder comme des criminels. Ajoutons encore que les doctrines médicales qui régnaient au moment où Pinel et Esquirol se rendaient si célèbres par leurs écrits, que ces doctrines appliquées aux questions physiologiques amènent à ne voir partout que des affections, des maladies locales, et à ne tenir qu'un compte médiocre de

ce principe d'unité dont les écoles spiritualistes cherchent à faire ressortir l'importance et les effets (1). Pinel et son école furent amenés naturellement à cette idée que l'aliénation, dans certaines circonstances, pouvait bien n'être qu'un phénomène circonscrit, isolé, local, ne portant que sur un sujet. Ils y furent amenés d'autant plus naturellement, que cette théorie de la *monomanie* était non-seulement d'accord avec la logique de leurs principes philosophiques, mais avec leurs sentiments. Combien en effet le malheureux aliéné, objet d'effroi et d'horreur pour les préjugés populaires, n'était-il pas réhabilité dans l'opinion, si l'on établissait que sa raison égarée, sur un point, était parfaitement saine d'ailleurs, et qu'il était, sauf une erreur de détail, semblable ou supérieur à ceux que nous fréquentons avec le plus de plaisir (2) ! Nous comprenons parfaitement que des médecins d'une si haute valeur scientifique aient admis le fait, selon nous très-contestable, de la monomanie; nous pensons que leur système à cet égard, en contribuant à dissiper des préventions cruelles, a été essentiellement utile. Mais aujourd'hui, ces préventions commencent à disparaître, et la vérité telle que nous la concevons, peut se produire sans danger ; elle peut même,

(1) La seconde édition du traité de Pinel est de 1809. Les premiers travaux d'Esquirol datent de la fin de l'Empire. Or, à cette époque la doctrine officielle était le sensualisme. Au reste, Pinel avoue très-hautement dans son ouvrage sa prédilection pour la théorie de Condillac sur l'origine des idées.

(2) On fera observer que, presque toujours Pinel tend à exagérer les qualités des aliénés. Il s'agissait alors pour la science, il s'agissait pour lui, de les réhabiliter. Nous devons admirer et bénir cette exagération, mais, nous devons aussi l'éviter, parce qu'aujourd'hui, elle présenterait beaucoup moins d'avantages et beaucoup plus d'inconvénients.

si les conséquences de notre théorie ne nous égarent, donner de nouvelles garanties aux aliénés, et fournir de nouveaux enseignements à la médecine légale. Qu'il nous soit donc permis d'étudier en lui-même, et dans sa valeur absolue, ce système de la monomanie qui a rendu de si grands services, et a eu, dans son temps, une si grande valeur relative.

Une première observation se présente à notre esprit. On comprend sans peine, si les cas prétendus de monomanie ne sont dans la réalité que ceux où la folie s'est systématisée, qu'ils soient aussi les cas nous présentant le moins de chances de guérison ; car, il faut voir en eux, non pas une espèce particulière d'aliénation mentale, celle qui est le moins complète, mais au contraire, une période avancée de la maladie ; que si, d'un autre côté, la monomanie, comme la comprennent PINEL et ESQUIROL, constitue un délire exclusivement relatif à une idée, n'est-il pas évident qu'on devra la regarder comme un mal moins profond et moins étendu que la manie, et par conséquent, d'une guérison plus sûre, aussi bien que plus facile ? Or, interrogeons PINEL et ESQUIROL : eux-mêmes sur cette question de fait nous apprennent, d'accord avec l'expérience, que c'est précisément le contraire qui arrive. Le délire exclusif des mélancoliques, dit PINEL (et les mélancoliques de PINEL sont, on le sait, les monomaniaques d'ESQUIROL), le délire exclusif des mélancoliques et leur caractère ombrageux cèdent difficilement au traitement.

« La manie, dit ESQUIROL : t. 2, page 177, est de toutes » les aliénations mentales celle *qui guérit le plus sûrement ;* » si elle est simple, si les prédispositions ne sont point trop » nombreuses, et n'ont point une influence trop énergique. » Il est faux qu'un premier accès de manie ne guérisse » point, s'il n'est pas compliqué d'épilepsie et de paralysie, » l'on guérit fréquemment aussi du second accès. »

Nous ne saurions trop inviter le lecteur attentif à méditer ces passages péremptoires, et à se demander si Pinel et Esquirol qui les ont écrits, n'auraient pas dû en conclure que par une confusion d'idées regrettable, ils prenaient un délire systématisé, pour un délire local et exclusif.

Mais laissons de côté les arguments empruntés aux considérations médicales, pour examiner si l'idée même de folie n'exclut pas pour qui veut approfondir la question, l'idée de monomanie.

Si nous prenons une intelligence qui fonctionne suivant les lois normales, il nous sera facile de constater qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir en elle d'erreur durable et persistante qui ne tienne à tout un système erroné. Nous disons, qu'on le remarque bien, durable et persistante ; car, on peut concevoir que dans les nombreux calculs auxquels elle soumet et l'univers physique et l'univers moral, la pensée se trouve un instant défaillante : c'est ce qui arrive, au mathématicien, lorsqu'il se trompe plus ou moins gravement dans une de ses opérations ; mais à la première rectification, au premier avis, il reconnaîtra son erreur, laquelle par conséquent, en vertu même de son origine, ne persiste pas et ne peut persister.

Il est d'autres idées fausses, chacun a pu l'observer, qui résistent non-seulement à un avis, mais encore à une discussion. Elles cèdent quelquefois avec le temps, mais il est rare qu'elles cèdent après une seule démonstration. Et si l'on recherche d'où vient cette tenacité qui les distingue, on arrive à reconnaître qu'elles sont si difficiles à arracher de l'esprit parce qu'elles tiennent pour ainsi dire à tous ses principes, à toutes ses appréciations, à toutes ses méthodes, à toutes ses fibres intellectuelles.

Il ne faudrait pas croire, en effet, que les idées s'ajoutent, pour ainsi dire, bout à bout, comme les molécules d'un

minéral. Condillac et son école ont pu, sur la foi d'une expérimentation incomplète, admettre ce singulier système. Mais depuis Condillac la psychologie a fait des progrès dont la médecine doit tenir compte. Il est prouvé aujourd'hui que le sensualisme est incapable de résister à un examen un peu approfondi ; il est prouvé que les idées mêmes qui nous viennent du monde extérieur, et remontent à une origine accidentelle, ne sont comprises par notre entendement, qu'autant qu'il les subordonne à quelques principes qu'il trouve en lui-même, et qui établissent entre elles une certaine hiérarchie. L'unité et l'harmonie de l'univers se reflètent donc dans l'unité et dans l'harmonie de l'intelligence. De même que tout se tient dans la série des phénomènes visibles de l'univers, tout se tient aussi dans la série des invisibles idées de l'esprit. Les notions ne vivent donc pas, et ne peuvent vivre isolées au sein de l'âme ; et voilà pourquoi une erreur se détruit immédiatement et comme au premier signe dans notre pensée, ou bien elle tient à une longue chaîne d'erreurs, et alors elle ne peut disparaître que par un pénible et difficile travail.

Mais, dira-t-on, ne suffit-il pas d'observer les hommes, pour s'apercevoir que certains d'entre eux, même raisonnables, ont de véritables monomanies, c'est-à-dire, se laissent dominer par une idée unique qui semble exclure toutes les autres et absorber leur intelligence ? Le matérialisme, l'idéalisme, tous ces systèmes qui ont joué un grand rôle dans l'histoire de la pensée humaine, et sous l'empire desquels une foule d'esprits n'ont voulu voir et n'ont vu qu'une des faces de l'univers, ne sont-ils pas des *monomanies philosophiques* ? Ne prouvent-ils pas contre cette loi d'unité que vous prétendiez tout à l'heure constater ? La réponse à une pareille objection est facile : bien analysé et bien compris, le fait qu'on nous oppose est une preuve de plus

en faveur de notre théorie. Sans doute il est des intelligences qui acceptent l'empire absolu d'un principe, et s'obstinent à n'employer que sa lumière pour étudier le monde; sans doute, il y a des matérialistes et des idéalistes, sans doute, il y a des esprits aveuglément systématiques. Mais, ces esprits, qu'on le remarque bien, ne séparent pas ce qu'il est impossible de séparer ; ils ne nient pas, s'isolant dans un principe, dans une faculté unique, les réalités qui tombent sous la perception; ils prétendent au contraire que cette faculté a le don de les percevoir. Sans doute ils sont amenés par là à méconnaître l'essence propre de ces réalités et dès lors à les confondre avec d'autres radicalement différentes ; mais c'est en cela, et en cela seulement, que consiste leur erreur. Ainsi, le matérialiste ne prétend pas qu'il n'y a dans l'univers ni idées, ni sentiments; il ne prétend pas même que ces phénomènes psychologiques échappent à une étude scientifique, il s'en préoccupe comme le spiritualiste ; seulement, il croit pouvoir les pénétrer dans leur nature intime par les mêmes moyens intellectuels qui lui ont donné une certaine connaissance des objets physiques ; et, il est ainsi conduit à les rapporter à une substance qui ne diffère en rien de la substance matérielle. De même l'idéaliste, n'abjure pas toute idée d'étendue, de forme, de mouvement ; mais il estime que ces idées ne sont que diverses transformations de celles qui lui représentent son âme ; et la nature n'est plus à ses yeux que l'esprit qui se reflète devant lui-même, et qui prend ce reflet pour un être distinct de lui. Prenons enfin le système le plus monstrueusement exclusif qui se puisse concevoir, prenons l'athéisme : l'athée a beau faire ; il n'est pas plus fort que les lois de la pensée humaine ; en vain s'ingénie-t-il dans mille hypothèses bizarres, à repousser de ses conceptions scientifiques l'infini, l'éternel, le nécessaire. Il ne

veut pas qu'il y ait un être éternel, et il admet d'éternels atomes ; il ne veut pas qu'il y ait une substance nécessaire, et il impose à ses corpuscules une essence et des lois marquées au sceau de la nécessité ; il ne veut pas qu'il y ait une réalité infinie, et il s'incline devant l'infinité de la matière. Tant est impérieuse, invincible, cette force qui présente à la raison de l'homme toutes les faces de l'univers, tous les éléments de l'être, et qui ne lui permet d'en repousser aucun par une absolue négation !

Que conclure de là ? c'est que l'esprit de système (nous entendons le mauvais esprit de système) ne consiste pas à admettre exclusivement une idée ou une série d'idées, mais à se placer, pour juger de l'ensemble des êtres, au point de vue d'un principe qui ne permet pas de les apprécier tous dans leur véritable nature. Bien loin de prouver que les idées humaines sont capables de se désagréger et ne forment pas un ensemble dont toutes les parties sont solidaires, il montre au contraire, par sa seule existence, qu'il y a le lien le plus étroit entre les conceptions de notre pensée ; parce qu'elles dépendent nécessairement du point de vue général qui les domine toutes, en les unissant toutes.

Ainsi donc : l'unité dans les actions multiples de notre esprit, cette unité à laquelle nous aspirons sans cesse, peut être fort mal entendue, mais elle n'en est pas moins la tendance perpétuelle de notre esprit, parce qu'elle est sa loi la plus impérieuse. Les idées se créent par des rapprochements ; c'est dire assez que la pensée ne vit et ne se meut que parce qu'elle est organisée. Les éléments étrangers et réellement divers qu'elle puise dans le monde extérieur, ne s'assimilent à elle que lorsqu'elle les a fait entrer dans la circulation de ses idées générales; lorsqu'elle les a mis en rapport avec les principes universels qui

constituent son point de vue. Il en est à cet égard de la société, comme des individus ; à chaque époque, il y a des faits qui sont parfaitement constatés, mais comme ils ne sont pas en harmonie avec les méthodes reçues, avec les idées essentielles qui dominent, ils restent infertiles et insignifiants : ils n'ont pu encore être assimilés à la science.

Nous pouvons donc constater que les idées forment un tout organisé et vivant qui se développe par intùs-susception, et non par une masse, sans unité d'éléments juxtâposés qui se pourraient réunir et séparer commeà plaisir. Nous ne donnons pas du reste ce principe comme une opinion qui nous soit particulière, mais comme un fait constituant le fond de presque toutes les doctrines psycologiques, depuis Descartes. Ramener toutes les connaissances humaines, à une connaissance première, à l'affirmation de nous-mêmes par nous-mêmes, considérés comme êtres pensants, ou doués de conscience, tel est le but que se propose l'immortel fondateur de la philosophie moderne. Regarder la notion de force, puisée dans le spectacle de notre propre substance, comme l'origine de nos diverses idées, tel est le système de Leibnitz. Le sensualisme lui-même qui succède aux deux doctrines précédentes, et bien qu'arrivant comme conséquence dernière à faire de l'âme humaine un ensemble d'idées qui viennent toutes du dehors, et qui se juxtà-posent suivant les circonstances, le sensualisme a un point de départ tout différent. Condillac cherche comme Descartes et comme Leibnitz le principe central, le germe premier de la pensée ; il est guidé dans la conception de sa théorie, par cette conviction que les idées se tiennent, se lient, ont une organisation intime et invincible ; il se trompe, il est vrai, dans la recherche qu'il fait du premier anneau de cette chaîne intellectuelle, et il en vient finalement à la briser ; mais il y a cru, il y a cru puissam-

ment, et c'est cette croyance et les études dont elle fut l'origine, qui donnèrent à sa doctrine et le caractère scientifique qui la distingue et la longue influence qu'elle exerça. Kant puisa à la même source sa haute inspiration philosophique. Suivant lui, nous ne pensons qu'en ramenant les sensations et leurs données indéfiniment multiples à un certain nombre d'idées *à priori,* et celles-ci à une unité plus haute encore ; l'unité est le point de vue général de la raison qui n'a d'autre fonction que de l'établir en vertu de son énergie propre, entre les diverses facultés de l'entendement. M. de Bonald déclare lui-même, *dans ses recherches philosophiques,* que son but capital a été de trouver dans les faits intellectuels un fait premier qui donnât la clef de tous les autres, et il estime que ce fait premier auquel tout se relie dans l'ordre de la pensée, c'est le don divin du langage. Enfin, dans ces derniers temps, M. Buchez a analysé avec une sagacité admirable les divers procédés de l'esprit, et il a essayé de les rattacher tous au fait d'une révélation primitive, donnant à l'homme un *critérium* moral, et dans ce *critérium* le principe de toute affirmation et de toute classification.

Nous pouvons donc conclure de ce rapide examen que parmi les doctrines psychologiques des temps modernes, il en est quelques-unes qui tendent à compromettre le principe de l'organisation et de l'unité des idées humaines, mais qu'il n'y en a point que ce même principe n'ait inspirées, et dont il n'ait fait la fortune. Nous affirmons la liaison, la solidarité, le rapport intime des actes divers de l'intelligence, non-seulement au nom de nos observations et de nos inductions personnelles, mais encore au nom de l'histoire de la philosophie.

Ceci posé, il s'agit de savoir si le fait de l'aliénation mentale peut briser cette loi essentielle de l'unité de la vie

intellectuelle ; car il est clair que, si la logique et l'expérience nous contraignent de résoudre négativement ce problème, nous devrons aussi repousser la théorie de PINEL et d'ESQUIROL.

Remarquons d'abord qu'un spiritualiste, quelque fausse importance qu'il attache d'ailleurs aux forces physiologiques, n'admettra jamais, s'il est conséquent avec lui-même, que ces forces détruisent ou changent radicalement les lois primitives de l'intelligence, et en quelque manière l'essence de la pensée. L'organisme est un instrument ; c'est plus encore, c'est, dans notre mode actuel d'exister, la condition nécessaire de l'exercice de nos facultés spirituelles Nous admettons même, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'il y a une union essentielle entre l'âme et le corps, et que le mode de cette union, mode qui peut changer, tout essentiel qu'il soit, détermine le mode d'union de notre intelligence avec son objet. Nous ne sommes pas de ceux, on le voit, qui, pour sauver la spiritualité de l'âme, se croient obligés de nier l'influence du corps : admettant la révélation chrétienne, non-seulement dans sa lettre, mais encore dans son esprit, et avertis de plus par l'histoire du double écueil où la science peut se briser, nous rejetons l'idéalisme aussi bien que le matérialisme. Mais enfin, si puissante que soit l'action de l'organisme, est-elle capable de changer dans leur germe les principes mêmes de notre constitution intellectuelle ? Nous ne le pensons pas.

En effet, une faculté de notre intelligence peut sans doute être comprimée dans son développement par les conditions physiques où nous nous trouvons placés ; et cet avortement, en vertu du rapport nécessaire qui lie en un tout vivant les connaissances humaines, aura pour conséquence un trouble plus ou moins général dans nos conceptions. Mais la faculté même dont l'exercice reste ainsi incomplet

ou difficile, n'en agit pas moins suivant sa nature ; car c'est un principe fondamental dans toutes les sciences, que les circonstances quelconques où une force se trouve engagée, ne peuvent, quel que soit leur empire, changer son essence. A plus forte raison, les autres facultés dont les produits ne sont qu'indirectement modifiés, conserveront-elles leurs caractères spécifiques. Et en vérité, s'il en était autrement, comment existerait-il entre les hommes dont les conditions matérielles sont si différentes, une société intellectuelle véritable ? Nous ne pouvons nous communiquer nos idées, nous ne pouvons vivre d'une même vie pensante à laquelle tous sont conviés, que parce que toutes les intelligences humaines, je dirai plus, toutes les intelligences quelles qu'elles soient, sont assujetties, malgré des diversités réelles, à quelques lois essentiellement identiques et radicalement immuables.

Le fou lui-même, de cela seul qu'il reste membre de la famille humaine, ne leur est pas complétement soustrait ; et la preuve, c'est qu'il pense ! il viole, sans doute, et il viole fatalement bien des règles de logique ; il se repaît de l'erreur ; mais il ne faut pas s'y méprendre, la pensée même qui l'égare, ne peut penser que sous certaines conditions déterminées. L'aliéné est à l'égard des règles de la logique, comme il est à l'égard des objets physiques qui l'entourent : ces objets physiques, il les déplace volontiers, mais il en est dont la masse résiste à tous ses efforts. De même (chose merveilleuse et attestée pourtant et par l'expérience, et par l'examen de la constitution intellectuelle de l'homme!), il y a des principes contre lesquels les délires les plus furieux n'essaient pas même de lutter, et qui semblent surnager éternellement dans ce grand naufrage de la raison ; à savoir, les principes sans lesquels il n'y a pas d'acte concevable, d'acte quel qu'il soit de l'intelligence.

Quel est l'aliéné, par exemple, qui est privé de l'idée de *cause*, de l'idée de *substance*, de l'idée d'*être*, et qui n'admette même au milieu de ses rêveries les plus extravagantes, ces principes généraux qui, supérieurs et à la raison et à l'expérience, se rapportent à ce que les philosophes ont appelé, après Kant, la raison pure.

On n'en trouve pas, et on n'en trouvera jamais par le motif très-simple, et très-péremptoire à notre avis, que la pensée est tellement constituée qu'en dehors de ces idées et de ces principes, elle est incapable de penser même l'absurde.

Nous devons donc conclure que les modifications de l'organisme ne peuvent amener pour l'intelligence une action qui soit absolument contraire à sa nature essentielle. Et la question est uniquement de savoir si l'unité, l'association, l'organisation des idées tiennent, ou ne tiennent pas à cette nature essentielle de la pensée humaine.

Or, cette question, nous l'avons déjà résolue. Nous avons établi, en effet, que penser, c'est rapprocher des idées ; car il n'y a pas de circonstance assignable, l'expérience le démontre, où, quel que soit l'objet de notre esprit, nous ne soyons obligés de le concevoir sous un certain point de vue ; c'est-à-dire, de l'assimiler, dans notre intelligence, à l'ensemble des idées générales qui la dominent.

L'état d'un esprit est donc nécessairement déterminé par un nombre très-restreint de principes généraux qui s'appliquent avec leur vérité ou leur fausseté, leur clarté ou leur obscurité, à la masse entière de ses connaissances rendues par eux claires ou obscures, fausses ou vraies ; de même aussi, l'état intellectuel d'une époque s'explique avec tous ses détails, par quelques notions premières qui s'impreignent pour ainsi dire dans toutes les recherches, dans toutes les sciences, dans toutes les découvertes du

temps, et qui ne peuvent changer, sans qu'il ne s'opère dans ces recherches, dans ces sciences, dans ces découvertes, une révolution correspondante.

Et comment en serait-il autrement? Les phénomènes de tout ordre ne deviennent intelligibles, ils n'ont un sens que quand ils sont coordonnés, et ils ne peuvent être coordonnés que grâce à un certain nombre d'idées, qui ne sont pas le résultat de l'expérience, puisque sans elle toute expérience est sans raison d'être, et toute pensée sans principe. Penser, c'est juger, et juger, c'est faire rentrer un fait particulier sous un principe supérieur. On voit donc que cette coordination, cette unité vivante des idées humaines que nous constations tout à l'heure n'est pas un fait accidentel, mais qu'elle tient au contraire, par les rapports les plus intimes, à l'essence de la nature intelligente. D'où il suit que les altérations organiques, de quelque nature qu'elles soient, ne peuvent la briser en aucune façon. J'ajoute même que des altérations psychologiques (à supposer qu'on pût admettre des altérations réelles dans un être simple) n'auraient pas, à cet égard, une plus grande puissance. Car, une réalité, ou matérielle, ou spirituelle, ne saurait évidemment, en aucune circonstance, se soustraire à sa nature propre et à son mode essentiel d'être. Les propriétés spécifiques, les essences sont immuables, ou elles ne sont rien. Si l'union des idées était la condition pour bien penser, on pourrait croire qu'elle est incompatible avec la folie; mais elle est la condition de *penser*, donc elle existe toutes les fois qu'il y a pensée, même pensée complétement aliénée.

Contester cette conclusion, ce serait supposer que les phénomènes n'ont pas besoin pour être pensés, d'être jugés par notre esprit, c'est-à-dire, ramenés par lui à des principes qui les dépassent; ce serait admettre la doctrine sensua-

liste, sur l'origine des idées, doctrine qui a succombé sous les doubles objections du spiritualisme rationaliste, et du spiritualisme chrétien.

Ajoutons à ces raisons générales tirées de la nature de l'esprit humain, une raison spéciale qui nous paraît décisive et que nous tirons de la nature même de la folie. Il n'y a, à proprement parler, aliénation mentale que lorsque l'idée, le sentiment, ou l'acte dépravé s'emparent de la volonté, et ne laissent plus sa place au libre arbitre. C'est là un principe que tous les aliénistes admettent, et qui est même, en matière de folie, la base de la médecine légale.

Cherchons à déterminer quelles sont ces conséquences. Tant qu'une faculté intellectuelle a le pouvoir de reconnaître le caractère exact ou faux de l'idée qu'elle a produite, il y a erreur possible, sans doute, mais il n'y a pas aliénation véritable. Pour qu'il y ait folie, il faut donc que l'altération porte non pas seulement sur l'idée particulière qui la décèle, mais sur la faculté elle-même. Parlons avec plus d'exactitude. Sans doute, ce n'est pas la faculté prise dans son essence qui est atteinte ; on ne comprendrait pas qu'elle le fût. Qu'est-ce, en effet, qu'une faculté de l'âme, sinon une des déterminations essentielles, une des tendances primordiales de la force qui la constitue dans sa substance ? Mais si la faculté envisagée dans son infinité, et en quelque manière dans sa racine, n'est pas susceptible d'une perturbation véritable, elle peut s'appliquer, ou être appliquée, bien ou mal à son objet ; le point de vue où elle est placée pour le considérer peut être adapté, ou ne l'être pas à sa nature. Et dès lors tout se passe en elle, comme si elle était réellement atteinte et viciée.

Il suit de là une conséquence importante. S'il n'y a folie que dans le cas où la faculté elle-même est sinon altérée, du moins anormalement appliquée à son objet, il s'ensuit

que l'aliénation mentale n'est pas, et ne saurait être circonscrite à un point particulier. Il est clair, en effet, que toute faculté produit une série d'idées indéfinies, et que par suite, cette prétendue localisation de la folie, qu'on appelle *monomanie* implique contradiction.

Nous savons avec certitude que l'absence de liberté peut provenir aussi, non-seulement d'une déviation dans l'intelligence, mais d'une déviation dans la sensibilité. En effet, il peut arriver que l'aliénation porte uniquement sur les tendances de cette dernière faculté qui se dépravent et imposent à leur victime leur redoutable fatalité ; c'est même dans la sphère des sentiments et des instincts qu'elle commence ordinairement à se manifester, et ce n'est qu'ultérieurement qu'elle envahit le domaine de l'intelligence. Mais on conçoit facilement, qu'il en est des sentiments comme des idées ; pour qu'un sentiment s'impose avec un empire souverain, comme pour qu'une idée fausse nécessite et contraigne notre esprit à la recevoir, il faut qu'un vice particulier soit inhérent à notre faculté même de sentir ou, du moins, à telle autre faculté spéciale de la sensibilité. Et dès lors, le délire purement local est encore contraire à la nature des choses.

Prenons un exemple pour mieux faire ressortir nos idées. Parmi les tendances spéciales de la sensibilité, il y en a une qui est malheureusement très-développée chez la plupart des hommes, et que l'on peut considérer comme une des sources fréquentes de la folie, c'est l'orgueil. Que ce sentiment arrive à gouverner, à dominer impérieusement tous les autres, et même la volonté, qu'en résulte-t-il ? En premier lieu, toutes les occasions où ce sentiment trouvera à exercer son empire, le manifesteront dans son intensité maladive, avec une énergie plus ou moins grande ; en second lieu, les autres sentiments seront nécessairement altérés ;

cette altération ne sera pas toujours très-visible, mais elle n'échappera jamais à un observateur attentif. Si cet orgueilleux a de la piété, cette piété sera une de ces dévotions superbes qui, au lieu de bénir Dieu dans toutes ses créatures, se sert de son nom pour lancer l'anathème, le mépris, ou pour essayer d'imposer à tous un joug spirituel. S'il est animé de l'amour de la patrie, son patriotisme sera constitué non pas par le sentiment profond d'une fonction inspirée par la Providence à un peuple, et qui le rattache à l'humanité toute entière ; ce sera cette vanité collective qui consiste à se glorifier d'appartenir à un centre puissant et qui désire le voir grand et prospère, même par le moyen illégitime des conquêtes injustes. On comprend qu'il n'y a là que des nuances d'une observation assez délicate, et qui échapperont à un examen superficiel. Et, pour peu qu'on réfléchisse à la nature humaine, il sera visible que la perversion essentielle d'un seul penchant, d'un seul instinct, étend nécessairement ses ravages à tous les autres ; et d'ailleurs, tout sentiment général irradiant par la nécessité même de notre constitution dans une foule de sentiments particuliers, on peut se rendre compte par cela seul, de ce qu'a d'incomplet et de faux la thèse de Pinel et d'Esquirol.

Venons maintenant au cas le plus ordinaire, à celui où un sentiment vicié est devenu souverain dans notre âme, l'entraîne à une appréciation inexacte des choses et des faits, ou en d'autres termes aboutit au délire des idées.

On comprend sans peine qu'un sentiment démesuré, par exemple, aboutira d'abord à un état d'exaltation extraordinaire de toutes nos facultés intellectuelles, qui agissent et réagissent dans un douloureux cahos d'opinions mal liées et extravagantes; puis, peu à peu, un certain ordre se fait au milieu de ce cahos ; l'aliéné pétrit ses divers élé-

ments et se fait un monde, un monde qui n'est plus celui de l'humanité sans doute, et où il vivra solitaire et sans rapports pour ainsi dire avec la société des esprits, mais enfin qui aura une certaine organisation, un certain ordre. Il n'y aura même plus d'éclats et de luttes que lorsque ce monde nouveau se choquera avec le vrai monde social, et c'est pour cette raison que, pour éviter ces chocs funestes, il est nécessaire d'isoler l'aliéné de son entourage habituel et de le placer dans un milieu où puisse se calmer l'exaltation de sa sensibilité. Que sera maintenant cet univers fantastique où le malade se complaît? Et peut-il ne différer que par un point de l'univers réel? Nous ne le croyons pas. C'est une passion qui l'a créé sans doute et comme elle l'a créé avec des éléments empruntés à la réalité, le vrai doit y être; mais le vrai lui-même n'y est que comme subordonné au sentiment général qui l'a formé. L'aliéné est donc, sauf un détail, dans une position identique à la nôtre; il est réellement soustrait à la société intellectuelle, et, sous ce rapport, le désordre de la raison est radical, et par conséquent général. On comprend en effet que cette passion, qui crée à celui qui en est la victime un nouvel univers, ne peut pas seulement se traduire par un fait local et isolé dans cette création fantastique. Ce malheureux qui est fou d'orgueil, s'imagine qu'il est le fils de Louis XVI; au premier abord, comme tout est coordonné dans son esprit, on croit qu'à part cette imagination chimérique, tout est sain et raisonnable dans sa pensée; mais étudiez-le avec plus d'attention, vous reconnaîtrez bientôt que cet orgueil dominant qui l'a conduit à ce rêve de grandeur est le fait capital, essentiel, de toute son existence; qu'il déteint sur une foule de ses sentiments, de ses actes, de ses habitudes, dont il est la seule explication possible.

Aussi, à la première occasion, ces excentricités peu apparentes, qui sont le résultat nécessaire, mais en partie caché de l'existence *à part* que le malade s'est faite, peuvent devenir plus saillantes, et même elles existent constamment, pour qui se rend compte de toutes les actions et de toutes les paroles de l'aliéné. A cet égard, on peut dire que les cas de prétendue monomanie ne sont que des cas de manie ou de mélancolie incomplétement observés.

Que faut-il conclure de tout ce que nous venons de dire? C'est qu'il n'y a pas, et qu'il ne peut pas y avoir de folie localement circonscrite, et ne portant que sur un point isolé. Nous aurions pu arriver directement à cette conclusion, en rappelant nos principes généraux sur la nature de l'aliénation mentale et en faisant le résumé critique des cas de monomanie cités par les auteurs. Si cette maladie consiste, comme nous l'avons dit, dans une transformation des rapports essentiels de l'âme et du corps ; il est clair qu'elle constitue une affection, qui elle-même est essentielle, radicale, s'étendant à l'être tout entier. Aussi, notre seule définition de la folie, logiquement interprêtée, nous conduisait à ne pas admettre de monomanie. Néanmoins nous avons cru devoir, dans notre essai de démonstration, nous adresser à des preuves directes, afin que ces preuves pussent convaincre ceux qui n'admettraient pas notre théorie générale, et qu'elles fussent de plus, vis-à-vis cette théorie elle-même, une vérification nouvelle.

Au reste, cette théorie de la solidarité des facultés sur laquelle nous appuyons l'impossibilité psychologique de la *monomanie* n'est pas une doctrine récente. Nous nous étonnons seulement, que tant de bons esprits qui admettent cette solidarité reconnaissent qu'il peut exister de ces *monomanies pures* qui consistent dans une idée fixe, souvent absurde, se maintenant isolée au milieu d'une intelligence

saine (1). M Brierre de Boismont qui admet la monomanie, dit lui-même : quel psychologiste affirmera que telle idée est étrangère à telle autre, et ne peut dans aucun cas s'associer avec elle dans l'esprit d'un homme sain, à plus forte raison dans la tête d'un aliéné ? J'ai déjà cité les opinions de MM. Falret et Foville. Je remercie M. Brierre de Boismont de me faire connaître l'opinion de Paul Zacchias, et cela dans un excellent article qu'il vient de publier dans les annales médico-psychologiques. Voici comment, d'après M. Brierre de Boismont s'exprime cet auteur du XVIe siècle dans ses questions médico-légales : « En droit, ceux qui sont affectés de délire mélancolique » (monomanie) doivent être, comme tous les insensés, pri- » vés de la gestion des affaires qui exigent l'intégrité de » l'entendement, par la raison que, bien qu'ils ne déraison- » nent d'abord que sur un objet, ils sont sujets à délirer » d'un instant à l'autre sur les choses dans lesquelles ils » semblent se conduire avec prudence. »

Ainsi, comme on le voit, les individus affectés d'un délire exclusif, étaient déjà regardés, par le fondateur de la médecine légale des aliénés, comme incapables de gérer leurs affaires. Et pourquoi ? parce que cette gestion exige l'intégrité de l'entendement. Or, je ne comprendrai jamais, si tant est qu'il y ait de véritables monomanes dans le sens qu'Esquirol, Marc, Georget, etc., attachent à ce terme, que des individus dont l'intelligence n'est lésée que sur un point restreint, soient privés de la gestion de leurs affaires et que souvent leurs testaments soient annulés.

(1) Voir la thèse de M. le docteur Bariod : études critiques sur les monomanies instinctives, ou non existence de cette forme de maladie. L'auteur cite à ce propos les opinions de MM. Esquirol, Marc, Baillarger, Brierre de Boismont et des médecins aliénistes modernes les plus célèbres.

Après les observations nombreuses que j'ai données à l'appui de la thèse que l'on vient de lire, il me resterait pour compléter ce travail à faire l'analyse critique de toutes les observations de monomanie publiées par MM. Georget, Esquirol, Marc et autres célèbres médecins-médico-légistes, mais cet exposé trouvera sa place ailleurs ; il ne me sera pas difficile de prouver que ces monomanes étaient des maniaques ou des mélancoliques à idées systématisées, et dont le délire était bien loin d'être restreint à un seul objet ou à un petit nombre d'objets. On trouve encore parmi eux de ces maniaques instinctifs, comme j'en ai décrits,chez lesquels on n'observe aucune idée systématique il est vrai, mais dont les actes sont empreints de folie à tel point qu'il n'est pas plus étonnant de leur voir commettre des homicides que des suicides, des vols ou des incendies.

Une dernière raison enfin qui m'a déterminé à réagir contre des opinions fort respectables, c'est la persuasion où je suis, et que je partage complétement avec M. le docteur Falret : « Que l'on ne pourra avoir une idée com-» plète des motifs qui poussent les aliénés à quelques-uns » de leurs actes, que lorsque l'on sera dégagé de l'erreur » de la *monomanie*. »

§ IX.

ANALYSE DES PRINCIPAUX PHÉNOMÈNES INTELLECTUELS ET PHYSIQUES QUE L'ON REMARQUE CHEZ LES ALIÉNÉS (1).

SOMMAIRE.

Caractères distinctifs des lypémaniaques, maniaques et déments.— Marche. — Habitudes. — Gestes. — Classification d'après les phénomènes cités. — Malades sociables. — Solitaires. — Marcheurs perpétuels. — Immobiles. — Promeneurs. — Collectionneurs.— Déchireurs. — Destructeurs, etc. — Conséquences à tirer de l'étude des caractères. — Point de vue où doit se placer le véritable observateur. — Influence de la vie de l'Asile sur les idées et les tendances des aliénés. — Indications sur la nécessité de l'isolement et les devoirs des médecins.

« Chaque aliéné, dit Guislain, a ses traits, ses actes ex-
» térieurs ; ces traits sont autant de signes qui vous diri-
» gent dans l'appréciation de ce qui se passe dans l'état
» intime de son sens moral. Cette expression de la face,
» je la nommerai le *masque de l'aliénation mentale*. Elle est
» éminemment significative ; elle seule peut faire voir si
» une personne est ou n'est pas aliénée. La pantomime se
» rapporte à la gesticulation générale et n'est pas moins
» importante (2).»

(1) Je prie le lecteur de considérer que ce tableau n'est qu'une analyse. Je ne puis dans ce volume parler des maladies incidentes des aliénés, des lésions pathologiques que l'on trouve chez eux. J'omets à dessein beaucoup d'appréciations physiologico-psychologiques qui retrouveront leur place ailleurs.

(2) Guislain, Leçons orales sur les phrénopathies, T. I, p. 17.

La lenteur, la répétition monotone des mouvements signalent le lypémaniaque ; ses traits sont amaigris, sa figure exprime la souffrance ; il dort peu. Ces malades sont éveillés, dit Esquirol, par des cauchemars et des rêves qui leur représentent les objets qui ont causé et entretenu leur délire. Les sécrétions présentent aussi chez eux des désordres remarquables ; l'urine est abondante, claire, aqueuse. Quelquefois, au contraire, elle est rare, épaisse et bourbeuse. Tandis que leur corps est immobile, que leur tête est tristement penchée vers le sol, que leur figure semble parfois exprimer l'absence de la pensée, leur esprit travaille avec une infatigable activité, dans le sens des préoccupations les plus tristes, des malheurs les plus improbables qui doivent leur arriver.

Quelle différence entre le lypémaniaque qui ne marche qu'avec timidité, dont tous les mouvements révèlent l'anxiété, la faiblesse, l'irrésolution, et ce maniaque qui porte la tête haute, dont le regard respire la fierté et l'arrogance, et qui, plein de confiance dans le développement de ses forces musculaires, supporte les poids les plus lourds, brise les liens les plus forts, et renverse ceux qui cherchent à le contenir. La démarche de ces malades a quelque chose de particulier ; les uns s'avancent avec rapidité, parcourent invariablement le même cercle et la même ligne ; d'autres ont des mouvements incohérents, soit horizontaux, soit latéraux. Celui-ci a un mouvement de projection dans la jambe qui imprime des oscillations à son pied ; cet autre adopte les poses les plus bizarres et les plus fatigantes, se livre à la répétition la plus exagérée des actes les plus pénibles. Une de nos maniaques ne cesse de marcher en imitant le mouvement et l'énergique expiration des individus qui fendent du bois. Une autre n'est occupée pendant des jours entiers qu'à sauter sur une seule jambe de son banc

sur le sol. Elle s'assied, se relève, saute encore, et n'interrompt cet exercice monotone que pour se mettre à genoux et embrasser la terre. Les uns courent avec rapidité, s'arrêtent soudain, semblent réfléchir, l'index appuyé sur les lèvres ou le front, puis ils reprennent leur course, s'élancent sans direction, s'arrêtent encore, tournent sur eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés.

Le geste seul, dit Guislain, annonce la passion qui domine le malade ; chaque passion a son geste et son mouvement. Le diagnostic et le pronostic tirent souvent des indications précieuses de la simple étude des gestes et des mouvements des malades.

Cet individu dont la tête est penchée sur la poitrine et qui la relève soudainement avec un tic particulier, pour la laisser retomber dans la même position, est un dément; ses jambes superposées l'une sur l'autre se balancent avec monotomie. Cet autre est presque toujours debout, ses jambes sont entre-croisées, c'est un dément, ancien marchand de drap. Il tient allongées les extrémités des pans de sa redingote comme pour les apposer à une mesure métrique. Celui-ci se balance le corps, tantôt latéralement, tantôt d'avant en arrière, c'est encore un dément. Tout chez eux est significatif, leur marche, leur position assise ou couchée, leurs gestes la manière dont ils manifestent ce qu'ils éprouvent, soit dans leurs paroles ou leurs écrits; la façon dont ils accomplissent leurs besoins instinctifs, etc.

Un auteur, aussi savant qu'ingénieux, le Dr Sinogowitz, a fait une espèce de classification en rapport avec les mouvements et les actes des aliénés lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes en plein air ou dans leurs salles. Il distingue les malades *sociables,* les *solitaires,* les *marcheurs perpétuels, les individus qui restent dans un endroit fixe,* les *promeneurs,* les *collectionneurs,* on pourrait augmenter cette

liste en y ajoutant les *déchireurs, destructeurs, mangeurs d'ordures, recéleurs, voleurs, écrivailleurs*, etc. Quelques mots seulement sur ces différentes catégories.

(*Sociables*). Les échanges intellectuels entre aliénés sont une chose rare. Ces malades sont trop préoccupés de leurs idées fixes, pour prendre un grand intérêt aux observations de leurs camarades. Ils ne les réfutent ou les admettent que lorsque ces observations les contrarient ou sont en rapport avec leurs propres sentiments. Des individus cependant se réunissent, suivent la même promenade, vont dans la même direction. L'un parle, l'autre gesticule, on croirait à une communication intellectuelle entre ces deux malades, il n'en est rien. Le parleur est souvent un halluciné, le gesticulateur un dément ou un mélancolique.

Parmi les malades sociables vous en avez qui rendent service aux autres, les aident, leur donnent à manger, les habillent. Ces faits peuvent s'opérer sous l'influence d'un déplacement dans la sphère de la sensibilité. Ils croient reconnaître dans ceux qu'ils soignent parfois avec un dévouement héroïque leurs amis, leurs parents, leurs propres enfants. Parmi ces malades sociables se trouvent encore ces écrivailleurs perpétuels de lettres adressées aux préfets, aux ministres, aux procureurs, à leurs familles, à des inconnus, etc. Le style seul de ces lettres indique si les individus sont déments, lypémaniaques, ou s'ils ont de ces délires systématisés que nous avons décrits.

(*Solitaires*). Ils aiment à être dans l'isolement, fuient les réunions des autres malades, se promènent en parlant seuls et en gesticulant. Le changement dans leurs habitudes annonce un commencement de guérison.

(*Marcheurs perpétuels*). Ils se fatiguent sans but, ils sont doués d'une activité maniaque, et ils présentent tous les phénomènes transitoires de la manie à la démence.

Parmi eux se trouvent les collectionneurs, les ramasseurs d'ordures, etc.

(*Immobiles*). Ils restent à la même place. Ils ont souvent des lieux de prédilection. Ce sont ordinairement des hallucinés qui croient entendre plus spécialement des voix dans l'endroit qu'ils ont choisi de préférence. Ceux qui restent en place, en se balançant latéralement, ceux qui regardent fixement le soleil, sont des incurables.

(*Promeneurs*). Il en est qui suivent invariablement la même ligne, font le même nombre de pas. Arrivés au but de leur promenade, ils exécutent des gestes, des signes particuliers. Un de nos malades, au bout de sa course, s'arrête, frappe la terre du pied, se met la main derrière l'oreille et crie d'une voix de stentor, cinquante-quatre..... Il tourne sur lui-même, décrit un cercle avec le doigt et dit : *Cercle de la justice, de la vérité.* Il porte des cailloux *dans sa bouche,* fait des signes cabalistiques ; c'est un maniaque chronique.

(*Collectionneurs, voleurs, recéleurs, etc.*). La plupart des collectionneurs, ramasseurs d'ordures, sont des déments. Ils emplissent de toutes sortes de saletés leurs poches et parfois les ouvertures naturelles du corps. Parmi eux se trouvent cependant des maniaques à idées fixes, ordinairement ambitieuses, qui attachent une valeur immense à des objets qui n'en possèdent pas.

(*Déchireurs, destructeurs, etc.*) Ces malheureux malades appartiennent, soit à la catégorie des maniaques qui sont dans la période aiguë de leur affection, et qui, sous l'empire de la dépravation de leurs instincts et de la lésion de leur sensibilité, brisent, déchirent, mangent les choses les plus dégoûtantes, ou bien à celle des déments arrivés à la dernière période de leur triste maladie. On en a vu chez lesquels la sensibilité était tellement abolie qu'ils se dé-

chiraient la figure, se mutilaient de la manière la plus cruelle. L'Asile a possédé une malade qui, dans un état pareil, s'était arraché les deux yeux. L'homme arrivé à cette triste période de dégradation commet les actes les plus incroyables et dont il appartient à la psychologie comparée de faire la triste histoire..... Quels enseignements pour ceux qui jouissent de leur raison. Nous pouvons nous flatter, dit Esquirol, de ne pas subir la vindicte des lois, de ne pas voir notre nom déshonoré par des actes coupables, qui peut assurer qu'il ne deviendra pas aliéné !

Les étrangers qui visitent nos Asiles ne peuvent, dans leur préoccupation, être témoins de tous les phénomènes que je cite, ou du moins comprendre les motifs qui dirigent les aliénés, si ces motifs ne leur sont pas expliqués par l'observateur qui les accompagne. Ils recherchent, dans leur inquiète curiosité, les malades excentriques, ceux qui s'habillent d'une manière ridicule, qui se couronnent de fleurs, qui portent des oripeaux, etc. Ils sont étonnés d'en trouver fort peu de ces diverses catégories, souvent même de n'en rencontrer aucun. La raison en est simple. C'est que la vie d'un Asile, l'ordre et la discipline qui y règnent régularisent les actes des aliénés, améliorent leurs tendances perverties et rectifient leurs idées. Le traitement, désigné sous le nom de traitement moral, se rattache aux préceptes les plus essentiels de notre nature intellectuelle et sensible. C'est la pédagogie dans sa plus haute acception, et nous lui ferons une large part dans la description des méthodes curatives.

Quelques courtes réflexions vont terminer ce chapitre.

Le point de vue du médecin qui étudie les malades dans un Asile est nécessairement différent de celui du simple visiteur qui ne recherche que les faits curieux, et qui est

avide d'émotions extraordinaires. L'étude de l'état physiologique et intellectuel des malades doit être, pour le premier, le sujet de ses incessantes préoccupations.

Nous verrons à l'article du traitement combien d'idées fausses, à propos des phénomènes de la sensibilité des aliénés, de la circulation, de la digestion chez ces malades, ont été rectifiées par les médecins qui ont étudié la question au point de vue de la saine physiologie. Nos méthodes curatives puisent dans les progrès accomplis des indications précieuses, dont la médecine proprement dite, l'hygiène et la prophylaxie peuvent également profiter.

L'étude des motifs qui dirigent les aliénés dans leurs actes est, comme je l'ai déjà fait observer, inépuisable en applications dans le traitement. L'aliéné qui ne veut pas marcher parce que ses jambes sont de verre, ou parce que la croûte terrestre va s'engloutir sous ses pas et le précipiter dans un gouffre rempli de serpents ; celui qui croit avoir dans sa tête un crapaud, dans ses intestins un concile d'évêques, dans son ventre des chiens de Terre-Neuve, etc., etc., tous ces aliénés à sensations si bizarres (et il y a souvent autant de sensations diverses que d'individus),tous ces aliénés, dis-je, qui ne révèlent à l'observateur superficiel que les bizarreries et les excentricités maladives de notre intelligence, indiquent par la nature même de leurs idées et de leurs sensations ce qu'il reste à faire au praticien. L'anatomie pathologique vient souvent, de son côté, dissiper les incertitudes qui étaient restées dans l'esprit du médecin à propos du point de départ de tant de singuliers phénomènes. Chez la femme, dans le ventre de laquelle siégeait tout un concile, Esquirol découvrit après la mort des ganglions mésentériques cancéreux. L'individu qui caressait ses chiens de Terre-Neuve en se passant la main sur la région abdominale, avait, d'après M. Falret,

auquel j'emprunte ce fait, un vaste abcès dans la fosse iliaque du côté gauche (1).

Les lésions de la sensibilité physique et morale n'existent pas seulement dans la folie confirmée, elles commencent à se produire, comme nous l'avons démontré dans la période d'incubation ; elle se relient souvent alors à des maladies confirmées, à des névroses de toutes sortes. C'est aux médecins des familles qu'est ordinairement dévolue la tâche de diriger le traitement dans ce cas.

Mais il arrive une époque où les lésions de la sensibilité morale atteignent leur apogée, où l'individu, systématisant ses idées, devient dangereux pour lui-même et pour les siens.

Alors il faut recourir à la méthode curative, par excellence, à l'isolement. Heureux encore les malades chez lesquels ce moyen n'est pas employé trop tard.

Nous aurons à examiner de combien de manières l'isolement peut se pratiquer ; et il y a quatre méthodes spéciales d'isolement :

1° L'isolement dans le domicile du malade, en changeant son entourage.

2° L'isolement dans une maison particulière avec les conditions nouvelles de l'existence.

3° Les voyages.

4° L'isolement dans une institution publique ou privée.

Cependant le médecin qui conseille aux familles ce moyen, l'objet encore de tant de préjugés, n'a pas accompli sa mission difficile. Il doit se soumettre à certaines forma-

(1) On peut consulter avec fruit, pour tout ce qui regarde la symptomatologie et l'anatomie pathologique, les excellents ouvrages de M. le docteur Parchappe. Annales médico-psychologiques, année 1850.

lités prescrites par la loi de 1838. Il devient souvent le conseiller des familles pour ce qui regarde leurs intérêts matériels, si souvent compromis par cette terrible maladie.

Il lui importe donc de connaître la loi qui régit les aliénés, non-seulement dans ses prescriptions rigoureuses, mais dans son véritable esprit.

Ce sont précisément ces devoirs qui, exposés par M. le docteur Renaudin pendant notre cours clinique, vont faire le sujet du chapitre suivant.

§. X.

CONSIDÉRATIONS SUR LES RAPPORTS DE LA LOI DU 30 JUIN 1838, AVEC LES INTÉRÊTS DES ALIÉNÉS ET LES DEVOIRS DES MÉDECINS, PAR M. LE DOCTEUR RENAUDIN, DIRECTEUR DE L'ASILE DE MARÉVILLE.

SOMMAIRE.

Observations préliminaires. — Création des Asiles. — Conditions principales des admissions. — Certificat du médecin justifiant l'isolement. — Influence de la loi sur l'amélioration du régime intérieur. — On ne doit avoir recours à l'interdiction que dans des cas exceptionnels. — Avantages de l'administration provisoire.

Quand nous comparons la situation actuelle des aliénés à celle qui leur était faite au commencement de ce siècle, nous sommes frappés des nombreuses conquêtes que l'art médical a faites sur les erreurs et les préjugés. Commencée par PINEL et ESQUIROL, la lutte serait restée longtemps inégale sans les persévérants efforts qui ont produit la loi de 1838. Parler de cette loi si simple et en même temps si complète, c'est rappeler la part glorieuse qu'a prise à son élaboration M. le docteur FERRUS. Le savant inspecteur général, après avoir posé cette base d'une philanthropie éclairée, en a suivi le développement avec un inaltérable dévouement, et c'est, grâce à son intelligente persévérance, que le traitement de l'aliénation s'est élevé à la hauteur d'une institution publique. Si grande que soit cette œuvre par les résultats obtenus jusqu'à ce jour, elle paraîtrait bien plus grande encore si nous racontions tous les obstacles opposés à son accomplissement, et si nous exposions ce qu'a coûté de peines et d'ennuis la conquête des améliora-

tions promises par cette législation tutélaire. Mais au lieu de récriminer, nous préférons attribuer ces difficultés aux embarras inséparables d'une organisation nouvelle, et c'est surtout en vulgarisant les principes parmi nos confrères, que nous croyons pouvoir faire faire un pas de plus à la question si importante des aliénés. Tel est le but des observations que nous présentons ici sur l'esprit de la loi du 30 juin 1838.

Cette loi a créé les Asiles, et partant du principe que l'isolement est la condition essentielle du traitement, elle oblige les départements soit à posséder une institution de ce genre, soit à traiter avec un établissement public ou privé. L'aliéné ne peut plus être conduit ailleurs, et la prison qui en cas de danger était autrefois son tombeau, ne peut plus même s'ouvrir momentanément pour lui en attendant la régularisation de son admission dans l'Asile. L'Asile public est ouvert pour tous : le riche y trouve le confortable que les maisons particulières lui offraient à peine à un taux élevé. Les moyennes fortunes y rencontrent une situation à leur portée, et l'indigent ne sollicite jamais en vain les secours de l'art, car, sa pension est une dépense obligatoire pour les communes et les départements. Dangereux ou non, il a droit à l'assistance, et c'est quand ce principe sera mieux compris, que nous verrons la séquestration plus prompte fournir en retour des guérisons beaucoup plus nombreuses. On doit bien se persuader que quelle que soit la position de fortune, le traitement à domicile est presque toujours impossible, que tout retard accroît les chances de la chronicité, et qu'on a constamment lieu de se repentir d'avoir hésité de recourir au seul moyen qui puisse prévenir non seulement l'incurabilité, mais encore des accidents graves. Cette hésitation est d'autant moins excusable que la loi a fait disparaître toutes les difficultés en ne faisant

plus dépendre l'admission des formalités préalables de l'interdiction. Si autrefois la séquestration était avant tout un moyen de police et de sûreté publique, elle est aujourd'hui principalement un moyen médical. On ne se demande plus si un individu est assez fou pour être séquestré, il suffit que l'existence de l'aliénation mentale soit bien constatée pour que l'admission soit possible. Cette constatation remise autrefois dans les attributions exclusives du magistrat rentre aujourd'hui dans celles des médecins, et cette disposition de la loi leur impose des devoirs sur lesquels nous allons appeler leur attention.

Beaucoup de médecins croient avoir satisfait au vœu de la loi quand ils ont certifié en quelques mots l'existence de la folie. C'est une erreur, le texte même de l'article 8 indique que leurs obligations sont beaucoup plus étendues. Le praticien consulté sur l'opportunité de la séquestration peut plus que tout autre prendre la maladie sur le fait. Par lui-même ou par les renseignements qu'il recueille il peut apprécier l'influence pathogénique du milieu et rassembler ainsi des données précieuses sur les circonstances de la période d'incubation. Cette histoire rétrospective n'offre pas seulement un intérêt scientifique, elle fournit souvent pour la thérapeutique des indications précieuses, surtout quand au lieu de fixer exclusivement son attention sur les idées plus ou moins bizarres du malade, on recherche la signification psychique des modifications fonctionnelles. Il importe surtout qu'une vague énonciation étiologique soit remplacée par une judicieuse appréciation des conditions de causalité qui ont successivement préparé le délire dont il faut bien saisir la virtualité avant de constater la cause occasionnelle de l'invasion proprement dite. Ces renseignements commémoratifs doivent être suivis d'une description exacte des particularités principales de la maladie. Les

détails fournis à ce sujet abrègent nécessairement l'observation, et ont l'avantage de bien préciser le caractère de l'affection dont la manifestation symptomatique est presque toujours brusquement modifiée dans les premiers jours de l'isolement. Sans vouloir examiner ici comment les choses se passent, nous devons constater que l'aliéné se montre rarement dans l'Asile tel qu'il est au sein de sa famille. Le délire est réduit à sa plus simple expression, et il est tellement dégagé des complications du milieu, que souvent après quelques semaines de séjour, les familles sont tentées de considérer comme guéris les malades qui peu auparavant se faisaient craindre par leur excessive agitation. Utile au point de vue du diagnostic, le certificat du médecin n'est donc pas moins important pour le pronostic, puisque par les données que nous voulons y trouver, il éclaire sur la nature des modifications qui peuvent survenir dans l'état mental et met en garde contre les sorties prématurées que justifie jusqu'à un certain point le calme apparent de quelques malades. Le certificat réclamé par le législateur est donc un acte médico-légal qui, pour être destiné à l'administration, ne doit pas être moins complet que s'il était rédigé dans un intérêt judiciaire. En le délivrant, le médecin dispose en quelque sorte de la liberté d'un citoyen. Un fait de ce genre ne saurait être entouré de trop de garanties, et nous ne pouvons considérer la maladie comme bien constatée qu'autant que l'affirmation est appuyée de preuves irrécusables.

Ce qui démontre toute l'importance que le législateur a attachée à ce certificat, ce sont les prescriptions minutieuses sur les formalités à remplir au moment des admissions volontaires, c'est cette obligation imposée aux préfets de motiver les arrêtés prescrivant les placements d'office, c'est enfin la tenue dans l'Asile du registre sur lequel doivent

être inscrites au moins mensuellement toutes les observations résumant l'histoire sommaire de la maladie. Ce sont ces dispositions qui donnent à la loi son véritable caractère, et au moment où elle confère aux médecins une mission revendiquée par eux depuis longtemps, ils seraient coupables s'ils oubliaient un seul instant le devoir qui résulte de leur droit. Les principes que nous venons d'exposer sont mieux compris maintenant qu'au début. Mais nous pouvons signaler encore de nombreuses lacunes, et nous serions heureux si nos paroles contribuaient à les faire disparaître.

Nous avons dit que la loi de 1838 a créé les Asiles, elle a fait plus, elle les a constitués en les soumettant à la direction de l'autorité publique, et en les élevant à l'état d'unités hospitalières ayant une existence propre, indépendante de toute autre unité morale. Elle leur fournit des ressources légales en même temps que le régime intérieur est soumis à un contrôle sévère. Les conditions du traitement sont nettement établies. Il est soumis à des règles précises au-dessus des appréciations locales, et le budget d'un établissement de ce genre n'est plus maintenant que l'expression numérique des préceptes d'une hygiène bien entendue. Le malade est le centre de toute l'organisation, c'est son état qui fournit les indications pour le matériel et le personnel, et c'est sous l'influence de cette idée fondamentale que le malade destructeur jadis, est maintenant un puissant élément de production. Il concourt lui-même à accroître son bien-être, et trouve sous l'empire d'une discipline rationnelle l'emploi régulier de forces qu'il dépensait auparavant dans les écarts d'une excitation furieuse. L'aliéné est un malade trouvant aujourd'hui dans le milieu qui l'entoure tous les éléments de sa régénération, et c'est en l'envisageant comme tel qu'on est arrivé à mettre en-

tièrement de côté les moyens de coërcition cause première d'une fureur que les anciens considéraient comme un symptôme, tandis qu'elle n'était qu'un accident. D'ailleurs on ne doit pas s'y tromper, l'agitation est presque toujours chez l'aliéné l'expression et le résultat de la souffrance. Prévenir ou atténuer celle-ci c'est amoindrir celle-là, et de là découlent des préceptes dont l'application produit des résultats remarquables. Si l'emploi de l'émétique contre un état de dyspepsie fait souvent avorter un accès de manie chronique, si des dérivatifs calment une excitation produite par la céphalalgie, la régularisation des habitudes a pour conséquence ordinaire un bien-être qui sans faire disparaître le délire en atténue considérablement les écarts. En traitant l'aliéné en homme on relève le sentiment de la personnalité, en améliorant son sort on soutient ses sentiments affectifs, et en le rapprochant le plus possible des usages de la vie ordinaire, on le soustrait de plus en plus à l'influence de ses idées délirantes. Quand nos aliénés étaient couverts de haillons, nous comptions parmi eux de nombreux déchireurs. Depuis que les vêtements sont faits à leur taille, nous voyons disparaître sensiblement ces propensions destructives. En leur donnant de l'air, de l'espace et de la lumière nous avons fait disparaître tout ce que la folie a de hideux. En variant le régime alimentaire, nous avons restreint nos gâteux aux seuls paralysés généraux. En supprimant la cellule, nous avons mis un frein aux plus mauvaises habitudes, et nous avons prévenu l'abrutissement qui était toujours la suite d'une réclusion prolongée, en organisant le travail nous avons encore fait de l'hygiène physique et morale. Nous n'avons pas fait de traitement, mais nous en avons multiplié les moyens. Séparé de la société dans l'intérêt de tous comme dans le sien propre, l'aliéné se rattache encore au monde, tant par ses habitudes que par

les idées avec lesquelles il est en communication, et quoique composée d'éléments hétérogènes notre colonie offre à l'observateur tout le caractère de l'unité.

Ces résultats proclamés naguères impossibles sont l'œuvre de la loi du 30 juin 1838. Essentiellement médicale elle inspire l'administration dans tous ses actes. Elle a substitué l'unité de principes à la diversité des vues. Toutes les rivalités ont dû se fondre dans l'accomplissement d'un devoir qui réclame le concours de toutes les forces. La gestion matérielle crée les moyens, la thérapeutique les applique, et nous sommes heureusement loin de l'époque où les uns réclamaient toujours, tandis que les autres opposaient constamment l'économie comme fin de non recevoir. L'économie repose aujourd'hui sur d'autres bases beaucoup plus solides puisqu'elle résulte du bien-être des malades et de l'application des saines doctrines. L'œuvre est en progrès, partout les sympathies s'éveillent en faveur de ces infortunés, l'opposition qu'ils ont rencontrée s'efface entièrement et l'asile d'aliénés naguères encore objet de dégoût et d'effroi se trouve placé à la tête de l'organisation hospitalière qu'il laisse loin derrière lui. Il n'a même plus rien à envier aux maisons de santé particulières qui ont, il est vrai, donné le signal du progrès, mais sur lesquelles l'asile public acquerra une supériorité incontestable tant par les garanties légales que par l'ensemble de son organisation. C'est la loi de 1838 qui a surtout opéré la décentralisation de la science psychiatrique, c'est par elle que les facultés finiront par s'enrichir d'un enseignement nouveau et que pourront se vulgariser des connaissances utiles à tous, et encore trop peu répandues.

Nous venons d'indiquer en quelques mots comment la loi prend le malade au début de sa maladie et comment sa sollicitude le suit dans l'asile ouvert à cette infortune ;

nous allons terminer ce commentaire par quelques réflexions sur les moyens indiqués par elle pour sauvegarder les intérêts de l'aliéné.

Avant 1838, la séquestration n'était légale qu'après que l'interdiction avait été prononcée, et si, dans la pratique, on s'écartait quelquefois de cette règle inflexible, si l'urgence faisait passer sur les délais, l'instance en interdiction suivait de près l'admission dans l'Asile, et la position du malade se trouvait aggravée par une procédure ruineuse. Si le malade guérissait, il ne pouvait recouvrer ses droits qu'au prix d'une nouvelle procédure non moins onéreuse et encore pouvait-on opposer à sa demande que sa situation n'était qu'un intervalle lucide plus ou moins long. D'un autre côté, tandis qu'on abusait de l'interdiction, on se refusait quelquefois à y recourir dans des cas graves sous le prétexte que le monomane, tout dangereux qu'il pût être dans son intérieur, ne présentait aucun signe d'imbécillité, de démence ou de fureur. Nous avons vu enfin prononcer l'interdiction sans que la séquestration en fût la conséquence, comme si en protégeant la fortune on avait fait assez pour la sécurité de la famille. Nous avons même vu entre autres un interdit qu'on n'avait pas jugé assez fou pour l'isoler, tuer sa femme peu après la procédure et démontrer ainsi par ce fait déplorable tout ce que l'interdiction peut ajouter souvent au danger de la situation. Chaque jour on voit encore poursuivre l'interdiction pour des intérêts bien inférieurs aux frais qu'on occasionne, et dans combien de cas le tuteur nommé n'a rien à administrer quand les formalités sont remplies. Il n'y a pas longtemps, on poursuivait l'interdiction d'un malade auquel était échue une succession de 300 francs, que lui est-il resté après le payement des frais ? Une aliénée avait un petit pécule qu'on absorbe par l'interdiction, et l'on songe à la placer

dans un asile quand elle n'a plus rien. Nous pourrions multiplier ces exemples, mais ils suffisent pour bien faire comprendre tous les inconvénients qui résultent de l'application inopportune de l'interdiction. C'est une question grave que nous soumettrions à l'attention du législateur si la loi n'existait pas. Ce n'est plus qu'une discussion pratique que nous abordons du moment que la loi de 1838 offre un moyen simple d'obvier à tous ces inconvénients. Notre intention n'est pas de combattre l'interdiction, nous la croyons utile dans certains cas ; si même nous avions à la préconiser, nous en trouverions l'application plus indispensable encore en dehors de la folie ; mais quant aux aliénés nous considérons que c'est par exception seulement qu'on doit y avoir recours, et que l'administration provisoire doit être la règle. Quelques explications à ce sujet démontreront la justesse de ce principe.

L'interdiction est permanente, on ne peut la lever pendant les rémissions assez longues qui séparent les accès, et c'est surtout pendant ses intervalles lucides qu'elle pèse d'un poids très-lourd sur celui qui l'a subie. Livré sans défense à ceux qui administrent son bien, l'interdit voit sa famille méconnaître les prescriptions de l'article 510 du code civil, et la séquestration est alors entourée de moins de garanties en raison de l'omnipotence d'un conseil de famille qui, comme toute unité collective, n'a pas une responsabilité réelle. A celui qui a perdu sa liberté d'action, la loi devrait une protection plus efficace, et le jugement d'interdiction devrait toujours indiquer le mode d'emploi des revenus du malade, qu'il soit libre ou soumis à un traitement dans une maison de santé.

Si nous examinons l'interdiction dans ses rapports avec la maladie, nous lui trouvons encore des inconvénients plus nombreux et plus graves. On sait combien sont fré-

quentes parmi les aliénés la crainte de la police et l'idée d'être en but à une persécution systématisée ; l'interrogatoire qu'on leur fait subir, les formalités auxquelles cet interrogatoire est subordonné, exercent sur les lypémaniaques et les maniaques la plus fâcheuse influence, leur délire devient ordinairement plus intense, et nous pourrions citer des cas où cette crise funeste a été le signal de l'incurabilité. Le caractère de cet interrogatoire serait bien différent s'il était fondé sur des réclamations faites par le malade contre sa séquestration et s'il était une sorte de débat contradictoire, mais aujourd'hui l'aliéné ressemble trop à un accusé quand on vient lui demander compte d'actes commis pendant ses accès. Il n'y a que la démence confirmée qui soit à l'abri de ces impressions. Elles sont presque toujours funestes pour les autres types de l'aliénation mentale. Ces principes que nous avons indiqués dans un mémoire que les Annales médico-psychologiques ont publié il y a quatre ans, ont été développés de nouveau par M. le docteur Dagonnet dans un rapport au Procureur général de la Cour d'appel de Colmar. Dans une circulaire adressée aux membres du parquet, ce magistrat recommande d'user d'une grande circonspection dans la poursuite des instances en interdiction. Il les engage même à conclure au rejet de toute demande dont la nécessité ne serait pas démontrée. A cette occasion, le savant magistrat insiste sur les avantages offerts par la loi de 1838, et nous sommes heureux de pouvoir placer nos principes sous l'égide d'une autorité aussi importante.

La loi de 1838, en n'imposant que des formalités simples et peu dispendieuses, a comblé une lacune et permet de mettre un terme aux abus que nous avons signalés. L'intervention de la magistrature est indispensable pour qu'elle devienne efficace, et nous ne saurions trop la réclamer

pour rompre d'anciens usages et des habitudes qui ne sont plus en rapport tant avec les idées actuelles sur la folie qu'avec les intentions protectrices du législateur. Les articles 31 à 38, qui traitent de l'administration provisoire, forment un système complet qui pourvoit à tout. Il exige d'abord que l'aliéné soit en traitement, et en même temps qu'il sauvegarde les intérêts matériels, il protége la santé du malade. A une mesure permanente, stygmate d'incurabilité, il substitue une mesure temporaire dans son essence comme la maladie jugée telle dès son début. Son effet cesse avec la maladie sans qu'il soit nécessaire de recourir à une procédure dispendieuse. L'interdiction favorise les aliénations d'immeubles et les transformations de capitaux ; l'administration provisoire est plus conservatrice puisqu'elle ne permet que les ventes mobilières. Elle conserve et sauvegarde les intérêts sans les modifier. Elle protége la société en même temps que l'aliéné puisqu'elle exige son isolement et le met ainsi sous la protection de l'autorité publique. C'est encore là un bienfait de la loi d'avoir fait du traitement une nécessité légale, et, comme le dit l'honorable procureur général de Colmar, on doit repousser l'interdiction quand elle est demandée avant l'essai d'un traitement rationnel. L'administration provisoire est la règle, et l'interdiction est une exception réservée pour les cas extrêmes où l'intelligence est abolie pour toujours et où l'homme, réduit à une existence végétative, se survit en quelque sorte à lui-même.

L'aliénation mentale n'est pas d'ailleurs un fait unique et absolu. Quoique lésée, la liberté morale n'est pas complétement abolie, et nous voyons tous les jours des aliénés parfaitement capables d'apprécier les parties les plus essentielles de l'administration de leurs revenus. Que des mesures tutélaires les mettent à l'abri de la captation,

qu'une surveillance intelligente prévienne les écarts du délire, que la justice entoure les actes faits par l'aliéné de garanties plus nombreuses, qu'elle restreigne même le cercle de ceux qu'il peut faire et proportionne l'étendue de son action à celle de la liberté morale dont il jouit, ce serait certainement une amélioration notable en faveur de ces infortunés qu'on est trop disposé à considérer comme retranchés de la société à laquelle il faut les rattacher au contraire en conciliant toutefois tous les intérêts.

Ces considérations auxquelles nous pourrions donner plus d'extension suffisent pour indiquer le rôle du médecin appelé par ses conseils à détruire bien des préjugés, à prévenir de fausses démarches et à devenir ainsi le protecteur né de malheureux qui ne trouvent pas toujours dans leurs familles la sympathie à laquelle ils ont droit. Si les données du diagnostic indiquées plus haut sont d'une haute importance, ce que nous venons de dire démontre que celles du pronostic ne doivent être établies qu'avec une grande prudence. C'est à la dernière extrémité qu'il peut être question de l'incurabilité, et s'il est beaucoup de cas où on peut la craindre, il en est fort peu où on puisse l'affirmer.

§ XI.

PROPHYLAXIE. — SOCIÉTÉS DE PATRONAGE. — CONCLUSION.

L'action d'une société de patronage se résume dans le traitement moral appliqué aux aliénés après leur sortie d'un asile où ils ont été guéris.

Ce traitement consiste dans la continuation des soins physiques et moraux qui peuvent contribuer à la conservation de l'intelligence par l'éloignement des causes qui la dépriment et la troublent.

Ces causes sont nombreuses ; nous les avons indiquées. Il en est de générales dans le sens de leur action sur l'humanité toute entière, il en est qui affectent plus spécialement la classe malheureuse.

La misère, les tristes préoccupations de l'avenir, les préjugés qui poursuivent l'individu sorti guéri d'un asile, telles sont les causes qui menacent d'une manière active la classe indigente.

La société de patronage remédie, autant qu'il est en son pouvoir, à cette situation pleine de périls pour l'avenir intellectuel et moral de ceux qui la subissent. L'aliéné indigent renvoyé guéri, ne se trouve plus désormais sans soutien et sans appui. On lui facilite les moyens de retour dans sa famille, on lui fournit les instruments de son travail, on le recommande spécialement à ceux qui peuvent lui rendre service. On cherche non-seulement à améliorer sa position physique, mais on l'entoure encore de soins et de bons conseils et on l'aide à éviter l'influence des causes démoralisatrices qui souvent lui ont fait perdre la raison. Ces causes sont le plus ordinairement l'ivrognerie, les que-

relles domestiques, fruits de la misère, les procès, les passions immorales qui amènent à l'abrutissement, la violation des règles de l'hygiène, à laquelle les malheureux sont fatalement amenés par l'ignorance et la pauvreté. Le patronage ne s'étend pas seulement à l'individu guéri, mais lorsqu'il est malade dans l'Asile, la société protége la famille de l'aliéné isolé. Elle s'inquiète de la position de la femme et des enfants privés de leur chef, et par cela même réduits souvent à la misère. Elle amène des rapprochements dans l'Asile lorsque le traitement l'indique. Elle remplit le malheureux aliéné de joie et de consolation en lui témoignant que l'on s'occupe de ceux qui lui sont chers. Elle aide à la guérison.

Ainsi, comme on le voit, l'action de la société de patronage empêche souvent le retour de ces terribles maladies, elle est donc préservatrice ou prophylactique.

Elle a un autre but; elle réveille des sympathies dans les populations ; elle aide à l'abolition des préjugés qui pèsent encore sur ces infortunés, elle fait avancer la science.

Les principes que j'ai exposés ont déterminé à Nancy la création d'une Société de patronage qui fonctionne et rend de grands services. Ce sera une des consolations de mon existence au milieu des tribulations auxquelles tout médecin d'aliénés doit s'attendre, de voir que j'aie contribué à faire quelque bien.

Les hommes généreux qui ont tant participé au succès de la Société de patronage et au soulagement des aliénés guéris ainsi qu'à celui de leurs familles, ont les titres les plus légitimes à la reconnaissance de tous (1).

(1) MM. de Lambel et Leclerc avaient déjà depuis longtemps organisé une société de patronage pour les orphelins qui est venue se fondre dans la

En important à Nancy ce qui, sous ce rapport, s'était déjà accompli dans diverses localités, en France et en Allemagne, nous avons cherché à étendre les limites d'action de notre Société.

Instruit à l'école de M. Piroux des besoins des sourds-muets, des singulières anomalies de leur intelligence et de leur volonté, lorsqu'ils sont privés d'éducation, frappé des analogies que ces êtres disgraciés offrent avec les aliénés, sous le rapport de leurs tendances, j'ai pensé avec l'honorable Directeur des Sourds-Muets, que rien n'empêchait d'étendre les secours du patronage à ces infortunés.

Pénétrés de cette idée, nous l'avons généralisée et l'avons appliquée aux aveugles de naissance et aux orphelins abandonnés.

Nous nous sommes dit :

Le sourd-muet, privé d'éducation, devient un être dangereux. Abandonné à lui-même, il se livre aux conséquences de son organisation incomplète, et ses tendances peuvent devenir fatales à la société. Qui, mieux que M. Piroux, pouvait démontrer cette vérité ?

L'aveugle de naissance, privé du plus précieux des organes, végète dans la plus profonde misère intellectuelle, et l'éducation peut en faire un membre utile de la famille humaine.

L'enfant abandonné, repoussé par les préjugés qui flétrissent sa naissance, doté le plus souvent d'une organisa-

notre. Je serais injuste si je ne proclamais point ce que notre société de patronage doit à l'intelligente initiative de M. Guerrier de Dumast, qui le premier, confident de mon projet, l'a si chaleureusement appuyé dans le sein de la société Foi et Lumières.

tion malheureuse, peut devenir, pour la société qu'il prend en haine, un être dangereux, ainsi que ne le prouve que trop la statistique criminelle.

La Société de patronage ne s'étend plus uniquement aux aliénés, elle comprend dans sa sphère d'action les sourds-muets, les aveugles et les orphelins; elle s'est implantée d'une manière si vivace dans cette idée générale qu'au moment où j'écris, elle a pu, avec ses seules ressources, fonder à Nancy un établissement pour l'instruction et l'éducation des jeunes aveugles.

En donnant dans ce court aperçu l'histoire de notre œuvre, en expliquant son but et son avenir, je suis dominé par une préoccupation constante : celle de voir rayonner autour de tous les établissements d'aliénés des institutions semblables.

Je livre cette idée à mes honorables collègues; il serait superflu de leur en démontrer l'utilité. Ils comprendront facilement que la généralisation pratique de l'idée, agrandira l'influence de l'institution et amènera à des conséquences non moins consolantes pour la science que pour l'humanité.

C'est l'application du traitement moral généralisé et compris dans sa plus haute acception médicale, philosophique et sociale. Les médecins qui voudront se lancer dans cette voie ne doivent pas reculer devant l'exiguité des ressources, ils en trouveront dans la charité privée, ils seront protégés par les tendances de notre époque éminemment favorable au développement d'institutions pareilles (1).

(1) M. le Ministre de l'Intérieur nous a accordé des secours en plusieurs occasions.

Une réflexion encore ; tout ne se résume pas en argent dans l'action des institutions charitables, nous avons pour auxiliaires des individus qui ne peuvent débourser un centime, mais qui nous aident par les conseils qu'ils donnent à nos protégés, par les consolations qu'ils leur prodiguent, et les cœurs qui souffrent ont souvent plus besoin de sympathies que d'argent (1).

(1) Statuts de la société de patronage de Nancy en faveur des aliénés sortis guéris de l'Asile, des sourds-muets, des aveugles et des orphelins.

Article I^er^. Il est établi à Nancy, pour la Meurthe et les départements voisins (Vosges, Meuse, Moselle et Haute-Marne), une Société de patronage, en faveur des aliénés, des sourds-muets, et des aveugles et des orphelins.

Art. 2. Le but de la Société est de venir en aide à tous ces infirmes, sous le rapport moral et physique. La sollicitude s'étend même à leur famille, s'il y a lieu.

Art. 3. Ce patronage consiste à leur donner tous les soins que réclament leur position et leurs diverses infirmités ; à éclairer les personnes qui les entourent, sur la conduite à tenir à leur égard ; à leur faciliter l'entrée d'un asile ou d'une école ; mais surtout à leur inspirer des habitudes de vertu, ou à les y maintenir, par de sages conseils et une protection morale toute paternelle.

Art. 4. La Société, loin d'affaiblir les liens de famille, se propose au contraire de les fortifier ; et, loin de contrarier de quelque manière l'administration des établissements où ces infirmes peuvent être reçus, elle lui prête tout concours, son patronage étant purement facultatif.

Art. 5. Les membres de la Société sont membres *actifs* ou *associés*. Sont membres associés ceux qui se contentent de concourir à son action par des secours matériels ; et sont membres actifs, ceux qui, en outre, consacrent à l'OEuvre leurs soins, leur temps, leur dévouement, et se chargent de protéger activement les patronés, ou quelques-uns d'entre eux qui leur seront confiés plus particulièrement.

Art. 6. Le minimum de la cotisation annuelle de chaque membre, soit actif, soit associé, est de *cinq francs*.

Mais afin d'augmenter les ressources de la Société, et de la mettre en état

Encore une fois, nous ne donnons ici à nos collègues qu'un simple conseil, nous leur adressons une prière, nous n'avons pas la prétention de nous ériger en moralisateurs ou en réformateurs ; nous n'en avons pas le droit.

Les luttes que nous avons tous à soutenir ne dirigent que trop souvent notre activité vers des préoccupations d'un autre ordre. Comme je l'ai dit, en commençant cet ouvrage, l'ère meilleure inaugurée par PINEL et ESQUIROL devait amener des conditions nouvelles d'organisation administrative et de traitement médical. C'est dans ces conditions

de faire plus de bien, ou de le faire mieux, tous les membres sont priés, quand leurs facultés le leur permettront, d'élever le chiffre de leur cotisation, et de solliciter dans l'occasion la générosité des âmes charitables en faveur de l'œuvre des patrons.

ART. 7. La Société est administrée par un comité, composé d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire-général, de plusieurs secrétaires-adjoints, d'un trésorier, et de plusieurs conseillers ou administrateurs.

ART. 8. Le comité est nommé à la majorité relative des suffrages de tous les membres actifs. Tous les trois ans, il se fait une nouvelle élection, et tous les membres du comité sont rééligibles.

ART. 9. Le comité peut s'adjoindre plusieurs autres membres dont les lumières et l'expérience pourraient lui être utiles, mais ils n'auront que voix consultative dans les délibérations du comité.

ART. 10. Le comité convoque tous les membres de la Société en assemblée générale, une fois chaque année, au mois de mars, pour leur rendre compte de ses opérations, de l'état de ses ressources, des améliorations à introduire, et de tout ce qui peut intéresser la Société.

ART. 11. Chaque membre devra adresser au comité une fois chaque année, dans le courant du mois de janvier, un compte rendu des œuvres dont il aura été chargé.

ART. 12. Le comité communique avec les patrons, soit directement, soit indirectement, et par l'intermédiaire de sous-comités.

ART. 13. Tous les ans, la Société célébrera, par une cérémonie religieuse, l'anniversaire de sa fondation.

que nous nous débattons aujourd'hui. Après avoir accablé les aliénés de ses mépris et de ses dédains, après les avoir longtemps condamnés à la réclusion dans des cachots infects, la société a été soumise à un mouvement de réaction qui a développé les plus énergiques sympathies en faveur de ces malheureux.

Ce n'est certes pas nous qui blâmerons ce mouvement, nous y applaudissons de toutes les forces de notre âme ; mais nous désirons que ce mouvement ne se traduise pas en embarras nouveaux pour l'enseignement des maladies mentales et leur traitement. Nous demandons qu'avant de blâmer l'enseignement clinique, l'emploi des moyens, violents parfois, tels que la douche ou la cautérisation, les rigueurs de l'isolement, l'application aux travaux manuels, l'intimidation nécessaire dans quelques cas, on veuille bien examiner les motifs qui font agir les médecins.

S'il en était autrement, la conduite du médecin serait sujette à mille interprétation diverses ; le calme dont il a besoin pour exercer son traitement moral ne pourait persister avec le trouble que les accusations injustes jetteraient dans son âme. Son action serait paralysée et dans d'autres circonstances complétement annihilée.

Mais tout me fait espérer que des temps meilleurs s'approchent ; nos idées sont mieux comprises, elles le seront tous les jours davantage, lorsque le zèle et le dévouement qui nous animent seront dirigés par la prudence, la sagesse et l'exacte connaissance de nos devoirs et de nos attributions.

La génération médicale qui s'avance recueillera les fruits de nos efforts ; elle ne consumera plus son activité dans des luttes amères et stériles, elle ne manquera pas de rendre justice à nos bonnes intentions, et gardera un bon souvenir de ceux qui ne sont plus.

Nous terminons ici ce que nous avons à dire dans ce premier volume. Le plan de notre œuvre ressort des considérations nombreuses que nous avons exposées. Nous avons exprimé les motifs qui nous ont porté à étendre les proportions de cet ouvrage. Ceux qui nous liront en apprécieront la valeur.

Si nous parvenons à vulgariser l'étude de ces difficiles maladies, si la théorie que nous avons développée nous amène à des appréciations plus fécondes tant au point de vue du traitement que de la médecine légale, si, surtout, nous parvenons à intéresser davantage le public à la cause des malheureux aliénés, notre but sera atteint, notre satisfaction sera complète, nous ne demandons pas d'autre récompense pour prix de nos efforts et de nos veilles.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION : Aperçu historique sur les aliénés avant et après 1838. — Obstacles à l'enseignement clinique des maladies mentales. — Utilité et but de ces études cliniques sous le point de vue de l'intérêt des malades, de la société, de la science et de la prophylaxie de l'aliénation mentale. — Des préjugés des familles. — Pourquoi ils ne sont pas fondés. I-XVIII

PREMIÈRE PARTIE.

§ I. Considérations générales sur l'état intellectuel, physique et moral des simples d'esprit, imbéciles, idiots et crétins. 1-2
Physionomie générale. 2-4
Système pileux. 4-6
Hypertrophie des glandes. 6-8
Tics, habitudes, caractère, instincts. 8-11
Considérations physiologiques. 11-13
Sensibilité. 13-15
Parole, langage, idées, aptitudes, sensibilité morale de ces malades. 15-17
Classification : simples d'esprit, imbéciles, idiots, crétineux, semi-crétins, crétins. 17-21

§ II. Simples d'esprit. Synonymie.

1re *Observation*. Simple d'esprit, vaniteux, glouton, menteur, érotique, voleur. 21-24

2e *Obs*. Simple d'esprit, apte à certains arts, orgueilleux, maniaque périodique. 24-27

3e *Obs*. Simple d'esprit, astucieux, original dans ses réparties. 27-29

4e *Obs*. Simple d'esprit, ayant des idées fixes. — Tendances à l'homicide. 29-33

5e *Obs*. Simple d'esprit, affectueux, actif; dispositions artistiques. 33-36

Considérations générales sur les malades de cette catégorie. 36-39

§ III. Imbéciles. — Synonymie. 39-41

6e *Obs*. Imbéciles ayant des idées systématiques, érotiques et religieuses; tics et langage particuliers. 41-44

7e *Obs*. Imbécile aveugle. — Mémoire extraordinaire.—Personnification de la vie animale. 44-48

Lésions de la sensibilité générale chez beaucoup d'imbéciles. 48-49

8e *Obs*. Imbécile muet remplissant les fonctions de tambour. — Comparaison avec une autre imbécile muette et rachitique. — Sensibilité morale extraordinaire. 49-52

§ IV. Idiots. — Synonymie. 52-53

9e *Obs*. Idiot abruti, maniaque, langage incomplet. 53-56

10e *Obs.* Idiot homicide. — Muet, abruti. 56-61
Remarque sur l'instinct. 61-64

§ V. Crétins. — Solidarité des causes entre le crétinisme et d'autres dégénérescences intellectuelles et physiques. — Synonymie. — Description physique. — Trois degrés de crétins basés comme les imbéciles sur le plus ou le moins de perfectionnement du langage. 64-70

§ VI. Considérations générales sur la manière d'envisager l'étude des causes des diverses aliénations mentales. — Nécessité de se placer à un point de vue plus élevé que celui des influences climatériques et hygiéniques pour expliquer la nature de ces maladies. — Il faut tenir compte des causes morales. 70-73
Trois catégories de peuples correspondant aux trois âges de la vie humaine : enfance, adolescence, âge mûr. 73-75
Conséquences pathologiques de l'erreur, de l'ignorance et des mauvaises passions sur l'obscurcissement de l'intelligence, la dépravation des instincts et même la dégénérescence physique de l'homme. — Faits historiques à l'appui de cette proposition. 75-79
Réflexion à propos de la fréquence de l'aliénation selon les degrés de la civilisation. 79-80

§ VII. Des causes et de la nature de ces affections (simplicité d'esprit, imbécillité, idiotie et crétinisme). 80-82

Hérédité.—Défaut d'entrecroisement des races. Immoralité. — Misère. — Ivrognerie. 82-87
Influence des actes sensoriaux de la mère sur le développement du fœtus. 87-90
Enumération de certaines causes particulières. 90-93
La démence extrême peut simuler l'imbécillité. — Observations. 93-97

§ VIII. Du traitement de l'imbécillité, de l'idiotie et du crétinisme. — Combattre les influences héréditaires, et les influences des maladies endémiques. 97-100
De l'éducation physique et morale nécessaire aux enfants prédisposés aux maladies décrites. 100-105
Exposition de la méthode curative de M. Piroux, pour les sourds-muets. — Application des mêmes principes à l'éducation des imbéciles et des idiots. 105-116
Moyens généraux de traitement pour les gâteux. 116-123

DEUXIÈME PARTIE.

§ I. Considérations générales sur les phénomènes du délire fébrile des malades dans ses rapports avec le délire de l'aliénation mentale. — Délires sthéniques et asthéniques. — Idées fixes. — Hallucinations. — Les analogies entre le délire fébrile et le délire de l'aliénation mentale se poursuivent jusqu'au moment où l'existence se termine. — Observations. 123-145

§ II. Diagnostic différentiel du délire fébrile et du délire de l'aliénation mentale. — *Delirium tremens*. — Observations de délires asthéniques. — Délire sans fièvre. — Folie sans délire. 145-155

§ III. Des phénomènes précurseurs de l'aliénation mentale. — Considérations générales sur le système nerveux, comme introduction à l'étiologie des névroses. — Idée que l'on doit se faire d'un Asile d'aliéné. 155-158

Période d'incubation. — Symptômes précurseurs. — Observations. 158-172

Résumé des symptômes physiologiques et psychologiques à l'aide desquelles on peut reconnaître la folie. 172-177

La pathogénie des affections nerveuses doit être faite au même point de vue que celle de l'aliénation. 177-180

Nécessité de recourir à une force unique qui perçoive les phénomènes de l'existence. — Principe de la force unique représentée par le cerveau. 180-184

Des fonctions du système nerveux. 184-187

§ IV. Discussion philosophique sur l'union de l'âme avec le corps pour arriver à la définition de la folie. — Manière dont l'homme a été considéré par quelques philosophes et par quelques moralistes. 187-191

La philosophie antique était un obstacle à la création des sciences psychiatriques. 191-195

Point de vue différent de la doctrine chrétienne, à propos des causes de l'aliénation. 195-199
Doctrines des anciens médecins. 199-203
Influence du 16e siècle. 203-206
Révolution opérée par Descartes. 206-210
Manière dont l'âme agit sur le corps. — Rapports essentiels et rapports accidentels. 210-214
Définition de la folie. 214-215
Objections et réfutation. 215-222

§ V. Etiologie. — Double caractère physique et moral des causes de l'aliénation mentale. 222-224
Influence de l'âge. — Enfance. — Observations. 224-232
Maladies mentales de la vieillesse. — Délire sénile. — Manière de le comprendre. — Opinion de M. Ferrus. 232-235
Sexe. — Grossesse. — Age critique. — Observation d'infanticide. 235-244
Influences du monde extérieur. — Climats. — Civilisation. 244-249
Sentiment religieux exagéré. — Révolutions sociales. 249-257
Hérédité. 257-266
Déductions générales. 266-271

§ VI. De l'influence des causes envisagées d'une manière plus spéciale dans leur rapport avec l'individu. — Résumé général des tendances scientifiques du chapitre précédent. — Nécessité d'agrandir le cadre de l'ouvrage. — Plan général. 271-276
Influence réciproque de la circulation sur le système nerveux. 276-281

Effet de la viciation du sang sur les phénomènes intellectuels : spleen, goutte, scorbut, fièvre typhoïde, chlorose, fièvres intermittentes, abus des boissons. 281-283

Hémorrhagies. — Saignées excessives, excès vénériens, pertes séminales. 283-285

Menstruation. — Hémorroïdes. 285-286

Respiration. — Asthme. — Tubercules. 286-288

Métastases, Sécrétions laiteuses, dartres, syphilis. 288-291

Lésions du système digestif. — Vers intestinaux. — Observations. 291-293

Epilepsie. — Hystérie. — Hypochondrie. 293-294

Réflexions générales à propos de l'influence réciproque des causes morales et physiques : crainte, terreur, colère, tristesse, excès de joie (Exemples). — Passions diverses. — Misère. 294-306

Eléments d'une classification. 306-307

§ VII. Description des principaux types de l'aliénation mentale.

Motifs de la classification de l'auteur. — Rapprochement avec les idées des anciens. 307-310

Manie. — Synonymie.

PREMIÈRE FORME : Manie instinctive. 310-315

1re *Observation*. Femme maniaque instruite, poussée instinctivement à attenter aux jours de ses semblables et de ses parents. 315-319

2e *Obs*. Jeune fille d'une douceur extrême affec-

tée de manie avec dépravation des instincts et tendances au vol et à l'incendie. 319-323

3e *Obs.* Maniaque intelligent, adonné aux boissons, prévenu de tentatives d'empoisonnement et d'incendie. — Autres exemples du même genre. 323-331

4e *Obs.* Jeune homme de très-bonne famille, poussé fatalement à la folie crapuleuse (dypsomanie de quelques auteurs). 331-333

Deuxième forme. Manie systématisée. — Synonymie. 333-341

5e *Obs.* Ancien négociant atteint de manie avec prédominance d'idées de grandeurs. 341-354

Considérations générales sur les différentes formes de monomanie admises par les auteurs. 354-356

Troisième forme. Délire général proprement dit avec trouble universel dans la sphère de l'intelligence et les sentiments. 356-362

Fin de l'observation commencée, page 163. 362-368

Quatrième forme. Manie chronique. 368-369

6e *Obs.* Manie avec trouble général des idées et des sentiments, et prédominance de l'idée du changement de son sexe. 369-372

7e *Obs.* Manie avec délire général et perversion des sentiments. 372-380

Cinquième forme. Manie périodique (Réflexions sur l'intermittence). 380-384

Lypémanie. — Synonymie. 384-386

Première forme. Lypémanie primitive ou simple. — Exemples. 386-391

Deuxième forme. Lypémanie systématisée. — Exemples. 391-395

8e *Obs.* Lypémanie avec gémissements continuels. — Terminaison par le marasme et la mort. — Autres exemples. 395-398

9e *Obs.* Jeune homme atteint de lypémanie religieuse et se croyant possédé du démon. 398-399

Déductions sur les formes de la lypémanie. 399-402

Démence. — Synonymie. — Description de la démence. 402-406

10e et 11e *Obs.* Femmes en démence : l'une avec abolition complète de toutes les facultés intellectuelles et affectives ; l'autre avec perte générale de tous les souvenirs et de toutes les affections. — Rire continuel. 406-408

Considérations historiques. 408-410

§ VIII. De la monomanie. — Son existence est-elle compatible avec le progrès des sciences médico-psychologiques ? — Médico-légales ? — Pinel et son école : doctrines et tendances médicales de cette époque. 410-413

Comparaison des erreurs, des théories erronées avec la folie. — Matérialistes, idéalistes. — Erreur de Condillac. 413-416

La manière dont se forment les idées, indique

l'unité dans les actions multiples de notre esprit. 416-418
Manière de voir de Descartes, Leibnitz, Kant, Bonald, Buchez. 418-419
Le fait de l'aliénation peut-il briser l'unité de la vie intellectuelle? — Arguments. 419-424
Manière dont on peut concevoir l'altération d'une faculté. — Lésions de la sensibilité. — Conséquences. — La localisation de la folie comprise sous le nom de monomanie implique contradiction. 424-426
Nécessité de l'isolement. 427-428
Conclusions. — Les cas de prétendue monomanie ne sont que des cas de manie ou de mélancolie incomplétement observés. 428-430

§ IX. Analyse des principaux phénomènes intellectuels et physiques que l'on remarque chez les aliénés. — Caractères distinctifs des lypémaniaques, maniaques, déments. 431-433
Classification d'après la nature des instincts. — Malades *sociables*, solitaires, marcheurs perpétuels, immobiles, collectionneurs, destructeurs, déchireurs, mangeurs d'ordures, écrivailleurs, etc. 433-436
Impressions qu'éprouvent les étrangers en visitant un Asile. — Nécessité de connaître les motifs qui dirigent les aliénés. — Conclusions dans l'intérêt du traitement. 436-439

§ X. Considérations sur les rapports de la loi du 30 juin 1838, avec les intérêts des aliénés et les devoirs des médecins, par M. le docteur

Renaudin. — Création des Asiles. — Conditions principales des admissions. — Certificat du médecin justifiant l'isolement. — Améliorations produites par la loi sur le régime intérieur. — Des cas exceptionnels ou l'on doit recourir à l'isolement. 439-451

§ XI. Prophylaxie. — Sociétés de patronage. — Conclusion. — Action des sociétés de patronage. — Elles aident à la guérison ; elles préviennent le retour des maladies.—Action plus générale. — Une société de patronage peut renfermer dans sa sphère d'influence plusieurs infortunes similaires.— Tendances de notre époque favorables à la création des sociétés de patronage. — Avenir des médecins d'Asiles d'aliénés. — Conclusion. — But que nous avons cherché à atteindre. 451-459

FIN DE LA TABLE.

INDICATION DES PLANCHES.

CHARLOT, 58 ans. Simple d'esprit, mauvais instincts. 21

NICOLAS M., 56 ans. Simple d'esprit, tendances homicides. 29

TUAILLON, 26 ans. Imbécile. — Manie érotico-religieuse. 41

HANS, 23 ans. Idiot. — Accès de manie intermittente. 55

L'INCONNU DIT DIDICHE, 28 ans (Idiot). — Homicide. 56

EDOUARD M., 32 ans. Ancien clerc de notaire. — Idiotisme consécutif. — Abrutissement complet. 93

MARIE-EMÉLIE R., 18 ans. Manie. — Dépravation des instincts. — Tendances à l'incendie et au vol. 319

M. A. P., 67 ans. Ancien négociant (Manie). — Prédominance d'idées de grandeur. 341

M. E., 58 ans. Manie. — Trouble général des idées et des sentiments. — Prédominance de l'idée du changement de son sexe. 369

FULGENCE-FERDINAND DE***, 52 ans (Ancien négociant). — Manie. — Délire général. — Perversion des sentiments. 372

JEAN-BAPTISTE M., 32 ans. Lypémanie. — Gémissements continuels. 395

ATHANASE S., 22 ans. Lypémanie.— Prédominance d'idées religieuses. 398

CLÉOPHAS D., 73 ans (Démence). — Abolition complète de toutes les facultés intellectuelles et affectives.

SOPHIE E., 70 ans (Démence).— Perte générale de tous les sentiments et de toutes les affections. — Rire continuel. 406